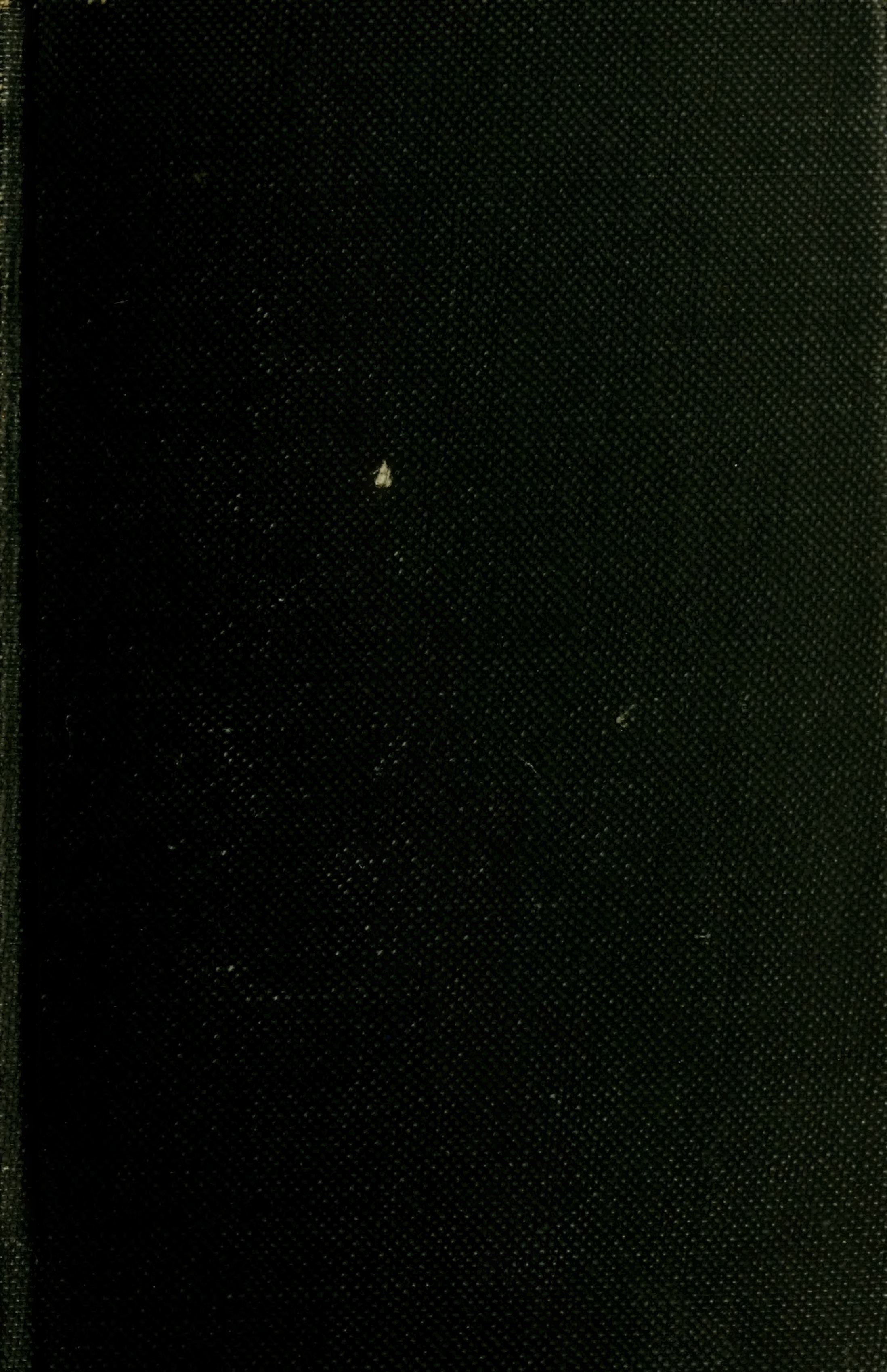




PIERRE OLIVAINT

PIERRE
OLIVAINT

PRÊTRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

PAR

LE P. CHARLES CLAIR

DE LA MÊME COMPAGNIE



QUATORZIÈME ÉDITION

PARIS
Rue des Saints-Pères, 30

J. LEFORT, IMPRIMEUR, ÉDITEUR
A. TAFFIN-LEFORT, Successeur
Rue Charles de Muyssart, 24
LILLE

PRÉFACE

« L'appellerai-je martyr? C'est assez pour célébrer son nom. Il n'y a pas d'autre éloge à chercher; tout un panégyrique est en ce mot[1]. » Cette magnifique louange que le Père Olivaint donnait au Bienheureux André Bobola, l'Église quelque jour, tout le fait espérer, nous permettra de la lui décerner à lui-même. Et déjà ne pouvons-nous pas résumer son histoire dans ces paroles que nous lui empruntons encore : « Son martyre est la révélation de toute sa vie, c'est la sainteté de sa vie qui brille du plus vif éclat dans sa mort même. Pour les martyrs eux-mêmes, en

1. *Appellabo martyrem, prædicavi satis; prolixa laudatio est; non quæritur, sed tenetur* (saint Ambroise). — Notice historique sur le B. André Bobola, de la Compagnie de Jésus, par le P. Pierre Olivaint, de la même Compagnie (Paris, 1854, p. 13).

effet, suivant les voies ordinaires de la Providence, la mort est l'écho de la vie, surtout s'ils se trouvent jetés au milieu des plus rudes épreuves ; disons mieux encore, une telle mort est la récompense d'une sainte vie. C'est par la fidélité dans les petites choses que le chrétien se prépare aux grandes ; c'est le courage dans les petits sacrifices de chaque jour qui préserve l'âme de toute défaillance, de toute trahison au jour des grands sacrifices.... Depuis longtemps il appelait le martyre ; il s'y préparait depuis longtemps par cet autre martyre de la sainteté, qui n'est vraiment, à le considérer dans son fonds, qu'une longue et généreuse immolation de soi-même. »

Ce livre, où le P. Olivaint parle presque à chaque page, en révélant son âme, continuera, s'il plaît à Dieu, l'œuvre de son apostolat. Il est fait, en grande partie, avec les lettres écrites par Pierre Olivaint lui-même depuis le collége et l'École normale jusqu'à Mazas et à la Roquette ; les dépositions recueillies, pour le procès canonique, au sein de la commission nommée par S. É. Mgr le cardinal archevêque de Paris, et les renseignements précieux qui nous ont été transmis de toutes parts, ont été mis à profit avec un pieux empressement. Toutefois, nous l'avouons sans

peine, l'œuvre est encore trop imparfaite pour ne pas provoquer plus d'une critique charitable, plus d'un avis utile, que nous recevrons avec une vive gratitude.

Un artiste habile et consciencieux s'est efforcé de reproduire quelque chose de la physionomie du P. Olivaint, si mobile et si difficile à saisir. Dans ce profil patiemment étudié, on retrouve l'expression de fermeté réfléchie, habituelle à cet homme de conseil et d'action.

Nous tenons à déclarer que, si nous donnons quelquefois au P. Olivaint ou à d'autres personnages le titre de *saint* ou de *martyr*, nous n'avons en cela nullement dessein de prévenir le jugement du Souverain Pontife, à qui nous soumettons, avec la plus entière obéissance, tout ce que nous avons écrit.

Paris, 26 mai 1878, Anniversaire de la mort du Père Olivaint.

PIERRE OLIVAINT

CHAPITRE PREMIER

Premières années. — La famille. — Le collége. — Un grand deuil. Amitiés.

Pierre-Antoine-Just-Olivaint naquit à Paris, le 22 février 1816, d'Antoine-Louis-Laurent Olivaint et de Marie-Madeleine Langlois; il fut baptisé deux jours après, un samedi, en l'église paroissiale de Saint-Merry.

Son père[1], soldat, puis officier sous l'Empire, au 17e régiment d'infanterie de ligne, avait fait avec distinction toutes les campagnes de 1806 à 1813. Nommé lieutenant à Moscou, blessé à Kulm, prisonnier à la bataille de Dresde, il était rentré dans ses foyers à la conclusion de la paix, avec la demi-solde et la croix.

1. Né le 26 octobre 1785, à Paris.

C'était un homme d'honneur, d'une probité sévère et d'une grande énergie. Bien qu'il eût été élevé par une mère pieuse, l'ancien soldat, comme beaucoup d'hommes de sa génération, avait mis de côté toute pratique religieuse, et nourrissait contre l'Église et contre les prêtres des préventions puisées surtout dans les mauvais livres du temps. Une jeunesse passée tout entière au service, l'exemple contagieux de la plupart de ses compagnons d'armes, les rancunes politiques d'un officier dont la carrière venait d'être brusquement brisée, des revers de fortune qui le réduisirent à une gêne extrême : tout conspira pour ulcérer cette âme vide des espérances du ciel.

Après son mariage, il avait ouvert une boutique de boulangerie, dans une maison que le boulevard Sébastopol a fait disparaître [1]. C'est là que Pierre vint au monde et passa ses premières années.

Mme Olivaint était, au témoignage de ceux qui l'ont le mieux connue, une femme bien supérieure à sa condition modeste, d'un esprit élevé, d'une exquise délicatesse de sentiments, d'un courage et d'un savoir-faire que nulle épreuve ne déconcertait jamais.

Elle-même, hélas ! était alors à peine chrétienne; mais il était écrit dans les conseils de la divine bonté que, cette fois, les larmes de l'enfant sauveraient la mère, et que Monique serait convertie par Augustin.

Pierre eut un frère, nommé Jules, auquel il de-

1. Rue Aubry-le-Boucher, 41.

meura jusqu'à la fin tendrement dévoué, et une sœur, Marie-Joséphine-Nathalie, âme pure et privilégiée qui devait s'envoler de la terre à seize ans, pour devenir sans doute l'ange gardien de ceux qu'elle quittait.

Les trois enfants grandirent dans une maison d'où Dieu était absent. Nulle part leurs yeux n'y rencontraient l'image du Sauveur crucifié et de sa sainte Mère; personne, dans la famille, ne leur donnait l'exemple de la prière; rarement on les conduisait à l'église. A ce sujet, le P. Olivaint racontait un jour, avec un sourire triste, un de ses plus lointains souvenirs. Quelqu'un ayant profité de l'absence de son père pour dire qu'il était fâcheux qu'un homme aussi estimable ne remplît pas son devoir de chrétien, le petit Pierre, prompt à venger à sa manière l'honneur paternel, s'écria naïvement : « Oh ! papa va à la messe quand on baptise petit frère. »

Déjà l'enfant avait l'humeur vaillante et le cœur généreux. Il rêvait guerre et bataille, répétant à qui voulait l'entendre, qu'il serait soldat, comme son père, et même général. Son jeune frère, alors d'un caractère plus pacifique, jouait paisiblement à la messe et à la procession, caprice enfantin qui contrastait avec tout ce qui, sous le toit paternel, frappait son imagination et ses yeux. D'ordinaire ces premiers indices sont moins trompeurs : Jules devait être officier d'administration en Afrique; Pierre prêtre et jésuite. Il est vrai que le religieux gardera sa bravoure dans l'apostolat et jusque dans la mort.

Vers la fin de l'année 1828, Pierre fut placé dans

une institution de la rue des Francs-Bourgeois qui suivait les cours du collége Charlemagne. L'écolier ne se doutait guère que les bâtiments de ce collége royal où il venait deux fois le jour, avaient été construits, grâce aux libéralités de Louis XIII, pour une tout autre destination, et qu'il se trouvait là dans l'ancienne Maison professe de la Compagnie de Jésus, lui, destiné à gouverner un jour, à Paris même, une maison semblable.

Il avait douze ans et venait d'entrer en cinquième. C'est à cette époque sans doute qu'il fit sa première communion; mais nous en sommes là-dessus réduit aux conjectures. Cette grande action, à laquelle il semble avoir été insuffisamment préparé, si elle ne fut pas sans fruit, du moins ne laissa pas d'impressions bien profondes.

L'un des professeurs de Pierre Olivaint, M. Bétolaud, qui a survécu à son élève, rend bon témoignage de son intelligence et de son application. L'enfant avait appris, à la rude école du malheur, où l'avait mis tout d'abord la divine Providence, la nécessité et le mérite du travail. Toutefois de brillants succès ne furent pas la récompense de ses premiers efforts; il occupait, parmi ses nombreux condisciples, une place honorable, mais non le premier rang. Il est juste de dire qu'il avait à lutter avec de dignes rivaux, qui, pour la plupart, se sont fait depuis un nom dans le haut enseignement, dans les sciences, dans la magistrature et le barreau [1]. Pierre, loin de

1. Nous pouvons citer M. Jourdain, membre de l'Institut, inspecteur

se décourager, s'acharnait à l'étude, et comme *faire vite* n'était pas l'idéal de cet écolier, si actif cependant et si éveillé, il redoubla la classe de rhétorique. A partir de ce moment, comme en font foi les *Palmarès* de ce temps-là, il obtint des succès chèrement achetés, dans les principales facultés : discours français, vers latins, version latine, version grecque, dissertation latine et dissertation française de philosophie. En face de tant d'émules distingués qui lui disputaient la victoire, son humeur guerrière se réveillait ; la classe se transformait pour lui en champ de bataille, et il écrivait à un ami, dans un transport d'enthousiasme tout romain : « *Mars communis, utrinque ferrum*, dit le *Conciones.* »

Ainsi fut laborieusement acquise cette merveilleuse facilité de composition, jointe à cette correction élégante de parole dont il donna plus tard tant de preuves, dans l'enseignement et dans la prédication.

Pierre avait d'autant plus de mérite à ce travail opiniâtre, que dès lors sa santé était fort délicate. A dix-sept ans, ses yeux sont déjà faibles et souffrent d'une lumière trop vive. Dans une lettre écrite à cette époque [1], il se peint lui-même comme « un original, le nez chargé de lunettes vertes. » Il faudrait au pau-

général de l'enseignement supérieur ; M. Emmery de Sept-Fontaines, ingénieur en chef, inspecteur de l'École des ponts et chaussées ; M. Saint-René Taillandier, de l'Académie française, professeur à la Faculté des lettres de Paris ; M. Ambroise Tardieu, professeur à la Faculté de médecine ; M. Garsonnet, mort naguère inspecteur général de l'Université, M. Buffet, sénateur, M. Housset, avocat au Conseil d'État.

1. 4 septembre 1833.

vre enfant de la grande ville la campagne et l'air pur.

« C'est de Paris que je t'écris, de Paris, toujours de Paris qui m'obsède, qui m'étourdit du roulement désespérant de ses mille voitures et des cris de ses marchands ; qui me fatigue de ses pavés mal taillés, de sa cohue, de ses coudoiements, de ses badauds. Tu dois voir que Paris m'est bien insipide, à moi obligé de patauger dans ses rues boueuses ou de m'enfermer dans ses maisons où l'on ne voit qu'un pâle soleil. Tandis que toi à la campagne.... Mais n'en parlons plus! Chasse, mon ami, chasse; pour moi, je ne chasse pas, je ne peux pas même chasser l'ennui. »

L'aveu de cet ennui se retrouve souvent dans ses intimes confidences : « Il est inutile de te dire que je m'ennuie toujours ; tu sais qu'il n'en peut être autrement. »

Il signe ainsi une autre lettre : « Ton ami peu content, peu joyeux, peu heureux, peu tout ce qui est bien, beaucoup tout ce qui ne l'est pas.... »

Est-ce seulement à cette mauvaise humeur qu'il faut attribuer les sentiments peu affectueux qu'il témoigne à ses maîtres de pension? Le premier auquel il avait été confié, étant mort subitement du choléra, avait légué sa jeune et turbulente clientèle à un successeur qu'on n'aimait point, et qu'on ne respectait pas davantage, à en juger au moins par l'adieu assez étrange que lui adresse notre rhétoricien. « Je vais quitter la pension, » écrit-il à un ami, « je ne puis plus supporter *notre jésuite*, auquel il ne manque

qu'une soutane. » On voit qu'il était loin de se douter du sort que Dieu lui réservait !

L'esprit railleur et léger du Parisien affectait alors chez lui les allures d'un petit Voltaire, combattues bientôt par de nobles sentiments et par une vague tristesse. Le sarcasme irréligieux se mêlait aisément, dans ses entretiens d'écolier, à des tirades révolutionnaires, apprises dans les livres qui lui tombaient plus souvent sous la main. C'était la lutte de ce double instinct dont parle le poëte sceptique :

> Près du besoin de croire un désir de nier,
> Et l'esprit qui ricane auprès du cœur qui pleure[1].

Plus tard, faisant allusion à ces idées folles, à ces préjugés irréfléchis contre la foi chrétienne, Pierre laissera échapper ce douloureux aveu, digne de Paul et d'Augustin : « Je me rappelle mon éducation, mes passions antireligieuses à la sortie du collége, combien j'étais plongé dans ce nouveau paganisme, *comme ça m'aurait bien été* de combattre par l'épée, par la parole, contre Jésus-Christ et son Église !... Et j'aurais cru par là rendre service à Dieu : *Obsequium præstare Deo*[2]. »

Ce que prouve surtout cette confession sincère, c'est le grand amour du converti pour son divin maître, et l'humilité profonde qui exagère à ses yeux les torts de sa première jeunesse.

Ses amis de collége le jugeaient autrement et dé-

1. Victor Hugo, *Chants du crépuscule.*
2. *Journal des Retraites,* t. I, p. 50.

mêlaient en Pierre Olivaint, avec la perspicacité malicieuse de leur âge, certains indices d'un changement prochain. Sans cela, comment expliquer le fait curieux que raconte un de ses maîtres? Un jour, une main inconnue écrivit sur le cahier de l'écolier, à la suite de son nom, l'épithète de *curé*... Il s'en indigna sans doute comme d'une espièglerie de mauvais goût; elle avait cependant, pour les enfants qui se la permettaient, une signification. Olivaint gardait, dans son langage et sa conduite, une rigidité scrupuleuse qui les étonnait tous. Jamais un mot ne sortait de sa bouche qui pût offenser la vertu.

C'est que Dieu lui fit cette grâce insigne, de conserver toujours une pureté sans défaillance. Nous en avons la preuve dans une déposition faite, sous la foi du serment, par un de ses meilleurs amis, comme lui, élève d'un grand collége de Paris et de l'École normale, aujourd'hui religieux de la Compagnie de Jésus.

Un jour, — c'était en 1850, à Laval, — le P. Olivaint, causant avec ce cher camarade des années passées ensemble au milieu de tant de séductions et de dangers, lui fit cette confidence : « Grâce à Dieu, dit-il avec émotion, j'ai toujours gardé sous le rapport des bonnes mœurs, l'innocence baptismale, et je dois à la très-sainte Vierge d'unir l'intégrité du corps à celle de l'âme. » Il ajoutait qu'il n'était jamais tombé même dans ces fautes passagères où entre plus de légèreté que de malice.

Un autre ami, qui, dès la première enfance, vécut avec Pierre dans la plus grande intimité, disait naguère

ces touchantes paroles : « Nous échangions nos moindres pensées, et j'ai la certitude qu'il ne me cachait jamais rien et n'eut jamais rien à me cacher. »

Si quelque chose peut expliquer comment Pierre échappa au commun naufrage, c'est, après la grâce de Dieu et le secours de Marie, l'indomptable énergie d'une volonté prématurément forte qui, dans cet enfant d'apparence chétive, se montrait déjà toute virile ; c'est ce sentiment d'honneur, ce respect de soi-même, héritage paternel ; c'est enfin la sollicitude jalouse dont sa mère l'enveloppa dès le berceau. Chrétienne à son insu, on la vit veiller sur la vertu de son enfant avec une si craintive tendresse, qu'à la moindre apparence suspecte, elle se précipitait avec effroi et indignation entre le mal et lui. Pierre répondait à cette sévère et tendre vigilance par un amour extrême qui, épuré plus tard et surnaturalisé par la grâce, vint se confondre avec sa dévotion filiale envers Marie. « O mère de résurrection, écrit-il dans le *Journal* de ses retraites [1], en s'adressant à la Vierge Immaculée, ne vous écartez pas ; je suis un de ces enfants dont le cœur a besoin pour gardien du cœur d'une mère. »

Ainsi la tendresse filiale, après plus de quarante années, conservait sa naïve fraîcheur dans ce cœur qui n'avait jamais perdu l'innocence. Tant il est vrai que la pureté et la charité sont sœurs !

Pierre chérissait sa mère plus que la vie. Un jour que le jeune écolier se promenait avec son meilleur ami sous les tilleuls d'une cour de récréation : « J'ai-

1. Le R. P. Olivaint, *Journal des Retraites*, t. I, p. 32.

me bien mon père, dit-il, et j'aime bien ma mère ; cependant il y a dans l'affection que j'ai pour eux une nuance. Supposons que mon père fût en danger de mort et qu'il fallût, pour le sauver, boire du poison; je demanderais : n'est-il pas quelque autre moyen de salut? Si l'on répondait non, je viderais la coupe. — S'il s'agissait de ma mère, j'avalerais le poison d'un trait, sans rien demander. »

Une âme si bonne, si admirablement préservée, devait spontanément s'ouvrir à la grâce divine ; c'est d'elle qu'on pouvait dire aussi :

Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne.

Un malheur affreux, laissant après lui un immense deuil, la contraignit à se tourner du côté du Ciel.

Le père de Pierre Olivaint, cruellement déçu dans son espoir de faire fortune et cédant à la manie de la politique, écrivit dans les journaux, et se créa de la sorte de nombreux ennemis. Ruiné une première fois et retiré à Essonne, il en revint après 1830, et obtint, par la faveur de ceux dont il partageait les opinions, la charge modeste de garde-magasin des farines au Grenier d'abondance.

Cinq ans après, il mourut tristement[1], sans avoir recouvré la foi et l'amour de Dieu, seul trésor que l'homme puisse toujours gagner et ne perdre jamais.

Cependant, les desseins de la Providence sont impénétrables, et qui sait si celui qui lit dans l'avenir,

1. 5 avril 1835.

n'accorda pas au père la grâce suprême du repentir, en prévision du sang que le fils devait un jour verser pour le nom de Jésus[1]?

La mort inopinée de l'ancien officier jetait la veuve et les orphelins dans un état voisin de la misère. Mme Olivaint, vaillante et dévouée, s'imposa les plus dures privations et accepta de grand cœur pour elle la situation la plus pénible, afin de subvenir à l'éducation de ses enfants. Ses deux fils purent ainsi poursuivre leurs études au collége Charlemagne, et leur jeune sœur, après bien des démarches, fut reçue, au mois de mai 1837, dans la première succursale de *la Légion d'Honneur*. Pierre, mûri soudainement par l'infortune, plein du souvenir douloureux de son père mort et de sa mère malheureuse, eut la consolation de trouver dans sa détresse l'affectueuse sympathie de vrais amis.

Dieu lui fit la faveur de mettre sur son chemin quelques jeunes gens d'élite capables de comprendre son âme et dignes de s'associer à sa vie. Au début, ces amitiés fortes, dévouées, fraternelles, n'étaient pas encore des amitiés chrétiennes. Fondées sur des relations de famille, sur la convenance de l'humeur, sur la communauté des mêmes travaux, sur la même aspiration généreuse, mais un peu vague, vers tout ce qui leur semblait meilleur, ces intimes liaisons furent pour tous la sauvegarde de leur jeunesse, et

1. « Priez aussi pour celui qui a été mon père selon la chair.... L'espoir de soulager un peu sa pauvre âme est une des raisons qui m'entraînent vers une vie de sacrifice et de pénitence. » (Lettre de Pierre Olivaint à l'abbé Lacordaire, datée du 8 avril 1839.

plus tard, pour Pierre converti, le moyen d'exercer un très-efficace apostolat.

Ils étaient cinq ou six amis intimes qui, le dimanche et le jeudi, se réunissaient à la table de Mme Olivaint. Les survivants dépeignent avec bonheur les charmes de cette société d'écoliers parisiens, simples dans leurs goûts, affables dans leurs rapports, passionnés pour leurs études, égayant de longues causeries, parfois sérieuses, par les saillies spirituelles, les éclats de rire et les bons mots. Pierre, avec ce mélange de vivacité, de fin bon sens, d'abandon et d'entrain qui formait son caractère, mettait tout le monde à l'aise, et trouvait à fréquenter ses francs et joyeux camarades sous les yeux de sa mère, sa meilleure récréation et à peu près son seul plaisir. Son cœur débordait pour eux de tendresse, et le moindre nuage qui passait sur leur amitié le rendait malheureux.

« Il n'y a pas d'indifférence entre nous, n'est-ce pas? écrivait-il un jour. O mon ami, toi qui m'as rendu la vie si douce et si heureuse, toi qui as reçu la confidence de toutes les pensées de mon âme, en me communiquant les tiennes, pourrais-tu devenir indifférent pour moi? Je ne le pense pas, cela me ferait trop de peine.... Quand avons-nous fait de longues causeries cette année? En avons-nous fait une seule, comme jadis sous les tilleuls de la pension? Ne crois pas que j'en vienne jamais à l'indifférence. Qui a connu ton caractère si bon, si dévoué, ne peut être indifférent pour toi; il faut qu'il t'aime ou qu'il te haïsse, et tu sais bien que personne ne peut te haïr. »

Dès lors il avait compris qu'à son âge surtout, si l'on est triste, il n'est pas bon d'être seul, et que si l'on est faible, il convient de s'appuyer sur un plus fort. « L'année prochaine, dit-il au même ami, si j'en crois mes pressentiments, j'aurai besoin que tu me relèves, que tu me rendes *courage et confiance!* »

Courage et confiance! — C'est la première fois sans doute que ces deux mots, devenus plus tard « sa chère devise », se rencontrent sous sa plume. En ce temps-là il était nécessaire qu'il recueillît sur les lèvres d'autrui ce mot d'ordre des âmes vaillantes ; car souvent une mélancolie funeste menaçait d'envahir son cœur, sous le coup des épreuves multipliées qui affligeaient les siens.

« *Paolo, le malheur plane sur cette maison*.... Je ne sais, mon ami, si tu te rappelles *Thérésa* d'Alexandre Dumas et ces paroles du domestique italien. Mais, en tout cas, tu peux très-bien les appliquer à ton ami et à sa famille. Nous venons d'être volés. Le vol, il est vrai, n'a pas été très-considérable ; mais, quand on marche, comme nous, de malheur en malheur, quand on est obligé de les considérer comme la conséquence les uns des autres, comme les anneaux d'une lourde chaîne que nous sommes condamnés à porter, tu conviendras que c'est une chose bien douloureuse, et que le dernier malheur (la mort de son père) était assez grand pour combler la mesure. »

Lui, de son côté, prend part à toutes les peines dont souffrent ceux qu'il aime ; son affection n'est pas égoïste, ni son amitié un calcul intéressé. « Je pense

à toi, dit-il à son plus cher camarade; car tu sais bien que je ne pense pas à moi seul. »

A propos d'un deuil récent, il écrit ces lignes charmantes, auxquelles manque, il est vrai, ce qui ne tardera pas à lui venir du Ciel, l'inspiration chrétienne. Il s'agit d'un tout petit enfant, subitement enlevé à l'amour de ses parents : « Si une parole de consolation venant d'une amitié sincère pouvait amoindrir d'une goutte leur douleur, je te prierais de la leur offrir de ma part. Il est bien pénible d'apprendre les douleurs de la paternité avant d'en avoir goûté les joies. Mais l'enfant qui meurt au berceau est heureux de n'avoir pas connu le chagrin sur la terre! Dormant dans sa petite barcelonnette, il semblait entre la vie et la mort, entre le néant et l'existence. L'enfant qui échoue au seuil emporte moins de larmes que celui qui a grandi; mais la mère mesure-t-elle jamais ses larmes?... »

Le ciel n'était pas toujours aussi sombre; il y avait parfois une éclaircie dans les nuages, et c'était l'amitié prévenante qui ménageait à Pierre, dont l'âme était triste et le corps souffrant, un peu de repos et de joie. Un ami l'invitait-il à passer quelques jours à la campagne, à venir chasser avec lui, Pierre, sans avoir les goûts d'un Nemrod, acceptait avec reconnaissance, et répondait sur un ton plus joyeux :

« Mon ami, tu me gardes, dis-tu, du gibier. C'est vraiment très-bien à toi. Me garder du gibier! mais c'est un tonneau de vin devant un buveur d'eau! Songe donc que le lièvre qui passera devant moi n'aura pas plus à craindre que s'il partait devant un

aveugle. Car si je ne suis pas aveugle, tu le sais, peu s'en faut. C'est égal, je ferai de mon mieux; quel sera mon mieux?... peu m'importe. Le but principal de ma visite chez toi n'est pas de chasser comme un démon; mon but est de te voir, de voir ton pays dont tu m'as tant parlé, et surtout de voir tes parents. J'espère donc avec toi que mes douleurs ne me reprendront pas avant mon départ; sans être tout à fait guéri, je suis maintenant en bonne santé. Mais vienne une petite douleur, un misérable point de côté, pauvre vieillard de dix-huit ans qui se plaint déjà de rhumatismes..., et me voilà aux cent coups; je suis prêt à dire avec Béranger :

Un lait de poule et mon bonnet de nuit!

« Eh bien, non; pas de lait de poule, pas de bonnet de nuit; malgré les rhumatismes, je suis encore un jeune homme; la campagne, la chasse, les vendanges! j'ai déjà joui des vendanges, j'ai même été barbouillé avec du raisin noir d'une singulière façon. A bientôt donc, santé et plaisir, tout à toi. »

Dans cette première phase de sa vie, Pierre Olivaint reçut donc beaucoup de ses amis. Il les paya de retour en les aimant d'une affection profonde, et en leur donnant, à l'occasion, de sages conseils. Bien qu'il n'eût pas encore le bonheur d'accepter, avec ses conséquences pratiques, la vérité révélée, il ne s'abaissa jamais jusqu'aux grossières erreurs du matérialisme; ce qu'il prêchait à ses amis, c'était la doctrine spiritualiste du Dieu personnel et de l'âme immortelle.

« Tu viens de faire ta philosophie, écrivait-il à l'époque où lui-même était *vétéran* de rhétorique à Charlemagne, mais tu as repoussé loin de toi cette philosophie du doute qui renie Dieu et tout ce que l'homme a de sacré, l'amitié, le dévouement; tu n'as pas subordonné tes sentiments à l'égoïsme. Que l'amitié soit entre nous ce qu'elle a toujours été, confiante, empressée, dévouée....»

Chose étonnante, chez ce jeune homme qui n'a de la religion qu'une idée vague, s'éveille dès lors, sous le coup du malheur et la douce influence de l'amitié, la pensée du dévouement héroïque et de la mort sanglante. Le même ami auquel il écrivait ces charmantes lettres, nous raconte que bien des fois, dans leurs causeries et leurs rêves d'avenir, Pierre se plaisait à commenter son idée habituelle : « *Je voudrais*, disait-il, *si par impossible j'étais prêtre, devenir missionnaire, et si j'étais missionnaire, être martyr!...* »

Terme sublime vers lequel Dieu l'entraînait déjà par un mystérieux attrait. Cette tendance, incertaine d'abord, puis décidée, au sacrifice absolu de soi suffit à expliquer, dès ce moment et jusqu'à la fin, toute sa vie. C'est déjà ce besoin de souffrir et de s'offrir en toute rencontre et de toute manière, qui plus tard lui fera dire : « *Le dévouement est ma passion!* »

Pierre s'était lié d'une étroite amitié avec un autre de ses camarades de Charlemagne, nommé Henri, qui devait, sans dessein préconçu, préparer de loin son retour à Dieu. C'était une brillante intelligence, tournée vers les lettres et la poésie, et qui, sur les pas de Chateaubriand, cherchait dans la religion

ce qui charme l'imagination et attendrit le cœur.

L'union des deux jeunes gens empruntait un caractère sacré à la circonstance solennelle et douloureuse d'où elle était née. Pierre en raconte ainsi la touchante histoire[1] : « Je n'aurais pas cru, mon ami, que je te fusse si attaché. Mais quand je t'ai quitté dans la cour des Messageries, quand, sans m'y attendre, j'ai rencontré la diligence qui t'emmenait et qu'un embarras de voitures m'a permis de t'envoyer un dernier adieu, j'ai compris la place que l'amitié nouvelle occupait parmi toutes les autres. Mon cœur s'est serré et je suis revenu triste. Lorsque je suis rentré à la maison, ma mère m'a dit : L'ami du cœur est parti, te voilà seul.... — C'est ainsi que ma bonne mère te désigne. Elle comprend bien où sont mes affections et mes pensées. Pendant ces quelques jours que je ne t'ai point vu, je me suis demandé souvent ce qu'il en serait plus tard de cette amitié qui commençait entre nous ; et pensant à des amis autrefois chers, indifférents maintenant, je me suis figuré que toi aussi tu t'éloignerais de moi. C'est un défaut de ma nature de chercher ainsi toujours des peines dans l'avenir, comme s'il n'y en avait pas assez dans le présent.

« C'est que, vois-tu, et je te prie de n'en pas rire, il me semble qu'autre chose que notre volonté, quelque chose de providentiel, en ma faveur du moins, a voulu que notre liaison se formât. Comment, placés aux extrémités de cette classe de rhétorique, avons-

1. Lettre de Pierre Olivaint à Henri, 26 octobre 1835.

nous fait tous deux quelques pas l'un vers l'autre, pour nous dire les choses que nous nous sommes dites? Le moment de notre liaison se rattache à un souvenir douloureux de mon âme, tu le sais, mon ami. Je venais de perdre mon père; et quand, dans un découragement profond, j'avais bien besoin d'être consolé, tu as, sans le savoir peut-être, beaucoup fait pour me rendre espoir et courage. Dieu fait naître le bien à côté du mal; et le bien était alors pour moi dans une source cachée à laquelle je ne pensais pas, je veux dire dans ton amitié.

« Tu m'as parlé des idées qui te soutenaient, et je sens déjà qu'elles me soutiennent; car ces idées sont nobles, pures, religieuses; et si je puis marcher dans la voie comme je le veux, je t'en devrai quelque chose. Il me semble déjà, depuis que je te connais, que je suis moins mauvais qu'auparavant. C'est pour cela, Henri, que je m'abandonne à toi avec un si grand entraînement; c'est pour cela que j'éprouverais tant de peine, si notre amitié se brisait.

« Mais ici il me revient un passage que nous avons lu tous deux dans Sainte-Beuve; celui, tu t'en souviens, où il parle des amitiés consacrées par un commerce intime de religieuses pensées, et en quelque sorte par le nom de Dieu lui-même. — Veux-tu qu'il en soit de notre amitié comme de celles dont Sainte-Beuve parle dans son livre; qu'elle soit ferme et inaltérable? Marchons ensemble, ami, soutenons-nous l'un l'autre, apprenons-nous l'un à l'autre à devenir des hommes de bonne volonté. (Combien cette expression est sublime!) Qu'importe si nous n'avons

pas sur la terre la paix promise à ces hommes; il serait beau de purifier son cœur pour travailler ainsi à la régénération de son pays! Mais nous ne sommes point forts, et nous n'aurons jamais la parole étincelante de Lacordaire. — C'est ainsi que dit Sainte-Beuve. Cependant ne pourrons-nous pas faire quelque chose dans le grand œuvre? Depuis deux ans, au moins, c'est là mon rêve; tu as dû t'en apercevoir. Je ne sais si c'est à cause de cette idée fixe que je travaille la philosophie avec tant d'ardeur.

« Par une transition naturelle j'arriverais ici à te parler de l'*Européen*. Mais le premier numéro n'est pas encore paru. Aussi bien, je suis déjà assez bavard.... N'oublie pas de m'apporter Locke. Comme je ne lis plus le journal, je n'ai rien à t'apprendre de nouveau. »

Cette lettre nous fait pénétrer jusqu'au cœur de Pierre Olivaint. On y voit luire quelques rayons, encore vacillants, de foi religieuse, et c'est l'amitié qui lui fait entrevoir, parmi bien des ombres, cette lointaine aurore. Une parole de l'Évangile, perdue dans une page de Sainte-Beuve, le remue profondément, et s'il n'en saisit pas encore tout le sens, l'expression déjà lui paraît sublime.

Et quelles espérances ne peut-on pas déjà fonder sur ce jeune homme qui ne trouve rien de plus beau que *de purifier son cœur pour travailler ainsi à la régénération de son pays?*

C'est pour faire quelque chose « dans le grand œuvre » qu'il étudie la philosophie avec ardeur; mais, hélas! il semblerait que Locke fût encore un de ses

oracles. Enfin, l'on aura remarqué l'intérêt que les deux amis portent à la Revue de Buchez, l'*Européen*, qui, à cette époque, allait reparaître [1].

Olivaint, en quête de la vérité, ira frapper, en effet, à la porte de l'école de Buchez, avant de parvenir au seuil de l'Église.

1. En se séparant complétement de l'école saint-simonienne, Buchez fonda l'*Européen*, revue philosophique qui fut l'organe de ce système néo-catholique, appelé *Buchésisme*. La 1re série parut en 1831-1832, 2 vol. in-4, et la 2e série de 1835 à 1838, 2 vol. in-4.

CHAPITRE II

Choix d'une carrière. — L'Ecole normale. — La section d'histoire. Utopies religieuses et sociales.

Pierre Olivaint avait vingt ans, quand il quitta le lycée Charlemagne avec son diplôme de bachelier. Le moment critique était venu de choisir une carrière.

Sans fortune et déjà, malgré sa jeunesse, chef de famille en quelque sorte, il sentait une grave responsabilité peser sur lui : désormais c'était au fils aîné de soutenir les siens, et son bon cœur le pressait d'accomplir au plus tôt ce devoir qu'il n'oubliera jamais.

De solides et brillantes études lui permettaient d'aspirer à quelque honorable fonction dans l'enseignement public, ce qui d'ailleurs répondait fort bien à ses aptitudes et à son attrait. Cette vocation, envisagée seulement par le côté humain, ne lui apparaissait pas encore, il est vrai, dans toute sa noblesse et sa grandeur ; comme autrefois François Xavier avant

sa conversion, Pierre n'y voyait guère qu'une route ouverte devant lui pour le conduire à une convenable aisance, peut-être même à la fortune et aux honneurs.

N'était-ce pas le temps où des professeurs fameux, tels que les Guizot, les Cousin, les Villemain, quittaient les lettres pour la politique, et descendaient de la chaire pour monter à la tribune et régenter le pays?

L'ambition du bachelier, sans avoir d'aussi hautes visées, pouvait trouver encore à se satisfaire, et nombreux étaient les jeunes gens qui, poussés par la même espérance, accouraient de tous les points de la France vers l'École normale, principale pépinière du haut enseignement officiel.

Déterminé par ces motifs, Pierre Olivaint se présenta au concours d'entrée, et, dans les premiers jours d'octobre 1836, il fut admis douzième, avec bourse entière. Ce succès modeste lui causa une joie d'autant plus sensible, qu'il allégeait les charges de sa mère.

La prudence humaine approuvait la résolution du jeune homme et lui prédisait un heureux avenir; mais une sagesse mieux avisée avait lieu de concevoir à son sujet de vives alarmes. Qu'en serait-il de lui bientôt? Qu'allaient devenir ces premiers élans vers Dieu à peine connu, vers la vérité à demi-découverte? Comment trouverait-il la foi dans le même milieu sceptique où tant d'autres l'avaient perdue? Théodore Jouffroy avait quitté ses chères montagnes du Jura, emportant des convictions qu'il croyait inébranlables; et quelques mois plus tard, celui qu'à

l'École normale on nommait le *Sicambre*, courbait lui-même la tête et jetait au vent sa croyance et son bonheur. C'était, hélas! la commune histoire, et Pierre encore indécis, travaillé par le doute, ne venait-il pas y ajouter sa page?

Pour comprendre l'imminence et la grandeur du péril, il importe de se faire une juste idée de ce qu'était, vers 1836, le grand établissement universitaire.

Il avait pour directeur Victor Cousin, alors à l'apogée de sa réputation et de son influence. Conseiller d'État, membre du conseil royal de l'instruction publique, professeur titulaire à la Sorbonne depuis la retraite de Royer-Collard, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques, pair de France, le philosophe éclectique disposait en maître de la destinée des jeunes gens placés sous son haut patronage. La fortune semblait faite à qui savait lui plaire; mais malheur à l'audacieux ou à l'imprudent qui blessait son extrême susceptibilité d'auteur et se risquait à défendre quelque opinion proscrite!

On consultait avidement ses livres à mesure qu'ils paraissaient, pour savoir ce qu'il était permis de dire et de penser; et comme deviner juste était parfois difficile, chacun s'arrangeait un système commode, dont le principal mérite consistait à ne pas heurter les idées du tout-puissant directeur.

Avec l'indépendance de son caractère, Pierre Olivaint eut à souffrir beaucoup de cette contrainte, dont il devait bientôt s'affranchir avec éclat. Au début, estimant toute opposition vaine et même impos-

sible, il garda le silence et laissa faire. Les professeurs dont il écoutait les leçons avaient chacun sa doctrine. M. Vacherot et M. Damiron, qui tous les deux enseignaient la philosophie, étaient les admirateurs de M. Cousin et les fidèles échos du maître, tandis que M. A. Garnier, avec une réserve prudente, s'efforçait d'écarter de lui cette humiliante tutelle ; mais la foi catholique, ici et là traitée en ennemie ou en étrangère, n'y gagnait rien. Venaient ensuite des hommes d'un caractère et d'un mérite très-divers. Dans la même chaire montaient tour à tour M. Gibon, vieil humaniste, d'humeur bourrue, qui initiait à la littérature latine les élèves de première année, et le professeur de grec, M. Lebas, fils du conventionnel, ancien précepteur du prince Louis-Napoléon [1], l'un des *héros* de Juillet. M. Filon, dans son cours d'histoire, assez respectueux d'ailleurs pour la religion, défendait les idées parlementaires et gallicanes, et M. Désiré Nisard, s'il vouait une sorte de culte à Bossuet et à nos grands écrivains du dix-septième siècle, admirait plutôt le style qu'il n'adoptait les fermes principes de ces incomparables modèles. M. Henri Wallon, bien jeune alors, profitait, il est vrai, de l'étude des traditions primitives, pour démontrer, avec la conviction d'un catholique, l'authenticité du Pentateuque. Mais quelles incertitudes, quels conflits d'idées devaient produire dans de jeunes têtes ces doctrines contradictoires qui s'imposaient toutes à la fois avec l'autorité du talent, souvent avec le prestige d'un nom

1. Napoléon III.

célèbre! Sans criterium pour choisir, assez portés par l'intérêt de leur carrière à pencher vers les opinions en faveur, les futurs maîtres, pour la plupart, s'en tenaient à une froide indifférence en fait de religion. C'est d'eux surtout qu'on pouvait dire : « Quelques-uns résistent, la plupart succombent, tous sont exposés à une épreuve cruelle au-dessus de leur âge[1]. »

Cette absolue liberté de tout dire, de tout enseigner, était non-seulement tolérée, mais positivement voulue et hautement louée. « L'École normale, s'écriait M. Cousin avec quelque emphase, est l'image de l'Université, comme l'Université est l'image de la France. *Nulle barrière religieuse*, *nul engagement étroit en contradiction avec l'esprit de nos mœurs et de nos institutions*[2] *!* »

Choquante contradiction d'un régime qui, tandis qu'il émancipait l'homme de toute croyance, de toute autorité religieuse, imposait au citoyen le joug d'un enseignement obligatoire donné par l'État! Le temps a fait, en partie, justice de cette inique prétention; mais alors elle passait pour un droit inaliénable dans les hautes régions du pouvoir, dans le monde universitaire et, plus que partout ailleurs, à l'Écol normale.

1. Le comte de Montalembert, *Discours à la Chambre des Pairs, dans la discussion du projet de loi sur l'enseignement secondaire*, en 1844.

2. Discours à la Chambre des Pairs, 1844. Publié par l'auteur dans son livre intitulé : *Défense de l'Université et de la philosophie*, Paris, 1844.

Après une année de courageux efforts, Pierre Olivaint prit définitivement place parmi les « historiens ». C'était la réalisation de son vœu le plus ardent, et voici de quelle façon il en témoignait sa joie[1].

« Je ne veux pas, mon ami, te laisser attendre plus longtemps la bonne nouvelle. Je passe en histoire ; la chose est décidée. Depuis deux mois, j'étais dans une inquiétude très-grande. Je me sentais peu à peu devenir.... *cuvette*, c'est-à-dire grammairien ; c'est ainsi qu'on appelle sottement les grammairiens à l'École. Mais, quoique je reconnaisse toute l'absurdité de cette qualification et du préjugé que nous avons tous contre la grammaire, je n'aurais pas été bien aise de devenir.... *cuvette!* Tu en connais assez les raisons. Je sais bien qu'une nouvelle métamorphose aurait pu faire de moi un historien ; mais j'aime autant que les présidents du concours d'agrégation n'aient qu'une fois à prononcer sur moi les paroles magiques : *dignus es intrare!*

« Ce n'est absolument qu'au dernier moment que j'ai pu savoir mon sort. La lutte qu'il a fallu soutenir toute l'année a duré jusqu'à l'examen, et M. Letronne eût été peut-être très-embarrassé pour nous donner des rangs. J'ai eu à répondre sur des questions que je désirais avoir ; tout a été pour le mieux. »

L'histoire, à laquelle Pierre Olivaint allait se vouer, avait conquis une immense vogue depuis le commencement du siècle, et particulièrement depuis la re-

1. Lettre du 31 août 1837.

naissance littéraire inaugurée par la Restauration. Religieuse et monarchique avec Chateaubriand, éloquemment descriptive sous le pinceau d'Augustin Thierry, fataliste et révolutionnaire dans les nombreux volumes de M. Thiers, elle avait souvent fourni des armes à la politique et subi, selon les partis ou les systèmes qui l'exploitaient, bien des métamorphoses. Une des dernières avait eu pour auteur Jules Michelet, lui-même ancien élève du collége Charlemagne, jusqu'en 1837 maître de conférences à l'École normale, naguère royaliste et catholique de tendances, mais qui depuis, suivant le caprice de l'opinion et les vicissitudes des choses, avait orienté sa voile d'un tout autre côté[1].

Au moment où Pierre Olivaint entra dans la section d'histoire, Michelet, disgracié par M. Cousin, était contraint d'interrompre son cours à l'École normale ; mais il continuait d'y exercer une immense influence, tant par les souvenirs et les regrets qu'il avait laissés, que par le retentissement de ses leçons au Collége de France, où ses anciens élèves étaient ses auditeurs assidus.

Peu de professeurs unirent, au même degré que Michelet, à d'étranges travers d'esprit les qualités les plus séduisantes. Il aimait ses élèves, il était aimé d'eux ; une naïve admiration de lui-même, jointe à une extrême sensibilité, lui dictait, à ce propos, des pages pleines d'une émotion un peu affectée peut-être,

1. Victor Cousin se vantait d'avoir empêché Michelet de *se jeter dans les bras du christianisme.*

mais qui gagnait aisément ses jeunes disciples.

« Vivant dans une grande solitude, dit-il, je désirais de moins en moins la société des hommes. Celle que je trouvai dans mes élèves, à l'École normale et ailleurs, rouvrit mon cœur, le dilata. Ces jeunes générations, aimables et confiantes, qui croyaient en moi, me réconcilièrent avec l'humanité. J'étais touché, j'étais attristé souvent aussi de les voir se succéder devant moi si rapidement. A peine m'attachais-je, que déjà ils s'éloignaient. Les voilà tous dispersés, et plusieurs (si jeunes !) sont morts. Peu m'ont oublié ; pour moi, vivants ou morts, je ne les oublierai jamais. Ils m'ont rendu, sans le savoir, un service immense. Si j'avais, comme historien, un mérite spécial qui me soutenait à côté de mes illustres prédécesseurs, je le devais à l'enseignement, qui, pour moi, fut l'amitié. Ces grands historiens ont été brillants, judicieux, profonds. Moi, j'ai aimé davantage[1]. »

Cette sympathie mutuelle du maître et des disciples, rendait facile et presque fatale la communauté d'idées et de sentiments.

Ce poëte qui, dans un état d'exaltation fébrile, chantait les événements sur un ton d'inspiré et transformait l'histoire en épopée, en drame, en roman ; ce philosophe fataliste, soumettant les actions humaines à des lois nécessaires, à des formules algébriques ; ce chercheur aventureux qui, trop souvent, mêlait à des appréciations justes les conceptions les plus bizar-

1. *Le Peuple*, p. 34.

res et les écarts les plus insensés, n'avait-il pas, dans les égarements mêmes de son génie, plus qu'il ne fallait pour fasciner et enthousiasmer une jeunesse à l'imagination vive, sans convictions sérieuses, mais avide de vérité ? Il est certain que Pierre, à la sortie du collége, eut d'abord une sincère admiration pour Michelet. Sans doute celui-ci, en 1837, n'en était pas encore à ce délire impie et furieux qui, six ans plus tard, valut à son cours du Collége de France un scandaleux succès ; déjà toutefois, dans son enseignement, la religion se trouvait travestie de telle façon, qu'un critique éminent a pu dire que, pour cet écrivain, « tout était le christianisme, excepté le christianisme lui-même[1]. »

Nous avons sous les yeux, soigneusement analysées par Pierre Olivaint, une vingtaine de leçons de Michelet sur le quinzième siècle. L'esprit du maître s'y révèle, presque à chaque page, et l'on devine aisément, à cette lecture, la funeste influence d'un tel enseignement sur de jeunes esprits. Voici, par exemple, ce que Pierre Olivaint apprenait de la bouche de Michelet, au sujet du christianisme. « Les anciens n'eurent pas une idée assez complète de l'unité parmi les hommes ; l'humanité pour eux se réduisait à l'agora. » Jusqu'ici rien de plus vrai. Mais on poursuit : « le christianisme apporta un mot d'une compréhension plus vaste : l'Église, ἐκκλησία, fut la société de ceux qui croyaient en Jésus-Christ dans le

1. M. A. Nettement, *Histoire de la littérature sous le gouvernement de Juillet*, t. II, p. 430.

présent, dans le passé, dans l'avenir. Les conciles furent les représentations de cette société chrétienne ; les moines en furent comme les liens ; ils furent les véritables précurseurs des trois grandes institutions modernes, la presse, la poste et l'enseignement gratuit. »

Dans cette définition du christianisme, louangeuse à certains égards, pas un mot qui laisse soupçonner à l'auditoire qu'il s'agit d'une religion révélée, d'une institution divine, toujours vivante, immortelle. C'est qu'en effet, au sentiment de l'historien poëte, l'Église n'est point cela. « Nous avons fait, dit-il, un pas de plus. Nous sommes tous en concile depuis trois siècles ; le monde n'est plus qu'un grand concile, où les questions s'agitent avec la liberté d'interprétation. *Partout où vous serez assemblés en mon nom*, dit l'Écriture, *je serai au milieu de vous*. Dieu est au milieu de nous !... Mais pour que ce grand concile pût avoir lieu, il fallait un secours que l'homme ne trouvait pas en lui-même. L'industrie devait le lui donner : l'imprimerie fut découverte ! »

Cela suffit pour donner une idée de tous les paradoxes antireligieux dont le professeur parsemait chacune de ses leçons. Ce qui n'empêchait pas les grands maîtres de l'Université de déclarer, « la main sur la conscience, que ni dans les cahiers mis sous leurs yeux, ni dans les écrits publiés, ils n'avaient trouvé une ligne qui de près ou de loin portât la moindre atteinte à la religion [1]. »

1. Discours de M. Victor Cousin, Chambre des Pairs, séance du 21 avril 1844.

La passion que Pierre Olivaint ressentait pour les études historiques devait donc, ce semble, le rejeter encore plus loin de l'Église dont il était l'enfant par le baptême, mais un enfant qui ne connaissait pas sa mère.

Durant trois années, le futur professeur fut tout entier à la préparation laborieuse de sa carrière. Son esprit était vif et pénétrant; sa mémoire exercée et facile; son élocution correcte et élégante; mais le travail, qui lui faisait goûter ses charmes austères, devenait par là même un péril, en l'exposant à mettre de côté le souci de son âme et à fausser toutes ses idées par un habituel contact avec l'erreur.

Et cependant l'enseignement rationaliste ou sceptique de l'École ne fut pas le seul, ni peut-être le principal obstacle à la conversion d'Olivaint. La séduction de l'esprit s'exerça sur lui plus encore au dehors qu'au dedans, et la pire contagion fut celle des idées politiques et sociales qui passionnaient alors les esprits.

Quoi de plus naturel qu'il en fût ainsi, à une époque où le directeur de l'École normale dédiait un de ses dialogues de Platon à la mémoire d'un ancien élève, le jeune Farcy, tué dans les rangs de l'émeute en 1830?

Ce que Pierre avait retenu des conversations paternelles, ce qu'il lisait ou entendait des utopies à la la mode, avait formé comme un dépôt au fond de cette âme ouverte à tout ce qui s'offrait avec quelque apparence de générosité et de grandeur.

Parmi le peuple des faubourgs et chez la jeunesse des écoles, on s'agitait dans l'espérance d'une ère nouvelle; on rêvait un monde régénéré qui ne connaîtrait plus l'ignorance et la misère.

Saint-Simon avait, en mourant, légué à des disciples fervents ce qu'ils appelaient son évangile, et ceux-ci mettaient un grand zèle à prêcher leur *nouveau christianisme*, religion étrange, sans dogme comme sans morale et qui eut, dans l'intervalle de quelques jours, son apogée et sa décadence.

L'utopiste démocrate, Charles Fourier, inventait la dégradante folie du phalanstère; Pierre Leroux, son système humanitaire. Tout se heurtait dans la nuit et le chaos. La philosophie, devenue éclectique, était tour à tour, et presque à la fois, dans la même chaire et dans le même livre, matérialiste, spiritualiste, panthéiste et sceptique. Il n'était pas jusqu'au drame et au roman qui n'eussent leurs prétentions à créer le monde nouveau, à quoi ils s'employaient l'un et l'autre, en multipliant les fictions scandaleuses, rêves hideux d'une muse en délire.

Défendu par la noblesse naturelle de ses sentiments, Pierre n'éprouva qu'un profond dégoût pour ce qu'il rencontra sur sa route de bas et de grossier; mais trompé d'abord par les fausses lueurs qu'il prit pour la vraie lumière, il s'égara quelque temps à la poursuite du spécieux fantôme que Buchez évoquait alors aux yeux éblouis de la jeunesse et qui a sa place dans l'histoire des doctrines aventureuses de cette époque tourmentée.

Né pauvre, parvenu par l'énergie et le travail à une

carrière libérale, Philippe Buchez était devenu matérialiste et révolutionnaire à l'école de médecine de Paris, et, jeune encore, il avait fondé, avec ses amis Flottard et Bayard, la Charbonnerie en France. Après quelques conspirations avortées, il se jeta dans la secte saint-simonienne, prit une part très-active à l'insurrection de Juillet, puis, dégoûté des théories absurdes et immorales du P. Enfantin, il s'avisa d'opposer école à école et d'ouvrir chez lui, rue Chabannais, des discussions publiques qui lui valurent de nombreux amis et de fervents disciples[1].

Buchez, abjurant alors le matérialisme, proclama franchement son admiration pour l'Évangile, et au lieu de la théorie révolutionnaire des droits de l'homme, il donna pour base à sa doctrine le devoir unique de la fraternité universelle. L'amour des hommes était tout son dogme et toute sa morale ; quant à l'amour de Dieu, l'école buchésiste en parlait peu. A la place de Notre-Seigneur, homme-Dieu, elle adorait un Christ social, mal défini, et à l'Eglise divinement instituée pour enseigner et sauver, elle substituait la France armée de la vérité pour imposer au monde la fraternité[2]. Ces mots sonores retentissaient

1. *Vie du R. P. Hyacinthe Besson*, par E. Cartier, t. I, p. 17. — *Vie du R. P. Lacordaire*, par M. Foisset, t. I, p. 468.

2. Rien ne donne plus exactement l'idée du système religieux et social de Buchez que le dessin qu'il inspira à l'un de ses plus chers disciples, Charles Besson, comme un résumé saisissant des doctrines de l'école : *Le Christ prêchant la fraternité au monde.* Le Christ est porté sur un globe où est écrit le mot FRANCE ; il foule aux pieds le serpent de l'égoïsme et tient à la main une banderole où on lit FRATERNITÉ. Deux anges coiffés du bonnet phrygien l'accompagnent, et sur leurs auréoles brillent les noms de LIBERTÉ, ÉGALITÉ. La Liberté

harmonieusement à l'oreille de jeunes gens d'élite, fatigués du doute, qui se prenaient à aimer ce que jusqu'alors ils avaient entendu mépriser et blasphémer. Plusieurs, plus conséquents que le maître qui montrait la voie sans s'y engager, accoururent dans le sein de l'Église catholique, pour apprendre la vérité totale; et non contents de redevenir chrétiens, une fois sur le bon chemin, ils s'élancèrent jusqu'au sommet de la perfection évangélique. Tels furent, entre autres, Réquédat, intime ami d'Olivaint, Piel, Besson, trois jeunes hommes admirables, morts pieusement sous l'habit de saint Dominique. Pierre devait bientôt rivaliser de dévouement avec eux, et déjà, dans les idées confuses, mais généreuses du saint-simonien repentant, il trouvait un premier aliment pour son âme. Comme le sculpteur Eugène Bion, comme un autre artiste de grand mérite, Jean Duseigneur, Pierre aurait pu répéter, au sujet de Buchez, la parole de son collaborateur le plus dévoué, M. Roux-Lavergne, depuis prêtre et chanoine de Rennes : « Il est pour nous le portier de l'Église, lui seul n'entre pas. »

A peine initié à ce néo-catholicisme, qui en somme valait mieux que tout ce qu'il avait jusqu'alors connu, Olivaint s'empressa de lui chercher

tire un glaive, l'Égalité porte un livre ouvert avec ce texte : *Aimez votre prochain comme vous-même et Dieu par-dessus tout. Que le premier parmi vous soit votre serviteur.* Sur la gravure, due à un autre buchésien, nommé Éveillard, on a effacé ces mots : *Dieu par-dessus tout.* Nulle part n'apparaît la croix, signe de la vraie foi, symbole de l'espérance et de la charité. (*Vie du R. P. Besson*, par M. Cartier, t. I, p. 33, 44.)

des néophytes. Un des professeurs les plus distingués de la faculté des lettres de Paris, son ancien camarade d'École, raconte comment le nouveau disciple de Buchez, dans son ardeur de prosélytisme, s'efforçait de le gagner au prétendu christianisme prêché dans le cénacle de la rue Chabannais. Il n'y réussit pas, malgré le don merveilleux qu'il avait déjà d'attirer à lui ceux qui l'entouraient, et d'exercer sur eux une puissante influence. Plein de tact, de prévenance et de saillies charmantes, il tempérait par un sourire habituel ce que son visage offrait, de prime abord, d'un peu sévère, et la vivacité d'un regard pétillant d'esprit corrigeait vite le défaut de ses yeux.

Mais à quoi bon ces dons naturels, si celui qui les possédait, ignorant la vérité, ne les faisait servir qu'à la propagation de l'erreur? Ne devenaient-ils pas un piége? N'était-il pas à craindre que, chez ce jeune homme enthousiaste, au cœur affectueux, le sentiment ne décidât des idées? Ennemi de tout calcul égoïste, répugnant à toute basse intrigue, Pierre n'avait pas grand'chose à redouter du côté de l'intérêt ambitieux et cupide; mais ne se laisserait-il point surprendre à la *piperie des mots* bizarrement accouplés qui retentissaient à son oreille : liberté, religion, église, démocratie, révolution, évangile, dont les uns répondaient à ses préjugés d'éducation, les autres aux nouvelles aspirations de son âme? Dieu ne le permit pas; la grâce prévint et secourut la bonne volonté, et la Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, illumina par degrés cette intelligenc qui cherchait loyalement la vérité

CHAPITRE III

Acheminement vers la vérité. — Conversion

Pierre tentait toutes les voies sans trouver d'issue. Ce qu'il poursuivait avec passion lui échappait comme une ombre. Avant d'arriver à la paix que donne la foi, lui aussi, comme dit son contemporain Frederic Ozanam, « connut toute l'horreur de ces doutes qui rongent le cœur pendant le jour et qu'on retrouve la nuit sur un chevet mouillé de larmes. » Lui aussi, il commença par frapper à la porte de plusieurs écoles, ainsi qu'il le racontait trois ans plus tard[1], à un ami qu'il voulait ramener à Dieu.

« Je lisais dernièrement une histoire qui m'a vivement intéressé. Un philosophe après avoir été stoïcien, péripatéticien, pythagoricien, s'attacha aux doctrines platoniciennes. Il sentait son âme s'élever comme sur des ailes en considérant les idées. Il se croyait déjà

1. Lettre datée du 20 septembre 1840.

devenu sage et concevait l'espérance de voir Dieu bientôt. Mais un jour, comme il se promenait au bord de la mer, il vit venir à lui un vieillard plein de gravité et de douceur. La conversation s'engagea. Le vieillard prouva facilement au philosophe que Platon et Pythagore eux-mêmes n'avaient bien connu ni Dieu ni l'âme, que la vérité sur ces deux points ne peut être établie que par l'autorité, et il lui raconta l'enseignement des prophètes, ces véritables sages inspirés de Dieu. Le philosophe se rendit; il s'attacha encore une fois à un nouveau maître, à Jésus-Christ qu'il ne devait point quitter. Son esprit et son cœur ne trouvèrent la paix que sous cette autorité sacrée qui réside dans l'Église choisie de Dieu pour présenter au monde les livres où sont révélées les lois de son culte. « Je vois que vous aimez les discours, avait dit « le vieillard au philosophe; vous cherchez la science « et les paroles au lieu d'en venir à la pratique. » Le philosophe, qui n'avait plus à se tourmenter pour se faire un système, s'adonna aux œuvres, et devint saint Justin. »

Telle fut, dans ses traits principaux, l'histoire de Pierre Olivaint lui-même. Depuis longtemps, la raillerie voltairienne avait expiré sur ses lèvres ; il lui fallait mieux qu'un épicuréisme dégradant ou qu'un scepticisme désespéré. L'école de la rue Chabannais fut pour lui ce qu'avait été pour Justin la doctrine de Platon, un acheminement vers la foi, une sorte de préparation évangélique. Restait à trouver quelqu'un qui lui dît : « Venez, voilà le Christ; entrez, voilà l'Église. » L'heureuse rencontre ne tarda pas. Elle eut

lieu, non pas dans la solitude, au bord de la mer, mais au milieu du bruit de la grande ville, dans la mêlée confuse des systèmes philosophiques et des utopies sociales.

Durant les deux dernières années surtout, la grâce, par de secrets mouvements, avait poussé doucement Olivaint vers le catholicisme. Il n'y avait plus chez lui de parti pris hostile; les préventions qu'il avait nourries presque à son insu tombaient l'une après l'autre. A peine l'abbé Lacordaire ouvre-t-il ses premières conférences au collége Stanislas, que Pierre, cédant au sentiment religieux qui s'éveille en lui, court se mêler à la foule sympathique qui envahit l'étroite enceinte. Au mois de septembre 1836, il a fait une découverte dont il se réjouit avec son ami Henri :

« Une société que nous ne connaissions pas, mon ami, existe à Paris, depuis plus d'un an, sous la direction de l'ancien curé de Bonne-Nouvelle. Les conférences se tiennent à Saint-Merry, tous les dimanches à deux heures. Il est permis à tous, à la seule condition de prévenir le prêtre présidant la séance, de venir lire, en présence d'un auditoire assez nombreux, un morceau de littérature ou de philosophie religieuse. J'ai entendu un travail qui n'était vraiment pas mauvais; un jeune avocat lyonnais a fait dernièrement grande sensation par un morceau sur la confession, son éloquence même a déterminé des conversions; c'est de l'un des convertis que je tiens ce détail. Un de nos amis a déjà fait lire quelque chose par un de ses cousins, et il se propose, dimanche prochain, de lire

lui-même une dissertation sur je ne sais quel sujet. Il ne serait pas impossible que je me risquasse aussi le même jour. Je pense qu'à ton retour tu t'empresseras d'aller voir ce que c'est que cette conférence, et j'espère y entendre quelque chose de toi. A l'effort de tant de gens bien inspirés, nous tâcherons, n'est-ce pas? d'ajouter le nôtre. Nous n'aurons point lancé dans le monde un volume de poésies religieuses comme *le poëte* dont tu me parles; mais si peu que nous fassions, avec une conviction meilleure que la sienne, il nous sera peut-être donné de faire davantage. »

Le moment approchait où, pour Olivaint, allait s'accomplir le consolant oracle de la sainte Écriture : « La Sagesse divine s'en va par le monde, cherchant ceux qui sont dignes d'elle; souriante, elle se montre à eux, sur le chemin, et vient à leur rencontre avec une prévenante sollicitude[1]. »

Cette Providence maternelle tient compte de nos faiblesses, profite de nos erreurs et fait tourner à notre salut ce qui menaçait de nous perdre. Ainsi en agit-elle avec Pierre; elle le prit par son faible, et lui jeta, pour ainsi dire, l'amorce qui devait sûrement l'attirer.

Dès 1835, Olivaint, séduit par l'éloquence de Lacordaire, l'avait suivi à Notre-Dame où se pressait, pour entendre ce merveilleux langage, « un public étrangement mêlé : les demeurants du dix-huitième siècle,

1. *Quoniam dignos se ipsa circuit quærens, et in viis ostendit se hilariter, et in omni providentia occurrit illis.* (Sap., VI, 17.)

les élèves des écoles centrales du Directoire ou ceux de l'Université impériale, les jeunes hommes de l'âge d'Ozanam et de Montalembert..., les amis et les ennemis, et cette foule curieuse qu'une grande capitale tient toujours prête pour tout ce qui est nouveau [1]. »

La grandeur des pensées, l'éclat d'une parole féconde en contrastes, où se heurtaient, dans des saillies inattendues, les souvenirs de l'antiquité classique, les textes de l'Évangile et les allusions contemporaines, cette éloquence aussi nouvelle que l'était, pour le grand nombre des auditeurs, la religion elle-même, éblouissait, charmait et enlevait l'auditoire.

Rien n'était mieux fait pour ménager, dans l'esprit d'Olivaint, la transition entre les obscures et incomplètes doctrines de la rue Chabannais et l'immuable symbole catholique. Aux premiers jours de sa conversion, Lacordaire écrivait à un ami : « Je suis arrivé aux croyances catholiques par mes croyances sociales. » Et son historien ajoute, en appréciant l'action qu'il exerçait sur les jeunes gens par ses premières conférences : « C'est aussi par ce côté qu'il aimait à faire pénétrer la foi dans les intelligences [2] ». Or il se trouvait que Pierre Olivaint avait, par ce même côté, ouvert son âme à la vérité, sans trop savoir encore ce qu'elle était et qui la lui apporterait. Au pied de la chaire de Notre-Dame, il ne s'estimait donc pas un étranger, et la parole de l'orateur avait d'autant plus de prise sur son esprit, qu'elle répétait,

1. *Vie du R. P. Lacordaire*, par M. Foisset, t. I, p. 330.
2. *Ibid.*, p. 340.

bien qu'en un tout autre sens, les grands mots d'humanité, de société, d'unité, de fraternité. Cette société universelle, que des novateurs avaient inutilement rêvée, Dieu l'avait fondée par son Fils; elle subsistait, depuis dix-huit siècles, répandue par tout l'univers, enseignant tous les peuples avec une autorité infaillible et les groupant autour d'un unique chef, comme une immense famille autour du même père.[1] C'était l'Église, et cette Église avait une doctrine certaine, une doctrine qu'il ne suffisait pas de savoir, qu'il fallait croire, qui se révélait aux petits et aux simples, à ceux qui ont l'esprit humble et le cœur pur.

Avec quelle émotion profonde Pierre accueillit la vérité chrétienne qui se manifestait à lui sous cette forme brillante et parfois sublime! Comme son âme devait frémir sous la parole du grand orateur, quand, par exemple, celui-ci s'écriait : « Dieu qui a donné aux créatures une si grande magnificence, des attraits si victorieux, afin que notre cœur fût touché par elles, n'a pas agi avec moins de puissance et de luxe, quand il s'est agi d'exposer aux regards des hommes la beauté et la bonté divines. Il les leur a montrées dans l'Homme-Dieu conversant avec nous et mourant pour nous sur le Calvaire d'une mort d'amour, et il a écrit l'Évangile pour porter à notre cœur l'histoire ineffable de cette vie et de cette mort.... *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!* C'est cette parole qui explique comment tant d'hommes

1 *Conférences* de 1835.

qui ne savent rien parviennent pourtant à la foi. Ils y parviennent par le chemin de l'amour.... Ils ont reconnu Dieu à la bonté plus qu'à la lumière, et la lumière, jalouse de leur cœur, s'y est précipitée avec l'amour [1]. »

Le premier résultat fut pour Pierre, comme autrefois pour Justin, l'aveu de l'impuissance des systèmes philosophiques.

« N'est-il pas vrai, mon cher ami, écrivait-il, que, quoique jeunes, nous avons déjà pu faire cette expérience, qui est aussi celle des siècles, à savoir que l'homme s'agite en vain pour résoudre les grands problèmes? Il n'enfantera jamais la vérité; il ne saura le secret de Dieu que si Dieu le lui révèle. La révélation est nécessaire; si Dieu aime sa créature, la révélation s'est faite [2]. »

A la suite des conférences de Notre-Dame, la conversion d'Olivaint était en bonne voie. Lacordaire, pour lui, comme pour bien d'autres, avait été *l'illuminateur*; « la première étincelle qui ralluma sa foi, ce fut l'éclair qui jaillit de cet homme [3]. »

De ce moment Pierre se mit à étudier la doctrine catholique avec ardeur, mais avec une disposition

1. *Conférences de Notre-Dame*, t. I, année 1836, XIIIe Conférence. *Des moyens d'acquérir la foi.*

2. Ainsi le jeune philosophe débutait, dans la recherche de la vérité, par où Théodore Jouffroy devait finir. « Hélas! disait, avant de mourir, l'infortuné disciple de Victor Cousin, hélas! monsieur le curé, tous ces systèmes ne mènent à rien; mieux vaut mille et mille fois un bon acte de foi chrétienne. » (Lettre de M. Martin de Noirlieu, curé de Saint-Jacques du Haut-Pas, à Mgr l'évêque de Chartres.)

3. Mgr de la Bouillerie, *Éloge funèbre du P. Lacordaire.*

d'esprit encore imparfaite, comptant plus sur la raison que sur la grâce, et dans cette recherche exclusivement scientifique, nourrissant un secret orgueil.

De plus, il en a fait l'humble aveu, un mauvais sentiment s'éveillait parfois en lui ; à mesure que l'esprit s'éclairait aux rayons de la divine lumière, le cœur faiblissait sous l'étreinte du respect humain : « Le respect humain, disait-il[1], auquel nous sommes tous soumis, le respect humain dans lequel, pour ma part, j'ai été pris si longtemps comme dans un piége tendu par le diable pour m'empêcher de revenir à Dieu.... Oui, il y a eu chez moi lâcheté à ne pas braver quelques sarcasmes pour Celui qui a été insulté par un peuple en fureur. »

L'orgueil présomptueux de l'esprit fut vaincu par l'humilité qui prie, qui consulte, qui s'avoue coupable ; la pusillanimité du cœur, par une généreuse audace à *se compromettre*, et par l'union qui fait la force.

Olivaint, malgré l'indépendance de son caractère, eut besoin d'être encouragé dans la lutte par la pensée qu'après tout il n'était pas seul. Parmi les six mille auditeurs de Lacordaire, il y avait, se disait-il, des jeunes gens agités des mêmes préoccupations, animés des mêmes sentiments que lui. Chaque jour il découvrait quelqu'un de ces hardis soldats de la foi qui osaient, chose auparavant presque inouïe, affirmer hautement leur croyance. Frédéric Ozanam, son aîné de deux ans, avait recruté un petit bataillon

1. Lettre du 20 septembre 1840.

avec lequel devaient compter les plus célèbres professeurs du Collége de France et de la Sorbonne[1]. Olivaint, jusque-là, n'avait eu aucun rapport avec cette ardente jeunesse catholique à laquelle il se mêlera bientôt; mais, parmi ses premiers amis d'enfance, il en était qui, selon son heureuse expression, remplissaient, en quelque sorte, le rôle de *convertisseurs avant d'être convertis*, c'est-à-dire qui lui communiquaient souvent des idées meilleures, parce qu'elles étaient puisées à une source chrétienne. Et puis, le cercle de ses relations s'était agrandi. Il comptait, à l'intérieur de l'École normale, d'excellents amis dont plusieurs, convertis presque en même temps que lui, devinrent les compagnons de son apostolat dans le monde et plus tard dans la vie religieuse.

L'un de ces derniers, Félix Pitard, eut dès lors une place trop considérable dans l'histoire d'Olivaint, pour que nous ne fassions pas avec lui connaissance.

A peu près du même âge[2], ils avaient les mêmes goûts et poursuivaient, par les mêmes études, la même carrière. Leur caractère toutefois était différent. Félix, âme naturellement douce, timide, un peu féminine peut-être, alliait à des qualités gracieuses les dons les plus brillants de l'esprit. Envoyé de province à Paris, dès l'âge de treize ans, pour y suivre les cours du collége Henri IV, il s'était placé tout d'abord au premier rang. Virgile était son poëte pré-

1. *Lettres de Frédéric Ozanam*, t. I, lettres VII, X, etc.

2. Félix Pitard était né, le 1er mai 1817, à Solesmes, département du Nord.

féré ; il portait partout avec lui un petit exemplaire de ses œuvres, d'une édition estimée, mais tout usé plus encore aux pages qu'à la couverture, et il l'avait lu tant de fois, qu'il pouvait le réciter par cœur presque tout entier. Deux événements avaient marqué sa vie d'écolier : une infortune pour laquelle il fut universellement plaint, un triomphe, qui ne lui fit aucun jaloux, tant il était aimé. Il avait mérité, en seconde, le premier prix de vers latins au grand concours ; mais, sur les réclamations d'un autre collége qui prétendit avoir fait déjà la même composition, le résultat, connu pourtant, fut déclaré nul. Félix prit noblement sa revanche en rhétorique où il obtint le premier prix de poésie latine, et il l'eut encore, comme vétéran, au concours de 1835, avec le grand prix d'honneur.

Dans cette dernière circonstance, le jeune lauréat fut, selon la formule classique, couvert de gloire. M. Villemain combla d'éloges son élégante latinité, acquise, disait-il avec raison, grâce à la culture assidue des vers latins. Puis Félix fut invité à la table du roi. Conduit aux Tuileries, comme un triomphateur, dans une voiture de la cour, accueilli avec bonté surtout par la reine Marie-Amélie, le rhétoricien, après avoir admiré la bibliothèque du château, dont Louis-Philippe lui-même lui fit les honneurs, reçut, en souvenir de ce grand jour, une magnifique collection des poëtes latins, marquée aux armes royales.

A l'École normale, dont il franchissait le seuil en même temps que Pierre Olivaint, le brillant élève

d'Henri IV maintint au même niveau sa réputation. On l'admirait pour son talent; on le chérissait pour l'exemplaire régularité de sa conduite, l'amabilité de sa vertu, l'élégante simplicité de sa personne, la suavité de son sourire, de sa voix. Tout en lui révélait le poëte, et sa vue avait un charme indéfinissable qui gagnait les cœurs. Dieu lui avait donné pour ange visible, un de ses condisciples d'Henri IV et de la pension Hallays-Dabot, devenu son camarade d'école. Dès lors, il y eut trois inséparables : Pierre, Félix et Charles Verdière. Ces jeunes gens professaient le même enthousiasme pour les conférences de Notre-Dame, et c'était, entre eux, un premier lien de sympathie. Puis, leur âme était livrée au même travail intérieur de la grâce. Charles était pleinement revenu à la pratique des devoirs religieux; Pierre essayait les premiers pas; Félix s'était arrêté à moitié route. Au fond, celui-ci était déjà la conquête de Dieu qui daignait user, pour vaincre son cœur, des armes auxquelles il résistait le moins : l'éloquence et l'amitié. Mais il était dans sa nature d'hésiter avant toute détermination importante. Aux pressantes exhortations de son meilleur ami, Félix, tout absorbé dans ses préoccupations d'examens et de concours, avait fait, toute une année, la même réponse. « Quand je serai à l'École, » disait-il doucement; promesse bien loyale, mais dont le terme plus éloigné ne l'effrayait pas autant.

On était à la veille de Pâques 1837 ; c'était un jour de sortie, et la plupart des élèves avaient quitté l'École. Félix resté seul, pensif, s'était assis près du

poêle, dans la grande salle d'étude; tout à coup la porte s'ouvrit et Charles parut.

« Un homme d'honneur n'a qu'une parole, dit-il, en entrant, avec un bon sourire, mais d'un ton résolu. — Sans doute, » répliqua Pitard.

Charles poursuivit : « Félix, je viens de me confesser. Tu sais ta promesse, y vas-tu? — J'y vais. »

Et il se leva sur-le-champ pour faire, à l'exemple de son ami, cette grande démarche. Quelques heures après, il revenait radieux avec l'absolution, tout étonné d'avoir trouvé si facile l'accomplissement d'un devoir qui, de loin, déconcertait son courage. Ce n'est pas que sa conscience lui reprochât de bien grands crimes, ou qu'une fausse honte arrêtât l'humble aveu sur ses lèvres. L'embarras qu'il éprouvait était tout autre : il ne savait trop comment s'y prendre pour discuter sa vie et trouver ses fautes. Dans la perplexité où le jetait cette pensée, il s'en était ouvert, avec une candide confiance, à sa jeune sœur, sa sœur par l'âme comme par les traits du visage, et qu'il devait, un peu plus tard, mener aux îles d'Hyères où elle mourut saintement. *Ce qui l'inquiétait*, lui disait-il, *c'est qu'il ne savait trop ce que c'était qu'un péché mortel.*

Il semble donc qu'il avait, lui aussi, traversé le monde sans en subir l'impure contagion : prodige de la grâce admirable sans doute, mais qui n'est pas aussi rare que se l'imaginent certains sceptiques, trop prompts à douter de la vertu.

Le lendemain Félix fit « sa nouvelle première com-

munion ». L'*alleluia* retentissait au ciel et sur la terre pour le Sauveur ressuscité et pour les pécheurs convertis. La grande église de Saint-Sulpice était remplie de la foule fidèle qui assistait à la messe paroissiale. Félix n'entendait pas cacher dans l'ombre la plus sainte action de sa vie. Il vint donc se mêler à cette multitude dans laquelle on comptait à peine quelques rares jeunes gens, et quand la clochette annonça l'instant de la communion, on le vit s'agenouiller, avec une fierté modeste, à la grande table de marbre, portant au collet de l'habit ses palmettes universitaires. Ainsi, il se donnait en spectacle aux anges réjouis et aux hommes édifiés, pour accueillir avec plus de solennité dans son cœur l'hôte divin qui seul désormais allait être la joie de sa jeunesse.

Pierre l'avait précédé d'un mois environ dans la voie de la réconciliation. Le combat avait été plus violent, mais la victoire de la grâce n'en fut que plus éclatante.

On sait que Lacordaire, après avoir créé les conférences de Notre-Dame, avait subitement quitté la chaire qu'il venait d'illustrer, pour se rendre à Rome et préparer la restauration de l'ordre de Saint-Dominique. En son absence, la station de 1837 avait été confiée au P. de Ravignan. Par sa parole puissante, par la majesté religieuse de sa personne, par ce ton d'autorité qu'inspiraient au ministre de Dieu une conviction profonde et le sentiment d'une mission surnaturelle, le grand orateur remuait, lui aussi, l'immense auditoire jusque dans ses profondeurs, et ce qui vaut mieux, déterminait les plus heureux re-

tours. En le voyant, en l'écoutant, on sentait que « c'était la vertu qui prêchait la vérité[1]. »

Cette année-là, il parlait de la lutte perpétuellement engagée entre l'Église et l'erreur; et nul sujet n'était mieux choisi pour enflammer l'âme militante d'Olivaint. L'admiration ne fut pas stérile, et l'auditeur convaincu se résolut à tirer des prémisses posées par son intelligence une conclusion pour sa conduite. C'est que, selon le mot pittoresque d'un de ses plus vieux amis, « Olivaint, comme un boulet, allait toujours jusqu'au fond des conséquences. »

La première conséquence fut une visite au P. de Ravignan. Non pas qu'il rendît les armes; mais ébranlé, troublé, sinon convaincu, il voulait consulter et même, — comme il le déclarait tout d'abord, — discuter.

Cette importante décision, dont toute une vie allait dépendre, fut prise le 22 février 1837, jour anniversaire de la naissance de Pierre Olivaint, et fête de la chaire de Saint-Pierre à Antioche[2]. Les dispositions où se trouvait son âme étaient exactement celles qu'il s'efforçait d'inspirer plus tard à un autre ami. « Tu as l'esprit trop sérieux, lui disait-il, pour regarder comme vaines les découvertes que tu as déjà faites dans la religion qui était pour toi, comme pour moi, il y a peu de temps encore, un pays inconnu, quoique nous fussions nés dans son sein; et d'un autre côté, ton amour pour la vérité est trop sincère,

1. *Vie du P. de Ravignan, par le P. de Ponlevoy*, t. I, p. 220.
2. *Lettre à Henri*, du 20 février 1838.

pour que tu ne tiennes pas à *aller jusqu'au bout dans tes recherches* »

La première entrevue avec le P. de Ravignan fut, de la part du jeune visiteur, contrainte, embarrassée. La discussion qu'il prétendait entamer pour s'instruire, était aimablement acceptée par l'éminent apologiste, mais une condition préalable était exigée.

« Mon ami, disait l'austère religieux, confessez vous d'abord, nous verrons ensuite. »

Se confesser! Olivaint ne l'avait pas fait depuis longtemps, depuis sa première communion, sans doute. Se confesser! mais c'est à quoi on arriverait en dernier lieu, si la pleine lumière se faisait enfin. Pierre répliqua qu'il était loin, très-loin d'en être là, qu'il lui fallait y réfléchir, et qu'il n'avait plus qu'à se retirer.

En vain le P. de Ravignan lui représentait-il, avec une fermeté tempérée de douceur, que la lumière descendrait avec la grâce dans son âme réconciliée, qu'un acte d'humble foi avancerait plus sa conversion que toutes les disputes. L'orgueil regimbait à la seule pensée de s'agenouiller aux pieds d'un homme. Le pauvre enfant ne songeait pas que Jésus-Christ vit dans son prêtre, parle par sa bouche et bénit par sa main. Obstiné dans sa résistance, il se retira.

Seul dans sa petite chambre, il se mit à prier avec ferveur. « Pour ce qui regarde la foi, dira-t-il quelques mois plus tard, la spéculation qui se fait à genoux, les mains jointes, les yeux tournés vers le ciel ou vers une pauvre croix de bois, sur laquelle le Christ est étendu, devient une abondante source de

vérité, où l'âme se rafraîchit avec délices. *Dieu cause avec l'homme dans la prière* et lui révèle souvent bien des choses entre un *Pater* et un *Ave Maria.* »

Il en fut ainsi pour Pierre Olivaint : il pria et Dieu lui révéla ces deux vérités que le monde n'a pas comprises : Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils ont le regard illuminé d'en haut pour percer toutes les ombres ; bienheureux aussi les humbles, parce que c'est à l'humilité que Dieu donne la grâce[1].

Mais se confesser, qu'est-ce donc, sinon se purifier et s'humilier ? Se confesser, Pierre commença dès lors à le comprendre, c'est recouvrer cette vue de l'âme que le péché offusque, c'est obtenir miséricorde par l'aveu de notre misère. « Celui, se disait-il, qui aura reconnu ses ténèbres, se relèvera dans la lumière. Celui qui aura purifié son cœur, aura l'intelligence plus libre et plus disposée à connaître, à aimer Dieu[2] ! »

Voilà ce qu'Olivaint comprit avant de l'enseigner aux autres. Voilà quelle grâce il obtint en s'agenouillant, en s'humiliant dans la prière.

Il pria une semaine entière ; le huitième jour, il retourna frapper à la cellule de la rue du Regard. Son parti, cette fois, était bien pris. Toutes les objections avaient cédé à ce raisonnement sans réplique dont, plus tard, il faisait confidence à un jeune avocat

1. Matt., VII, 8.—«Deus det vobis.... illuminatos oculos cordis vestri ut sciatis.» (Eph., I, 18.) — «.... Deus autem humilibus dat gratiam.» (Jac., IV, 6.)

2. Un chrétien de nos jours, Augustin Cochin, revêtant la même pensée d'une forme originale, a dit : « On arrive souvent au *Credo* par le *Confiteor.* »

de ses amis. « Un homme digne de toute ma confiance me donne la confession comme un moyen sûr d'arriver à la vérité; si je veux sincèrement la vérité, je dois donc me confesser. »

La joie fut grande au cœur de l'apôtre; elle fut plus grande encore au cœur du pénitent. La grâce, en le purifiant, l'avait éclairé, si bien qu'il sentit que le doute avait disparu avec l'orgueil. « C'est fini, dit-il avec transport, et la discussion désormais devient inutile. »

« Non pas qu'il faille blâmer la science, dit excellemment le livre de l'Imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ; elle est bonne, considérée en elle-même et selon l'ordre de Dieu; mais il faut toujours lui préférer une conscience pure et une vie vertueuse. Et cependant, parce que la plupart des hommes s'étudient plus à savoir beaucoup qu'à bien vivre, ils tombent dans l'erreur et ne font que peu ou presque point de fruit[1]. »

Voici comment, trois ans plus tard, Pierre Olivaint résumait brièvement l'histoire de cette suprême lutte dont Dieu l'avait fait sortir vainqueur :

« Je regrette, mon ami, que tu n'aies pas surmonté autrefois l'impression pénible qu'avait produite en toi le cher P. de Ravignan; tu aurais pu, comme moi, mettre pendant longtemps son dévouement à l'épreuve. A ma première visite aussi, j'éprouvai comme toi un mauvais sentiment qui me disait de

1. Livre Ier, chap. II.

ne pas retourner; mais je voulais connaître, et je suis revenu auprès du bon Père. Il me pressait de me confesser, et la confession me semblait un pas bien pénible que je ne voulais pas franchir. Mais le saint prêtre savait bien qu'avant de jeter en l'homme les fondements de la maison de Dieu, il faut débarrasser le sol de ce qui l'encombre, du péché sur lequel la foi ne peut s'asseoir. — Et je me suis confessé. »

Le pas était fait, la conversion accomplie. L'homme fut à l'instant retourné sous l'action puissante de la grâce à laquelle répondait l'énergie d'un caractère tout d'une pièce, incapable de rien faire à demi. Idées, sentiments, habitudes, tout fut transformé, sans toutefois que la nature perdît ce qu'elle avait de bon. Selon la belle comparaison de saint Paul, c'était la même branche, mais greffée sur l'olivier franc et fécondée par la séve divine [1], ou, comme a dit le poëte :

Toujours la même tige avec une autre fleur.

Peu de mois après cet heureux changement, Pierre Olivaint eut l'occasion de triompher de son cœur dans un rude combat qui jusqu'ici n'a guère été connu que de Dieu seul. Ce trait d'abnégation fort beau, peut-être héroïque, montre ce dont le jeune converti était déjà capable en présence d'un devoir à remplir et d'un sacrifice à faire.

Pierre s'était quelquefois rencontré chez l'un de ses

1. *Tu autem quum oleaster esses, insertus es in illis* (*ramis*) *et socius radicis et pinguedinis olivæ factus es.* (Rom., XI, 17.)

amis avec une jeune parente de ce dernier, pour laquelle il ne tarda pas à ressentir une affection profonde, mais qui resta son secret. Déjà, dans ses rêves d'avenir, il se berçait de l'espoir d'une union qui lui promettait le bonheur, quand il s'aperçut qu'il se se jetait à travers les projets de son ami et qu'il s'était fait, sans le savoir, le rival d'un hôte aimable et confiant. La résolution d'Olivaint fut aussitôt prise, et voici la lettre qu'il eut le courage d'écrire[1].

« Depuis six ou sept mois, je vais moins souvent chez toi, et ces visites devenues plus rares sont peut-être une des causes qui t'ont fait prendre alarme sur mon amitié. Il est vrai, j'ai trouvé souvent dans l'École des obstacles qui m'ont empêché de t'aller voir, mais un obstacle plus fort que ceux-là, c'est que je ne voulais point être en présence de ta cousine. Après bien des efforts, et grâce à des secours étrangers, j'ai pu secouer une pensée qui m'a obsédé longtemps et que je n'ai pu te cacher.

« Maintenant que le calme est revenu en moi, je crains de le perdre de nouveau ; je ne veux pas aller au-devant du péril ; il est trop difficile de faire une garde exacte à la porte des sens. Je te vois sourire à cet aveu retenu si longtemps. Mais sur la même cause et à propos de la même personne tu as gardé envers moi le même silence. Je ne t'en blâme pas, tu l'as fait par délicatesse, tu as bien fait. Si je te laisse voir que j'ai surpris ton amour, ce n'est pas que je veuille t'offenser, ce n'est pas que je veuille outrager un nom

1. Datée du 8 octobre 1837.

que je respecte, c'est pour que nous sachions bien l'un et l'autre où nous en sommes. Je crois sincèrement à la pureté de ton amour pour ta cousine, car je crois qu'elle ne peut inspirer qu'un amour pur. Je te l'avouerai, pendant quelque temps, la jalousie m'éloignait de toi ; mais, la main sur la conscience, je puis te dire que ce sentiment n'est plus dans mon âme. »

Leur amitié resta toujours la même : « Elle m'est bien nécessaire, à moi, je t'assure, ajoutait Pierre Olivaint, car, depuis que tu es parti, je pense à toi chaque jour, chaque jour je voudrais te voir. C'est que tu es bien aimé, et je voudrais avoir l'occasion de t'en donner la preuve ; c'est surtout en reportant mon souvenir sur toi, que je puis dire (pardonne-moi mon plagiat, je copie une de tes phrases) : *Dieu est bon, j'ai bien souffert, mais qu'est-ce qu'une souffrance qu'on oublie sur le sein d'un ami?...* Il est deux heures du matin, et, comme tu vois, il est temps que je ferme ma lettre. »

CHAPITRE IV

Le groupe des catholiques à l'Ecole normale. — Notre-Dame des Victoires. Conquêtes au dedans et au dehors.

Pierre, Charles et Félix, une fois convertis, virent s'accomplir pour eux la divine parole : « Partout où deux ou trois sont unis en mon nom, je suis au milieu d'eux[1]. » Jésus-Christ, vivant en ses nouveaux serviteurs par la grâce et par la communion, changea l'affection naturelle en charité, si bien qu'ils n'étaient plus avec lui, qu'une âme et un cœur.

Le modeste confident de Pierre et de Félix, après leur avoir montré du doigt le bon chemin, se plaisait à s'amoindrir et à se tenir discrètement dans l'ombre. « Pitard pencha bien vite à plus d'intimité avec Olivaint, — avoue Charles dans son humble franchise, — et Olivaint le méritait par toutes les qualités du cœur et de l'esprit. Ils m'admirent, à la vérité, toujours dans cette amitié intime, mais

1. Matt., XVIII, 20.

par la charité qui débordait. Je me souviens des bons avis qu'ils me donnaient avec délicatesse, et de leur douce patience. Ils me soutinrent, me conseillèrent admirablement, comme des anges visibles, pendant nos trois années de séjour à l'École. »

Les rôles étaient-ils donc intervertis? Ce n'est pas probable; mais chacun d'eux oubliait le bien qu'il faisait, pour ne penser qu'à ce qu'il recevait des autres.

Ils avaient mis en commun leur bonne volonté et leurs pieuses inspirations; c'était peu. Jeunes et sans expérience, ils se dirent qu'il leur fallait un mentor qui les dirigeât par ses conseils et les édifiât par son exemple. Dieu leur fit la grâce de le rencontrer. La scène à laquelle donna lieu l'heureuse découverte est charmante, malgré la vulgarité moderne de quelques détails. Un matin de dimanche, Olivaint et Pitard dirent à leur ami : « Nous avons trouvé celui que nous cherchions. — Ah! où donc est-il? — Pour l'instant, dans la guérite d'un garde national où il achève sa faction, rue Garancière. »

Ce fut là que les trois jeunes gens coururent ensemble serrer la main de l'homme sage et bon qui allait désormais être *leur ancien* et leur frère. Celui-ci les conduisit, non loin de là, chez lui, où l'agape fraternelle les attendait. Dès lors, nos étudiants ne furent plus seuls dans Paris; ils s'étaient constitués en famille, bien volontiers soumis à cette direction paternelle de leur choix.

Cet homme excellent, alors médecin, prêtre aujourd'hui, est resté jusqu'au bout l'ami intime, le père de

Charles, de Pierre et de Félix. Il était impossible de ne pas indiquer au moins cette intervention providentielle de la maturité prudente et circonspecte dans les entreprises généreuses, parfois hardies jusqu'à l'audace, de ceux qui, dès lors, furent nommés *les catholiques* à l'École normale.

A vrai dire, ils n'étaient pas les seuls. Assez nombreux étaient ceux qui gardaient au fond du cœur le trésor des convictions chrétiennes ; la section des sciences en comptait plusieurs, et la section des lettres dont nous parlons plus particulièrement ici, n'était pas sans en posséder quelques-uns. Seulement, on les ignorait un peu ; l'occasion ne s'était pas présentée ou n'avait pas été saisie, de manifester avec éclat leurs sentiments, tandis que nos convertis, par un brusque changement, avaient concentré sur eux l'attention curieuse de tous. Non contents de remplir leurs devoirs de catholiques, ils avaient publiquement fait acte de foi ; bravant tout respect humain, ils se donnaient hautement pour ce qu'ils étaient et marchaient, bannière déployée, animés d'un esprit de conquête. On les avait vus dans les églises agenouillés parmi les femmes et les enfants ; ils s'étaient confessés, ils avaient communié ; on le savait, ils l'avouaient. N'était-ce pas, disait-on, compromettre l'honneur de l'École ?

Ils laissaient dire et allaient bravement leur chemin, sans se permettre d'ailleurs aucune provocation, sans se laisser entraîner à des discussions irritantes. Au fond, tous les estimaient, beaucoup les aimaient, et ceux qui témoignaient quelque hostilité, faisaient

la guerre à leur façon de penser et d'agir, sans manquer d'égards pour leur personne.

Au commencement, quelques mauvais plaisants avaient bien essayé, selon l'usage, de tourner en ridicule la conversion d'Olivaint et de ses amis, et de les mettre au ban de l'opinion. Pour cela, ne suffisait-il pas de leur infliger l'humiliation d'une épithète bien choisie? Le petit groupe catholique fut appelé *la bande des niais*. Mais l'expédient n'eut aucun succès. Ces *niais* avaient vraiment trop d'esprit, et dans les joutes de paroles, trouvaient mieux que tout autre, avec l'argument décisif, le mot pour rire. Étaient-ils niais, pour penser comme Augustin, Thomas d'Aquin et Bossuet? Étaient-ils niais, pour afficher des principes que le programme officiel ne dictait point, pour mettre leurs actes d'accord avec leur croyance, au risque de compromettre leur avenir? Après tout, si c'était une folie, c'était celle dont saint Paul et les premiers chrétiens se faisaient gloire : *Nos stulti propter Christum* [1].

Cependant il est quelque chose qui, pour persuader, vaut mieux que l'esprit, c'est le cœur. Or, les trois catholiques se montraient envers tous si pleins de courtoisie, de prévenance et de dévouement!

Il y avait à l'École normale un jeune homme qu'une crise nerveuse saisissait subitement pendant la nuit. A chaque attaque du mal, le pauvre épileptique tombait de son lit, et se roulait sur le sol avec des convulsions et des cris horribles. Alors

1. I Cor., IV, 10.

avait lieu une scène touchante, qui montre jusqu'où allait ce sentiment de *camaraderie* fraternelle chez des jeunes gens divisés d'opinion sur bien des choses, mais unanimes dans leur mutuelle et généreuse sympathie. C'était à qui courrait le plus vite auprès du malheureux, et l'un des plus empressés, qui ne manquait jamais de répondre à l'alerte, affirme qu'il trouvait toujours Olivaint arrivé le premier. Le second, dans ce concours de l'amitié, était un jeune protestant de Genève, auquel Dieu, espérons-le, fera l'aumône de la vérité en retour de sa charité.

Le cœur d'un jeune homme, fût-il égaré par la passion, garde toujours un secret instinct pour tout ce qui est désintéressement et sacrifice, et sa sympathie est acquise d'avance à qui s'oublie soi-même pour servir autrui. Les élèves de l'École qui s'étaient rencontrés au chevet du jeune malade avec les trois catholiques ne pouvaient plus être leurs ennemis. Peu à peu les préventions tombèrent ; il ne fut plus guère question de *la bande des niais*, et l'on ne songea pas davantage à traiter en parias d'aimables et courageux camarades qui attaquaient sans colère et se défendaient sans aigreur.

Ceux-ci, jour par jour et pas à pas, avançaient leur pacifique conquête et grossissaient leurs rangs de précieuses recrues. A ce sujet, Charles écrit : « Qui nous valut cette position nouvelle? Assurément, ce fut Olivaint. Pitard par sa douce influence, y contribua sans doute; mais il n'était que le second d'Olivaint, né pour commander par le dévouement. »

Cependant, voués à une œuvre surnaturelle d'apo

stolat dans des conditions exceptionnellement délicates, les trois amis comprirent que leurs efforts les plus généreux resteraient stériles, s'ils ne se conciliaient d'abord par la prière commune et la pratique d'une piété fervente, le secours de Dieu. Ils l'implorèrent et l'obtinrent par la médiation miraculeuse de Notre-Dame des Victoires.

Depuis quelques mois, dans l'église des *Petits-Pères*, placée, comme une oasis, entre la Banque, la Bourse et le Palais-Royal, un saint prêtre, M. Dufriche-Desgenettes, avait établi l'Archiconfrérie du très-saint et immaculé Cœur de Marie. Des prodiges éclatants avaient aussitôt prouvé la miséricordieuse puissance de Celle qui, là surtout, se montrait le refuge des pécheurs, le secours des chrétiens et la consolation des affligés. A peine converti, Pierre Olivaint accourut, avec ses amis, au pieux sanctuaire, pour s'offrir, corps et âme, à la Vierge immaculée et au divin Enfant qui leur tendait les bras. Tous trois revinrent armés du *Manuel* de l'Archiconfrérie, ce livre merveilleux qui, en peu d'années, fut traduit dans toutes les langues et répandu par centaines de mille. Dès lors, ils aimaient à se réunir chaque jour ensemble, pour faire les prières indiquées dans ce petit livre d'or. Leur cénacle était une chambre haute de l'École normale, située alors rue Saint-Jacques, et de là, pendant qu'ils priaient, leur regard embrassait une grande partie de l'immense ville qui, renouant ses traditions séculaires, redevenait de la cité de Notre-Dame.

Ils durent à ce patronage de persévérer ensemble,

comme les premiers disciples que la crainte des Juifs retenait à l'écart.

Trois ans plus tard, au mois de mai 1840, Pierre Olivaint écrivait à l'un de ses amis : « Je suis allé ce soir au mois de Marie. Qu'elles sont belles et touchantes, cher ami, les cérémonies de l'Église dans le culte de la sainte Vierge! La Vierge Mère, quel mystère! L'Incarnation, abîme où notre esprit se perd! Et cependant, si nous voulons nous recueillir, que la vérité se montre déjà majestueuse et consolante sous ce voile! Un jeune prêtre que nous venons de perdre, disait en mourant : « Dieu soit béni! j'entrevois déjà « la lumière....» Que sera-ce donc, quand le voile sera tombé tout à fait, puisque le catholique sincère, dès cette vie, est déjà ébloui de si admirables clartés! La Vierge Mère!... les Protestants n'ont pas compris cela et leur culte est mort.

« C'est une chose étonnante, cher ami, dans un temps où les églises sont désertes, comme les hommes eux-mêmes se pressent en foule aux autels de Marie qui leur tend les bras. Quelle douce pensée que celle-là : *nous avons une mère dans le ciel*, pour ceux qui, comme nous, ont éprouvé jusqu'où va, dès ici-bas, l'amour d'une mère!

« Tu verrais un spectacle bien touchant, si tu allais, quelque dimanche soir, à l'église des *Petits-Pères*, alors que les fidèles assemblés demandent à Marie la conversion des pécheurs. Lis, je t'en prie, le récit des merveilles accomplies dans les jours mauvais par le pouvoir admirable de la sainte Vierge. Je veux te parler du *Manuel de prières de l'Archiconfrérie du*

très-saint et immaculé Cœur de Marie. Les faits sont environnés d'une trop grande certitude historique pour qu'on les rejette. Ce sont des miracles; mais est-ce qu'un miracle coûte quelque chose à Dieu?

Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles?...
Peuples de la terre, chantez!
Jérusalem renaît plus brillante et plus belle.

« C'est la sainte Vierge, cher ami, qui se charge de remuer ainsi sa France bien-aimée. »

Oui, sans doute, ce grand mouvement de rénovation chrétienne avait son point de départ au ciel; mais Marie daignait associer à son œuvre, sur la terre, ceux qu'elle aimait davantage. Elle fit la part si belle à nos trois convertis que, de ce moment, leur vie devint un continuel apostolat.

Leur action, toutefois, se fit sentir davantage durant leur seconde année d'École. Les élèves qui composaient avec eux ce cours et se préparaient à l'enseignement des hautes classes étaient en assez petit nombre : trois dans la section des lettres, trois dans la section d'histoire et deux dans la section de philosophie. De là, une plus grande intimité, une simplicité de rapports qui faisaient ressembler la classe à une famille; les professeurs se montraient assez bons pères à l'égard d'enfants parfois espiègles et mutins.

Le maître de conférences pour la littérature française, spécialement chargé de ces sept ou huit élèves, M. Désiré Nisard, était, nous l'avons dit, un esprit distingué, un grave défenseur des traditions littéraires du dix-septième siècle, mais qui empruntait

plus volontiers au siècle suivant ses opinions religieuses. Bossuet était *son homme*, aimait-il à répéter, et il affectait de voir en lui *tout un monde.* L'occasion était belle pour nos catholiques de pousser plus loin le maître engagé en si bonne voie, et d'entraîner avec lui la partie encore flottante de son auditoire! On profitait habilement de tout, pour jeter comme au hasard un mot aussitôt relevé par les autres, une allusion qui suffisait pour allumer la dispute. Par exemple, le professeur avait l'heureuse habitude de placer devant lui les œuvres complètes de son auteur favori et d'inviter quelqu'un de ses élèves à ouvrir n'importe quel volume, assurant avec solennité qu'on y trouverait à toute page l'artiste par excellence, le modèle parfait, l'idéal. Quelle joie pour les catholiques, si l'on tombait sur quelqu'une des *oraisons funèbres*, ou sur quelque belle lettre spirituelle! Un jour, cependant, on tira au sort avec moins de bonheur, et Félix dut lire tout haut je ne sais quel passage de « M. de Meaux », où il est question du *Père Goulu*, un savant homme, mais dont le nom malencontreux fut accueilli par une hilarité générale et par de malicieux lazzis. Le silence enfin rétabli, le débat s'engagea sur la forme et sur le fond, sur le style et sur la doctrine. C'était le moment où Pierre ne manquait pas d'intervenir; d'un ton moitié grave, moitié plaisant, il posait la question, donnait la réplique, poussait vivement sa pointe. Après une discussion animée, où chacun disait son mot, on en venait à conclure que tel dogme catholique était vraiment admissible, et même admirable,

que le professeur n'avait contre lui aucune objection bien arrêtée, ni les élèves aucune difficulté bien sérieuse.

Ces controverses amicales, nées inopinément à propos d'une phrase de Bossuet, n'étaient pas le moyen d'action le moins efficace ; elles laissaient une bonne impression pour le présent et posaient des jalons sur la route pour l'avenir.

L'influence des catholiques fut moindre sur leurs jeunes camarades de *la première année;* Pierre Olivaint n'eut guère d'action de ce côté que par le sentiment de respect qu'inspirait à tous son caractère indépendant et élevé. Mais il trouva de dignes amis parmi les jeunes gens qui achevaient alors leur troisième année d'École.

Charles Hernsheim fut de ce nombre. Comme Félix Pitard, il a sa place marquée dans cette histoire, car Olivaint l'aima tendrement et intervint heureusement dans les deux plus grands événements de cette vie si courte et si pleine, la conversion et la vocation.

Hernsheim, issu d'une famille juive de Strasbourg[1], eut dès ses premières années plus d'un trait de ressemblance avec Pierre Olivaint : comme lui, il connut, tout enfant, l'indigence ; comme lui, il fut exposé bien jeune, dans une institution de Paris, à tous les périls de l'âme, sans l'antidote de la foi et de la piété. On l'avait baptisé sans trop le préparer à cette grande action ; la première communion, machinalement accomplie, ne lui laissait non plus qu'un vague souvenir.

1. Né le 22 mars 1815.

Condamné à remporter des couronnes au grand concours, pour l'honneur de la pension qui l'avait adopté, il exerça et assouplit certains ressorts de l'esprit aux dépens des autres et il arriva à l'Ecole normale plein d'orgueil, incapable de discipline, gâté par les vices de son éducation. Sans être au fond plus partisan du Talmud que de l'Évangile, il se disait Israélite, pour mieux affirmer son opposition au catholicisme. Impitoyable railleur, riant de tout d'un mauvais rire, il n'épargnait pas plus, dans ses sarcasmes, la philosophie officielle que la religion. « Un jour, raconte son biographe[1], il présentait à un professeur dont il était le seul disciple, un travail qui concluait à l'inanité des labeurs philosophiques. « C'est fortement pensé, lui fut-il répondu, vos conclusions paraissent d'une grande justesse ; mais prenez garde, il y aurait danger à les exprimer trop haut. »

Le jeune sceptique eut dès lors beau jeu contre les hommes et les doctrines. Mais sa verve impitoyable s'exerçait de préférence aux dépens de la minorité courageuse des catholiques ; c'était en pareil cas surtout, comme il l'avouait plus tard lui-même, que, « dans la cour de l'École, il n'était jamais à demi mauvais plaisant. »

Pauvre enfant, qui, le jour, affectait une gaieté folle et qui, le soir, accoudé sur la fenêtre de sa mansarde, prêtant une oreille rêveuse à la rumeur immense de la grande ville, prenait un mélancolique plaisir à ce

1. *Le P. Hernsheim de l'ordre des Frères prêcheurs,* par le P. Danzas, provincial du même ordre. Paris, Poussielgue, 1856.

bruit confus, à ces ténèbres, image du mal dont il souffrait!

Les catholiques qui ne doutaient de rien, quand il s'agissait de sauver une âme, concertèrent leurs efforts pour assurer cette difficile capture. Ils tendirent les filets, espérant de Dieu la pêche miraculeuse. Un ami leur avait déjà préparé les voies; Adrien Déroulède s'était pieusement acharné à la conversion de son infortuné camarade; mais cet angélique jeune homme venait de quitter volontairement l'École, après un séjour de six mois, pour se faire prêtre. Il devait succomber plus tard, aumônier du lycée d'Angoulème, aux pénibles labeurs de son dévouement. Le départ de ce saint ami fut un motif de plus pour Olivaint et ses lieutenants de livrer au juif incrédule de nombreux assauts, qui peut-être eussent été impuissants à rompre une opiniâtre résistance, sans le concours inespéré et bien involontaire de M. Cousin.

Le directeur de l'École normale ne dissimulait pas l'aversion profonde qu'il nourrissait contre Hernsheim. Exerçant une sorte de haut domaine sur l'enseignement philosophique, il voyait avec déplaisir ce juif d'un caractère si compromettant aspirer à une chaire universitaire, d'autant plus que le jeune indépendant repoussait avec hauteur les axiomes convenus et les formules banales de la philosophie officielle. Hernsheim fut donc recommandé, non par bienveillance, à l'ami peu scrupuleux de M. Cousin, le trop fameux Libri Bagnano, examinateur pour le baccalauréat ès sciences. Au grand étonnement de tous, le brillant candidat fut refusé.

Pour comprendre ce qu'un pareil échec avait d'humiliant et de douloureux, il faut savoir que, d'après les règlements rigoureusement appliqués, Hernsheim était dès lors réduit à quitter l'École, avant d'avoir subi l'épreuve d'agrégation. Lui, qui avait rêvé de se faire un nom à Paris, était envoyé dans un collége communal, au fond d'une province éloignée. En vain M. Vacherot, professeur de philosophie et directeur des études, vanta-t-il le mérite exceptionnel de son élève, entré à l'École avec le premier prix de dissertation latine au grand concours. En vain lui ménagea-t-il l'occasion de montrer son talent précoce dans une belle leçon sur les *monades* de Leibnitz. En vain Hernsheim lui-même en appela-t-il au ministre de l'instruction publique. Celui-ci cassa la première nomination, mais ce fut pour lui confier un poste des plus modestes, la chaire de philosophie au lycée de Pontivy! Ainsi la disgrâce était complète, le jeune incrédule se voyait enseveli vivant dans une petite ville de Bretagne, encore inféodée, disait-il, à de gothiques préjugés. Il partit frémissant de colère; mais il ne parvint pas au terme du voyage.

Déjà souffrant, quand il se mit en route, Hernsheim tomba dangereusement malade à Rennes, et passa plusieurs jours dans un état d'évanouissement presque continu. Un éminent professeur à la Faculté des lettres, M. Th.-Henri Martin, prit un soin paternel du pauvre enfant dont les médecins désespéraient, et le fit transporter à l'infirmerie du lycée. « Là, que se passa-t-il entre Dieu et cette âme longtemps rebelle? Comment ce nouveau Saul fut-il terrassé sur

le chemin? Hernsheim lui-même, qui plus tard racontait sa conversion avec la candeur d'un enfant régénéré dans le Christ, ne put jamais nous l'apprendre.... Rendu à la vie contre toute prévision, Hernsheim était chrétien quand il reprit ses sens[1]. » Le triomphe de la grâce fut complet.

Dès qu'il put parler, il appela un prêtre; dès qu'il put marcher, il se fit conduire à l'église pour assister à la sainte messe. Il s'y rendait, appuyé sur le bras d'une vieille femme, infirmière au collége, et la pieuse Bretonne s'étonnait qu'un homme si savant lui demandât, avec tant de simplicité, la signification des termes qu'il lisait dans son livre de prières. Ainsi l'orgueilleux philosophe se faisait le disciple d'une pauvre femme du peuple.

Au mois de septembre 1838, un intime ami de Pierre Olivaint reçut à l'École normale une lettre tracée d'une main incertaine et tremblante. « Je t'écris deux mots dans ma faiblesse, lui disait Hernsheim, car je suis bien malade. J'ai craché le sang et je n'en reviendrai certainement pas. Je lis un peu de Pascal qui me convertit. J'ai communié. Je t'assure que la religion catholique est belle et vraie. Ne montre ma lettre à personne. Je ne veux pas afficher ce que je fais. Adieu, pense à moi si je meurs ici. »

Le confident avait eu le malheur de partager les préventions antireligieuses de Hernsheim; celui-ci sans doute voulait, par ce billet, réparer un scandale et donner un bon exemple. Pierre, Félix et Charles

1. *Notice sur le P. Hernsheim,* par le R. P. Danzas, p. 18.

furent mis seuls dans le secret, et ce jour-là ils remercièrent avec une extraordinaire ferveur Notre-Dame des Victoires. De temps en temps, par la même voie, leur arrivaient des nouvelles du convalescent. Il disait à son ami : « Tu ne m'as pas blâmé ; cela ne m'étonne pas. Sous ta légèreté il y a quelque chose de sérieux ; mais ton esprit, dis-tu, se révolte. Il y a deux choses très-propres à nous jeter dans les bras de la religion : le loisir et la pensée de la mort. Le loisir, ne l'a pas qui veut ; la pensée de la mort, on peut l'avoir au milieu de ses occupations mêmes. Essaye de ce moyen, et tu verras ce qui en résultera. Pour moi, la maladie m'a donné et le loisir et la pensée de la mort, ce qui fait que mon cœur est devenu meilleur et mon âme plus éclairée et plus tranquille, à mesure que mon corps s'en allait. Cependant j'ai bien à faire, et que je me trouve petit et misérable quand je lis la vie de ces martyrs qui se sont fait rôtir sur des grils et ouvrir les entrailles avec des fers ardents plutôt que de renier le Christ !... »

Hernsheim ajoutait : « Tu peux dire à tes camarades, auxquels cela ferait plaisir, ce que tu sais. Je te délie la langue. Je m'imagine qu'ils auront de la peine à te croire ! Il faut nous repentir, mon cher ami, de nos frivoles médisances de l'an dernier. Quant à moi, je suis à présent lavé de ces fautes, dont le souvenir me déplaît. Peut-être mes lettres sérieuses te déplaisent-elles aussi et me traites-tu de sermonneur ? S'il en est ainsi, dis-le-moi franchement. »

Tout au contraire, l'ami léger et incroyant était vivement ému et recueillait avec empressement ces

impressions salutaires qui devaient fructifier plus tard.

Enfin Charles Hernsheim eut assez de forces pour supporter la fatigue du voyage ; il revint à Paris, il reparut à l'École et ce fut un jour de fête pour lui et pour ses amis de se revoir. Qu'il était changé cependant! La cruelle maladie avait pâli et amaigri le visage ; mais l'âme rayonnait, joyeuse et pure, sur son front et dans ses yeux. Olivaint, attentif à encourager et à consoler le jeune converti, s'empressa de le conduire à son « cher Père de Ravignan. »

Quant à M. Cousin, il se montra plus que jamais impitoyable. « Je me souviens, raconte Charles, que je me promenais un jour avec Hernsheim dans la cour de l'École. Survint M. Cousin, qui, surpris et irrité de l'y trouver, donna sur-le-champ au concierge l'ordre de ne le plus recevoir. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer son ancien élève à lui écrire qu'il renonçait à l'enseignement et « *qu'il aimerait mieux labourer la terre que de faire de la philosophie à son école.* »

La carrière du jeune professeur était irrémédiablement brisée ; mais ce déclin apparent devait être l'aurore d'une belle vie. Il fallait que l'humiliation achevât de purifier cette âme que Dieu voulait tout entière. Hernsheim le comprenait bien, lui qui, peu d'années plus tard, écrivait à Charles ces lignes touchantes : « Pour moi, pauvre enfant échappé du double piége de l'infidélité et de l'incrédulité, ignorant tous les sentiments chrétiens, toutes les idées chrétiennes; pour moi, malheureux, à qui on n'avait point parlé de Dieu

pendant toute mon enfance, accoutumé à mépriser, à insulter la foi, il fallait bien que Dieu me frappât tout à coup, qu'il m'arrachât violemment à tant de mauvaises habitudes pour me vaincre par la nécessite subite de devenir meilleur. Oh! que de bonté, que d'amour de la part de Dieu, que d'ingratitude de la mienne! Je l'avoue, j'en suis quelquefois effrayé, il semble que ce soit une lutte entre Dieu et moi [1]. »

Admirable lutte que celle-là, dans laquelle Dieu se donne à l'homme et l'homme à Dieu avec une libéralité toujours grandissante! Hernsheim la poursuivra jusqu'à la mort.

S'ils avaient eu moins de courage, Pierre Olivaint et ses amis eussent été parfois tentés d'abandonner quelques-uns de leurs camarades qui résistaient obstinément à toutes leurs avances. Ils comptaient sur Dieu et poursuivaient leur œuvre.

Et la preuve qu'un grand travail se faisait dans les esprits, que leur influence commençait à s'étendre autour d'eux, c'est que non-seulement il n'était plus question de *la bande des niais*, mais que tout le monde, M. Cousin lui-même, en était venu à compter avec les catholiques. Le directeur de l'École usait désormais pour eux de certains ménagements, et, les prenant à part, nous raconte un témoin de cette petite scène, il leur disait d'un air de condescendance : « Eh! Messieurs, il faut savoir se faire tout à tous, *comme disait Fénelon!* »

Plus sincèrement, d'autres maîtres s'attachaient à

1. Lettre du 26 juillet 1845.

ces courageux jeunes gens. M. Filon, par exemple, leur témoignait de bienveillants égards et les réunissait même à sa table. Une fois il invita, un vendredi, Pierre, Charles, et l'un de leurs amis, ce confident de Hernsheim, dont nous parlions plus haut. Ce dernier, bien que le repas fût servi presque exclusivement en maigre, fit seul exception à l'abstinence, par habitude et par légèreté. Mais l'exemple du bien a aussi sa contagion ; quelques années plus tard, l'ennemi du maigre, dans un voyage en Égypte, fut converti à la pratique chrétienne par la vue des pauvres musulmans qui conduisaient sa barque sur le Nil. En les trouvant toujours si fidèles aux prescriptions minutieuses, souvent ridicules, de leur faux culte : « Et moi, se dit-il, chrétien baptisé, plus croyant que je ne veux dire, pourquoi ne point professer publiquement ce que j'avoue au fond du cœur être la vérité ? » Ce trait de lumière lui suffit ; le professeur incrédule, devenu parfait chrétien, fit dès lors de l'enseignement de l'histoire un véritable apostolat. Zélé pour le bien de ses disciples, ce maître excellent ne s'oublia pas lui-même, et plusieurs fois on le vit venir au collége de Vaugirard, pour faire pieusement sa retraite annuelle sous la conduite de son ancien camarade, le P. Olivaint.

Pierre, non content d'exercer son zèle au-dedans, entretenait à l'extérieur d'intimes relations avec ses anciens amis de collége et s'efforçait, avec une généreuse insistance, de les porter au bien. Parfois il eut l'occasion de remplir envers quelques-uns d'entre eux le devoir, si peu compris, de la correction fra-

ternelle. Dans ces occasions, il poussait la franchise jusqu'à l'extrême limite, et l'on ne sait vraiment qu'admirer davantage, de son courage à tout dire ou de la patience avec laquelle ses amis avaient coutume de tout entendre. Mais il mêlait au reproche tant d'affection, il égayait les dures vérités par une si fine raillerie!

Parmi les plus chers camarades d'Olivaint, il s'en trouvait un qui s'abandonnait aux brillants défauts d'un esprit satirique et vaniteux. Après quelques précautions de langage, Pierre aborde ce sujet délicat. « Depuis plusieurs mois, écrit-il à cet ami, depuis un an peut-être, il me semble que tu as beaucoup changé. Tu te répands trop au dehors; tu cherches à briller, à imposer; tu ne retiens pas assez ta langue; tu abuses de ton esprit; tu sembles atteint à un haut degré d'une maladie qui travaille tant de gens, l'orgueil et l'amour de toi-même. A travers une foule de phrases que tu laisses tomber dans la conversation, je vois percer une prétention qui m'afflige, un désir immodéré de paraître doué d'une sensibilité plus vive, de passions plus ardentes que qui que ce soit. Dans la lettre même à laquelle je réponds, dans cette lettre qui m'a fait tant de plaisir, je rencontre des paroles qui semblent venir de la tête plutôt que du cœur. Prends garde, mon cher ami, de trop te souvenir d'avoir lu *René*, *Werther*, *Obermann*.... Pourquoi donc me dis-tu ces choses : Je vois un *abîme* sous mes pas; .. les pensées les plus *funèbres*, les plus *mélancoliques passent* devant moi;... la pensée de la mort

se dresse devant mes yeux?... Pourquoi ces mots ambitieux : *angoisse solennelle*, *époque formidable*, *crainte déchirante?*... En voulant peindre ce que tu éprouves, ne t'aperçois-tu pas que tu te laisses aller à une orgueilleuse exagération? Ne va pas surtout par orgueil te faire illusion sur ton orgueil même ; les autres, tu le sais, voient mieux en nous que nous-mêmes ! »

Cette gronderie amicale, pour porter ses fruits, voulait être tempérée par d'affectueuses paroles. Pierre met vite le baume sur la blessure : « J'ai cherché longtemps à me persuader que je voyais mal, et mon amitié a eu bien de la peine à t'avertir ; mais, dans ta lettre, tu m'as appelé ton frère; je me suis alors décidé à rompre le silence. Je m'appuie sur ce titre de frère pour espérer que tu ne t'offenseras pas de ma franchise. »

Ce jeune homme était un de *ces convertisseurs non encore convertis* à la pratique chrétienne. Pierre, qui, dans son élan généreux, a laissé bien loin derrière lui ceux qui naguère lui traçaient la route, revient avec sollicitude vers cet ami attardé pour lui tendre la main et l'entraîner avec lui :

« Une autre chose m'afflige profondément, quand je me rappelle le commencement de notre liaison. Tu étais plein de foi alors et tu cherchais à me convertir ; tes paroles même ont exercé sur moi une salutaire influence. En entrant dans la foi de plus en plus, j'étais heureux de cette amitié que le nom de Dieu consacrait. Depuis, tu es tombé dans le doute. Je ne puis que te plaindre de ta chute, mais aussi je

dois te blâmer de n'avoir pas fait assez d'efforts pour te relever. Si j'avais été plus instruit, j'aurais regardé comme un devoir de t'éclairer moi-même; mais je ne suis pas encore un médecin des âmes, je ne puis que t'adresser à ceux qui guérissent. » Et après avoir engagé son ami à rendre au plus tôt visite à « M. de Ravignan », il conclut par ces paroles touchantes : « J'ai trop besoin d'indulgence moi-même pour ne pas en avoir pour toi et je sais trop bien que je mérite peut-être les reproches que je te fais, que j'en mérite de plus graves. Avertis-moi comme je t'ai averti; sois sévère dans tes paroles et pardonne-moi dans ton cœur. Si tes paroles sont rudes, je n'oublierai pas l'intention qui les a dictées. Fais de même en ce moment pour moi, n'oublie pas l'intention qui m'a animé en t'écrivant cette lettre. »

Combien de jeunes gens, au milieu des dangers qu'ils rencontrent et que parfois ils recherchent, à Paris surtout, garderaient intactes leur foi et leur vertu, s'ils avaient près d'eux un ami aussi charitable et aussi sincère!

Pierre Olivaint ne tarda pas à étendre son action au delà de la sphère de son intimité, en se dévouant aux œuvres fondées ou développées avec une incroyable ardeur par la jeunesse catholique.

Le P. de Ravignan, dont la cellule était un des principaux foyers de la charité chrétienne dans le tumultueux quartier des Écoles, apprit à son fervent disciple l'art de gagner des âmes à Jésus-Christ, et ce fut sous cet excellent maître que Pierre fit l'apprentissage d'un apostolat qui, dès le début, fut gé-

néreux et fécond. Dès lors son active sympathie fut acquise à tout ce qu'il voyait entreprendre, dans une intention vraiment chrétienne, pour la gloire de Dieu et le service du prochain; mais il s'imposa pour règle de donner la préférence à ces œuvres qui produisent un bien d'autant plus solide, qu'elles exigent de leurs coopérateurs plus d'abnégation, d'humilité et d'esprit de sacrifice.

C'est dire assez que Pierre Olivaint se dévoua de tout cœur à la *Sóciété de Saint-Vincent de Paul*, plante bien jeune alors, mais surabondante de séve et destinée dans les desseins de Dieu à devenir un grand arbre. S'il ne fut pour rien dans sa naissance, il contribua du moins efficacement à ses progrès et eut le privilége d'écrire l'histoire officielle de ses commencements. Ce fut lui, en effet, qui rédigea le premier *Rapport général sur l'origine de la Société et ses travaux jusqu'à la fin de l'année* 1841[1]. Ce récit fort bien fait, a été depuis inséré dans le *Manuel* des conférences. Nous en citerons une page.

« En l'année 1832, à Paris, dans une maison du quartier des Écoles, depuis longtemps consacrée à recevoir la jeunesse studieuse[2], se tenait une conférence littéraire dont les discussions avaient toute la vivacité que de jeunes esprits ont coutume de porter

1. Société de Saint-Vincent de Paul. Rapport général sur l'origine de la Société et ses travaux jusqu'à la fin de l'année 1841. Paris, au secrétariat de la Société, 1845.

2. Cette maison, située rue de l'Estrapade, 11, près du Panthéon, avait été occupée par la *Société des Bonnes-Études*, avant de devenir le siége primitif des *Conférences de Saint-Vincent de Paul*.

dans cette sorte d'escrime intellectuelle, et aussi tout l'intérêt sérieux que les questions religieuses répandent sur les matières où on les fait intervenir. Car elles intervenaient fréquemment entre ces étudiants assemblés pour parler d'histoire, de littérature, de philosophie ; ils les retrouvaient au fond de tous les grands problèmes agités par leur ardeur juvénile. Il arriva donc que ceux d'entre eux qui étaient demeurés fidèles aux croyances catholiques se réunirent et se rapprochèrent par la nécessité de les professer hautement et de les défendre contre les opinions adverses. Une foi commune et chère, la puissance des sympathies religieuses, une sorte de fraternité d'armes contractée par l'habitude de combattre sous la même bannière, les eurent promptement liés de cœur et d'âme, et ils étaient devenus amis avant même d'avoir échangé une parole d'amitié. Ils ne tardèrent pas à se demander si cette foi qu'ils avaient le bonheur de posséder ne devait pas cimenter leur union par quelque œuvre plus consolante que des controverses nécessaires, mais quelquefois passionnées et contristantes pour la piété. Ils comprirent qu'il était bon d'établir une autre espèce d'association exclusivement chrétienne, où la charité seule présidât, et dont l'objet pacifique fût le culte de Notre Seigneur Jésus-Christ dans la personne de quelques pauvres.

« Telle fut la pensée ou plutôt l'instinct et le besoin d'association d'où sortit notre première *Conférence*. Elle garda cette dernière dénomination, qui est consacrée à Paris, dans le quartier des Écoles, pour désigner les réunions studieuses de jeunes gens, mais qui

serait bien mal interprétée, si on en induisait que son but fût de faire des discours sur la charité, et de discuter sur les améliorations à introduire dans le sort des classes pauvres.

« En se plaçant dès l'origine sous l'invocation de saint Vincent de Paul, afin d'obtenir par ce grand serviteur de Dieu quelques rayons de l'esprit de charité et de foi dont il était enflammé, la Conférence indiqua assez nettement que ce n'était point par des études purement théoriques, mais par des œuvres et uniquement par des œuvres, selon la mesure de sa faiblesse, qu'elle se proposait de suivre de loin les exemples de son bienheureux patron.

« Les premières réunions eurent lieu au mois de mai 1833. Elles ne se composaient alors que de huit membres, et ce fut peut-être un avantage, parce que, dès le début, grâce au petit nombre des associés, s'établirent dans la Conférence ces habitudes de cordialité, ces façons affectueuses, simples, familières, dont, grâce à Dieu, la tradition ne s'est pas perdue. Ceux qui firent partie de ce groupe primitif, garderont toute leur vie l'heureux souvenir des amitiés qu'ils y formèrent. »

Voilà l'histoire que Pierre Olivaint nous a laissée des commencements modestes de cette œuvre inspirée, à notre époque d'indifférence et d'égoïsme, par la foi et la charité catholiques. Comme le P. Lacordaire le remarque, il y avait là une démonstration sensible de la divinité du christianisme. « Ces huit jeunes gens, dit-il dans la notice qu'il a consacrée au plus illustre, Frédéric Ozanam, ces

huit jeunes gens eurent donc cette inspiration, de prouver une fois de plus que le christianisme peut en faveur des pauvres ce qu'aucune doctrine n'a pu avec lui et après lui; tandis que les novateurs s'épuisaient en théories qui devaient changer le monde, eux, plus modestes, se prirent à monter les étages où se cachait la misère de leur quartier. On les vit, dans la fleur de l'âge, écoliers d'hier, fréquenter sans dégoût les plus abjects réduits et apporter aux habitants inconnus de la douleur la vision de la charité. La charité est belle en quiconque l'accomplit,... mais c'est dans le jeune homme qu'elle apparaît tout entière, telle que Dieu la voit en lui-même au printemps de son éternité, telle que Jésus la voyait au jour de son pèlerinage sur le front de saint Jean. Fille de la foi, Ozanam et ses amis voulurent lui confier la leur comme à une mère, et ce fut leur intention que la charité servît de médiatrice aux générations de leur siècle et y versât la lumière que le raisonnement éperdu y répandait en vain. »

Comme la Conférence de Saint-Étienne du Mont, mère de toutes les autres, celle de Saint-Sulpice était presque exclusivement composée de jeunes gens des Écoles[1]. C'est à ce second cénacle que Pierre Olivaint, dès l'année de sa conversion, était venu se présenter. Mais au mois de juin 1839 il fut

1. La police ayant conçu, bien à tort, quelques soupçons au sujet de ces inoffensives réunions de charité tenues à Saint-Sulpice, trois agents furent clandestinement envoyés pour les surveiller. Mais quelque temps après, le commissaire de police se plaignait de ce qu'ils étaient devenus tous trois *dévots*.

choisi avec quelques-uns de ses amis, pour aller planter le drapeau de la charité au milieu des paroisses de Saint-Médard et de Saint-Marcel, « dans ce refuge de toutes les misères parisiennes, dont les parages jusque-là inexplorés par la charité catholique, devaient leur ménager bien des surprises douloureuses[1]. »

Les jeunes fondateurs de la Conférence de Saint-Médard, guidés par les conseils du vénérable M. Bailly et de la sainte Sœur Rosalie, ne se laissèrent déconcerter par aucune difficulté. Ils étaient douze, la plupart élèves de l'École normale, deux appartenant à l'École polytechnique. Ce petit collége apostolique se fit tout d'abord remarquer par un zèle extraordinaire. C'était la fougue de la jeunesse tournée au bien, et comme une exubérance de vie qui, chez ces étudiants, se répandait en bonnes œuvres. Le nombre des membres se multiplia rapidement, et leur propagande se fit sentir en province où, dans un intervalle de six années, ils fondèrent neuf Conférences, entre autres celles de Grenoble et de Montmirail dues à l'initiative de Pierre Olivaint.

Félix Pitard ne tarda pas à devenir secrétaire de la Conférence de Saint-Médard. Le trésorier, élève de l'École polytechnique, était d'une générosité sans bornes. La quête qu'il faisait dans son chapeau galonné se trouvait chaque fois si abondante que

1. *Rapport sur l'histoire de la Conférence de Saint-Médard.* Ce rapport fut lu par M. de Lapparent, ingénieur des mines, aujourd'hui professeur à la faculté des sciences de l'Université catholique de Paris, dans la séance du 24 mai 1868, présidée par le R. P. Olivaint.

chacun s'étonnait de voir sa faible aumône d'étudiant grossir comme par miracle dans la bourse improvisée. M. Bailly, le président général, aurait pu donner la clef du mystère. Un jour que le jeune trésorier lui demandait le moyen de secourir efficacement un grand nombre de pauvres avec le peu d'argent qu'il recevait, M. Bailly lui avait suggéré un expédient d'une simplicité extrême : « Vous donnez un franc, lui dit-il, donnez-en dix. » Le polytechnicien, charitable et riche, suivait ce conseil.

La Sœur Rosalie, mère adoptive de quinze mille enfants et de la troupe innombrable des pauvres du quartier Saint-Marceau, regardait le futur officier comme un des anges visibles de la Providence[1]. Disons tout de suite que ce trésorier parfait prit si bien goût à l'apostolat des pauvres, qu'il renonça aux brillantes perspectives de l'avenir pour entrer dans la Compagnie de Jésus ; depuis de longues années missionnaire en Amérique, après avoir dépensé son or, il dépense sa vie pour les âmes.

C'est à Pierre Olivaint que revient l'honneur d'avoir recruté la plupart des membres de la Conférence qui appartenaient à l'École normale. Ils étaient choisis parmi les élèves les plus distingués ; cinq d'entre eux avaient remporté divers prix d'honneur ; mais tous ne cherchaient plus qu'à rivaliser en humilité et en dévouement.

1. Après le départ du polytechnicien, la bonne Sœur continua de donner avec la même largesse, si bien que la Conférence eut un beau jour une dette de douze cents francs. On écrivit un mot à l'ancien trésorier, qui paya la dette et se déclara l'obligé.

Pierre et ses charitables amis, comme ils s'étaient déjà compromis pour Dieu, se compromettaient audacieusement pour le service des pauvres. Au réfectoire de l'École, ils recueillaient précieusement, dans un grand vase de fer-blanc, les restes des repas, ou plutôt ce que chacun prélevait sur une assez maigre part. Les jours de congé, ils obtenaient de leurs camarades la portion de pain abandonnée le matin, et ils sortaient ensuite portant sous leur manteau le produit de leur collecte, semblables à de bons frères quêteurs. Quelques délicats se scandalisaient et haussaient les épaules, mais les pauvres étaient heureux, et les anges du ciel comptaient les pas de leurs émules de la terre.

La visite des pauvres à domicile ne suffisait pas à leur zèle, ils ne tardèrent pas à y joindre d'autres œuvres de miséricorde. « Nos pieux fondateurs, raconte l'historiographe de cette Conférence[1], avaient compris qu'il est de l'essence de la charité de se sentir mal à l'aise dans une voie limitée, et que, pour elle, comme pour toutes les forces, l'expansion est une condition d'existence. Aussi, dès le début, prenaient-ils sous leur patronage l'Œuvre de Saint François Xavier, fondée à Saint-Médard pour évangéliser les familles pauvres. L'Œuvre de Saint François Régis, pour la réhabilitation des unions illicites, devait tout naturellement trouver dans notre Société son plus puissant auxiliaire, et notre Conférence fut heureuse de lui apporter son concours.

1. *Rapport* de M. de Lapparent, p. 17.

La Conférence de Saint-Médard eut dès lors une physionomie particulière que, grâce à Dieu, elle n'a pas perdue. Recrutée parmi les élèves des grandes écoles, elle unissait dans la même pensée de dévouement, ingénieurs des ponts et chaussées et des mines, élèves de l'École normale et de l'École polytechnique, de l'École d'état-major et de l'École centrale, étudiants en droit, en médecine, en pharmacie. Ces jeunes confrères étaient unis, mais non point confondus, accueillis avec une cordialité qui les mettait à l'aise, heureux de retrouver quelques devanciers autour desquels ils pussent se grouper selon leurs origines respectives. « Nulle contrainte n'est imposée, dit le même témoin; la solennité est chose inconnue dans nos délibérations, et je dirai même que nous aimons mieux un peu de désordre, qu'un ordre du jour bien réglé. Le droit d'interpellation lui-même n'est pas réglementé, et pour tout dire, un jeu de mots n'expose pas son auteur à une expulsion immédiate. Habitants du quartier Mouffetard, il faut bien que nous ayons quelque prise sur le gamin de Paris, et la verve, pourvu qu'elle soit honnête, n'est pas incompatible avec la charité. Tout ce qu'on nous demande, c'est d'être bons enfants ; c'est de nous laisser inscrire, de temps à autre, sur les listes des patronages, de la Sainte-Famille, de l'Adoration Nocturne; c'est de nous défendre le moins possible contre les tentations de bien faire qu'on se charge de faire naître sous nos pas ; c'est, en un mot, d'être, dans toute la force du terme, *homines bonæ voluntatis.* »

Cet esprit de franche et joyeuse cordialité s'est

transmis d'autant plus aisément des premiers fondateurs à leurs jeunes héritiers, que, par un bonheur bien rare, la Conférence de Saint-Médard n'a subi, dans son existence de trente-huit années, aucun changement de gouvernement, aucune révolution ; la transmission régulière des pouvoirs, durant cette longue période, n'a même eu lieu que deux fois, et le président actuel est le successeur direct de Félix Pitard, dont il avait été dix ans le secrétaire. Cette unité parfaite de direction, jointe au renouvellement périodique du personnel actif que les nécessités des diverses carrières dispersent de tous côtés, a toujours fait, de Saint-Médard, l'école d'application du zèle et la pépinière de la charité. Mais un autre trait caractéristique de cette Conférence de Saint-Vincent de Paul, c'est qu'elle est presque un noviciat et un séminaire. Une fidèle statistique en fournit la preuve. De ses douze fondateurs, six, parmi lesquels Pierre, Charles et Félix, se sont donnés à Dieu dans la Compagnie de Jésus, et cet exemple a été merveilleusement efficace. En 1868, quarante-deux vocations religieuses et ecclésiastiques témoignaient de l'ardeur avec laquelle la première impulsion avait été suivie. Un lazariste, deux oratoriens, six dominicains, dix jésuites[1], vingt-deux prêtres séculiers,

1. A la séance où fut lu le rapport de M. de Lapparent, le P. Olivaint avait exprimé le souhait que le zèle pour les vocations religieuses ne se ralentît pas dans la Conférence. Or, en cette même année 1868, parmi les membres présentés au mois de novembre, trois entrèrent dans la Compagnie de Jésus. L'un d'eux, le pieux Frère Ricci, s'est envolé au ciel.

tel était le bilan. Sur les quarante-deux, douze avaient appartenu à l'École normale, six à l'École polytechnique. En 1877, le nombre des vocations religieuses s'élevait à soixante; la Compagnie de Jésus en comptait vingt pour sa part.

Si l'on réfléchit que, pendant près de quarante années, des centaines de familles indigentes ont été soulagées, consolées, ramenées à Dieu par des centaines de jeunes gens[1], que ces apôtres de la charité, après avoir donné leur généreux concours à toutes les bonnes œuvres dont Paris est le théâtre, sont allés jeter la semence dans plusieurs villes de province, et jusqu'au fond des villages, on comprendra sans peine quel mérite revient devant Dieu aux jeunes fondateurs de la Conférence de Saint-Médard.

Tandis que Pierre Olivaint se dévouait aux membres souffrants de Jésus-Christ, un grand travail s'opérait en lui; la grâce le poussait au complet sacrifice de tout ce qui n'est pas Dieu, et déposait en son cœur les germes de la vocation religieuse.

1. Voici les chiffres exacts. Dès 1842, 92 familles étaient visitées par 36 membres avec un budget de 856 francs, qui, l'année suivante, s'élevait déjà à 1500 francs. En 1868, 75 membres actifs visitaient 200 familles et distribuaient plus de 7700 francs, soit à peu près 100 francs par visiteur. — En 1877, la Conférence de Saint-Médard avait déjà enrôlé 1186 membres, dont 291 polytechniciens et 115 élèves de l'École normale.

CHAPITRE V

Premières aspirations vers la vie religieuse. — Rapports intimes et correspondance avec le P. Lacordaire.

Au mois de septembre 1838, Pierre Olivaint, alors en vacances, lut un jour, dans l'*Univers*, cette note imprimée à la première page, en gros caractères : « Nouvelle consolation pour l'Église. — M. l'abbé Lacordaire est en ce moment à Rome. Il s'y occupe du rétablissement de l'Ordre de Saint-Dominique en France, pensée qui était déjà depuis longtemps la sienne.... Il se propose de revenir incessamment en France pour y réunir quelques hommes d'une foi profonde et généreuse et de retourner avec eux à Rome, où ils feront une année de noviciat, etc...[1]. »

A cette nouvelle, Olivaint fut ému jusqu'aux larmes. Depuis longtemps il répétait : « Seigneur, me voici ; que voulez-vous que je fasse?... » Il lui sembla lire en ce moment la divine réponse· Jésus-Christ lui disait,

1. L'*Univers*, 11 septembre 1838.

au fond du cœur, comme à l'adolescent de l'Evangile: « Voulez-vous être parfait, allez, vendez ce que vous avez et le distribuez aux pauvres; puis venez, suivez-moi [1]. » Et loin de s'attrister de cet appel, Pierre en éprouvait une indicible joie. Comme ce jeune homme riche, que n'avait-il de grands biens à quitter pour Dieu? Mais après tout, ne donnerait-il pas beaucoup, en ne se réservant rien?

Bientôt il apprit que le futur dominicain était à Paris; « qu'il cherchait quelques jeunes gens de foi et de courage, capables de se donner réciproquement les uns aux autres, avec un dévouement sans bornes, mais avec une humilité véritable; qu'il appelait de tous ses vœux de jeunes hommes, des hommes nouveaux qui n'eussent pas jeté ailleurs leur premier feu [2]. »

Hippolyte Réquédat se sentit aussitôt touché du même désir que son ami Pierre Olivaint. Tous deux, anciens disciples de Buchez, s'étaient voués au service de Dieu avec un égal enthousiasme et n'avaient plus d'autre ambition que de s'immoler ensemble par un sacrifice absolu d'eux-mêmes. Ils se firent la confidence de leurs aspirations secrètes; leur vie se ressemblait trop dans le passé, pour ne pas se confondre dans un même avenir; ils voulaient quitter le monde, embrasser la vie religieuse et répondre les premiers à l'appel du P. Lacordaire.

Jamais résolution ne fut plus désintéressée ni plus

1. Luc, XVIII, 22.
2. *Vie du R. P. Lacordaire*, par M. Foisset, I, p. 460.

généreuse « Quand je m'interroge, écrivait Pierre, sur toutes ces opinions et ces passions diverses que j'ai traversées depuis environ sept ans, je ne sais si je me fais illusion par orgueil, mais il me semble qu'un mot les explique toutes et les concilie : c'est celui de *dévouement* [1]. »

Non, il ne se faisait pas illusion ; c'est bien le dévouement qui lui inspirait dès lors la pensée de s'offrir sans délai et sans réserve. Mais l'armée de sacrifice compte de nombreux bataillons ; au chef de désigner à chaque soldat son poste. Saintement impatient, Pierre dit à Jésus-Christ : *Ecce ego, mitte me!* Par la voix des événements, en suscitant sur la route d'infranchissables obstacles, Dieu lui répondit : Mon heure n'est pas encore venue.

Ces obstacles, Pierre les avait bien confusément prévus ; il se promettait de les vaincre. Tous lui venaient du côté de sa famille ; elle réclamait une protection et des secours que seul le fils aîné pourrait lui assurer dans un avenir prochain. N'était-ce pas tenter la Providence que de partir en disant : Dieu y pourvoira?

Mais dans le pieux transport qui l'avait saisi, il détournait sa pensée d'une préoccupation, croyait-il, trop humaine, et, si l'inquiétude troublait son cœur, il s'accusait de lâcheté et de défiance.

Le jour approchait cependant où Lacordaire et ses jeunes compagnons devaient quitter la France. Olivaint se fit alors un devoir de confier son dessein de

1. Lettre de Pierre Olivaint au P. Lacordaire, du 8 avril 1839.

fuite à son plus vieil ami de collége, pour lequel il n'avait jamais eu rien de caché. Celui-ci, un peu moins âgé, mais d'une maturité précoce et que ses intimes appelaient à cause de cela le *philosophe*, admira, sans l'approuver, une détermination qu'il jugeait imprudente. De graves raisons, selon lui, s'opposaient au départ d'Olivaint. La plus forte, celle à laquelle ce dernier ne pouvait rien opposer, consistait dans le tableau rigoureusement exact du triste état de fortune où se trouvait la famille de Pierre. Abandonnerait-il sa mère presque sans ressources, son frère sans position, sa sœur souffrante? Dans une telle situation, son rigoureux devoir n'était-il pas de se dévouer aux siens, du moins jusqu'au jour où sa présence ne leur serait plus indispensable?

Cette froide discussion, présentée en style d'affaires, déconcertait par son évidence toute velléité de réfutation. Ce fut un coup de foudre pour Olivaint qui déjà avait donné sa parole à celui qu'il appelait « son père et son maître. » La perplexité de son esprit fut extrême. Rester, n'était-ce pas manquer à l'appel de Dieu, pour acquiescer lâchement, comme il disait, « à la chair et au sang? » Partir, n'était-ce pas désobéir au commandement divin d'honorer sa mère?

La lutte fut longue et terrible. Un ami avait fait pressentir à Mme Olivaint le coup douloureux qui la menaçait. « Elle devint toute pâle, raconte-t-il dans une lettre écrite le jour même, et elle me dit seulement: *Qu'il parte, si c'est son bonheur; il ne doit pas se sacrifier pour moi.* Puis, elle alla s'asseoir; des larmes

coulaient sur ses joues; je ne pus m'empêcher de pleurer, je n'osais plus lui parler.... »

Cependant, plusieurs personnes, averties de cette détermination imprévue, conjuraient Pierre de renoncer à son projet. Un vieil ami de la famille, égaré par la colère et la douleur, maudissait « l'infâme Hippolyte » et traitait Olivaint de *lâche*, de *jésuite*, ce qui, dans sa bouche, était la dernière injure. Il voulait, disait-il, aller trouver Lacordaire, *pour lui planter six pouces de fer dans la poitrine.*

Un homme plus maître de lui, sincèrement dévoué à Pierre dont il voulait protéger la carrière dans l'Université, M. Bouillet, intervint vainement à son tour. Les intimes confidents d'Olivaint le trouvaient profondément triste, mais inébranlable.

« Il devait partir le lendemain mardi, poursuit le témoin cité plus haut. J'allai chez sa mère, et presque aussitôt il arriva. En entrant, il alla droit à Mme Olivaint, lui prit la main, puis l'embrassa sans rien dire : les larmes l'étouffaient. Il s'enferma quelques instants avec elle, et je l'entendis sangloter. Sa mère, quand elle revint, n'avait rien obtenu. Je ne savais que penser ; j'aurais presque accablé Olivaint de reproches : résister aux larmes de sa mère! Enfin, je m'assis auprès de lui. Il me serra les mains, sans me laisser le temps de lui parler : « Je ne t'en veux pas, me dit-il, j'en aurais fait autant à ta place, mais je ne suis pas le maître : je sens quelque chose qui m'entraîne.... » Je ne pus que lui dire quelques mots, l'heure était venue pour moi de me retirer. D'ailleurs, je pensais qu'un tiers serait peut-être de trop : il lui fallait le

spectacle de sa mère accablée de douleur.... J'ai su depuis qu'elle ne lui avait rien dit. Après être restée quelque temps avec lui, elle s'était enfermée dans sa chambre pour donner libre cours à ses pleurs. C'est alors que Pierre, enfin vaincu, alla lui promettre de ne pas partir. Elle l'emmena aussitôt chez son protecteur, M. Bouillet, pour lui faire renouveler sa promesse. Elle voulait l'engager, elle craignait une rétractation : elle en serait morte, je crois. Quelle triste affaire, mon cher ami! Je ne comprends pas même qu'Olivaint ait seulement pu concevoir l'idée d'abandonner sa mère.

« Hier, elle est allée le voir à l'École; il était tout à fait calme. Pendant qu'elle causait avec lui, Hippolyte apporta la réponse de M. Lacordaire : Olivaint avait passé la nuit à lui écrire. M. Lacordaire l'approuve; Hippolyte seul sera dominicain. Il voulait éviter tout chagrin à Mme Olivaint et partir sans rien dire à la place de Pierre, dans le cas où le choix serait tombé sur celui-ci. Il mérite plutôt des éloges. J'étais fâché d'avoir mal jugé Hippolyte; je lui en ai offert des excuses. Il s'est mis à pleurer, en me disant qu'il ne m'en voulait nullement. Il était temps de mettre un terme à toutes ces scènes.... »

Pour compléter le récit, il ne reste plus qu'à transcrire la touchante lettre de Pierre Olivaint au P. Lacordaire.

« Vous aviez bien raison de dire, monsieur, que le plus fort obstacle était du côté de ma mère. Je l'ai bien mieux compris encore quand je suis allé la voir, après vous avoir quitté. J'étais entré dans une église pour

demander à Dieu un peu de force, et je m'étais relevé de ma prière calme, plein de confiance, et prêt à vous suivre. Aussi j'ai supporté les premiers transports de la douleur de ma mère sans être ébranlé. J'étais étonné de me trouver si ferme ou plutôt si dur, et, je le crois, si je n'avais eu à vaincre que ses larmes et ses plaintes, mon courage n'aurait pas failli. Mais elle m'a révélé sur sa position des circonstances que j'ignorais et sur lesquelles, par conséquent, je n'avais pu réfléchir. Toujours elle me les avait cachées jusqu'ici, comme elle me cachait toutes ses souffrances, m'aimant trop pour me faire partager ses peines, et trop dévouée pour me laisser voir à quels sacrifices elle avait été réduite. Je croyais que la maison qu'elle occupe pouvait suffire à ses besoins et à ceux de ma sœur, et j'espérais que Dieu maintiendrait les choses en cet état. Mais si je pars, ma mère sera obligée d'épuiser ses dernières ressources, de vendre ce qui lui reste de tant d'objets qu'elle a déjà vendus, sans me le dire, pour soutenir mon frère et ma sœur, et payer les dettes qu'elle a contractées sans me le dire aussi, mais en attendant toutefois mon secours avec confiance. Si je pars, elle sera obligée de laisser là sa maison et de se mettre au service des autres malgré son âge et sa faiblesse. J'ai cédé, monsieur, en apprenant tout cela, non pas avec l'effusion de la piété filiale, mais après deux heures de réflexions froides, pendant lesquelles je ne pouvais ni prier ni pleurer. J'ai pensé qu'il était de mon devoir de rester, et cependant je pensais aussi qu'il était de mon devoir de partir. Lâche si je reste, lâche si je pars, je suis ac-

cablé sous la décision que j'ai prise! Si je vous suivais maintenant, ma conscience ne me laisserait pas en repos, je m'accuserais du malheur des miens dont je suis l'appui. En ne vous suivant pas, je me reproche amèrement d avoir résisté à l'Esprit-Saint, puisque c'est en son nom que vous m'aviez dit de venir. Peut-être les persécutions vous attendent, et je ne souffrirai pas avec vous, je ne porterai pas avec vous ma croix. Je me suis rappelé déjà bien des fois saint Pierre qui renonça son maître, et je ne sais pas si je n'ai pas connu hier quelques-unes de ses larmes, quand j'ai dit à ma mère que je lui étais rendu. Je n'ai plus alors été maître de ma douleur, et j'ai compris que de tous les sacrifices auxquels j'ai dû penser depuis quelque temps, le plus grand était de ne pas me donner tout entier à Dieu en me donnant à vous.

« Mais je l'espère, monsieur, je pourrai vous rejoindre un jour, bientôt peut-être; ma mère me demandait hier un délai d'une année seulement. Qu'il soit plus long ou plus court, mon âme n'en sera pas moins toujours avec vous; je n'oublierai point que vous m'avez serré contre votre sein, que vous avez imprimé sur mon front et sur mes joues un triple baiser de paix et de fraternité qui m'a fait penser à la très sainte Trinité divine, à l'aimable trinité des vertus théologales, qui doivent resplendir dans un bon serviteur de Jésus-Christ, et aussi à cette trinité providentielle que vous avez formée avec les deux compagnons qui se joindront à vous. Mon ami aura le bonheur de vous suivre. Puisse Dieu mettre en lui le courage qui m'a manqué

« Pourrez-vous, monsieur, me pardonner ma faiblesse et mon attachement à la chair? Je voudrais savoir si vous me pardonnez, et il me semble que je n'oserais plus paraître devant vous. J'aurais cependant désiré bien vivement recevoir avant votre départ votre bénédiction au nom du Christ et du Saint-Père qui vous a envoyé. J'aurais désiré obtenir de vous quelque signe sensible qui forçât mon souvenir à vous rester fidèle et dont la vue me rappelât, au milieu de mon travail et dans les heures de sécheresse et de dégoût, que vous me permettez encore de penser à vous rejoindre; que je dois faire de continuels efforts vers la science, la piété, le dévouement pour devenir digne de votre œuvre; que vous m'avez marqué de votre cachet et que vous avez en quelque sorte *attaché la corde à mon cou*, pour me servir d'une parole que vous disiez hier et qui m'a fait tressaillir de joie et d'amour pour l'obéissance : *Dulce jugum !*

« Priez Dieu, monsieur, pour que plus tard je ne me démente pas une seconde fois, pour qu'il m'accorde un grain de sénevé. De mon côté, je ne manquerai point, quoique mes prières ne puissent être bien agréables à Dieu, de prier chaque jour, plusieurs fois, pour vos ouvriers, pour votre œuvre, comme si je pouvais me dire

« Un de vos soldats, un de vos frères sous l'habit de saint Dominique,

« OLIVAINT.

« 13 février 1839. »

Pierre ne renonçait donc pas à rejoindre un jour

celui qu'il ne pouvait suivre encore. S'il ne partait pas aussitôt, ce n'était point, comme il s'en accusait dans son humilité, que le courage lui manquât; sa conscience lui dictait un devoir auquel tous les attraits les plus héroïques devaient pour un temps céder.

L'abbé Lacordaire approuva ces délais nécessaires et consola de son mieux la douleur de son jeune ami Vingt jours plus tard, le 7 mars 1839, il se mit en route pour Rome avec Hippolyte Réquédat et un jeune prêtre versaillais qui ne persévéra pas dans son premier dessein.

Olivaint accompagna les pèlerins jusqu'à la voiture, et là, comme il le dit lui-même, « il leur fit les adieux et la reconduite. » Absents, il ne les oublia pas. A peine les premiers dominicains français étaient-ils établis au couvent de la Quercia, près de Viterbe qu'une lettre de Pierre leur parvint. Cette lettre est datée du 8 avril. Or, Lacordaire et ses compagnons ne partirent de Rome pour Viterbe que le 10 du même mois ; Pierre était donc fidèlement tenu au courant de tout ce qui intéressait les novices de la Quercia. C'était son *frère* Hippolyte, correspondant assidu, qui lui racontait les moindres événements survenus dans la nouvelle famille.

« Paris, 8 avril 1839.

« Mon père[1],

« Il y a quelques années, quand, cédant au sentiment religieux qui s'éveillait en moi, j'allais vous

1. Cette lettre est adressée à *Monsieur Réquédat, au couvent des Dominicains, à Viterbe.* Malgré cette suscription, elle est écrite tou entière au P. Lacordaire.

entendre au collége Stanislas, j'étais loin de penser qu'un jour j'aurais franchi pour vous aborder cette foule qui me séparait de vous. Cependant j'étais attiré vers vous par une force puissante, car votre parole répondait à tout ce qui agitait mon cœur, l'amour du peuple, l'amour de la France, l'amour de Dieu. Depuis, j'étais toujours ému à votre nom ; je m'informais avec inquiétude de toutes vos voies, comme s'il devait y en avoir une où je pusse vous rencontrer. Enfin je vous ai connu. Je me suis donné à vous tout entier par l'âme ; je vous appartiens, mon père et mon maître ; et puisqu'il ne m'est pas encore permis de renoncer à tout pour servir avec vous Jésus-Christ dans l'œuvre qu'il vous inspire, je mets sous votre garde, en même temps que sous celle de Dieu, mon désir de vous rejoindre et cet attrait que je n'oserais nommer une vocation, si vous ne l'aviez ainsi nommé vous même. Veillez de loin sur moi par les conseils et les encouragements de votre amour. Qu'une ligne de vous ajoutée aux lettres de mon bon frère Réquédat me rappelle de temps en temps que je vous suis attaché, que je dois être prêt à répondre quand le moment sera venu et à me dévouer derrière ceux qui m'ont donné l'exemple. Quand je m'interroge sur toutes ces opinions et ces passions diverses et contradictoires que j'ai traversées depuis environ sept ans, je ne sais si je me fais illusion par orgueil, mais il me semble qu'un mot les explique toutes et les concilie : c'est celui de dévouement. Par le sentiment que ce mot représente, mon frère et moi nous avons été constants dans notre inconstance. Quels reproches j'au-

rais à me faire toute ma vie, si, maintenant que vous avez proposé la tâche à notre ardeur incertaine, je laissais mourir en moi un sentiment si longtemps entretenu ! Avec la grâce de Dieu, j'espère le conserver encore. Cependant, chaque jour, l'égoïsme aussi m'entraîne et je retombe dans les pensées de la chair ; chaque jour des heures mauvaises détruisent et dispersent l'ouvrage commencé avec bien de la peine dans une heure plus recueillie, et ces défaites si fréquentes me font assez voir que je ne dois nullement m'assurer en moi-même. Souvent, quand je cherche à me relever, je me dis qu'il me serait plus facile de m'élancer tout d'un coup à l'extrémité du bien par l'effet d'un sacrifice complet et sans retour, que de rester tranquille et ferme dans la pratique des plus simples devoirs ; mais ce n'est là sans doute qu'un raisonnement commode pour excuser ma faiblesse et flatter mes espérances. Comment serais-je fidèle dans les grandes choses, si je ne le suis pas dans les petites? Vous m'avez dit, mon père, que vous m'emportiez avec vous dans votre solitude romaine; je m'aperçois bien tristement à mes chutes si faciles et si nombreuses que je vis encore à Paris loin du cloître. Cependant si quelquefois, en parcourant les corridors du monastère, vous me rencontrez par la pensée, comme une âme en peine qui vous cherche, priez pour que loin de vous je commence à me sanctifier comme si j'étais auprès de vous, pour que je me prépare dignement à entrer dans votre pieuse milice, si plus tard, avec la permission de Dieu, vous consentiez encore à me recevoir. Je ne puis prévoir

l'époque où je serai libre. Je crains d'être retenu par mes liens pendant longtemps encore, même après votre arrivée en France, et cependant je n'ose pas désirer que ces liens soient rompus, tant je vois de douleurs pour d'autres dans ce sacrifice. Si ma pauvre mère retrouvait la foi de sa jeunesse, et cette ferveur qui la portait alors à vouloir aussi se consacrer à Dieu, elle m'offrirait elle-même à Dieu à sa place, et la première elle me dirait de partir et de prononcer en quelque sorte les vœux pour elle-même. Je prie et j'espère.

« Le nombre de vos compagnons sera bien accru sans doute quand je viendrai timidement me mêler à eux. Il semble que le bienheureux P. Jourdain, le courtisan qui gagne les hommes, le fasse encore de nouveau. Plusieurs jeunes gens m'ont fait connaître leur dessein secret de s'associer à vous, et l'un d'eux que vous avez vu, Hernsheim, me charge de vous parler de lui dans ma lettre. Il réclame avec instance la faveur d'aller dès maintenant s'enfermer avec vous dans votre couvent. Voici ce qu'il vient de m'écrire :

« Je me suis retiré pour deux ou trois jours à la campagne, afin d'être tranquille. Je profite de mon repos pour causer un peu avec toi. — La vie que je mène maintenant me déplaît fort ; je ne puis pas étudier à mon aise et je n'ai certes pas étudié assez pour être en quoi que ce soit utile à la nouvelle cause que j'ai embrassée. Cela me tourmente et me désole presque. Je suis obligé de disputer au monde le loisir

de penser et de réfléchir, et je ne puis revenir à moi-même qu'à travers les mille obstacles de la vie mondaine. Il est impossible que cela dure ainsi longtemps. J'ai formé depuis quelque temps, pour échapper à ces influences et à ces distractions que je déteste, un projet qui te paraîtra peut-être aventureux. Je veux avant quelques mois aller à Rome retrouver M. Lacordaire et me faire dominicain. Mon intention était de le faire plus tard, mais pourquoi pas tout de suite? Pourquoi ne pas chercher maintenant déjà une solitude qui me plaît et qui, plus tôt j'irai, plus tôt me donnera les moyens et la force nécessaires pour convertir les hommes à la foi et les amener à un bonheur qu'ils ignorent? Il ne faut pas faire de la religion à demi. La religion suffit pour tous les instants du jour et de la vie. Je ne veux pas être, je ne peux pas être à la fois catholique, philosophe, homme du monde : Je veux et j'espère que je pourrai être exclusivement catholique. L'orgueil de la raison libre n'a pas grand mérite. Chacun peut dire : je ne crois pas. Mais le difficile c'est de croire, au contraire. C'est une triste indépendance que celle qui se révolte contre la parole même de Dieu. C'est une morale aisée de se contenter d'être honnête homme et de supprimer ainsi d'un trait les devoirs envers Dieu, quand on reconnaît les devoirs envers les hommes. — La foi revient aujourd'hui et commence à reprendre un juste empire ; mais il faut soutenir cet élan chrétien ; il ne faut pas que cet enthousiasme qui renaît passe en un jour et ne laisse au monde qu'une triste déception. Pour cela il faut agir toujours et par mille moyens. Les églises

se remplissent, il est vrai ; les jeunes gens se convertissent ; mais il n'y a pas assez d'hommes qui communient. Il semble qu'ils aient honte d'approcher de l'autel. Le respect humain les arrête ou l'indifférence les aveugle. Il faut tuer le respect humain en nous-mêmes d'abord, puis dans les autres. Il faut tuer l'indifférence. Les exemples d'une vie sainte, de bonnes et nombreuses prédications y feront beaucoup. Il y a tant à espérer des dominicains ! Si on les empêche de s'établir en France, tant mieux ! Ils auront plus de force et d'influence si on les chasse, et de la frontière ils seront tout-puissants. Il y aura des émigrations vers eux et un grand mouvement se fera.

« Il faut que tu écrives pour moi à M. Lacordaire, et fais lui les questions suivantes :

1° S'il consentirait à me recevoir cette année ;

2° S'il faut de l'argent ou une pension annuelle pour entrer dans l'Ordre, ce qui malheureusement serait pour moi un obstacle ;

3° Ce que coûte le voyage, — s'il en coûte davantage d'aller par terre ou par mer.

« J'ai bien pensé à une objection que tu me feras. Il faut être robuste pour être dominicain, il faut avoir une santé éprouvée, ce que je n'ai pas, il est vrai. Mais si j'ai assez de force pour être professeur de philosophie, j'en aurai assez pour être dominicain. Car le métier de professeur n'est pas une sinécure, et comme je voudrais savoir ce que je dis, cela ne me coûterait pas peu de peine de faire une leçon tous les jours, et d'ailleurs il me répugne de commencer à parler dès maintenant ; je n'ai pas assez de science et je serais

forcé de me faire des opinions philosophiques au jour le jour. Ce sont là des tours de force inutiles.— Si d'un autre côté je ne dois pas vivre longtemps et si les fatigues d'une vie occupée doivent me tuer, j'aime mieux mourir en étudiant la religion qu'en enseignant la philosophie, et il faut que je fasse l'un ou l'autre. Il ne m'est pas donné de vivre en rentier et tout paisiblement. Ainsi donc, fatigue pour fatigue, j'aime mieux un travail dont le moindre avantage sera d'être utile à mon âme et à mon salut, qu'un travail qui ne me rapportera que des rêves et des imaginations vaines. L'exemple seul d'ailleurs aura peut-être quelque influence, et quand je devrais seulement ramener deux ou trois jeunes gens, j'aimerais mieux cela que beaucoup de leçons de philosophie inutiles. »

« Je vous ai copié fidèlement, mon père, la plus grande partie de la lettre d'Hernsheim, pour que vous puissiez juger de ses dispositions. Je me serais reproché d'ailleurs de substituer ma manière d'exprimer ce qu'il éprouve à la sienne. Quand je me rappelle toutes les circonstances de sa conversion, quand je vois par quelle mystérieuse influence il est poussé et avec quelle ardeur il entre dans la voie nouvelle, je ne puis m'empêcher de croire que Dieu a sur cet homme des desseins particuliers et qu'il veut en faire un des fermes soutiens de son Église. Déjà il lui avait donné le talent et les forces pour écrire et parler, et maintenant il vient de lui donner la foi dans laquelle il trouvera une force bien autrement puissante. Hernsheim a été frappé comme Saul et, de persécuteur, il

s'est relevé comme lui témoin et défenseur de la vérité. Pendant qu'il était à Rennes, je songeais déjà qu'il pourrait devenir dominicain; je songeais à le mettre en rapport avec vous s'il arrivait à temps pour cela. Les choses se sont arrangées par la volonté de Dieu de telle sorte qu'il a pu vous voir. Aujourd'hui il est décidé à vous rejoindre; il commence même à donner des leçons dans le but de gagner, s'il se peut, l'argent du voyage. Quelle réponse dois-je lui faire de votre part?

« Si vous acceptez son dévouement, avant qu'il me quitte je veux établir en Dieu, entre lui et moi, par la sainte communion le rapport mystique qui, malgré la séparation, m'unit à vous dans votre œuvre même. Car en prenant avec vous et les vôtres le corps et le sang de Jésus-Christ, je ne me suis pas seulement associé par les vœux de mon cœur à votre entreprise, mais il me semble que j'ai contracté en quelque sorte au pied de l'autel les mêmes engagements que vous. Je voudrais pouvoir dire que j'ai reçu les mêmes grâces. Je vous ai accompagné jusqu'au dernier moment; si vous appelez Hernsheim, j'irai lui faire comme à vous les adieux et la reconduite. Ainsi, je vous aurai tous vus partir, et je serai resté là comme un voyageur inquiet dont le tour n'est pas venu.

« Aimez-moi, mon père, comme vous aimez mon frère Réquédat, *animæ dimidium meæ.*

« Priez pour moi, mon père, avec mon frère Réquédat. Et si j'ose appeler sur d'autres l'intention de vos pieuses veilles, priez aussi pour ma mère qui

revient à Dieu et pour celui qui a été mon père selon la chair comme vous l'êtes selon l'esprit. Hippolyte vous dira quelques mots sur sa triste mort. L'espoir de soulager un peu sa pauvre âme est l'une des raisons qui m'entraînent vers une vie de sacrifice et de pénitence.

« Encore une fois, mon père, priez pour moi comme je prie pour vous. Que l'esprit de Dieu se repose sur vous; qu'il vous sanctifie et vous conduise! Dieu depuis quelques années regarde la France en pitié, et sa clémence se fait merveilleusement sentir. Puissiez-vous être dans ses mains des instruments dociles, et en même temps que vous appellerez au salut les âmes dévoyées, régler par la foi la marche de notre pays, et le pousser vers des destinées meilleures. La France en ce moment s'agite comme un malade; elle ne paraît pas penser que l'Église veille sur elle comme sur sa fille aînée et que, dans un cloître de Rome, quelques moines, prêts à mourir pour elle, se préparent dans les austérités à guérir ses blessures. Beaucoup cependant ont les yeux tournés vers vous avec espérance et seront heureux de se consacrer à la même cause; mais peu d'entre eux, je le crois, peuvent se dire autant que moi

» Votre enfant et votre dévoué serviteur en Jésus-Christ,

« Olivaint. »

Il résulte de cette lettre que Pierre n'avait pas perdu tout espoir de revêtir la robe blanche de saint

Dominique, et qu'en attendant, il s'employait avec ardeur à recruter à la nouvelle milice de vaillants soldats. Dans le dessein de Dieu, Hernsheim devait être son digne remplaçant.

A peine convalescent de la miséricordieuse maladie qui l'avait transfiguré, le juif converti, le rationaliste pénitent, s'était consacré tout entier à la prière et aux bonnes œuvres; il se plaisait surtout aux pieux entretiens de ses amis de l'École. Il était naturel qu'il suivît les plus fervents jusqu'au modeste appartement de la rue de Grenelle où le futur dominicain parlait de ses projets avec une chaleur communicative. Hernsheim se demanda bientôt si Dieu ne l'appelait pas, lui aussi, à la perfection religieuse; mais il mit, à s'en ouvrir, moins de hâte que Réquédat et Olivaint. Non pas qu'il posât des bornes à sa générosité et prétendît ne se donner qu'avec réserve: son âme était de celles qui ne savent rien faire à demi. Olivaint, excellent juge en fait de dévouement, répétait constamment que ce qui lui plaisait dans Hernsheim, c'était l'*absolu* de son sacrifice et la franchise de sa conversion.

Maintenant qu'il se croyait à peu près certain de la volonté divine, Hernsheim confiait son secret à Pierre, et le faisait son médiateur auprès du P. Lacordaire. Celui-ci accéda joyeusement à la prière de l'humble postulant, mais il crut qu'une aussi faible santé exigeait des ménagements incompatibles avec les rigueurs du noviciat, et il ajourna la réception à l'année suivante, malgré les supplications du généreux jeune homme, qui « aurait mieux aimé mourir

en étudiant la religion qu'en enseignant la philosophie. »

Il dut pourtant se soumettre, et après un an donné au repos et à la réflexion, il prit enfin la mer à Marseille; quelques jours après, il entrait au noviciat de Sainte-Sabine. Il n'avait que vingt-quatre ans.

Hernsheim laissa après lui d'universels regrets. « Je l'ai connu, dit un de ses amis, dans notre société de Saint-Vincent de Paul, où il était entré avec beaucoup de simplicité, où il a fait un bien incroyable par son activité et son dévouement, et dont enfin il avait accepté la vice-présidence. Nous l'aimions tous beaucoup, et il nous le rendait bien ; car lorsqu'il dut nous apprendre son départ, le cœur lui manqua. Il me pria de m'en charger, parce qu'il m'avait déjà tout dit, et il put voir à la manière dont chacun de nous lui serra la main et l'embrassa que nous sentions bien vivement la douleur de le perdre [1]. »

Hernsheim, de son côté, révélait, avec son habituelle sincérité, le déchirement de son âme au moment de la séparation. « C'est en m'éloignant que j'ai senti combien je suis attaché à vous et à mes confrères de la Conférence de Saint-Médard. C'est en m'éloignant que je me suis aperçu que le moindre de mes sacrifices n'était pas de quitter brusquement cette chère et petite société de Saint-Vincent de Paul... Le cœur me bat à l'idée de quitter la France

1. *Le P. Hernsheim,* par le R. P. Danzas, p. 25, 26.

que j'aime tant; mais aussi mes regrets sont mêlés d'une joie paisible qui vient de Dieu. »

Pierre Olivaint, durant l'année d'épreuve imposée à son ami, l'avait soutenu, encouragé dans son dessein par sa parole et par ses lettres, enviant son bonheur et attendant que sonnât pour lui-même l'heure de le suivre.

Dieu l'appelait ailleurs; il voulait sous la bannière de saint Ignace celui qui, dans un premier élan, avait failli s'enrôler parmi les premiers compagnons du P. Lacordaire.

Si l'on demande pourquoi Pierre Olivaint, au lieu d'être Dominicain fut Jésuite, il n'y a qu'une seule réponse, c'est que le Ciel en décida ainsi. Les hommes n'y furent pour rien; tout au plus, servirent-ils d'interprètes à la volonté divine. Olivaint lui-même ne fut pas l'auteur du changement qui se produisit insensiblement en lui : tout abandonné à la grâce, il se *laissa faire*. La main de Dieu le plaça où elle voulut; ce fut vraiment l'accomplissement de la parole sacrée du Maître : « Vous ne m'avez pas choisi, je vous ai choisis moi-même et je vous ai posés dans la voie où il vous faut marcher[1]. »

Chose remarquable, tandis que Pierre inclinait vers l'ordre de Saint-Dominique, celui qui bientôt allait être le plus illustre disciple de Lacordaire et le vicaire général des Frères Prêcheurs, l'abbé Jandel, songeait à embrasser l'institut de Saint-Ignace. Il a fait lui-même le récit du changement opéré dans son

1. Joan., xv, 16.

âme sous l'action de la grâce, et il nous semble qu'en le reproduisant ici nous aiderons le lecteur à comprendre la transformation analogue qui eut lieu dans les idées d'Olivaint.

« Déterminé à embrasser la vie religieuse, j'étais depuis longtemps accepté par le Provincial des Jésuites de France ; et, dès 1836, je me serais soustrait, en entrant au noviciat, à la charge de supérieur du petit séminaire, que m'imposait Mgr Donnet, alors coadjuteur de Mgr l'évêque de Nancy, si le R. P. Morin, supérieur de la maison des Jésuites de Metz et mon directeur, n'eût jugé ma santé trop faible encore pour supporter la discipline et la fatigue du noviciat. J'avais donc été forcé d'ajourner mon projet; mais comme ma santé s'était améliorée, il était décidé qu'aux vacances de 1839 je quitterais le séminaire pour entrer enfin au noviciat. Or, ce fut précisément au printemps de 1839 que l'abbé Lacordaire publia son « Mémoire pour le rétablissement des Frères Prêcheurs ». Le R. P. Jandel raconte quelle vive impression la lecture de cet appel éloquent fit sur son esprit, les perplexités où il tomba et le dessein qu'il conçut d'aller à Rome pour y chercher la lumière. Puis il poursuit : « Je m'en ouvris au P. Morin, qui me répondit qu'à ma place il prendrait ce parti ; que seulement il me recommandait de ne rien précipiter, de bien prendre mon temps pour tout examiner et de ne faire ma retraite d'élection à Rome, ni chez les Jésuites, ni chez les Dominicains, afin d'être plus sûr de ne subir aucune influence. Dès lors ma résolution fut arrêtée, et aux

vacances de 1839, j'arrivais à Rome après m'être arrêté un jour à Viterbe pour y conférer avec le P. Lacordaire, alors novice au couvent de la Quercia, et y apprendre de lui avec quelques détails ses espérances et ses projets.

« Dans le désir d'attirer les grâces de Dieu sur l'importante démarche que j'allais faire, et de mieux sanctifier mon séjour dans la ville éternelle, je résolus, tout à mon arrivée, d'y faire une retraite. Et comme je ne songeais à prendre aucune détermination avant plusieurs mois, je ne crus pas aller contre les conseils du P. Morin en demandant au R. P. de Villefort à qui j'avais été recommandé par lui et dont l'excellent accueil et l'expression de sainteté m'avaient tout d'abord séduit, la permission de faire une retraite à Saint-Eusèbe sous sa direction. Malgré la distance qui sépare cette maison de celle du Gesù il voulut bien y consentir et j'entrai en retraite au commencement de novembre dans un grand état de calme et de paix intérieure. Au bout de quelques jours, le P. de Villefort, voyant cette disposition de mon âme, me proposa de procéder à l'élection. Je lui répondis que je n'en avais pas l'intention et que je comptais faire à Pâques, dans ce but spécial, une seconde retraite. Il insista en m'engageant à essayer, ajoutant que ce serait toujours une préparation et que si la lumière ne se faisait pas suffisamment, rien ne m'empêcherait alors de recourir à une seconde retraite. Je me conformai à son avis, et après avoir pesé devant Dieu et mis par écrit, selon la méthode de saint Ignace, les diverses raisons qui me portaient soit chez les Jésui-

tes, soit chez les Dominicains, je demeurai indécis et attendis le P. de Villefort pour les lui communiquer. Celui-ci, après les avoir lues, me dit sans hésiter : « Offrez-vous au P. Lacordaire, et demain, en célé« brant la sainte messe, remerciez Dieu de la grâce « qu'il vous fait en fixant votre vocation. »

« Malgré une décision si nette et si désintéressée, je ne pouvais encore me résoudre à la suivre; je voulais profiter de mon séjour à Rome pour la soumettre au Souverain Pontife et recevoir de la bouche du vicaire de Jésus-Christ une réponse qui me fixât pour toujours. J'obtins donc une audience de Grégoire XVI, qui après avoir entendu l'exposé de mes hésitations, se contenta de répondre, avec cette admirable prudence qui caractérise le Saint-Siége : « Les deux or« dres ont été fondés par de grands saints; tous les « deux ont donné à lÉglise de grands saints, et dans « les deux on peut devenir un grand saint. » Je m'inclinai devant cette réponse; mais je n'étais pas plus avancé. Je voulus alors avoir le jugement du Père général de la Compagnie de Jésus, et l'excellent P. de Villefort consentit encore à se prêter à mon désir. Il eut la bonté de soumettre toute la question au T. R. P. Roothaan et de me présenter ensuite à lui. Celui-ci me dit en m'accueillant avec bonté : « Ne songez « plus à la Compagnie, et soyez Dominicain. » Dès lors il n'y avait plus d'hésitation possible. J'écrivis donc au P. Lacordaire pour me mettre à sa disposition, et peu après j'allai moi-même le trouver à la Quercia.

« On me pardonnera, ajoute le P. Jandel comme conclusion de cette histoire intime, d'être entré dans

ces détails; mais je tenais à rendre un hommage de justice et de reconnaissance à la Compagnie de Jésus que j'ai tant de fois entendu accuser d'accaparement, et à laquelle nous avons dû, dans les premiers jours de notre œuvre naissante, une bonne partie de nos premiers compagnons. Ainsi le P. Besson avait pour directeur le P. Rozaven[1]; le P. Aussant avait été envoyé au P. Lacordaire par un père jésuite de Paris qui était son directeur, et le P. Danzas le fut à Rome par le P. de Villefort[2]. »

1. Assistant de la province de France, à Rome.

2. Ce récit a été publié par la revue dominicaine, *la Couronne de Marie*, sous ce titre : *Histoire d'une vocation*; *extrait d'un mémoire inédit du R. P. Jandel* (année 1873, p. 174 et suiv.).

CHAPITRE VI

Pierre Olivaint à Grenoble. — Mort de sa jeune sœur. — Retour à Paris.
Une année au collège Bourbon.

La troisième année d'École normale s'acheva pour Pierre Olivaint au milieu de ces incertitudes et de ces graves préoccupations. Tout en aspirant à la perfection de la vie religieuse, il n'oubliait pas que le mieux qu'on ne peut réaliser ne vaut pas le bien possible, et que c'est une illusion de négliger le présent pour songer à l'avenir.

Réduit à vivre encore dans le monde, il se dit que le meilleur parti à prendre était de s'y sanctifier par les deux grands moyens qui s'offraient à lui : le travail et la charité. Le travail était indispensable pour assurer l'existence des siens auxquels il s'immolait. La charité était l'arome qui préserverait son âme de toute corruption et la préparerait à la vie religieuse, terme éloigné, mais immuable, de ses vœux.

L'heure vint de franchir le seuil de l'École; Pierre ne put la quitter sans regret. N'était-ce pas là qu'il

avait, contre toute prévision et malgré les hommes, rencontré Dieu? N'était-ce pas là qu'il avait noué des amitiés fortes et tendres, scellées par le sang de Jésus-Christ, et signalé son premier apostolat par plus d'une heureuse conquête?

Cette première peine s'aggravait d'une séparation bien autrement cruelle. Nommé professeur d'histoire à Grenoble, il allait donc quitter Paris. Peu lui importait le Paris de la dissipation et du plaisir, le Paris de la politique et des affaires. Mais il est, dans cette immensité et cette multitude, un autre Paris inconnu du grand nombre et que les *Guides* oublient de signaler aux touristes. C'est le Paris catholique. Pierre le savait par cœur; il avait prié dans ses églises, pris part à ses fêtes, concouru à ses œuvres. Il fallait dire adieu à Notre-Dame, aux célèbres Conférences, aux imposantes solennités du carême et de la retraite pascale, ne plus visiter de longtemps le sanctuaire béni de Notre-Dame des Victoires, déserter sa chère conférence de Saint-Médard et les pauvres, sa famille adoptive.

Et que dire de son chagrin à la pensée de vivre loin de sa mère! Seul l'amour filial put adoucir le sacrifice que lui-même imposait: « Je ne veux pas m'exposer à végéter, écrivait Pierre, puisque avant tout, je veux aider ma petite mère.... *Tout pour elle et rien pour moi.* »

Cette séparation fut sa grande douleur. Heureusement ses intimes amis d'enfance s'engagèrent à tenir sa place auprès de cette mère désolée, et ils furent admirablement fidèles à leur promesse. Voici en quels

termes Pierre les remerciait tous, en s'adressant à l'un d'eux.

« Grenoble, 25 novembre 1839.

« Cher ami, cher frère, car je le voudrais, que maintenant je ne pourrais plus t'appeler autrement, après tous ces soins, aussi empressés que ceux d'un fils, que tu prodigues à ma mère, comme si elle était ta mère. Cher frère, laisse-moi t'exprimer d'abord la joie et la consolation que j'ai éprouvées de ton dévouement à notre amitié, et la reconnaissance qu'il m'inspire. Je savais bien que je pouvais compter sur toi, sur vous tous, et après la confiance que j'avais en Dieu, c'est la sécurité que je trouvais, en songeant à vous par rapport à ma mère, qui a soutenu mon courage ; si je n'ai pas versé une seule larme pendant mes cent cinquante lieues, c'est bien à vous que je le dois.

« J'ai peu de choses à te dire sur mon installation, sur tout ce qui me concerne. Je considère mes lettres à ma mère comme des lettres communes, et je sais qu'avec des restrictions bien rares, à cause de la franche amitié qui règne entre nous, mes lettres vont passant de main en main, en attendant que je vous passe de bras en bras pour vous embrasser tous au retour. »

Le Parisien dépaysé s'était établi de son mieux dans sa nouvelle résidence. « J'occupe, écrivait-il, une fort gentille petite chambre, au troisième étage d'une maison de la rue Vaucanson, numéro 2, la plus belle rue de Grenoble. » C'est là qu'il demeura

durant les quelques mois de son séjour. La propriétaire qui lui loua cet appartement était une vénérable et pieuse veuve, bien connue à Grenoble par son dévouement à toutes les bonnes œuvres. Elle témoigna au jeune professeur une sollicitude maternelle et jusqu'à sa mort elle regarda comme une grâce de Dieu d'avoir reçu « cet ange du ciel. » C'est ainsi qu'elle se plaisait à nommer Pierre Olivaint[1].

Celui-ci, malgré la beauté de la rue Vaucanson et la gentillesse de sa petite chambre, eut quelque peine à se faire à sa situation nouvelle. Dans son exil, il désirait que quelqu'un vînt lui apporter des consolations. « Je te supplie, mon cher Henri, de venir me montrer un peu un visage parisien et ami où je retrouve comme l'expression de tout ce que j'ai quitté. J'espère bien qu'aux environs de Pâques, un beau soir ou un beau matin, on viendra me dire qu'un *monsieur* me demande, et j'aurai le bonheur de sauter dans tes bras. Que de choses tu vas avoir à me dire! Que de nouvelles! Mais pour moi, je n'aurai que bien peu à te raconter. La vie de province que je ne soupçonnais guère, n'est pas variée par les événements! Le travail des idées ne se fait pas ici. »

Pierre Olivaint semble avoir eu d'abord quelques préventions contre cette ville où, dit-il, « l'esprit politique dont on lui fait honneur est bien froid, le mouvement religieux bien faible aussi, le nombre des

1. « Si je n'avais pas rencontré cette bonne Mme Bonnet, qui m'a soigné comme une mère, je ne sais pas ce que je serais devenu. » (Lettre du 12 mai 1840.)

jeunes gens catholiques qui veulent agir bien restreint encore. » Mais peu à peu Grenoble gagna toutes ses sympathies. Malgré quelques apparences contraires, la capitale du Dauphiné était, en effet, profondément attachée à la foi. Elle l'avait bien prouvé, en 1805, à l'époque du jubilé et de la grande mission prêchée par les PP. Gloriot et Lambert, et plus tard, en 1818, durant le séjour de M. Rauzan et des missionnaires de France. Or, dans l'hiver de 1839, Pierre Olivaint eut la joie d'assister à de semblables manifestations religieuses, tandis que le P. de Ravignan prêchait la station de l'avent à la cathédrale. « Le passage de M. de Ravignan parmi nous, mande-t-il à ses amis de Paris, a produit une admirable impression. » Pour lui, il mit à profit la présence de son sage guide, afin de régler sa vie nouvelle. S'inspirant de ses conseils, il se promit de faire à Grenoble tout le bien possible, par l'enseignement à l'intérieur du collége, au dehors, par le dévouement aux bonnes œuvres.

Malgré le zèle de plusieurs, l'indifférence et le respect humain exerçaient sur un grand nombre d'âmes leur triste tyrannie. Pour lutter contre ce mal, il fallait un grand courage, surtout dans une ville de province où tout le monde se connaît, se surveille, se critique ; là, malheur à celui qui se singularise en montrant des opinions plus saines, une conduite plus édifiante ! Il ne déplaisait pas à Olivaint de remonter le courant, et d'affirmer hautement son indépendance. Il choisit pour directeur un professeur du Grand Séminaire, M. Albertin, mort depuis en

odeur de sainteté[1]. Ces deux âmes se comprirent bien vite. M. Albertin, découvrant dans son jeune pénitent, avec des qualités éminentes, une volonté droite et énergique, l'invita à communier souvent, c'est-à-dire quatre ou cinq fois par semaine. Olivaint obéit avec transport. On le voyait pieusement agenouillé chaque matin dans la chapelle de la Sainte-Vierge à l'église de Notre-Dame, cathédrale de Grenoble. C'est là qu'il faisait ordinairement ses dévotions. Le dimanche, après avoir communié le matin, il se rendait à la messe du collége, et il y assistait avec tout le respect et toute la piété possible, afin d'inspirer aux élèves par son exemple les mêmes sentiments. Aux quatre grandes fêtes de l'année, il recevait publiquement la sainte communion à la chapelle du collége. « Ces enfants ne pourraient en comprendre davantage, » disait-il un jour à l'un de ses amis; « c'est cette mesure qu'il leur faut. »

Pierre préludait à la vie religieuse par une obéissance filiale aux moindres conseils de son sage directeur. Il en était récompensé par la paix ineffable dont son cœur était inondé.

M. Albertin aimait à raconter qu'un jour, il invita son disciple à faire avec lui une promenade, dont le terme devait être un des sites les plus pittoresques

1. « Pour vivre dans un séminaire, M. l'abbé Albertin n'en était pas moins l'homme des œuvres extérieures. Il les favorisait toutes, celle de la Propagation de la foi en particulier. Il aimait par prédilection celles qui ont pour but le soulagement spirituel et temporel des pauvres, des enfants, des ouvriers.... » (*Vie de M. l'abbé Gérin*, par le R. P. de Damas, de la Compagnie de Jésus. Grenoble, 1870, p. 87.)

des environs de Grenoble, les grottes de Sassenage. Ce trajet de six kilomètres se fit rapidement, sans qu'Olivaint laissât distraire son regard par ce paysage enchanteur, tant il était absorbé dans un pieux entretien. On eût dit qu'il avait perdu tout sentiment de sa propre personne. Cette montagne était pour lui un Thabor, et volontiers il se fût écrié, comme autrefois saint Pierre : « Qu'il fait bon ici ! » Au moment d'entrer dans les grottes rafraîchies par les cascades qui s'en échappent, le vieux prêtre, plein de sollicitude pour la santé délicate de son jeune ami et lui voyant le visage tout enflammé : « Vous avez trop chaud pour entrer, lui dit-il; nous attendrons. — Comme il vous plaira, mon père. — Mais ne croyez-vous pas avoir trop chaud? — Vraiment, je n'en sais rien.... comme vous voudrez. » Le vieillard fut obligé de poser paternellement la main sur le front brûlant du jeune homme pour en décider lui-même.

La piété d'Olivaint passait dans ses discours, et la bouche parlait vraiment de l'abondance du cœur. Un jour qu'il conversait avec un ami : — « Comme moi, lui dit-il, vous aimez beaucoup l'*Imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ;* mais quel est le chapitre de ce livre incomparable que vous préférez? » L'ami lui dit son sentiment.— « Pour moi, poursuivit Pierre, le chapitre que je mets au-dessus de tous les autres, c'est celui qui a pour titre : *Du merveilleux effet de l'amour divin*[1]. » Et alors il se prit à lire avec enthousiasme cette page lyrique qu'on dirait écrite par un

1. Livre III, chap. v.

prophète sous la dictée de l'Esprit-Saint : « Noble est l'amour de Jésus, il pousse aux grandes actions, il excite à désirer toujours le plus parfait.

« L'amour s'élance en haut, et ne souffre pas d'être retenu par les choses infimes. L'amour veut être libre et dégagé de toute affection mondaine.

« Il n'est rien de plus doux que l'amour, de plus fort, de plus élevé, de plus large, de plus charmant, de plus rempli ni de meilleur au ciel et sur la terre.

« Car l'amour est né de Dieu et, par delà toutes les choses créées, il ne trouve son repos qu'en Dieu. »

Mais cette ferveur, si grande qu'elle fût, ne se trahissait jamais par des manifestations intempestives. Tout dans la conduite d'Olivaint était calme, réglé, sans la moindre exagération. Un ami qui le connut alors intimement, témoigne qu'en le voyant la pensée de saint Augustin se présentait d'elle-même à l'esprit. Dans le jeune professeur de Grenoble, il y avait quelque chose de cette élévation de sentiments, de cette tendresse de cœur, de cette gravité sereine qui furent, pour Augustin, les fruits et la récompense de son plein retour à Dieu.

Les amitiés qu'Olivaint ne tarda pas à nouer lui rendirent facile l'accomplissement de son plus cher dessein, la fondation d'une Conférence de Saint-Vincent-de-Paul. Sa charité, comme un aimant, avait attiré vers lui les quelques jeunes gens de la ville qui pratiquaient ostensiblement leurs devoirs de catholiques; ils s'abandonnèrent à ses inspirations avec confiance. Sans perdre de temps, Pierre alla s'ouvrir de son projet à M. Gérin, curé de Notre-Dame. Ce bon

prêtre, heureux de trouver dans de jeunes laïques d'humbles et zélés coopérateurs, accueillit leur proposition avec joie, et dès cette heure la Conférence fut fondée. Pour parler exactement, elle fut greffée sur une association plus ancienne, également placée sous le patronage de saint Vincent de Paul et qui s'occupait de mettre les enfants en apprentissage et de faire l'école aux ouvriers. La Conférence se recruta d'abord parmi les membres de cette réunion charitable, alors peu prospère, et leur adjoignit une élite de jeunes gens qui rivalisèrent avec eux de dévouement et d'abnégation. Elle ne tarda pas à compter soixante-quinze membres actifs, qui à la visite des pauvres unissaient plusieurs autres bonnes œuvres[1].

Les réunions avaient lieu dans le salon même du curé de Notre-Dame, sous la présidence de Pierre Olivaint. Celui-ci s'acquitta d'une fonction que son âge, sa qualité d'étranger et la composition peu homogène de la Conférence rendaient fort délicate, avec une prudence, un tact, une charité et une humilité admirables. Il faisait lui-même l'éducation de ses jeunes confrères, s'offrait à les accompagner dans leurs premières visites aux pauvres, et plus encore par l'exemple que par le conseil, il leur apprenait à traiter avec respect les membres souffrants de Notre-Seigneur, à s'insinuer aimablement dans la confiance des parents par quelques témoignages d'amitié donnés aux petits enfants, à déployer enfin toutes les

1. *Rapport général sur l'origine et les travaux de la Société de Saint-Vincent-de-Paul* (par P. Olivaint), p. 42, 43.

autres industries de la charité. Olivaint, suivant une coutume dont il ne se départit jamais, après avoir fondé l'œuvre, s'empressa de se confondre dans la foule. M. de Noailles, président de chambre à la cour de Grenoble[1], étant entré dans la Conférence, en reçut la direction; mais, durant quelque temps, Pierre, à chaque séance, prenait place à ses côtés, pour le mettre au courant de toutes choses. Il se réservait ainsi une bonne part de la peine, après avoir abdiqué tout l'honneur.

Celui qui fut le témoin oculaire de tout ceci, conclut en ces termes : « Nous serions infini si nous devions dire tout ce que M. Olivaint fit à Grenoble, et tous les exemples qu'il donna durant un séjour pourtant bien court. Pendant plusieurs années, le parfum qui s'exhalait de sa vie se fit sentir encore. Il ne s'est affaibli que lentement, à mesure que ceux qui avaient eu des rapports avec M. Olivaint sont morts ou se sont éloignés. »

Dans une lettre du 10 janvier 1840, Pierre lui-même raconte quels sont ses occupations et ses plaisirs.

« Nous avons ici une petite Conférence de Saint-Vincent-de-Paul qui, je crois, est appelée à faire beaucoup de bien. Nous faisons en ce moment tous

1. M. de Noailles n'appartenait pas à l'illustre maison de ce nom. Sa famille était originaire du midi, et son père avait été premier président de la cour de Grenoble. Homme d'intelligence et de foi, d'une vertu à toute épreuve, il fut souvent l'inspirateur et toujours le soutien des bonnes œuvres de la ville. Il est mort peu après le P. Olivaint, âgé de quatre-vingts ans.

les soirs des cours pour les ouvriers, et c'est ce soir que ton serviteur aura l'honneur d'aller faire sa leçon à son tour. Il y a ici une maison d'orphelins dont nous allons probablement être bientôt chargés[1]. Nous songeons à étendre notre école dans les hôpitaux, la prison et les casernes. Mais nous ne faisons que de naître, et nous ne savons pas si Dieu nous prêtera vie. Les hommes, en attendant, sont assez bien disposés pour nous. L'évêque est naturellement notre chef; le maire et le préfet nous protégent; le recteur encourage et tolère, les ouvriers viennent en assez grand nombre. Il n'y a plus qu'à prier, et j'espère que tu ne me refuseras pas tes prières. Sainte Thérèse disait en secourant un pauvre : *un écu et Thérèse, ce n'est rien; mais Dieu, un écu et Thérèse, c'est tout.*— Il est donc, tu le vois, de la dernière importance que nous mettions Dieu dans nos intérêts. »

La charité ne prélevait néanmoins, sur les journées du professeur, que les heures de loisir. Ce que d'autres réservent au repos, il le consacrait avec bonheur au service des pauvres; mais l'étude sérieuse, la préparation assidue de ses classes d'histoire occupait, après la prière, la première place dans sa vie.

« En arrivant à Grenoble, écrivait-il le 12 mai, quoique je fusse déjà très-fatigué, je me suis mis cependant à travailler beaucoup pour mes cours; mais le lendemain même de mon arrivée, j'ai été attaqué par une

1. Cette œuvre, placée sous le patronage de saint Joseph, a pris de merveilleux accroissements. — *Vie de M. Gérin*, p. 125 et suiv.

indisposition qui dure encore. Toutefois, je n'ai manqué que quelques classes, et je n'ai pas voulu interrompre malgré les recommandations de mon proviseur qui voulait me faire partir pour Paris, afin que je pusse rétablir ma santé. De plus j'ai gagné vers Noël une toux qui ne m'a pas quitté, et pour laquelle une classe de deux heures par jour, dans laquelle il faut toujours parler, n'est pas un excellent remède. On m'effrayait en me disant que j'avais une phthisie pulmonaire, une péripleuropneumonie, des tubercules au poumon..., que sais-je? Je me perds dans tous ces termes que je ne comprends pas, et je n'en suis pas moins assez gai, comme à Paris dans les beaux jours. J'oubliais de te dire aussi que j'avais eu l'incomparable bonheur de loger pendant quelque temps la grippe. »

Ce ton de joyeuse humeur dissimulait à peine la gravité du mal; aussi recommande-t-il à ses amis de n'en rien dire à Mme Olivaint, « pour ne pas tourmenter inutilement sa petite mère. » Il les conjure de ne penser qu'à elle seule. « Quand je songe, écrit-il, à toutes ces âmes chéries, moi maintenant si loin, les larmes me viennent aux yeux, mais j'éprouve en même temps une consolation bien vive. J'ai donc des frères qui n'abandonnent pas ma bonne petite maman! Chers amis, me sera-t-il jamais possible de m'acquitter envers vous? Pour toi, mon bon frère, plus que jamais, je sens combien je te suis attaché. Il n'y a pas une goutte de mon sang que je ne donnasse volontiers pour toi. En portant à ma bonne petite mère, à ma pauvre petite mère des soins si

assidus, tu m'as fait plus de bien que si tu me les avais prodigués à moi-même.... Il y a, dans les amitiés humaines, une action de Dieu invisible et pourtant manifeste, qui les féconde et qui les vivifie. D'anciens amis se sont retirés quand ils ont compris que leurs secours allaient devenir nécessaires, mais vous, vous avez été les consolateurs.... »

Sept mois se passèrent ainsi : Pierre Olivaint, qui toussait, disait-il, « à faire trembler les maisons, » fut contraint plusieurs fois de garder la chambre. Il avouait que le plus fameux médecin du pays, d'accord avec toute la faculté, lui ordonnait le repos et un prompt changement d'air. Son désir était donc de revenir à Paris, à condition d'y gagner assez pour n'être en rien à la charge de sa mère. « Je ne veux pas courir le risque de tomber, moi aussi et à vingt-cinq ans, sur les bras de cette pauvre mère qui n'en peut mais; et crois-le bien, je m'imposerais encore une année d'éloignement, plutôt que de consentir à cette lâcheté. »

Le retour auquel il songeait fut brusqué par un bien douloureux événement. Nous avons dit que la jeune sœur de Pierre avait été admise à la succursale de la Maison de la Légion d'honneur. Cette enfant était particulièrement chérie de son frère aîné, qui remplissait à son égard tous les devoirs d'un père.

« Nathalie Olivaint, écrit la digne Supérieure de la Maison d'Écouen[1], était douée d'un extérieur plein de

1. Cette maison d'éducation de la Légion d'honneur, dirigée par les religieuses de la Société de la Mère de Dieu, était alors située à Paris, rue Barbette, 2; elle a été transférée en 1851 au château d'Écouen.

charmes, d'une intelligence remarquable, d'un caractère doux et d'une vertu au-dessus de son âge. Aussi, quoique des milliers d'enfants aient passé depuis sous nos yeux, le souvenir de Nathalie n'est pas effacé. La mère infirmière qui l'a soignée, — car elle était presque toujours souffrante, — se la rappelle parfaitement malgré son grand âge; il est vrai que sa mémoire est aussi fraîche, aussi fidèle qu'à vingt ans. Cette enfant l'a tellement frappée, qu'il a suffi de prononcer son nom pour que sa physionomie même lui revînt à l'esprit.

« Déjà atteinte de la terrible maladie de poitrine dont elle mourut à seize ans, Nathalie fut en proie à de continuelles douleurs pendant ses trois années et demie de pension, mais à l'infirmerie comme dans les classes elle édifia tout le monde. Ses compagnes dont elle était le modèle, l'aimaient comme une sœur, et ses maîtresses voyaient avec consolation se développer tous les jours dans son âme les précieux germes que la grâce divine y avait déposés.

« Douce et patiente durant la maladie, elle ne laissa jamais échapper une plainte, ne manifesta jamais aucun de ces caprices, aucune de ces petites exigences si ordinaires en pareil cas à des enfants de douze à quatorze ans. Le médecin lui-même, M. le docteur Gaillard, ne la visitait jamais sans en être édifié. »

Avant de partir pour Grenoble, Pierre Olivaint avait constaté déjà l'état de langueur et de mélancolie auquel sa jeune sœur était réduite. Mais il l'attribuait moins à la maladie qu'à une sorte de nos-

talgie, éprouvée par l'enfant à chaque séparation d'avec les siens. Il vint donc au couvent afin de se mieux renseigner sur la santé de celle qu'il appelait « sa petite religieuse. » La bonne mère infirmière dut le désabuser et lui fit comprendre, avec tous les ménagements possibles, que Nathalie était frappée d'un mal qui ne pardonne pas. Pierre était parti pour son poste, plein des plus tristes pressentiments. Bientôt on lui apprit que sa sœur avait quitté la pension; puis, qu'elle respirait l'air de la campagne à Corbeil, qu'elle souffrait, elle aussi, de la grippe, que sa mère était inquiète. Aussitôt il écrivait à son ami : « Parle-moi de Nathalie.... J'espère bien que tu ne manqueras pas de me dire la vérité : crois bien que je pourrai la supporter, et ne t'impose pas comme un devoir de me cacher ce qui me ferait de la peine. Comment la trouves-tu et qu'en pense le docteur? Il y a là encore bien des larmes et bien des douleurs que je n'ai pas connues, et je riais ici peut-être, et j'étonnais par ma gaieté ceux qui me voient, pendant que ma pauvre mère passait les jours et les nuits à soigner sa petite malade et à se rendre malade elle-même. »

Vers le mois de juillet, le mal fit d'effrayants progrès. Mme Olivaint ne prenait plus aucun repos et passait, en effet, les jours et les nuits au chevet de sa fille. Trois ou quatre amis intimes, ceux-là même qui avaient promis à Olivaint de le remplacer auprès de sa mère, se constituèrent gardes-malade, et tour à tour, chacun deux fois la semaine, ils venaient veiller auprès de la pauvre veuve, dans la maison solitaire.

Une nuit que l'un d'eux était là, Mme Olivaint,

épuisée de fatigue, s'assoupit un moment. L'enfant, qui jusque-là semblait dormir, leva la tête et regardant sa mère avec tristesse : « Pauvre mère ! dit-elle, elle ne sait pas ! Bientôt ce sera fini ! — Non, mon enfant, murmura tout bas le jeune avocat, vous irez encore à la campagne; l'air pur vous guérira. — Oh ! répondit-elle, pour moi plus de campagne.... Pauvre mère ! elle ne sait pas.... » Celle-ci rouvrit les yeux. Le jour commençait à blanchir; l'ami de Pierre partit, le cœur oppressé. Quelques heures plus tard, tourmenté par un doute cruel, il revint en courant pour prendre des nouvelles de la malade et les écrire à l'exilé. L'enfant venait d'expirer doucement et pieusement, comme elle avait coutume de s'endormir.

Une lettre était déjà partie pour Grenoble, faisant pressentir l'affligeante nouvelle. Pierre répondit sur-le-champ : « Mon bon frère, mon bon et fidèle ami, j'avais bien déjà deviné la triste vérité, et j'avais songé à avancer mon départ de quelques jours. Ta lettre a précipité ma résolution.... Encore une épreuve à supporter, mon cher ami, après bien d'autres qui sont venues depuis dix ans, après toutes celles de cette année ! Mais je ne murmure point ; je me soumets, j'adore les desseins de Dieu et je m'abandonne, en disant *fiat*, à sa sainte volonté ! Je tâcherai d'avoir du courage, c'est-à-dire d'être chrétien et de me souvenir, à l'heure du danger, des principes avec lesquels je veux vivre et mourir. Si ma pauvre petite mère était dans ces sentiments, sans être moins sensible à la perte de notre pauvre *Thalie*, sans refuser ses droits à la nature, elle trouverait bien plus facile-

ment la consolation et la force de supporter ce nouveau coup ! Quel que soit, mon cher ami, le point où tu sois arrivé dans la foi, tu peux et tu dois le comprendre; fais que ma mère le comprenne aussi, puisque c'est le meilleur moyen de la soulager un peu.

« Cher ami, dans ce malheur, il n'y a pas lieu d'accuser la Providence. Quelques répétitions me sont arrivées au moment où le besoin d'argent pour Paris se faisait sentir (tout ceci entre nous, tu sais combien ma mère garde sur ce point un délicat silence), et la santé m'a été rendue alors que les forces étaient de nouveau nécessaires. Assure bien ma pauvre petite mère que je ne lui manquerai point; je serai bientôt dans ses bras et rien ne me coûtera pour adoucir sa peine et l'aider à se relever. En vérité, mon cher frère, il me semble que je serais égoïste si la mort de Thalie m'inspirait une trop vive douleur. Je parle comme si elle était morte, cher frère, car je ne m'abuse point ! Elle est encore malade dans ta lettre, mais elle a dû cesser de l'être au moment où je t'écris. Avec son caractère, sa sensibilité, son organisation, notre pauvreté, elle n'aurait eu en ce monde qu'une vie traversée par toutes sortes d'infortunes comme notre pauvre petite mère ; ne vaut-il pas mieux que Dieu la prenne quand elle n'a pas encore perdu son innocence et sa foi, et qu'après l'avoir purifiée dans une maladie si cruelle des taches de la nature, il la mette au nombre de ses anges ? La grâce que je demande à Dieu en ce moment, cher frère, c'est que ce dernier coup, dirigé par lui-même, force

ma bonne mère à reconnaître le mystère réparateur de la croix, à se donner de nouveau à Lui avec tout son cœur et tout son amour, avant qu'il ait résolu de la rappeler elle-même! Les adversités qui nous affligent sont ordinairement des avertissements de Dieu qui veut nous ramener dans la voie.

« Cher frère, comment pourrai-je jamais reconnaître ton dévouement et celui de nos amis! Dis-leur et sache bien que, malgré tous les raisonnements que je t'écris et que je me fais à moi-même, je suis profondément affligé, mais que je me ranime en songeant à eux et à toi, que je me repose dans cette amitié qui nous unit et qui n'a pas été une fraternité mensongère. S'il en est temps encore, dis à ma petite mère d'embrasser Thalie pour moi, de lui dire, de ma part, de bien se recommander à Dieu et à la Sainte Vierge et de me donner une dernière pensée avant son dernier soupir. Que je voudrais la revoir encore! Que de choses je donnerais pour avoir ce bonheur!.... »

Lorsque, dans les premiers jours du mois d'août, Pierre quitta Grenoble et revint à Paris, il y trouva sa famille en deuil, pleurant la douce enfant qui faisait sa joie et que Dieu venait de rappeler à lui. La tristesse inconsolable de sa mère, plus encore que les exigences de ses études et de sa santé, lui imposait le devoir de ne plus s'éloigner. Le proviseur du collége Bourbon[1], M. Bouillet, lui obtint, dans cet établissement, la chaire d'histoire avec le titre de professeur suppléant.

1. Plus tard lycée Bonaparte, puis lycée Fontanes.

Ce fut sa dernière année d'enseignement dans l'Université. Le jeune historien remplit avec zèle et talent sa tâche modeste, préoccupé d'être utile et non de briller. Nous n'avons pas à parler d'un cours élémentaire fait à des écoliers par un maître de vingt-quatre ans. Aussi bien nous le retrouverons plus tard, dans toute sa maturité, et nous dirons alors comment il comprenait sa difficile mission auprès de la jeunesse, quelle méthode il suivait, de quels principes il s'inspirait, dans le récit et l'appréciation des faits historiques.

Au dehors, Pierre se partageait entre le soin de sa mère et le service de Dieu et des pauvres. Dieu passait avant tout. Un jour, un de ses amis, désirant ramener à la pratique religieuse un jeune homme encore indécis, pensa qu'Olivaint pouvait seul tenter cette délicate démarche. Il se mit donc à sa recherche, courut du quartier latin au faubourg Saint-Antoine où habitait alors Mme Olivaint, et trouva celle-ci toute en larmes. Elle n'avait pas revu son fils depuis le matin, et l'attendait avec une impatience inquiète. L'ami déconcerté revenait sur ses pas, quand, à quelque distance, il se trouve en face de Pierre qui se hâtait vers la maison maternelle.

« Olivaint, lui dit-il brusquement, j'avais besoin de vous pour ramener un tel à Dieu; il sera chez moi dans une heure; mais à parler franchement j'ai peu l'espoir de vous entraîner : votre mère, que je viens de voir, est désolée et ne peut plus supporter votre absence. » Pierre s'arrêta un instant, le front soucieux. Puis

tout à coup, relevant la tête : « Je vous suis, dit-il, *Dieu avant tout, notre mère après!* »

C'était pour les pauvres le même dévouement; il avait retrouvé Saint-Médard ; mais les travaux d'une seule Conférence étaient pour lui peu de chose, il s'intéressait à toutes et assistait aux réunions de plusieurs. Il aimait à y conduire ses amis, afin de donner avec eux, à des jeunes gens parfois découragés ou novices encore, le témoignage fortifiant de sa sympathie. « Les membres qui se détachent de trois ou quatre sections environnantes, disait-il, pour former le noyau d'une colonie nouvelle, n'abandonnent pas toujours leur ancienne Conférence et continuent d'assister à ses réunions, lors même qu'ils ne pourraient pas prendre une part active à ses œuvres. Cette fidélité à d'anciens amis et ce rapprochement de confrères disséminés, ont beaucoup contribué à resserrer les liens entre les Conférences[1]. » C'est ainsi qu'il visitait souvent lui-même la Conférence de Saint-Merry qui avait débuté avec deux membres, mais en comptait soixante bientôt après. Il prit part aussi aux bonnes œuvres de la Conférence de Saint-Louis d'Antin, dont l'influence rayonnait autour du collége Bourbon. Enfin, ce fut lui qui, après son retour à Paris, en fonda une nouvelle sur la paroisse de Saint-Vincent de Paul[2]. Un de ses meilleurs amis, le docteur Capitaine, en fut le premier président, Olivaint le premier secrétaire.

1. *Rapport*, p. 16, 17.
2. 3 novembre 1840.

Dans le procès-verbal de fondation, Pierre s'exprimait ainsi :

« Puisse le souvenir de celui qui a passé, comme le Sauveur, en faisant le bien, rester présent à nos cœurs et émouvoir en nous, avec la piété et le zèle du salut des âmes, les entrailles de la miséricorde. Le monde, qui a pardonné à Vincent de Paul d'être un saint, nous permettra, si nous savons garder son esprit, de chercher à imiter ses exemples. Préparons-nous aux services que nous devons rendre aux pauvres de Jésus-Christ, en commençant à nous connaître et à nous aimer, en priant en commun pour attirer sur nos efforts la bénédiction de Dieu... Allons au-devant de toutes les misères physiques et morales et consacrons à leur soulagement, selon nos facultés et nos ressources, notre temps, nos aumônes, nos prières et les paroles d'édification que la grâce nous inspirera. C'est l'âme de nos frères que nous devons chercher, pour les rapporter aux pieds de Jésus-Christ. »

Telle était la disposition humble et courageuse de ces chrétiens d'élite. Un grand malheur vint tout à coup les éprouver. Le dévoué président de la Conférence, le docteur Capitaine, mourut presque subitement d'une fluxion de poitrine. Cette perte fut douloureusement ressentie par Olivaint. « Il serait difficile d'exprimer, dit-il dans son procès-verbal du 21 janvier 1841, combien M. Capitaine était déjà aimé dans cette Conférence qu'il avait fondée et qu'il animait de son esprit. La pensée d'une mort si imprévue et si malheureuse pour la Société tout entière, mais pour nous

surtout qui ne faisons que de naître, nous jette dans une profonde tristesse. »

Non moins grande fut l'affliction des familles que le jeune médecin visitait. L'une d'elles fit spontanément le vœu de prier pendant quarante jours pour celui qu'elle vénérait comme son bienfaiteur.

Pierre Olivaint remplaça son ami dans la charge de président ; mais, dès le mois d'avril 1841, sur le point de quitter le collége Bourbon, pour se rendre à Montmirail, il dut renoncer à sa chère Conférence. Les adieux furent touchants ; le président, après avoir exprimé les regrets que cette séparation lui faisait éprouver, engagea ses confrères à conserver toujours cet esprit de charité qui rendait leurs rapports si consolants et si doux. Malgré son absence, il promit « de ne pas être étranger à ces réunions fraternelles dont il emportait dans son cœur le souvenir, de prier pour ses amis et pour leurs pauvres de toutes les forces de son âme, réclamant aussi pour lui le secours de leurs prières. »

L'émotion fut si vive, que tout le monde resta muet et l'allocution de Pierre Olivaint demeura sans réponse. Mais cette involontaire omission fut bientôt réparée par la lettre qu'on va lire :

« Paris, 15 mai 1841.

« Monsieur,

« Dans la séance qui a suivi votre retraite, la Conférence a voulu consigner en son procès-verbal tous les regrets qu'elle en éprouvait et la gratitude qu'elle

conserverait longtemps pour le zèle et le talent avec lesquels vous avez dirigé ses travaux. Soit par respect pour votre modestie, soit par ce qu'il était trop difficile d'exprimer ce que chacun de vos frères avait dans le cœur, tout le monde s'est tu devant vous à la nouvelle de votre démission; mais chacun, rendu à sa liberté, a voulu donner un témoignage de ses sentiments au président qu'il venait de perdre. Devenu votre successeur malgré la plus juste résistance, je trouve un premier adoucissement à mes regrets dans la mission que je remplis en ce moment, et dans la satisfaction que j'éprouve à vous adresser cette lettre au nom de la Conférence. Elle me charge de vous dire qu'elle veut vous rester toujours unie de cœur, de même que votre esprit de charité, vos exemples si édifiants seront toujours présents au milieu de nous. Quant à ce qui me concerne, si les éminentes et rares qualités de mes prédécesseurs ont dû effrayer ma faiblesse et rendre si difficile mon adhésion aux vœux de la Conférence trop bienveillante pour moi, je trouve du moins un guide précieux et les plus sûrs enseignements dans les procès-verbaux que vous lui avez laissés et que je viens de lire avec bonheur.

« Recevez donc, Monsieur, avec le témoignage de gratitude et de regrets dont je suis l'organe officiel, mes sentiments profonds d'estime et de confraternité.

« Devaureix. »

Pierre Olivaint répondit :

« Monsieur,

« Permettez-moi de vous remercier de la lettre si touchante que vous m'avez écrite au nom de la Conférence. Je la garderai comme un dépôt précieux, comme l'un des souvenirs les plus chers de ma vie, comme une obligation aussi de rester uni à votre pieuse phalange dans le service de Dieu. Veuillez, monsieur le Président, vous rendre mon interprète auprès de nos bien-aimés confrères et leur dire avec quel étonnement et quel bonheur j'ai reçu le témoignage de leur amitié trop bienveillante. Je n'oublierai jamais les impressions salutaires que j'ai reçues au milieu d'eux, la confiance désintéressée qu'ils avaient mise en moi, malgré ma faiblesse, le concours qu'ils m'ont prêté jusqu'à la fin, et cette indulgence qui a dicté votre lettre.

« Depuis que je vous ai fait mes adieux je n'ai pu revoir aucune des Conférences de Saint-Vincent de Paul; aussi je ressens dans mon cœur un besoin que rien n'apaise et je comprends mieux que jamais, pendant l'absence, combien nos petites réunions sont douces. *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!*

« Laissez-moi la consolation d'espérer que quelque fois, le soir, avant de vous séparer, vous ne prierez pas seulement pour les frères morts, mais que vous offrirez aussi à Dieu une de vos pensées pour les frères absents, bien tièdes peut-être et bien lâches,

parce qu'ils ne peuvent plus puiser au milieu de vous le zèle et le courage.

« Votre très-humble et très-obéissant confrère en Jésus-Christ et en saint Vincent de Paul.

« OLIVAINT. »

« 17 mai 1841. »

Cette correspondance heureusement sauvée de l'oubli nous fait entrer plus avant dans l'intimité des relations affectueuses que les membres des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul entretenaient avec Pierre Olivaint.

M. l'abbé Lantier, aujourd'hui supérieur général de l'Institut des Frères de Saint Vincent-de-Paul, nous fait aussi l'éloge du zèle intelligent et dévoué de son ami. « Rien n'était plus intéressant, dit-il, plus édifiant que les procès-verbaux de M. Olivaint. Mon bon vieux père venait à la Conférence en grande partie pour les entendre. Ce n'était pas la moindre cause du succès de cette fondation. Avant et après chaque réunion on échangeait quelques mots. C'était de la part de M. Olivaint, l'accueil le plus fraternel, le plus cordial qu'on pût désirer. Uni à quelques amis, il avait entrepris de combattre le respect humain parmi les hommes; et pour cela, ils allaient ensemble communier dans une paroisse désignée d'avance, à une messe où le concours des fidèles devait être le plus considérable. Il me demanda un jour pour le pieux combat, et je lui répondis que je n'étais pas prêt comme cela à communier : « Mais, mon cher ami,

répliqua-t-il, avec l'aimable vivacité qui lui était habituelle, *un chrétien doit toujours être prêt à mourir et à communier.* »

Le R. P. du Fougerais rend le même témoignage. « J'ai eu le bonheur de connaître le P. Pierre Olivaint en 1841, écrit-il, d'abord comme membre, et plus tard comme président de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul. Il y entretenait, sans effort et par sa seule présence, la piété, la vie, l'entrain et la gaieté. Il possédait l'art de communiquer, dans une mesure convenable à chacun, le zèle dont il était lui-même dévoré. Il encourageait les timides, fortifiait les faibles, ranimait les indifférents, et nous électrisait tous.

« Il avait eu, dès le commencement de ce que je ne craindrai pas d'appeler son apostolat, la pensée d'éveiller la foi dans certaines paroisses de Paris où elle paraissait, sinon éteinte, du moins endormie, et, pour cela, il allait avec quelques amis, le dimanche à la messe de huit heures, pour y faire la sainte communion. En voyant ces jeunes gens s'approcher pieusement et modestement de la Sainte Table, les paroissiens toujours assez nombreux à cette messe matinale, s'étonnaient d'abord, puis, faisant un retour sur eux-mêmes, se promettaient de profiter d'un si bon exemple. »

Durant la belle saison, on s'aventurait dans les faubourgs les plus éloignés et jusque dans la banlieue, afin de rappeler la pratique religieuse à ceux qui trop souvent vivent dans une sorte de paganisme.

Ainsi, pour ces généreux chrétiens, la sainte communion n'était pas seulement la source inépuisable de la sanctification personnelle et des consolations les plus pures; elle devenait un moyen apostolique d'étendre le règne de Jésus-Christ et de lui conquérir des âmes.

Pierre Olivaint, qui devait consacrer aux enfants la plus grande partie de sa vie, aimait de préférence l'Œuvre du Patronage des jeunes apprentis, et n'en parlait qu'avec enthousiasme. « L'enfance ! disait-il[1], quoi de plus digne d'attirer notre attention ? Notre divin Maître la faisait venir à Lui, et une des gloires de notre saint patron est de lui avoir ouvert un asile. C'est sur l'enfance que reposent toutes les espérances de l'avenir. Quand nous sommes découragés de nos vains efforts pour ramener à la foi des malheureux, abrutis par l'ignorance et la corruption, quoi de plus naturel que de reporter nos soins sur leurs pauvres enfants ? Chez eux il n'y a aucune prévention à vaincre, aucun vice à déraciner; il s'agit seulement de leur donner un appui, de leur offrir un abri contre les premières tempêtes, de favoriser le développement des sentiments généreux, naturels à leur âge. Cette tâche est douce, et les fruits qu'elle procure, des plus abondants; il est bien plus facile de maintenir dans le bien des cœurs droits et purs, que de conduire à la pratique des vertus chrétiennes des gens depuis longtemps endurcis dans l'oubli de Dieu. Souvent même il advient que les paroles dites pour

1. *Rapport*, p. 84

les enfants profitent aux parents. Ces derniers acceptent plus volontiers un conseil ou un enseignement qui ne leur arrive pas directement, et si leur cœur a besoin d'être touché, il l'est davantage encore des soins donnés à leurs enfants que de ceux dont ils pourraient être l'objet. »

Pierre fut aussi jusqu'à la fin de sa vie l'un des plus ardents propagateurs de la Société de Saint-François-Xavier. Cette œuvre admirable, qui établit entre les ouvriers chrétiens des relations de fraternelle assistance, semblait alors plus redoutable à certains hommes d'État que la franc-maçonnerie et le carbonarisme. De là des paniques ridicules dont la cour elle-même était le théâtre. A ce sujet, le P. de Ponlevoy a raconté dans la Vie du P. de Ravignan, une scène amusante[1]. « Le premier mai 1843, jour de la fête du roi, devant les princes et plusieurs ministres, réunis dans un salon des Tuileries, un important personnage révélait une nouvelle et horrible trame : les souterrains de Saint-Sulpice étaient un dépôt d'armes, *les jésuites* y tenaient un club, et la veille encore le P. de Ravignan s'y était concerté avec ses affidés. » Heureusement un témoin plus fidèle se trouvait là : « J'étais hier à cette réunion, dit une dame de la cour; nous avions une loterie pour les pauvres de la Sainte-Famille. » Elle ajouta avec une naïveté malicieuse : « Il y avait deux ou trois cents ménages bien heureux de gagner une ca-

1. T. I, p. 262.

fetière ou une marmite. » A ce trait il fallut bien rire de ce prétendu complot.

C'est à une solennité semblable que Pierre Olivaint conviait l'un de ses amis par une lettre datée de cette année 1843.

« Cher ami, je t'invite à une fête chrétienne. Nous avons ce soir, dans la chapelle basse de Saint-Sulpice, rue du Petit-Bourbon, une assemblée de nos bons ouvriers. Nous en compterons bien quatre ou cinq cents; plusieurs évêques seront là pour les encourager par leur présence. Je crois que ce spectacle te fera plaisir. Si je ne considérais que moi, je n'oserais pas t'inviter, car je dois faire une lecture; mais quand on veut faire plaisir à un ami, il faut savoir mettre de côté toute fausse modestie, toute timidité, tout mesquin amour-propre. Viens donc, si cela t'est possible.

« Tout à toi d'amitié *in Christo.* »

« Je reçois à l'instant ton petit billet qui me rend heureux. Oui, tu as raison, *je suis sur la montagne.* Tout à l'heure, dans l'Évangile de ce jour, je lisais les paroles de Saint-Pierre à Jésus sur la montagne du Thabor : *Bonum est hic esse.* Seigneur, faisons là une tente pour celui qui vous invoque et qui vous offre son cœur! Tu sais, mon cher ami, comme on juge facilement les choses quand on les voit du haut d'une montagne, comme la vue s'étend loin, comme elle saisit bien l'ensemble! C'est sur la montagne qu'il faut être pour admirer la nature et comprendre ses beautés.

« Il en est ainsi du monde moral, du monde des idées, du monde des intelligences : il faut monter pour aller au ciel. *Bonum est hic esse!* Viens donc et sois des nôtres; nous ne sommes pas perdus dans les espaces imaginaires; placés sur la montagne, nous contemplons de plus près le soleil de l'éternelle vérité, et nous sommes tout pénétrés de sa douce chaleur.

« Encore une fois à toi de tout cœur. »

Le Thabor où se plaisait Pierre Olivaint n'était pas, on le voit, la contemplation stérile et l'amour sans effet. Des hauteurs où s'élève la foi, il descendait sans cesse, par la charité, vers toutes les misères. L'une des plus douloureuses est la maladie, qui condamne le pauvre à l'hôpital. Pierre, au chevet des mourants, fut vraiment l'ange de la divine miséricorde. Un jour, par exemple, allant d'un lit à un autre, il détermina cinquante malades à se confesser et à remplir le devoir pascal.

Une fois au moins par semaine il se rendait à l'hôpital. « Souvent, raconte encore le P. du Fougerais, j'ai eu la faveur de l'y accompagner. Dans ces occasions, Olivaint était admirable de piété, d'esprit et de charité. Que dirai-je de sa patience? A quelles épreuves je l'ai vue soumise! Et pourtant elle ne se démentait jamais. Je me rappelle surtout une circonstance, où elle atteignit un degré vraiment héroïque. S'étant approché du lit d'un jeune mécanicien, très-mal disposé, mais spirituel et railleur, il resta près d'un quart d'heure, sous le feu roulant de ses insolentes

questions, de ses quolibets, de cette verve moqueuse qu'on appelle l'*esprit parisien*, sans donner le moindre signe de mécontentement ou d'impatience, sans se permettre une seule de ces reparties triomphantes dont il avait si bien le secret. A ce mordant persiflage il n'opposa qu'une parole affectueuse, un visage calme et un aimable sourire. Mon sang bouillonnait dans mes veines, on eût dit le sien glacé. Lorsque plus tard je lui témoignai mon étonnement, et quelque peu mon admiration, il se contenta de me répondre : « Notre Seigneur en a bien souffert d'autres ! »

CHAPITRE VII

Zèle persévérant de Pierre Olivaint pour la conversion d'un ami.

Pierre avait un ami, chéri comme un frère, celui-là même qui, durant son absence, avait consolé sa mère et recueilli les dernières paroles de sa jeune sœur. D'éminentes qualités faisaient présager déjà la haute position qu'il s'est faite depuis au barreau et dans les assemblées parlementaires. Xavier était un de ses prénoms : Olivaint se plaisait à l'appeler ainsi, et nous suivrons son exemple.

La conformité de sentiments entre les deux jeunes gens était parfaite, sauf en ce qui touchait à la religion. La généreuse conversion de Pierre et sa vie nouvelle avaient d'abord jeté Xavier dans une pénible surprise; il lui semblait que Dieu lui dérobât son meilleur ami; il se demandait ce qu'allait devenir leur mutuelle affection; enfin, plein d'inquiétude, n'osant exprimer de vive voix le doute qui le tourmentait, il écrivit à Olivaint les lignes suivantes :

« Mon ami, l'ardeur de ta foi, ton austérité extrême nous font redouter, à ta mère et à moi, des conséquences qui nous affligent... Demande-toi bien, je t'en prie, si la résistance que tu rencontrerais dans mon amitié raisonneuse ne te conduira pas à te séparer du contact des non-croyants, quels qu'ils soient. Loin d'être hostile à la religion, je suis disposé à faire tous mes efforts, tu le sais, pour croire à ses dogmes; tu sais aussi qu'une fois arrivé là, j'aurais assez de logique dans l'esprit, pour ne pas me contenter d'une théorie vaine et par cela même coupable. Mais, si cet heureux résultat que je désire n'arrivait pas, alors que feras-tu?... Voilà, mon ami, la question que je t'adresse en tremblant. C'est sur l'avenir que j'ai besoin d'être rassuré, car une amitié dont on prévoit le terme est déjà bien compromise.

« Je ne sais si je me trompe, et cela est possible; car tu vis dans une sphère où je n'ai pas le bonheur d'être ; mais il me semble que ce serait agir avec une charité évangélique que de te rapprocher de plus en plus des amis que tu vois s'écarter, de les ramener par tes conseils, plutôt que de les abandonner à eux-mêmes. L'homme égoïste qui voit faire le mal, laisse le méchant préparer et consommer sa ruine : ce ne sont pas ses affaires. L'homme dévoué, au contraire, lui prodigue ses secours, le retient au bord du précipice, et ne le délaisse pas, tant qu'il reste une lueur d'espoir. Le chrétien serait-il moins généreux que cet homme? »

Pierre Olivaint fut vivement ému. La piété, chez lui, avait transformé l'amitié sans la détruire; pour

aimer Dieu par-dessus tout, il n'en aimait que mieux ses frères. Il répondit :

« Tu as cru un instant que la religion m'éloignait de toi. Tu n'as plus cette pensée, n'est-ce pas ? La religion ordonne l'amour ; mon amitié pour toi n'a fait que s'accroître depuis que je suis entré dans la foi' et plus j'aime Dieu, plus je t'aime. C'est à cause de cela que je serais prêt, avec le secours de la grâce, à donner ma vie pour sauver ton corps, à donner vingt fois ma vie pour sauver ton âme. Vois, cher ami, ce que c'est que la religion catholique! L'amitié perd, en quelque sorte, son privilége : ce que je serais prêt, ce me semble, à faire pour toi, Jésus-Christ nous ordonne d'être prêts à le faire à chaque instant pour chacun de nos frères, pour nos ennemis, comme pour nos amis. »

Et dans une autre lettre :

« Quand tu seras revenu à Dieu, mon bon ami, nous nous trouverons unis, non pas seulement par le charme de cette amitié humaine qui nous lie depuis dix ans, non pas seulement par la convenance de nos esprits et le choix de nos cœurs, mais par la même espérance, le même dévouement au service de Dieu ; nous n'aurons plus véritablement qu'une seule âme, nous ne serons qu'un en Jésus-Christ, et dans l'éternité nous resterons unis encore. »

« .... Je t'aime bien, mon cher ami, notre vieille amitié m'est toujours bien précieuse et bien chère. Si nos esprits ne s'accordent pas encore en tout, nos cœurs ne s'en confondent pas moins dans l'amour du Bien, de la Vérité, de la Vertu, c'est-à-dire dans

l'amour de Dieu qui passe pour nous, n'est-ce pas, avant toute chose. Oh ! tu avanceras, j'en suis sûr; je l'ai encore demandé à Dieu pour toi ce matin, en recevant le Corps et le Sang de Notre-Seigneur. »

Quelque temps après, Pierre se croyait en droit d'écrire à son cher Xavier :

« Depuis le collége, tu as pu trouver de nouveaux amis ; mais, j'ose le dire, aucun d'eux ne t'est plus dévoué que moi, qui m'étais mis avant eux dans ton cœur.... Dans cette lettre que j'ai précieusement conservée, tu me demandais si mes convictions nouvelles changeraient quelque chose à nos rapports. J'espère, mon ami, que le temps t'a apporté la réponse que tu désirais; tu as vu que la foi ne rompt pas les amitiés, quand, comme la nôtre, elles ont eu dès le commencement des sentiments purs et nobles pour base. Mais tu allais plus loin dans ta lettre, mon cher Xavier, et tu me priais en quelque sorte de faire tous mes efforts pour gagner mes amis aux principes que je venais d'embrasser, plutôt que de m'éloigner d'eux, parce que nous n'avions plus les mêmes idées en toute chose.

« Tu me rendras cette justice, que *opportune, importune*, j'ai tâché de suivre sur ce point l'impulsion que tu donnais toi-même à mon zèle. Je ne suis pas lassé de ce rôle, et je ne m'en lasserai jamais; et quand mes amis me repousseraient, je reviendrais toujours à la charge; ils auront, en vérité, bien de la peine à se débarrasser de moi. C'est que je pense que Dieu n'a pas formé en vain les liens qui nous unissent; et s'il devait arriver que ta résistance fût bien

longue, au lieu de t'en accuser, je demanderais à en porter pour toi la peine. »

A ces témoignages d'un dévouement si tendre, Xavier répondit par un cri de confiance et de fraternel abandon : « Convertis-moi, je t'en supplie ; je t'aime et je sens que c'est par ta bouche seule que la vérité peut me venir. »

Et Pierre, tout joyeux : « Ainsi, écrivait-il, mon bien cher ami, mon bon frère, tu comprends notre amitié comme je la comprends moi-même. Dieu n'a permis que nous nous rencontrions dans la vie que pour que nous allions vers Lui en nous tenant ensemble. Nous nous étions éloignés de Lui, l'un et l'autre ; par une grâce que je ne méritais pas, je suis revenu le premier ; il faut maintenant que je t'attire ; tu m'imposes toi-même le devoir de t'aider à franchir le seuil : tu fais toi-même peser sur moi la responsabilité de ton avenir. Ton cœur va au-devant de la foi ; laisse-moi te répondre avec le cœur. C'est l'ami que tu as appelé : entre amis tout va du cœur au cœur, et quand la raison apporte ses preuves, c'est par le cœur qu'elle doit les faire passer. »

Ce que Pierre veut expliquer avant tout, c'est le motif de cette confiance absolue que Xavier met en lui : « Ce n'est pas à l'ami seulement que tu demandes une réponse, c'est à l'ami chrétien. Si j'étais saint-simonien, panthéiste, dévoué à une opinion humaine quelconque, tu ne m'aurais assurément pas dit : « *C'est par ta bouche seule que la vérité peut me venir.* » Pourquoi donc est-ce à l'ami chrétien que tu t'adresses ? Dieu a parlé, tu le sens, et c'est pour cela que tu

as donné le témoignage le plus touchant de ta confiance à l'un de ceux qui vivent dans la foi à sa divine parole.

« Mais encore, pourquoi est-ce à l'ami chrétien que tu t'adresses? Ton âme généreuse, je dirais *naturellement chrétienne*, a depuis longtemps choisi la bonne part; depuis longtemps tu t'es promis dans ton cœur de te consacrer à la pratique du bien et à la vertu; et quand tu as regardé autour de toi quels seraient tes compagnons dans cette route difficile, tu as vu les catholiques fervents et sincères au premier rang; tu as reconnu, n'est-ce pas? que les plus grands dévouements, les mœurs les plus douces et les plus pures, la charité la plus vive, se trouvaient dans ceux qui ont franchement accepté le joug béni du Seigneur.

« Et puis tu as cherché des heureux en ce pauvre monde, et cette fois encore l'Église t'a montré ses enfants, ceux du moins qui aiment Dieu de toutes leurs forces, qui ne savent que le servir et dont le visage respire constamment cette paix inconnue au monde, cette joie pure qui ne peut appartenir qu'à la vérité et à la vertu. »

Comme l'ange gardien, Olivaint ne cessa plus de veiller, avec une sollicitude fraternelle, sur l'âme qu'il voulait sauver. Se décourageait-elle, il était là pour lui prêter son appui. Un jour, Xavier, lui laissant entrevoir le trouble qui l'agitait, avait brusquement interrompu sa confidence, et terminé sa lettre par ces mots : « *Laissons tout cela....* » « Non, non, réplique Olivaint; non, mon cher philosophe;

il y a devant ta conscience une question posée ; c'est en vain que les affaires feront tumulte autour de toi ; tu n'auras de repos, tu ne connaîtras la paix que quand tu te seras sérieusement mis à l'œuvre pour la résoudre.

« *Laissons tout cela*, dis-tu à propos de ce qui se passe dans ton âme. Non, cher ami, ne laissons pas tout cela, ni dans nos lettres, ni dans nos conversations, ni dans nos méditations, ni dans nos prières Tu n'es pas de ceux qui parviennent à s'étourdir. Ton âme veut la vérité, elle veut Dieu : *Vult et non vult !* Quand donc le voudra-t-elle vraiment? Quand donc ne voudra-t-elle plus autre chose? Quand donc sera-t-elle logique dans son désillusionnement ? En poursuivant les pauvres avantages que le monde peut offrir, feras-tu longtemps comme un chasseur dégoûté de la chasse, et qui s'obstine à chasser encore? »

Cependant, Pierre se gardait bien de compromettre, par un zèle intempestif, l'œuvre de Dieu si heureusement commencée. Il savait attendre, et quand Xavier surpris lui demandait la raison de cette circonspection inattendue, le jeune apôtre répondait :

« Dieu m'en est témoin, mon bon frère, je désirais vivement ces causeries intimes dont tu éprouves le besoin et dans lesquelles j'aurais voulu recevoir le fardeau de tes inquiétudes intérieures, pour t'offrir en échange ce qui me rend bientôt la joie quand je suis triste et la paix quand l'âme est troublée; mais je craignais de te presser trop, de te *chanter une antienne importune*, et j'attendais de Dieu les occasions

favorables. Les âmes même les plus franches, ne sont pas toujours prêtes à recevoir les communications de la foi. »

Pierre Olivaint comprenait à merveille que tout son zèle serait impuissant à convertir cette seule âme, si Dieu n'intervenait par sa grâce. C'est ce qu'il s'efforçait de bien faire entendre à son ami : « Une conversion, cher ami, c'est l'entrée de Dieu dans une âme ; c'est le soleil qui fait sentir sa présence. Les hommes ne convertissent pas, les livres ne convertissent pas ; ils peuvent préparer une conversion ; ce sont les moyens dont Dieu se sert quelquefois pour renverser les murailles qui s'opposent à son passage ; mais c'est Lui seul qui prend véritablement la place ; elle ne se rend que quand il se montre ; il n'appartient qu'à Lui d'y entrer en vainqueur. »

La prière était, par conséquent, le plus efficace moyen de gagner à la foi catholique l'ami travaillé par le doute. Pierre ne cessait d'intercéder en sa faveur, et de faire pour lui violence au cœur de Dieu.

« J'ai prié pour toi, mon cher ami, j'ai fait prier pour toi : *Ignoti etiam orant* [1]. Hier, j'ai communié pour toi, j'ai offert pour toi le Corps et le Sang de Notre-Seigneur, et quand j'ai fait la visite à mes malades et à mes mourants, je t'ai associé dans mon cœur à cette œuvre, de sorte qu'elle pût être comptée comme tienne et attirer sur toi des bénédictions. Nous avons ainsi, à ton insu, consolé des âmes affligées, relevé plusieurs courages, déterminé quelques

1. Il n'est pas jusqu'aux inconnus qui ne prient.

vieux pécheurs à se réconcilier avec Dieu, et Dieu même était là qui nous aidait. »

.... « Oui, j'ai prié avec ardeur ; j'ai prié pour que le rayon de la grâce divine qui a un jour illuminé mon entendement, descende aussi sur toi ; j'ai prié pour que Dieu soutienne les bons désirs de ton cœur et qu'il te soit donné de répondre à sa douce influence, et en t'écrivant, je prie encore ; je prie Dieu pour toi, et je dirais presque que je te prie pour Dieu ; car Dieu ne peut s'emparer du cœur de l'homme, sans que l'homme y consente. Au *fiat* du Verbe éternel, les mondes dociles ont jailli du néant ; mais l'homme peut résister à la parole créatrice : en faisant l'homme libre, Dieu l'a fait fort contre Dieu même. »

Peu à peu, Pierre Olivaint s'enhardit jusqu'à demander à Xavier de prier lui-même et de le payer ainsi de retour. Il était alors à Grenoble et l'absence, loin d'attiédir son zèle, semblait en aviver l'ardeur.

« N'es-tu pas heureux de penser, écrivait-il, qu'il y a, à cent cinquante lieues de toi, un frère chrétien qui supplie Dieu de répandre sur toi l'abondance de ses grâces et surtout de te faire rentrer dans le giron de notre Sainte Mère l'Église?... J'ai une belle tête de Christ dans ma chambre. J'aime à jeter les yeux sur elle avant de m'endormir, et souvent je la regarde en pensant à toi et à tous les êtres chéris, à tous les amis dévoués que je reverrai avec tant de bonheur. Prie aussi pour moi, cher ami, ta conversion est à moitié faite. Tu comprendras que je réclame le secours de tes prières et tu ne peux me les refuser.

Soyons unis malgré la distance par cette communion spirituelle de pieuses pensées, par cet élan de nos âmes vers le Ciel où elles vont se rencontrer et se confondre. »

Mais Xavier, s'exagérant la difficulté d'élever, en priant, son cœur à Dieu, trouvait une excuse spécieuse dans les studieuses préoccupations qui l'absorbaient. A quoi son ami se hâtait de répondre :

« Un demi-quart d'heure seulement ravi au trouble des affaires pourrait te valoir devant Dieu de longues heures. Je t'en conjure, laisse Dieu faire en toi ce que tu sembles attendre de moi et ce que l'homme ne peut faire. Ne sois pas de ceux qui n'ont que de stériles désirs, qui conçoivent et qui n'enfantent jamais. Ne te contente pas d'une volonté vague et languissante pour le bien, pour la vertu, pour Dieu, pour le bonheur éternel. Prie beaucoup : la prière est si touchante et si douce ! Que la pensée de Dieu soit toujours présente à ton cœur ; mets une âme dans toutes tes actions ; que toutes tes actions soient en quelque sorte des prières. »

Xavier, docile à ce conseil, s'agenouillait-il un instant, son esprit se révoltait bientôt. Il se relevait découragé, incertain, se disant qu'avant tout il devait étudier à fond la religion catholique, soumettre tous les dogmes, tous les préceptes de l'Évangile, tous les faits de l'histoire sacrée, à l'examen scientifique de sa raison. L'illusion était dangereuse : à cet ingrat labeur la plus longue vie ne suffirait pas. Pierre, avec beaucoup de fermeté et de ménagement, sut faire justice de cette présomptueuse prétention

« Sois long dans ton épreuve, dit-il à son ami. A l'exemple d'un homme dont on me parlait l'autre jour, fais table rase, en quelque sorte, dans ton esprit; chasse avec soin tous ces jugements préconçus dont tu n'as pu encore te rendre compte ; mets-toi à l'œuvre avec bonne foi ; analyse, critique, discute, interroge, arrête-toi longtemps avant de te laisser convaincre ; et après vingt-neuf ans d'efforts constants, comme cet homme très-distingué et très-célèbre de cette ville, auquel je fais allusion, après vingt-neuf ans d'une lutte acharnée contre la vérité, dans laquelle tu lui auras disputé le terrain pied à pied, cherchant, en quelque sorte, à lui démontrer qu'elle se ment à elle-même, après vingt-neuf ans de recherches, tu viendras enfin, conduit par ta conversion tardive, demander au prêtre de répandre sur toi les eaux salutaires de la pénitence, et t'agenouillant devant l'autel, tu lui diras de te donner ton Dieu. »

Puis, se reprenant, et pressant son ami avec cette vivacité et cette énergie qui donnaient à sa parole quelque chose d'irrésistible, il poursuit : « Mais as-tu le temps d'étudier vingt-neuf ans? Es-tu sûr de vivre vingt-neuf ans encore? Crois-tu que Dieu permettrait à tous les hommes de combattre contre lui pendant vingt-neuf ans? A chaque instant la mort peut venir, il faut te presser.... Quel malheur te prépares-tu par tes délais, je ne dis pas seulement pour cette vie, mais encore pour la vie éternelle ! »

Ainsi, ce que Pierre Olivaint condamne avec raison, ce n'est point l'étude consciencieuse de la vérité, il

s'en faut bien! mais l'effort superflu d'un esprit opiniâtre qui cherche la lumière en face du soleil.

« Si tu veux te rendre compte du dogme et de l'histoire, ajoute-t-il, je t'approuve avec empressement.... Il me semble, par ta lettre, que tu ne refuses pas de te rendre aux vérités fondamentales de la religion; tu as peut-être moins à faire maintenant que tu ne crois, pour obtenir leur confirmation scientifique. »

Et aussitôt il s'engage, avec son ami, dans ce champ d'investigations sagement limité. Il lui montre l'inanité des systèmes que l'homme oppose à l'immuable vérité; il lui prouve la divinité de la religion par les vains efforts tentés pour la détruire, par « l'attente inquiète de tant d'âmes que le doute oppresse et qui fixent les yeux vers l'avenir, comme si l'avenir n'était pas dans le passé, comme si le révélateur, le libérateur n'avait pas déjà versé sa parole et son sang!

« Que demandent-ils donc tous ces hommes troublés au dedans d'eux-mêmes, sinon que Dieu leur parle, qu'il dise aussi son mot sur les choses de ce monde auxquelles il ne saurait être indifférent, qu'il dise un peu, lui aussi, ce qu'il pense, pour que sa pensée se place, comme un *criterium* infaillible, au-dessus de tous ces systèmes erronés, de ces élucubrations bizarres qui peuvent satisfaire un jour celui qui les a créées par le travail irrité de son cerveau, mais que l'humanité n'accepte pas. Quand on se met à considérer ce qu'ont produit, à toutes les époques, les efforts de la pensée humaine cherchant sans guide sa destinée et son but dans cette vallée de l'é-

garement où l'on trébuche à chaque pas, cela rabat un peu l'orgueil humain, et l'on finit bien par convenir que la colonne lumineuse qui doit nous éclairer sur la route, ne peut venir de l'homme.

« Quand je n'aurais d'autre preuve de la révélation divine que cette attente malheureuse dans laquelle les hommes languissent, tandis que beaucoup désespèrent, rejetant la vie avec violence, ou s'enveloppant dans leur manteau pour pleurer; quand je n'aurais de la révélation d'autre preuve que ce besoin de l'enseignement divin qui tourmente les hommes de mon temps, je croirais que Dieu a parlé. L'homme a un besoin impérieux que Dieu l'éclaire : cela me suffit, Dieu a parlé ! Quel est l'insensé qui me dira qu'il ne l'a pas fait? La créature, avec un syllogisme audacieux, parviendra-t-elle donc à limiter la puissance du Créateur? »

Outre ces réflexions générales sur la révélation divine, Pierre met toute une apologie du christianisme au service de son ami; et vraiment on s'étonne de trouver, sous la plume d'un jeune homme de vingt-trois ans, un véritable *traité de la religion*, résumé très-exact, très-logique, et parfois éloquent, de ce que les théologiens ont écrit de meilleur sur ce grave sujet.

Nous ne saurions citer intégralement toutes les pages que nous avons sous les yeux; du moins nous voulons en donner ici quelques fragments, dans l'espérance que plus d'un lecteur sera touché de l'écho d'une voix si convaincue.

Au sentiment d'Olivaint, une des preuves les plus décisives de la divinité du christianisme, c'est l'inef-

fable amour que Notre-Seigneur Jésus-Christ témoigne aux hommes dans l'Évangile. Pierre cite à Xavier pour exemple le chapitre xve de saint Jean, verset 10 : « *Si vous gardez mes préceptes, vous demeurerez dans mon amour,* » etc. « Lis cet Évangile, mon cher ami, médite-le. Tant d'amour n'a pu s'échapper du cœur d'un homme. Comment ne seraient-ils pas vrais, ces préceptes d'amour confiés à ceux qui aiment et qui pour récompense recevront l'amour? Les persécutions sont annoncées; mais la fureur des hommes sera douce à ceux qui souffriront pour leur Bien-aimé. »

Il remarque surtout cet accord de la loi chrétienne avec la pratique active du bien et le bonheur. « La vérité en Dieu, dit-il, est inséparablement unie à la sainteté et à la béatitude. L'image du plus grand bonheur et de la plus grande sainteté ayant été retracée par le christianisme, se pourrait-il que la vérité ne fût pas là? Ce qui rend si belle la vie des Saints, c'est qu'on trouve en eux, admirablement unis, la doctrine la plus pure qui ait été prêchée aux hommes, la vertu la plus éclatante et un bonheur auquel on pourrait à peine croire. Ce qui rend si belle l'histoire de l'Église (je la lis en ce moment, mon cher ami, avec ravissement), c'est qu'on peut suivre à travers les temps cette auguste tradition de l'amour, dans lequel la connaissance de la foi, le dévouement et la joie se confondent. »

Puis, quittant le passé pour trouver dans le présent la confirmation de cette belle thèse : « Il y a encore des chrétiens dans le monde, dit-il, et c'est encore dans le christianisme qu'est la vie. Les nouvelles doc-

trines ferment le ciel aux générations, comme si ce n'était pas au ciel que tout progrès légitime doit s'achever. Elles suppriment l'espérance et la vertu, et elles prétendent nous donner le bonheur! »

Non, tous ces vains systèmes qui s'élèvent et s'évanouissent « comme le sable qui tournoie au bord des mers, » ne sauraient satisfaire l'esprit de l'homme; mais par leur fragilité même et leur inconséquence, ils rendent témoignage à la vérité. « Fatiguée de détruire, l'erreur veut bâtir à son tour; ne nous affligeons pas de ses efforts; car, par un dessein secret de Dieu, elle sert elle-même notre cause. Pour avoir une base solide, elle dérobe quelques pierres de notre édifice et les taille à sa manière; mais ceux qu'elle a séduits reconnaissent bientôt dans ses fondements le signe vainqueur de la croix. »

Ce qui, plus encore que la soif de la vérité, attire les âmes à Jésus-Christ, c'est le besoin de dévouement. « Chaque jour, s'écrie le jeune apologiste dans sa généreuse ardeur, chaque jour nous voyons venir à nous de nouveaux frères : les plus dévoués se réfugient dans la patrie des cœurs dévoués, ne pouvant croire plus longtemps à ces apôtres sans mission et sans Dieu, qui ne travaillent que pour la terre et qui nient la vertu. Au seizième siècle, Luther soulevait l'Allemagne : saint François Xavier, au nom de l'Église, répondait à ses attaques par le triomphe de l'amour; il renouvelait les merveilles des temps apostoliques, et des millions d'hommes se convertissaient à sa voix. De même aujourd'hui encore l'Église est ardemment combattue, mais seule encore

elle peut être fière de ses œuvres et de ses fruits. Qui se dévoue dans le monde? Le sang chrétien ne cesse de couler pour le salut des âmes; la France fournit des martyrs au Tonquin; la *Propagation de la foi* porte aux contrées les plus éloignées l'obole que le plus pauvre consacre au service du Seigneur; les filles de saint Vincent de Paul, à Smyrne, étonnent l'Orient par l'humilité de leur tranquille courage; l'Arabe les salue comme des apparitions célestes. Le midi n'oubliera pas la charité de nos évêques pendant les inondations.... Je serais infini, si je te racontais ce que font à Paris des jeunes gens du monde; j'en connais quelques-uns qui, l'année dernière, ont empêché plus de cent cinquante suicides. Le christianisme seul est la vie, parce que là seulement se trouve la vertu, le bonheur et la doctrine qui les enfante. »

Le cœur de Pierre Olivaint, au spectacle de cette fécondité merveilleuse de l'Église, déborde de joie. « Nous touchons à une grande époque; la foi en Jésus-Christ projette au loin sa bienfaisante lumière sur les temps qui vont venir, et nos adversaires eux-mêmes le reconnaissent. Dubois (de la Loire-Inférieure) disait, il n'y a pas longtemps, à un élève de l'École normale : « Mes sentiments sont bien connus (je te reproduis fidèlement le sens de ses paroles), j'ai toujours combattu le catholicisme; mais je ne puis me le dissimuler, il se prépare pour lui un siècle aussi beau et plus beau peut-être encore que le treizième. »

Élevé, comme Pierre et avec lui, dans une atmos-

phère de doute et d'incrédulité, Xavier avait peine à croire au surnaturel, à l'intervention de Dieu dans les affaires de l'humanité, et par-dessus tout au miracle et à la prophétie. Il insiste donc pour qu'Olivaint lui écrive sur ces deux derniers points, et celui-ci se rend son désir avec autant de simplicité que de zèle.

« Jésus-Christ, dit-il, est le lien de l'Ancien et du Nouveau Testament ; Jésus-Christ attendu, Jésus-Christ donné, voilà les deux grands faits des Écritures. Ou promis ou reçu, c'est Lui seul à qui tout se rapporte. Les prophéties et les miracles ne servent qu'à l'annoncer et à prouver sa venue. »

Suit l'histoire des principaux livres de la Bible, et particulièrement du Pentateuque, dont il démontre l'authenticité ; il cite à l'appui de la vérité du récit mosaïque les travaux des principaux savants modernes. Il invoque le témoignage des traditions primitives des plus anciens peuples, et indique l'accord des cosmogonies antiques avec les principaux dogmes du christianisme. « Que je te plains, mon cher ami, dit-il à Xavier, de n'avoir pas le temps d'apprendre la religion ! Que de trésors de grâces et de consolations sont perdus pour toi ! L'étude comparée des traditions te paraîtrait si intéressante et si belle ! Ton cœur se porterait plus facilement vers Dieu ; tu baiserais bientôt avec transport ce livre où le genre humain reconnaît ses titres au céleste héritage, devant lequel la science s'incline et que les Juifs n'ont pas conservé avec une fidélité si opiniâtre sans un dessein manifeste de la Providence. » Puis, après une analyse remarquable des principales prophéties

messianiques, Pierre ajoute : « Tout cela c'est la prophétie ; mais, tu le vois bien, la prophétie c'est l'histoire ; c'est le peuple juif et c'est l'Église. »

L'homme, souvent rebelle au raisonnement, résiste difficilement à l'autorité d'un grand exemple. Historien, Pierre propose à son ami un illustre historien pour modèle.

« Tu as sans doute entendu parler de Hurter, l'ancien président du consistoire protestant de Schaffouse, le célèbre historien d'Innocent III, qui a passé plus de vingt ans à compulser les annales du moyen âge, pour écrire avec impartialité la vie de ce grand pape si sévèrement jugé par le protestantisme et la philosophie. Au commencement de juin de cette année (1844), Hurter fit une visite au Saint-Père, qui lui demanda s'il n'aurait pas bientôt le bonheur de le compter au nombre de ses enfants. Hurter résista à cette voix douce et paternelle. Mais quelques jours après il alla voir un vénérable religieux de l'ordre des Théatins qui, le prenant entre ses bras et le serrant contre son cœur, lui adressa une touchante parole de l'Écriture dont voici le sens : « Pourquoi tardes-tu à suivre la voie du Seigneur? Tu attends à demain, mais peut-être il n'y aura pas de lendemain pour toi. » Il y eut un lendemain pour Hurter, et ce fut le plus beau jour de sa vie. Résolu d'obéir enfin à la grâce qui le pressait depuis longtemps, il fit demander au pape quel jour il pourrait abjurer ses erreurs; et le 21 juin, fête de saint Louis de Gonzague, ce vieillard à cheveux blancs, ce savant illustre s'avançait à la sainte Table pour y recevoir son

Dieu. La sérénité, la paix, un ineffable bonheur, rayonnaient sur sa bonne figure allemande et de douces larmes coulaient de ses yeux. »

Et tirant aussitôt de ce récit la conclusion pratique :

« O mon ami, s'écrie Pierre, ô mon cher François Xavier ! Cette histoire ne dit-elle rien à ton cœur ? Comment peut-il supporter plus longtemps le vide où il s'agite avec tant d'inquiétude ? N'es-tu pas enfin convaincu que le monde ne te suffit pas ? Ton cœur n'est-il donc pas plus grand que le monde ? Quand donc le soleil splendide de la vérité brillera-t-il à tes regards ? Quand donc connaîtras-tu ce tressaillement d'amour de Dieu que j'éprouve rien qu'en t'écrivant, rien qu'en essayant de te dire combien il est aimable, combien il est digne que nous l'aimions par-dessus toute chose ? En finissant ma lettre je prie encore pour toi. Oui, je dépose ici une prière que j'adresse au bon Dieu pour mon ami, une prière que j'adresse à mon ami pour le bon Dieu. »

Ainsi, Pierre Olivaint, après avoir éclairé l'esprit, s'efforçait de toucher le cœur de Xavier, d'exciter sa générosité, de le prémunir aussi contre toute vaine crainte. Quels plus nobles motifs de conversion, que de revenir à Dieu par amour pour les hommes, par dévouement à sa famille, à son pays, par zèle à servir toutes les nobles causes ! Olivaint sait, par sa propre expérience, qu'à vingt ans il est rare qu'on hésite en face du sacrifice réclamé au nom de tels intérêts. Voilà pourquoi il évoque continuellement, dans ses religieuses exhortations, l'image de la France, le souvenir des parents et des amis.

Xavier était avocat ; il aspirait à la vie politique. Pierre, à l'exemple de saint Ignace, ne cesse de lui répéter ce mot que nous trouvons, en *post-scriptum*, au bas d'une lettre d'affaires : « Xavier, Xavier ! une seule chose est nécessaire : *unum est necessarium*.... »

Mais, en même temps, donnant un but plus élevé aux légitimes ambitions de son ami : « N'est-ce pas, s'écrie-t-il dans un élan d'enthousiasme, n'est-ce pas qu'un avocat chrétien, qu'un député chrétien peut être plus que tout autre un homme vraiment utile à son pays ? N'est-ce pas que si nos députés étaient chrétiens et nos lois chrétiennes, la France serait plus heureuse ? N'est-ce pas que toutes les théories humaines, que toutes les utopies de nos jours seraient impuissantes à régénérer le monde, et que le catholicisme seul le peut ? Tu es déjà assez chrétien pour me répondre *Oui*, de toute la force de ton âme. En hâtant ta conversion déjà décidée dans ton cœur, associe donc tes efforts à ceux des hommes qui veulent se dévouer. Il y a là des sentiments dans lesquels nous nous sommes rencontrés bien des fois. Dis-moi donc pourquoi je ne puis pas entendre les noms de France et d'Église ; sans éprouver je ne sais quelle agitation extraordinaire qui me transporte comme un soldat prêt à monter à l'assaut. Est-ce une de ces illusions qui s'emparent quelquefois à dix-huit ans d'un jeune homme ? Toutes mes réflexions, toutes mes études en religion et en histoire me confirment trop dans ces pensées acceptées dans un jour que je bénis, pour que je croie me tromper en mettant là ma vie tout entière.

« Je ne fais pas allusion à un dessein que je nourris

dans mon cœur et auquel j'impose silence jusqu'au jour où Dieu me permettra de l'accomplir. Sa vigne est partout et, si nous avons la bonne volonté, la sainte besogne ne manquera pas. »

Pierre et Xavier, dès qu'il était question de dévouement, s'entendaient à merveille.

« Ne me disais-tu pas l'autre jour, mon ami, qu'un avocat chrétien, s'il avait en même temps le talent et le courage de ses convictions, aurait facilement pour le bien une grande influence et que mieux que personne il pourrait exercer un fécond prosélytisme? Et moi, je me rappelais, en t'écoutant, ces paroles du roi Agrippa à saint Paul enchaîné qui plaidait devant lui sa cause : « Peu s'en faut, ô Paul, que vous ne me « persuadiez d'être chrétien [1]. » N'est-il pas vrai, mon cher ami, que tu as formé quelquefois ce vœu dans ton cœur? Puis d'autres vœux sont venus qui ont détourné tes regards du côté du monde, et Dieu a été oublié une fois de plus. Il te conviendrait bien cependant, mon cher avocat, d'avoir Dieu pour client, et sa cause est assez belle....

« Mais sans parler de cette influence qu'il te serait peut-être donné d'avoir sur de grandes assemblées, crois-tu que Dieu n'attend pas quelque chose de toi dans ta famille? Les succès que tu as obtenus t'élèvent au-dessus des tiens, ils te regardent déjà comme un homme supérieur, comme un oracle : ils seront ce que tu seras toi-même ; leurs enfants, leurs petits-enfants hériteront de ton ouvrage. Que tu veuilles ou

1. Act., XXVI, 28

non, mon cher ami, dans ta position, tu n'as pas seulement la responsabilité de toi-même.

« Pourquoi nos amis restent-ils où ils en sont? Hélas! je n'ai pas l'intention de t'adresser un reproche : je veux t'éclairer, non t'affliger. Sans doute ce n'est pas toi qui les as éloignés de la foi ; mais c'est toi en grande partie, à ton insu même, qui les empêches de revenir. Ton exemple autorise en quelque sorte les petites résistances qu'ils trouvent en eux à la conversion que Dieu réclame ; car tu es *la solidité* de notre petit cercle, il ne faut pas te le dissimuler. Tant que *ta solidité* (c'est ainsi que Louis XIV appelait Mme de Maintenon pour rendre hommage à la fermeté de sa raison), tant que *ta solidité* ne se remuera pas et ne décidera pas qu'on peut marcher sans être déraisonnable, nos pauvres amis resteront en arrière. »

Ce qui retenait Xavier, c'était moins encore le doute de l'esprit, que l'appréhension dont le cœur était saisi en face des obligations d'une vie pratiquement chrétienne : avec son habituelle franchise, il n'en faisait pas mystère à son ami, qui lui répondait :

« Ne permets pas que la crainte d'avoir des devoirs positifs et difficiles à remplir porte ton esprit à nier la vérité, quand tu n'as plus le courage de *la faire.* Il y a là un sophisme dont un homme de cœur doit rougir.

« Le maigre te fait de la peine. Iras-tu pour un plat de lentilles sacrifier ton éternité?... Eh quoi! faire dépendre l'éternité d'un plat de lentilles, n'est-ce pas souverainement ridicule? — Le bon sens ne se

révolte-t-il pas...? Mon ami, ne t'en déplaise, ce n'est pas le bon sens qui repousse l'observation du maigre ; mais il y a dans cette pratique un acte d'obéissance, un acte de pénitence, un acte public de foi, et la chair répugne à la pénitence; l'orgueil se soulève contre l'obéissance dans les petites choses comme dans les grandes; le respect humain, cette lâcheté de cœur, aime mieux cacher les convictions que de les faire paraître. Conviens-en, mon cher ami, l'orgueil, la chair, le respect humain, voilà les vrais ennemis de cette pratique du maigre, et la tactique est assez habile de mettre le bon sens seul en avant. Si quelque chose à mes yeux justifie l'institution des jours maigres, c'est la répulsion qu'elle rencontre, c'est la guerre que l'on nous fait sur ce point. Eh bien, je suis enchanté quand on se moque de moi à cause de mon plat de lentilles! Dieu merci, j'espère ne rougir jamais de Jésus-Christ, mon divin maître, et si la nature, trahissant en moi la foi et la grâce, faisait monter à mon front une honteuse rougeur, j'espère bien, en la méprisant, en m'humiliant au fond du cœur, passer outre bravement! »

Un peu plus tard, Pierre invitait de nouveau son ami à combattre de front le respect humain.

« Oh! acceptons la bienheureuse souffrance, la bienheureuse insulte qui nous vient des ennemis de Dieu! Nous avons été créés à l'image de Dieu et le péché a altéré en nous les traits de la représentation divine. C'est en rendant notre vie conforme à celle du Christ que nous pourrons restaurer en nous l'impression du sceau divin. Aimons donc le mépris, la

raillerie. Soyons généreux avec Dieu : Il l'a été assez avec nous! Que nous importe le jugement des hommes, quand Dieu est en cause?

.... « Tu es ambitieux, mon cher ami, et moi aussi je suis ambitieux. Tu veux être grand avocat, et moi je veux devenir un saint. Tu te donnes bien de la peine pour acquérir cette gloire qui passe et qu'ont eue abondamment tant d'autres qui ont brillé avant toi et dont il n'est plus question, ou dont on ne parle que pour élever au-dessus d'eux les réputations nouvelles. La gloire où j'aspire, mon cher ami, est plus éclatante et plus durable, et je mets en lieu bien plus haut et plus sûr mon ardeur et mes espérances. Il faudra bien un jour en rabattre, et dire avec tristesse le fameux verset de l'Écriture : *Ergo erravimus*[1]*!* Et moi, qui veux entrer dans la voie douloureuse, qui prétends mépriser la richesse et les sens, qui ne demande à Dieu qu'une chose, de renoncer à tout pour le posséder seul, de tout souffrir pour lui prouver mon amour, de combattre sans relâche et jusqu'à la fin au dernier rang, s'il le veut, pour glorifier son saint nom, je sais déjà, par une douce expérience qui me dédommage bien au centuple de tous les sacrifices, je sais déjà que je ne me suis pas trompé, je jouis déjà de l'objet de mon ambition dans sa plénitude! »

Puis se comparant à cet ami dont la situation était déjà fort belle selon le monde :

« Ah! mon ami, je le dis sans orgueil, je suis plus heureux que toi, plus avancé que toi. Oui, ma position

1 Nous nous sommes donc trompés.

selon le monde est bien triste à côté de la tienne. Tu es déjà honoré, envié, fêté, exalté. Et moi, je suis relégué dans un coin, dédaigné, bafoué, quelquefois regardé avec pitié comme un de ces pauvres fous qu'on ne peut guérir; je suis *aplati*, en un mot. Eh bien, quand tu serais le premier avocat de France, le premier avocat du monde, je ne changerais pas avec toi ; car j'ai dans ma solitude, dans ma misère, un trésor qui supplée tous les trésors, un ravissement de l'intelligence et du cœur qui va bien loin au delà de ce que donne au philosophe l'incertitude de ses systèmes; je sens alors, moi aussi, une profonde pitié, mais charitable et qui se répand en prières, non en mépris, pour ceux qui n'ont pas su choisir la bonne part en acceptant le joug béni du Seigneur. Quand nous sommes ensemble sais-tu ce que j'éprouve? Ne te fâche pas, je ne le dis pas par orgueil. Je m'estime supérieur à toi, non pas certes par mon esprit, par ma science, par ma valeur personnelle; là-dessus je baisserai pavillon tant que tu voudras et devant qui tu voudras. Mais si je pose la main sur ton cœur, mon pauvre ami, je sens qu'il souffre, qu'il hésite, et le mien ne tremble pas. »

A cette parole si élevée, si convaincue, si chaleureuse et qu'anime souvent le souffle de la grande éloquence, Xavier s'était loyalement rendu et la démarche décisive, la confession, était résolue en principe. Il ne s'agissait plus que de trouver un confesseur. Lequel choisir? Tel passait pour austère, tel autre ne l'était pas assez. Le démon était habile à suggérer de futiles prétextes, et, par suite, à faire ajourner le saint devoir. Instruit par une récente ex-

périence, Pierre abrégeait les délais en proposant lui-même à Xavier le confesseur qu'il jugeait lui convenir. Il l'adressait au P. de Ravignan, « à cause de sa gravité et de son autorité. » Mais cela même arrêtait le nouveau converti. Olivaint lui parlait alors de M. Desgenettes dont il lui faisait ce vivant portrait : « C'est ce qu'on appelle *un bon homme*, et en même temps un homme éminemment saint. Il n'est pas nécessaire que tu le connaisses, que tu lui sois présenté. Vas-y familièrement, tu seras bien reçu. Il a des lumières abondantes, et Dieu, par l'intercession du Très-Saint Cœur de Marie, a répandu tant de grâces autour de lui et sur ceux qui l'approchent, que j'apprendrais avec bonheur que tu fusses allé le voir. »

Xavier, cependant, remettait de jour en jour la visite proposée. Et son ami de revenir à la charge.

« Pourquoi n'irais-tu pas voir quelqu'un des directeurs de Saint-Sulpice, M. Mollevaut[1], M. Boyer, par exemple? Ce sont des prêtres d'une science profonde qui te donneraient la nourriture que tu réclames. Ou bien, je pourrais te mettre en relation avec

1. M. Mollevaut, prêtre de Saint-Sulpice, longtemps supérieur de la Solitude, directeur éclairé et prudent, fut le guide d'un grand nombre de jeunes gens du monde. C'est lui qui détermina la vocation religieuse du P. de Ravignan. L'auteur de sa vie, parlant de l'affection que ce saint prêtre avait pour les Ordres religieux, lui rend un témoignage que nous consignons avec reconnaissance et bonheur. « Les Pères Jésuites lui étaient particulièrement chers, et c'est par troupes qu'il envoyait les jeunes gens au noviciat de Montrouge. » — « Je puis dire, écrivait M. Mollevaut lui-même, que personne plus que moi ne chérit et ne vénère les Pères Jésuites; j'en ai donné et j'en donnerai toujours des preuves; *personne plus que moi n'est Jésuite de cœur.* » (*Vie de M. Mollevaut*, p 258.)

M. Frère, que tu connais assez sans doute pour qu je n'aie pas besoin de t'en parler. Écris-moi pour m'apprendre ta résolution ; j'attends ta réponse avec impatience.... »

« Ne tarde pas davantage, je t'en prie. Tu as trouvé la simplicité de l'esprit, va chercher la pureté du cœur. Persuade-toi bien qu'il ne faut pas être chrétien à demi. Tu n'as pas le droit d'élever la voix pour défendre le catholicisme, si tu refuses de te soumettre aux devoirs qu'il impose. Mais tu sais cela mieux que moi ! »

Un jour enfin Pierre eut la joie de conduire Xavier à l'église de Notre-Dame des Victoires. Ce fut comme une marche triomphale ; le captif volontaire s'avançait au milieu de quelques amis intimes qui formaient l'escorte. En les voyant venir, le vénérable M. Desgenettes s'approcha d'eux, et frappant amicalement sur l'épaule de l'heureux converti : « Courage, dit-il de sa voix mâle, courage ! nous sommes onze millions d'associés à prier pour vous. »

Telle est l'histoire d'une des plus belles conquêtes d'Olivaint. Il était rare qu'on résistât longtemps à la grâce qui, par la bouche d'un tel ami, parlait un langage si affectueux et si pressant. Tôt ou tard il fallait céder ; comme François Xavier, on rendait volontiers les armes à ce nouvel Ignace.

CHAPITRE VIII

Montmirail. — Education du jeune Georges de la Rochefoucauld-Liancourt. — Concours d'agrégation.

Le professeur du collége Bourbon, malgré les brillantes perspectives qui s'ouvraient devant lui, n'avait pas oublié sa résolution d'embrasser la vie religieuse. Pour surmonter l'obstacle qui l'arrêtait, il lui fallait mettre la vieillesse de sa mère à l'abri du besoin et constituer une sorte d'aisance durable à celle qu'il aimait au point de ne lui préférer que Dieu seul. A ce prix, il concilierait le devoir d'un bon fils et la fidélité à la vocation divine. Mais comment réaliser ce projet? La Providence intervint.

Le représentant d'une des plus anciennes et des plus nobles familles de France, M. le duc de la Rochefoucauld-Liancourt, voulant donner un précepteur au plus jeune de ses fils, offrit à Pierre Olivaint ce poste de confiance. L'enfant avait treize ans; il arrivait à cet âge où, pour se former, l'esprit a besoin d'une instruction solide et le caractère d'une plus forte disci-

pline. Il s'agissait de consacrer trois ou quatre années à un seul élève et de sacrifier une position, sinon plus honorable, du moins plus indépendante. Mais, d'autre part, avec une libéralité de grand seigneur, le duc s'engageait à reporter sur la tête de Mme Olivaint, à titre de rente viagère, la partie la plus considérable des honoraires dévolus au précepteur. Pierre vit, dans ces arrangements, le côté providentiel, et en y souscrivant, il mit encore en pratique l'adage favori de son amour filial : *Rien pour moi*, *tout pour ma mère*.

Dieu, qui le destinait à devenir un maître éminent, voulait qu'il connût par expérience et pût sagement comparer l'éducation privée et l'éducation publique, avec leurs inconvénients et leurs avantages. Plus tard, l'autorité de ses conseils sera d'autant plus grande, qu'ils s'appuieront sur des souvenirs personnels.

Pierre passa trois années à Montmirail. Ce pays, si riche en antiquités nationales, offrait au professeur un champ d'investigations curieuses ; en le parcourant avec son élève, il y trouvait en abrégé presque toute l'histoire de France. Là, sur les ruines d'une *mansio* romaine, s'était dressée la forteresse féodale qui, à son tour, avait fait place à la somptueuse demeure encore pleine de la splendeur des Gondi, des Louvois, des la Rochefoucauld, tandis que les plaines environnantes gardaient la mémoire d'une des batailles suprêmes de Napoléon.

Mais c'était surtout à la piété du chrétien que s'offraient, dans le passé comme dans le présent, d'admirables souvenirs. Là, avait vécu le bienheureux

Jean de Montmirail, surnommé l'*Humble*, seigneur de la contrée, intime ami de Philippe-Auguste, parfait chevalier, chrétien parfait, dont la douce figure illumine le moyen âge. Au dix-septième siècle, saint Vincent de Paul, l'hôte du château, l'apôtre du pays, avait passé en faisant le bien, et naguère encore, le vénérable abbé Legris-Duval, par son zèle et sa charité, était apparu après les désastres de la Révolution, comme un autre *M. Vincent.*

Ces saints personnages, que Pierre prenait pour modèles, avaient exercé, au même lieu, les mêmes fonctions que lui. Saint Vincent, précepteur des trois fils de M. de Gondi, l'abbé Legris-Duval, précepteur du vicomte Sosthènes de la Rochefoucauld-Doudeauville, s'étaient dévoués, dans l'humilité, à l'éducation chrétienne de petits enfants, et c'était leur chambre même qu'Olivaint avait le bonheur d'habiter.

On pouvait dire du château de Montmirail ce que l'empereur Charles V, royalement reçu par François II, comte de la Rochefoucauld, disait du château de Verteuil : « Qu'il n'était jamais entré en maison qui sentît mieux sa grande vertu, honnêteté et seigneurie que celle-là. »

Pierre Olivaint y arriva pour voir mourir le vertueux duc de Doudeauville, qui, le 2 juin 1841, achevait une carrière toute vouée au service de la France et au soulagement des malheureux[1].

1. Étant ministre de la maison du roi en 1824, M. le duc de Doudeauville s'imposa le devoir de présider toutes les séances où s'examinaient les requêtes des pauvres solliciteurs. Un jour que, tourmenté

Cet homme généreux n'avait pas fait des ingrats, et Pierre Olivaint put voir la population entière de Montmirail et des villages voisins se presser aux funérailles de leur bienfaiteur.

« Dans le vieux château, habitait l'aïeule octogénaire que tous abordaient avec vénération. L'âge n'avait pas altéré ses traits réguliers, nobles, imposants, il n'avait fait qu'ajouter à la majesté de ce beau visage.... » Ainsi parle de Mme de Doudeauville quelqu'un qui l'avait bien connue[1]. Modèle accompli des douces vertus qui font le charme du foyer, elle avait mérité d'être appelée dès son vivant la *sainte Duchesse*. Elle groupait autour d'elle trois générations, parmi lesquelles la mort, en passant, avait laissé bien des vides[2].

de la fièvre, il s'épuisait à ce labeur, on le pressait de s'abstenir : « Il n'est pas nécessaire que je me porte bien, dit-il, mais que les malheureux n'attendent pas. »

1. *Vie de la duchesse de Doudeauville*, p. 317. (Paris, Lecoffre, 1877.)

2. Mme la duchesse de Doudeauville, descendante de Louvois, avait épousé, en 1779, le vicomte de la Rochefoucauld-Surgères, auquel elle apportait en dot, avec la terre de Montmirail, le duché de Doudeauville. De cette union naquirent deux enfants : un fils, le vicomte Sosthènes de la Rochefoucauld, qui s'unit, en premières noces, à la fille unique du duc Mathieu de Montmorency, et une fille, mariée à M. de Rastignac et morte saintement dès 1802. Mme de Rastignac laissait une fille qui devint l'enfant chérie de son aïeule et épousa M. François de la Rochefoucauld-Liancourt. M. Sosthènes de la Rochefoucauld-Doudeauville eut six enfants, dont les deux aînés, MM. Stanislas et Sosthènes, eurent pour précepteur un pieux ecclésiastique, M. Bernier. D'autre part, M. François de la Rochefoucauld-Liancourt eut trois fils : M. le duc de la Rochefoucauld, M. le duc de la Roche-Guyon, et le *comte Georges*, l'élève de Pierre Olivaint. Ce dernier mourut à trente-trois ans. En 1841, le château de Montmirail réunissait autour de la sainte duchesse les membres des deux familles de Doudeauville et de Liancourt.

Ses petits-enfants et son arrière-petit-fils Georges écoutaient avec avidité les récits de l'aïeule, alors aveugle, et qui trouvait sa consolation dans cette société charmante. « La bonne grand'mère rappelait ses souvenirs afin de les instruire sans les ennuyer. Elle avait beaucoup d'histoires à raconter, des histoires de la Révolution palpitantes d'intérêt, mais dans lesquelles elle s'effaçait toujours, pour faire ressortir ses parents, amis et serviteurs, et surtout l'action de la Providence. On était suspendu à ses paroles; elle entremêlait son récit de réflexions courtes, mais incisives, à la portée du petit auditoire, faisant comprendre l'utilité de savoir se servir soi-même, d'apprendre à se contenter de peu, et combien il importe d'être prêt à tout événement. On l'interrompait par mille exclamations : Vous avez vu toutes ces vilaines choses!... souffert tout cela[1]!... »

Pierre Olivaint, en présence de cette femme vénérable qui semblait ne plus appartenir à la terre ni au temps, sentait son âme s'élever plus facilement vers Dieu. Comme les enfants, mais pour d'autres motifs, il recherchait la conversation de Mme de Doudeauville. Celle-ci parlait si bien de Dieu et de ses saints! Elle racontait avec tant de charmes comment, s'appuyant sur une ancienne amitié qui avait uni au collége des Jésuites son père, le marquis de Montmirail et Alphonse de Liguori, elle avait autrefois écrit à ce dernier pour lui demander ses prières, et avait reçu de lui le petit livre des *Visites au Saint-Sacrement*, relique fidèlement

1. *Vie de la duchesse de Doudeauville*, p. 306.

conservée. Elle aimait surtout à s'entretenir de sa maison de *Nazareth*, fondée pour l'éducation des jeunes filles, auprès de la vieille église de Montléan ; là, reposaient les restes de sa chère enfant, Mme de Rastignac. Ou bien elle faisait l'éloge de M. Legris-Duval, ce véritable *Mentor chrétien*, du P. Roger, vieil ami de la famille et saint directeur de la duchesse, dont la mort récente (1839) avait laissé un si grand vide à Montmirail ; et plus discrètement du vénérable P. Varin, parce qu'il vivait encore. Pierre prenait d'autant plus de plaisir à l'entendre que tout ce que disait la sainte duchesse répondait mieux aux secrètes aspirations de son cœur[1].

Dans cet intérieur chrétien, le jeune précepteur ne fut pas sans rencontrer quelques épreuves. « C'était une peine sensible pour lui de quitter d'importantes études pour répéter à un enfant les rudiments de la grammaire.... Habitué à la discipline du collége, il essayait en vain d'y astreindre son jeune élève, qu'il écrasait un peu de sa supériorité.... Enfin, nous dit un très-perspicace témoin, ce qu'il dut souffrir est immense : il eut besoin pour le supporter d'être soutenu par son désir de la vie religieuse et par son amour filial[2]. »

1. « L'antique manoir qui avait été honoré par le séjour prolongé de saint Vincent de Paul, l'était alors par un futur apôtre et martyr. M. Olivaint, précepteur de M. Georges, commençait avec une gravité modeste et un dévouement intelligent sa belle mission auprès de la jeunesse.... Un tel caractère avait bien vite conquis l'estime et l'admiration de la pieuse duchesse, et lui-même éprouvait en sa présence le respect que produit la sainteté. » (*Vie de Mme de Doudeauville*, p. 309.)

2. Notes de Mme la duchesse de la Rochefoucauld-Liancourt, sur le P. Olivaint.

Mais Pierre Olivaint sut profiter des difficultés de sa position nouvelle pour avancer dans l'esprit de sacrifice et de dévouement. Il prit pour patron de ses vaillants efforts son prédécesseur saint Vincent de Paul. A son exemple, pour mieux sanctifier l'âme dont il devait compte à Dieu, il mit tous ses soins à se sanctifier lui-même. Chaque soir il descendait, par un escalier secret, du château au sanctuaire de l'église ; un saint prêtre[1], devenu son intime ami, arrivait de son côté au pieux rendez-vous, et souvent Georges, voyant son précepteur disparaître, courait sur sa trace et venait s'agenouiller auprès de lui. « Leurs veilles devant le Dieu du tabernacle, inconnues du monde, donnaient aux anges le secret de leurs vertus, surtout de leur inépuisable charité. Chaque fois que je monte ou descends les degrés de cet escalier, nous écrit M. le doyen de Montmirail[2], mon cœur est ému à la pensée des Vincent de Paul, des Legris-Duval, des Olivaint, qui, si souvent, quittant la chambre où tous trois habitèrent, descendirent et montèrent cette échelle mystérieuse, comme les anges de Jacob. »

Parfois Pierre et son pieux ami se concertaient pour faire ensemble l'*adoration nocturne* du saint Sacrement. On les surprit, un matin, agenouillés sur les dalles du chœur et prosternés le front contre terre.

La ferveur qu'Olivaint puisait à la source même, dans le cœur de Jésus-Christ, se communiquait à

1. M. l'abbé d'Hennezel, alors vicaire, plus tard curé de Montmirail.
2. M l'abbé O. Quittat.

tous et particulièrement à son jeune élève. « Ses soins pour initier mon fils à toutes sortes de bonnes œuvres, dit la duchesse de la Rochefoucauld-Liancourt, et pour lui apprendre à les pratiquer, eurent les plus heureux résultats; ils ont fait ma joie et font maintenant ma consolation. »

C'est ainsi qu'avec le concours de son élève il fonda à Montmirail une association de jeunes gens, sous le patronage de saint Louis de Gonzague, dont les membres, durant le mois de juin, se réunissaient chaque soir pour chanter des cantiques et réciter des prières.

Tous les deux aussi parvinrent, au prix de grands efforts, à créer et à maintenir prospère une conférence de Saint-Vincent de Paul dans cette petite ville de 2000 âmes. « Dès son début, dit Pierre Olivaint[1], elle comptait une vingtaine de membres et visitait une trentaine de familles. Elle a institué depuis (c'est-à-dire dans l'intervalle d'une année) une école d'adultes pour les ouvriers, qui réunit le soir quarante élèves, dont les progrès et les dispositions les remplissent de joie. »

Georges de la Rochefoucauld, nommé vice-trésorier, prenait si bien au sérieux son titre, que la caisse de la conférence n'était jamais vide. Quand il avait épuisé sa bourse, il recourait à sa mère ou à son aïeule, et Pierre Olivaint inscrivait alors à l'avoir des

1. *Rapport de la Société de Saint-Vincent de Paul*, p. 55. — Cette Conférence fut fondée vers la fin de juillet 1841, deux mois après l'arrivée d'Olivaint.

pauvres « le don d'une personne qui ne veut pas être connue, mais que ses bienfaits trahissent. »

On lit, dans l'histoire de saint Vincent de Paul, que dans une mission qu'il donnait à Montmirail (1618), un hérétique jusqu'alors obstiné se convertit tout à coup, convaincu par ce simple et invincible raisonnement : « Je vois maintenant que le Saint-Esprit conduit l'Église romaine, puisqu'on y prend soin de l'instruction et du salut des pauvres villageois, et je suis prêt à y entrer quand il vous plaira de m'y recevoir. »

Pierre Olivaint et son élève renouvelèrent au même lieu cette apologie de la foi par la charité.

Un jour que tous deux faisaient leur tournée charitable aux environs de Montmirail, ils entendirent des gémissements sortir d'une pauvre cabane. Ils y entrent aussitôt et s'arrêtent, profondément émus, devant un spectacle navrant. Une malheureuse femme, paralysée de tous les membres, était étendue sur un grabat, dévorée par les mouches qui remplissaient sa misérable demeure. Pierre se met aussitôt à l'œuvre; aidé de Georges, il chasse ces hôtes incommodes, fait pénétrer l'air pur et la lumière dans l'affreux réduit, remet partout un peu d'ordre et de propreté, et consolant affectueusement la pauvre malade, il lui laisse les premiers secours. Durant longtemps tous les deux continuèrent à la visiter.

Pierre Olivaint avait encore plus de compassion des misères de l'âme que de celles du corps.

C'était vers la fin de son séjour à Montmirail. Un jeune homme, contrôleur des contributions indirec-

tes, vint à tomber malade de la fièvre typhoïde, et au bout de quelques jours était réduit à l'extrémité. Pierre avait eu occasion de le voir plusieurs fois et lui avait toujours témoigné beaucoup de sympathie. A la nouvelle du refus qu'avait essuyé le vicaire de la paroisse qui s'était présenté pour visiter le malade, Olivaint vole aussitôt au secours de cette âme exposée à la perte éternelle. Mais à peine au seuil, il est arrêté par la mère du mourant qui lui déclare sèchement qu'il est impossible de voir son fils.

« Madame, dit le charitable jeune homme, je ne demande qu'à le voir un instant; c'est mon ami. — Monsieur, je ne laisse entrer personne; je vous remercie de votre visite, et l'en avertirai. — Je vous en supplie, madame,... je ne lui dirai rien, je ne ferai que lui serrer la main, et ce sera en votre présence. »

Un nouveau refus lui interdit l'entrée. Alors le solliciteur, joignant les mains : « Madame, dit-il d'une voix pleine de larmes, faut-il que je me jette à vos genoux pour obtenir la grâce de voir un seul moment mon pauvre ami? » Tout fut inutile, Pierre dut retourner au château. Mais ses prières au pied de l'autel eurent plus d'efficace que ses discours. La nuit qui suivit cette pieuse démarche, le prêtre enfin fut appelé près du malade et put lui administrer les derniers sacrements.

Pendant cette longue lutte entre la mère impitoyable et l'ami dévoué, une jeune fille était là, dans le vestibule, qui voyait et entendait tout. C'est elle-même qui naguère en fit ce récit touchant. « Je fus-

dit-elle, si émue de cette scène que je ne saurais oublier jamais ces supplications, ces larmes.... Pour la première fois je compris alors le prix d'une âme et ce qu'un prêtre doit souffrir, lorsqu'il se voit repoussé à cette heure critique où se décide le sort éternel. »

Une autre fois, Pierre apprit que le pasteur d'une paroisse voisine, oubliant ses austères devoirs, menait une vie peu édifiante. Comme il arrive presque toujours, la rumeur populaire avait exagéré le mal, sans que personne osât avertir ce prêtre de ce qui, dans sa conduite, pouvait causer le scandale.

Olivaint, après avoir prié Dieu, se rendit à ce presbytère, réclama le ministère du curé, et après s'être confessé lui-même : « Monsieur, dit-il en se relevant, vous venez de me rendre un service dont je veux vous témoigner ma reconnaissance, en vous disant la vérité. » Alors, avec une modeste franchise, il répéta ce que le bruit public répandait d'injurieux sur le compte de cet ecclésiastique, et celui-ci, profondément touché, lui promit d'enlever aussitôt tout prétexte à la calomnie.

De tels faits sont vraiment dignes de la vie des saints.

Un bon vieillard, longtemps président de la Conférence de Montmirail, disait naguère, les larmes aux yeux : « Ah ! quel bien M. Olivaint faisait à la paroisse tout entière ! Son départ a été une perte irréparable. »

« Quand il rencontrait de petits enfants, raconte une sœur de Saint-Vincent de Paul, il leur donnait

un sou à chacun, pour qu'ils fissent le signe de la croix, et il profitait de l'occasion pour leur apprendre à le bien faire et leur dire quelques bonnes paroles. »

« Plusieurs autres personnes âgées, déclare M. le curé de Montmirail, au seul nom du P. Olivaint qu'elles ont connu autrefois, s'accordent à dire : « Oh ! le saint jeune homme que c'était ! Il menait déjà la vie d'un jésuite, et M. Georges, à son exemple, vivait comme un petit jésuite aussi. Mais M. Olivaint était si modeste qu'il aurait fallu le suivre de près pour savoir tout le bien qu'il accomplissait. »

Mais, de tous les témoignages, le plus précieux et le plus autorisé est encore celui de Mme de la Rochefoucauld-Liancourt. « Ses progrès dans la vertu, dit-elle, furent prompts ; son abnégation devint complète ; il chercha à se rapetisser, à s'humilier, à s'anéantir. Il se soumit jusqu'à demander à un prêtre bien au-dessous de lui comme capacité, s'il ne devait pas s'efforcer de cacher entièrement son esprit et de ne montrer qu'une sorte de nullité. »

Et après avoir parlé du « travail d'abnégation et d'anéantissement qui se fit dans l'âme et le cœur du P. Olivaint dès son entrée dans cette Compagnie où l'on semble prendre une nouvelle naissance, j'en fus bien frappée, ajoute-t-elle, quand je le revis à Vaugirard après de longues années, et encore davantage, quand je le retrouvai à la rue de Sèvres. Il était mille fois meilleur encore, plus doux, plus suave, plus compatissant, plus lumineux ; toutes ses qualités semblaient avoir acquis un degré supérieur Hélas ! la récompense ne fut que trop prompte ! »

Avant de mourir, la duchesse, désirant perpétuer par un symbole expressif, le témoignage de sa religieuse estime, fit placer, dans la chambre réservée depuis deux siècles aux précepteurs, pour faire pendant au portrait de saint Vincent de Paul, le portrait du P. Olivaint.

Telle était la vie édifiante du jeune précepteur au château de Montmirail. Quand l'hiver le ramenait avec son élève à Paris, il y continuait son humble vie de travail et de dévouement. Chaque semaine il conduisait Georges à l'hôpital Necker, et tous deux parcouraient la salle des blessés pour y distribuer des consolations et des secours. Souvent ils dirigeaient leur promenade vers l'hospice des Frères de Saint-Jean de Dieu, dont la famille de la Rochefoucauld était la providence, ou vers quelque patronage de jeunes ouvriers.

Ainsi, à la ville comme à la campagne, le maître et le disciple consacraient ensemble plusieurs heures du jour à la piété, à l'étude, à la charité.

Au mois de septembre 1842, Pierre Olivaint profita d'un séjour de quelques semaines à Paris pour affronter le concours d'agrégation, épreuve difficile que sa santé longtemps chancelante l'avait contraint d'ajourner[1].

1. On sait que le concours d'agrégation se fait entre les candidats déjà munis du diplôme de licenciés pour obtenir une chaire dans les premiers lycées de l'État. L'agrégation spéciale d'histoire consistait alors en trois compositions écrites (histoire ancienne et moderne, géographie comparée) et en des épreuves orales, prolongées durant plusieurs jours ; les épreuves consistaient à faire, après quelques heures de préparation, *une leçon* sur le sujet proposé et à répondre à toutes

Bien qu'il fût dès lors résolu à quitter l'Université pour embrasser la vie religieuse, il lui parut bon de se munir d'un diplôme qui pourrait plus tard, dans l'enseignement libre, avoir quelque utilité.

La préparation immédiate de cet examen lui imposa le plus rude labeur. « Je le vois encore, raconte un ami qui lui donnait l'hospitalité au collége Stanislas, — je le vois encore rédigeant sa leçon sur Grégoire VII, avec ses notes en colonne, d'une écriture courante et abrégée, sorte de sténographie appropriée à sa rapide conception. La nuit qui précéda l'épreuve, il resta seul, de longues heures, acharné à ce travail très-pénible, mais très-bon et très-opportun. »

Grégoire VII! Il y avait bien quelque chose de providentiel dans le prétendu hasard qui lui assignait un tel sujet à traiter, devant un auditoire d'élite, dans une circonstance aussi solennelle. Dès l'École normale, Pierre Olivaint s'était épris d'une vive admiration pour ce puissant réformateur de l'Église, ce défenseur intrépide des droits du Saint-Siége contre les usurpations des Césars allemands. L'éloge de l'illustre pontife, prononcé par un professeur de l'Université en pleine Sorbonne, allait être, dans sa bouche, une profession de foi d'autant plus formelle, que l'adversaire qui, la leçon terminée, devait argumenter en sens contraire, était un protestant génevois, homme de talent et d'une conviction ardente[1].

les difficultés produites soit par les autres concurrents, soit par les juges du concours. Cet examen particulièrement sévère décide du sort des candidats et du rang assigné aux nouveaux agrégés.

1. M. Bonnet, qui depuis s'est fait un nom dans son parti, surtout

Olivaint avait lu et soigneusement analysé les principaux monuments que l'érudition moderne a multipliés au sujet du grand pape; mais il avait insisté de préférence sur les témoignages des historiens protestants, tels que Eichorn, Raumer, Voigt, etc.

Le concours eut lieu sous la présidence de M. Saint-Marc Girardin; l'auditoire était relativement nombreux et très-attentif. Après que Pierre Olivaint eut brillamment développé sa thèse, l'antagoniste porta aussitôt ses coups sur le point qui offensait plus particulièrement ses préjugés protestants, le célibat ecclésiastique. Mais le champion de l'Église romaine défendit l'honneur du sacerdoce avec tant de savoir, de vigueur, d'à-propos et d'éloquence, que M. Saint-Marc Girardin, se faisant l'interprète de tous, mit fin aux débats par cet éloge : « Monsieur, lui dit-il, ce serait abuser de vous que de vous laisser parler davantage. *Nous venons d'entendre la vertu plaider la cause de la vertu.* »

Pierre, reçu le premier à l'agrégation d'histoire, se réjouit humblement d'un succès qui tournait à la gloire de Dieu et de son vicaire. Mais loin de s'endormir sur ses lauriers, il songea un instant à subir une nouvelle épreuve, et à passer sa thèse de docteur ès lettres.

Dès le 14 novembre il écrivait à son ami Henri : « Je te remercie, mon cher ami, d'avoir reçu avec tant de joie et de bonne amitié les nouvelles de mon con-

par la publication des lettres de Calvin, et ses écrits à la louange du prétendu réformateur.

cours. Je songe, il est vrai, au doctorat; mais je ne suis pas encore fixé sur le sujet que je traiterai. J'ai pensé à Bessarion et au concile de Florence; à saint Justin le philosophe, à saint Grégoire le Grand, à saint Vincent de Lérins; peut-être m'arrêterai-je à saint Justin pour la grande thèse. Tu m'as bien souvent donné de bons avis; je te demande encore si tu n'aurais pas à l'esprit quelque belle question qui pourrait me convenir et mettre fin à mes incertitudes. Tu comprends que je cherche à développer quelque vérité catholique. »

Puis, faisant allusion à la mort récente de l'infortuné Théodore Jouffroy, que lui racontait son ami : « Je juge facilement par ta lettre, poursuivait-il, que tu es toujours bon chrétien. Pour moi, mon cher ami, je ne suis pas devenu philosophe. Depuis que j'ai eu le bonheur de revenir à Dieu, et tu as bien contribué pour quelque chose à ce retour, il me semble que j'ai été *comme un wagon qui a trouvé les rails et que rien n'arrête plus.* »

CHAPITRE IX

L'attrait de la persécution. — Entrée de Pierre Olivaint dans la Compagnie de Jésus.

Tandis que Pierre Olivaint, par la prière, le travail et le dévouement, achevait, dans le monde, l'apprentissage de la vie religieuse, la guerre contre l'Église, un moment assoupie, se rallumait de toutes parts avec plus d'acharnement que jamais. On ne pardonnait pas aux catholiques de revendiquer la liberté de l'enseignement, et par tous les moyens on s'efforçait d'étouffer leurs réclamations importunes.

Un mot d'ordre fut donné, qui parcourut aussitôt la France entière ; il ne fut bruit partout que des empiétements du clergé et des dangers que les évêques faisaient courir à la société moderne. Les jou naux se remplirent de diatribes contre le *parti-prêtre*, et bientôt, comme il arrive presque toujours, un seul cri résuma toutes les calomnies et toutes les colères : *les Jésuites hors la loi !*

« Lancer le nom des Jésuites à travers ces débats,

le faire retentir avec éclat dans les chaires de l'enseignement officiel et dans la presse révolutionnaire, braquer ses batteries sur un seul corps pour atteindre l'Église elle-même sans trop de risque et de scandale, c'était le fait d'une habileté vulgaire que nos ennemis ont rarement dédaignée et qui leur a souvent réussi. Par là on réveillait les haines assoupies des plus mauvais jours de la Restauration, on obsédait de mille fantômes les imaginations voltairiennes, on réchauffait le zèle du Gallicanisme parlementaire [1].

Mais par là aussi on indignait les cœurs généreux et on les poussait à prendre parti pour les persécutés.

Pierre Olivaint connaissait les Jésuites ; il connaissait également leurs ennemis. Depuis longtemps il fréquentait cette maison de la rue des Postes, dénoncée aux fureurs populaires, comme naguère Montrouge et Saint-Acheul [2]. D'intimes relations l'unissaient avec « ces moines » dont un lettré délicat disait : « Qu'ai-je affaire de vos vertus, si vous m'apportez la peste [3] ?.... » Son nom sans doute avait été plus d'une fois écrit sur le carnet des espions payés pour s'introduire furtivement dans l'église ou dans les parloirs et signaler les personnes qu'ils y rencontraient.

1. Le P. Ch Daniel, *Lettre à M. Guizot sur un chapitre de ses Mémoires*.

2. La *Revue de Paris* (7 septembre 1843) publia un long et calomnieux article, intitulé : *La maison de la rue des Postes*.

3. *Journal des Débats*, 10 mars 1845.

Plus on prodiguait l'insulte à ceux qu'il aimait, et plus il sentait croître sa sympathie pour eux.

Certains procédés odieux révoltaient sa délicatesse. N'avait-on pas proposé aux élèves de Charlemagne, son collége, pour sujet de plaidoyer : *Arnauld attaquant les Jésuites et défendant l'Université*, éternelle déclamation à laquelle s'exercent encore aujourd'hui les rhétoriciens et les stagiaires ! Le palais Mazarin retentissait de discours académiques où la justice et la vérité n'étaient pas moins outragées que dans les chroniques et les feuilletons [1]. Le *Juif Errant* enrichissait scandaleusement un romancier et des journalistes. Au Collége de France, Quinet et Michelet rivalisaient de zèle et d'habileté pour travestir l'histoire et les règles de la Compagnie de Jésus. Une jeunesse passionnée se donnait rendez-vous au pied de leur chaire, la plupart venant applaudir, quelques-uns protester.

Durant l'hiver de 1843, Pierre Olivaint qui habitait Paris avec son élève, eut souvent l'occasion d'assister aux scènes tumultueuses auxquelles donnaient lieu périodiquement les leçons des deux professeurs. Un jour, racontait-il plus tard, Quinet devait faire scandale, à propos de l'inquisition d'Espagne ; il l'avait annoncé, et les auditeurs s'apprêtaient à saisir, dans l'histoire du passé, de malignes allusions aux querelles présentes. Avertis de ce qui se tramait, Pierre

1. Deux fois en six mois les Jésuites servirent de thème aux amplifications littéraires d'illustres académiciens : le 30 juin 1842, c'était M. Villemain, le 8 décembre de la même année, M. Mignet, qui faisaient preuve de ce facile courage.

et quelques autres jeunes gens courageux parvinrent à prendre place au premier banc de l'amphithéâtre, en face de l'orateur. Silencieux et graves, ils n'entendaient d'ailleurs protester que par leur présence et leur attitude déterminée. C'en fut assez ; à leur vue, Quinet, qui les connaissait pour la plupart, resta quelques instants sans mot dire ; puis, il tira de sa poche une leçon de rechange, préparée à tout événement, une leçon bien sage, tout à fait inoffensive sur Christophe Colomb. — « Voilà donc, disait Pierre Olivaint à ses amis, sur le seuil du Collége de France, voilà donc la bravoure et la conviction de ces hommes ! Pour les déconcerter, il suffit que quelques catholiques se présentent le front haut devant eux ! »

A mesure que la lutte devenait plus vive, Pierre Olivaint s'y mêlait avec plus d'ardeur.

Les défenseurs du bon droit dans les rangs desquels il prenait place, n'avaient, il est vrai, pour eux ni le nombre, ni la faveur des puissants, ni les applaudissements de la foule. D'autre part, il se rencontrait pour blâmer ce qu'on appelait leur zèle indiscret, des hommes d'une prudence excessive, prêts à faire la part du feu pour sauver la maison, à jeter Jonas à la mer pour apaiser la tempête, à sacrifier en un mot les Jésuites, sous prétexte de ne pas compromettre dans leur impopularité les autres religieux, le clergé, l'Église elle-même.

Pierre estima plus sages et plus généreux les chrétiens qui, suivant l'exemple des évêques, soutenaient de leur sympathie le bataillon posté à l'avant-garde. En

toute rencontre il prit parti pour la Compagnie de Jésus persécutée ; il étudia de plus près son histoire, pour y trouver des armes contre la calomnie ; il s'identifia peu à peu avec elle, heureux d'avoir part aux outrages qu'elle supportait avec joie pour le nom de Jésus. Bientôt, il se sentit pressé par ce mystérieux attrait des âmes fortes pour les bonnes causes trahies et un moment perdues. — « Peut-être la persécution vous attend, avait-il écrit au P. Lacordaire dès 1839, et je ne souffrirai pas avec vous. » La persécution sévissait d'un autre côté, et il se retournait vers elle, et qui sait s'il n'entrevoyait pas au delà, comme un but possible et désiré, le martyre ?

Combien de vocations datent du même temps et s'expliquent par la même cause ! « Il y avait quelque chose dans l'air, nous écrit un ami d'Olivaint qui marcha peu après sur sa trace ; c'était comme un courant d'attraction vers la Compagnie de Jésus. Et qu'est-ce donc qui s'éveillait en nous ? *L'attrait de la persécution dirigée contre elle.* A cette grande pensée, voler à la défense de l'Église et de la France en péril, s'unissait dans nos cœurs le désir ardent de consoler ceux qui souffraient pour la justice, de les consoler par la plus significative des adhésions, en confondant notre destinée avec la leur et en vouant au service de la cause sainte qu'ils défendaient notre vie et nos personnes. »

Il ne nous est malheureusement pas donné de suivre, dans l'âme d'Olivaint, les progrès de cette détermination généreuse, pas plus que nous ne pouvons marquer l'instant précis où elle avait pris naissance.

Presque rien dans ses notes intimes ou dans sa correspondance ne nous révèle les phases de ce travail intérieur qui se poursuivit pendant quatre années environ. Il n'en reste pas moins certain que le motif principal de son choix fut bien celui qu'on nous signale : l'*attrait de la persécution*, la passion du dévouement, cette sainte folie qui « nous fait prendre à faveur extrême et singulier honneur les affronts, les calomnies, vitupères et opprobres que le monde nous fait, et quitter, renoncer, rejeter toute autre gloire, sinon celle qui procède du bien-aimé crucifix[1]. »

Peu après son entrée dans la Compagnie de Jésus, Pierre écrivait à un intime confident : « C'est ici le poste à tenir, puisqu'il est attaqué de la sorte. Nos adversaires, en y portant leurs grands coups, nous indiquent eux-mêmes l'endroit à défendre : *c'est le camp d'Israël.* »

Il s'engagea donc volontaire, par vaillance de cœur, et dans le même sentiment héroïque dont il fut, vingt-cinq ans plus tard, la glorieuse victime.

C'est ce qu'atteste encore la lettre suivante adressée, au mois de janvier 1845, à un ancien élève de l'École normale, alors au noviciat. Ce message était confié à un autre camarade d'école, proche parent de Pierre Olivaint, et qui partait à son tour.

« Mon cher Frère,

« Encore un normalien qui prend la fuite ! Ph***,

1. Saint François de Sales *Traité de l'amour de Dieu*, livre XI, chap. XIX.

qui te porte ma lettre, est bien heureux d'avoir déjà pu te suivre. Tu as choisi la bonne part et depuis longtemps tu me fais envie. Mais bientôt peut-être il me sera aussi donné de prendre le même chemin. Ma seule pensée, mon seul désir, depuis bien des années déjà, c'est de me consacrer tout à Dieu, et *il me semble que la haine dont les Jésuites sont l'objet, au lieu de m'effrayer, excite mon ambition et mon courage.* Prie pour moi, mon cher ami, afin que bientôt la liberté me soit rendue, afin que je devienne un bon et fidèle religieux et, s'il plaît à Dieu, un fervent Jésuite.

« J'ai bien des excuses à te faire. J'ai laissé autrefois sans réponse une lettre bien bonne et bien affectueuse que tu m'avais écrite quand j'étais à Grenoble. Je ne sais vraiment plus maintenant pourquoi je ne t'ai point répondu, mais ce que je sais, c'est que ce n'était pas indifférence à ton égard. Le souvenir que j'ai emporté de toi en quittant l'École m'a toujours été précieux, et j'ai senti que je t'aimais encore davantage, quand, cédant à la grâce, tu as pris le chemin de Saint-Acheul et d'Issenheim. Attire-moi, mon cher ami, par tes vœux et tes prières ; que nous soyons encore à l'école ensemble, mais cette fois à l'école de l'humilité et de l'obéissance, de la pauvreté évangélique, de la chasteté bienheureuse, de la charité et du zèle qui font les apôtres. Le bon Dieu nous a fait trop de grâces dans la première école où nous nous sommes rencontrés, pour ne pas nous en accorder de nouvelles et de plus précieuses dans ce saint noviciat où nous devons l'avoir lui-même pour Maître. Que nos anciens amis deviennent, s'ils

le veulent ou s'ils le peuvent, professeurs de facultés, recteurs même et grands mandarins; pour nous, serviteurs de Jésus-Christ, au milieu des fatigues et des souffrances, sous le poids des opprobres dont fut abreuvé le Sauveur et qu'on n'épargne point à ceux qui osent encore porter son Nom, nous n'aurons rien à leur envier; et peut-être, à son dernier jour, plus d'un d'entre eux appellera le pauvre jésuite pour lui demander le bonheur, la paix et la réconciliation avec Dieu. J'ai pensé plus d'une fois, mon cher ami, à saint François Xavier apprenant à ces docteurs superbes qu'il avait laissés en Europe, combien le joug du Seigneur est doux, combien il vaut mieux s'attacher à son service que de vivre pour soi-même dans les joies coupables de l'égoïsme et de l'orgueil.

« Prie donc pour moi, mon cher Ch.... Un mot d'encouragement de ta part me ferait du bien. Notre ami Ph. .. te dira où en sont mes affaires.

« Si nous nous mettions tous à prier de tout notre cœur nous parviendrions peut-être à gagner Pitard.

« Tout à toi de cœur, *in corde Jesu.*

« OLIVAINT. »

La grande et définitive résolution que Pierre avait prise le rejetait au milieu des mêmes difficultés qui l'avaient arrêté une première fois. Comment parviendrait-il à vaincre les résistances et les pleurs de sa mère? Sans doute, trois années de travail et de sacrifice avaient payé sa rançon; l'éducation de Georges de la Rochefoucauld s'achevait et laissait le précepteur libre de tout autre lien que de celui de sa ten-

dresse filiale. Grâce à lui, sa famille était désormais à l'abri de la pauvreté; ce devoir d'un bon cœur avait été admirablement rempli.

Malgré tout, une lutte cruelle se livra dans son âme entre son amour pour sa mère et son amour plus grand pour Dieu!

Ce furent encore et à plusieurs reprises des scènes douloureuses qui rappelaient ce que saint Jean Chrysostome a raconté de lui-même, quand sa mère l'enchaînait dans ses bras et le retenait captif sur son sein[1]. Mme Olivaint ne comprenant rien encore à la magnanime détermination de son enfant, pleurait, suppliait, s'indignait.... Pierre, comme il disait à ses confidents, *tâchait de la préparer un peu*, laissant pressentir son dessein, plutôt qu'il ne s'en ouvrait entièrement. Mais il n'était pas, humainement parlant, de préparation possible. Un digne ami de la famille, M. Bouillet, mal inspiré par une affection pourtant bien sincère, combattait de nouveau pour la mère contre le fils. Il avait même imaginé un expédient pour tout concilier : « Si vous voulez absolument entrer dans les ordres, mon ami, disait-il à Pierre, que ne restez-vous du moins dans l'Université comme M. B***?... » C'était un ancien diacre qui avait repris la vie laïque.

Loin de nous la pensée de censurer avec rigueur les résistances d'une mère inconsolable. Voir de

1. *Etenim ubi illa subodorata est id me consilii inire,... in lacrymarum fontes prorupit, verba etiamnum adjiciens, quæ me plus lacrymis illis omnibus ad misericordiam pertraherent....* (*De Sacerdotio*, lib. I.)

belles espérances, longtemps nourries, s'évanouir soudain, perdre un fils affectueux, assidu, prévenant : une telle perspective irritait une âme que la foi n'éclairait qu'imparfaitement encore. Abraham, pour obéir à l'ordre divin, eût immolé son fils; mais cet héroïsme, au dire du poëte,

Dieu ne l'aurait jamais exigé d'une mère.

Le poëte oubliait que Jésus-Christ l'imposa lui-même à sa propre mère au pied de la croix.

Un jour viendra que Mme Olivaint comprendra mieux ce touchant mystère, et, pour l'amour de Dieu, sacrifiera son fils, comme Marie sacrifiait Jésus; alors elle verra que toute chose tourne au profit de ceux qui acquiescent généreusement à la divine volonté. Ce fils qu'elle croyait perdu, n'aura jamais été plus tendre, ni plus efficacement dévoué; jamais il n'aura mieux été la providence sensible de sa mère qu'après la séparation douloureuse; il restera jusqu'à la fin la consolation de ses vieux jours et apparaîtra près du lit de la mourante comme l'ange des espérances immortelles.

Ceux qui disent, comme Pierre Olivaint : *J'ai pris Jésus pour mes parents*[1], savent bien que leurs parents sont dès lors adoptés par Jésus. Avant de mourir au monde, ils imitent le divin Crucifié qui confiait sa mère à saint Jean; ils remettent leur famille aux mains de Dieu, et Dieu daigne les accueillir en répétant la suave parole de l'Évangile : « Voilà

1. *Journal des Retraites,* t. Ier, p. 211.

donc ma mère, et mon frère, et ma sœur[1]. » Ainsi se confondent et se complètent les deux amours qui semblaient se combattre, l'amour naturel des parents et l'amour surnaturel du Père céleste. Rien n'est sacrifié de ce qui est légitime ; tout est sanctifié dans cet holocauste de la piété filiale.

Pierre Olivaint, impuissant à faire pénétrer de telles pensées dans le cœur violemment troublé de sa mère, lui prodiguait les effusions de sa tendresse et revenait même pour la consoler à des ébats et à des caresses d'enfant. « Il faut cela à ma pauvre mère, » disait-il à ses amis, un peu étonnés des scènes charmantes et naïves dont ils étaient parfois témoins. On aurait pu lui répondre : Il vous le faut à vous-même. « Son cœur, en effet, écrit un de ses intimes, s'échappait tout entier par ce seul côté : c'était vraiment un cœur de petit enfant pour sa mère. »

Et ce cœur aimant souffrait une peine indicible. Chaque plainte, chaque cri de douleur qu'arrachait la vague menace d'un prochain départ, lui faisait une cruelle blessure; mais il ne faiblissait pas. Déjà il éprouvait ce double sentiment si bien exprimé plus tard : « Comme je ne comprendrais pas mon amour pour ma mère, si je n'étais prêt à tout souffrir pour elle! Et je prétendrais, sans la souffrance, prouver mon amour à Dieu[2] ?

Enfin le consentement maternel fut arraché, et Pierre, tout en compatissant à la douleur de celle

1. Luc, VIII, 21.
2. *Journal des Retraites*, t. Ier, p. 203.

qu'il chérissait tant, ne put néanmoins dissimuler sa joie.

C'était vers la fin de l'année 1844 ; il se disposa dès lors au départ et ne fit plus mystère de sa grande détermination. « Au moment de dire adieu à ses amis, à ses vieux amis, » il voulut leur laisser de bons conseils et d'affectueux souvenirs. Il écrivait à l'un d'eux : « Je t'envoie une petite image de saint Stanislas, avec une des paroles les plus simples et les plus touchantes de l'Évangile : *Si scires donum Dei*[1] ! Je t'en prie, mon cher ami, lis ce beau chapitre de l'Évangile. C'est un de ceux assurément dont « la simplicité parle le plus au cœur, » selon la parole de Rousseau, et où la divinité du Sauveur se fait le plus délicieusement sentir. *Si scires donum Dei !*... Que de vœux je forme pour toi en redisant cette parole ! Puisses-tu me dire bientôt comme les hommes de Samarie à la Samaritaine : *Jam non propter loquelam tuam credimus; ipsi enim audivimus et scimus quia hic est vere Salvator mundi*[2]. Ah ! si tu pouvais encore lire, mais à genoux, mais en priant, le VIe et le XVe chapitre de saint Jean, par exemple.... *Si scires donum Dei !*...

« Je ne pourrai t'aller voir demain soir. Je le regrette bien, puisque c'était pour moi une occasion

1. *Si vous connaissiez le don de Dieu !* C'est ce que disait Notre-Seigneur à la Samaritaine, dont saint Jean raconte la ravissante histoire, au chapitre IV de son Évangile.

2. « Désormais ce n'est plus sur votre parole que nous croyons; car nous l'avons nous-mêmes entendu, et nous savons que Celui-ci est vraiment le Sauveur du monde. »

de voir aussi ma chère et bonne petite mère. Dis-lui bien que j'en suis très-fâché, parce que je l'aime de tout mon cœur.... Mais dimanche prochain m'irait assez, pour une petite réunion comme la petite mère le désirait. Il y aura sans doute moyen d'arranger les choses de manière qu'après déjeuner je puisse aller à Notre-Dame entendre le P. de Ravignan. Si cependant, pour faire ce plaisir à ma mère et à toi, il fallait manquer la conférence, je ne demande pas mieux. Mets-toi donc, bien cher ami, tout à ton aise.

« J'ajoute à l'image de saint Stanislas deux petites prières que je te conjure de mettre aussi dans ton livre et de dire quelquefois à mon intention, comme aussi pour le salut de ton âme : l'une, le *Memorare*, est celle que Ratisbonne avait consenti à dire à la sollicitation de M. de Bussières, et tu sais par quelle grâce il a été récompensé de cet acte de bonne volonté ; l'autre, est le *Suscipe* de saint Ignace, admirable consécration de l'être tout entier à son Seigneur et à son Dieu : c'est en quelque sorte ma prière favorite et je la dis je ne sais combien de fois chaque jour. Je la confie, ainsi que le *Memorare*, à la mémoire de ton cœur, à ton amitié pour moi, à ton amour pour Dieu, à ta bonne volonté, à ta foi naissante. C'est que je crois à ce que dit saint Thomas : que Dieu, plutôt que de permettre la perte de l'homme de bonne volonté, lui enverrait un de ses anges. Puisse la jeune fille qui t'est destinée venir à toi comme un ange de Dieu !

« Tout à toi, bien cher petit ami, tout à toi; je

t'embrasse de tout mon cœur en Jésus-Christ, l'ami des amis, le maître des maîtres. »

Plus approchait l'heure de la séparation, plus les parents et les amis de Pierre Olivaint lui témoignaient leur vive inquiétude. Jamais, en effet, les Jésuites n'avaient été plus violemment attaqués. Le célèbre procès d'Affnaer était l'objet des plus odieux commentaires, et cet habile escroc, convaincu d'avoir indignement volé ses bienfaiteurs, devenait le protégé des ennemis de la Compagnie de Jésus, leur allié et leur héros[1]. Olivaint suivit avec un vif intérêt les péripéties de cette affaire. A plusieurs reprises, par des billets que nous avons sous les yeux, il sollicita la faveur d'assister, avec Georges de la Rochefoucauld, aux débats qui allaient se dérouler devant la Cour d'assises[2]. Le voleur patronné par la presse révolu-

1. Jean-Baptiste Affnaer, Belge de naissance, condamné pour banqueroute frauduleuse dans son propre pays, vint à Paris chercher fortune. Sa famille était fort honorable ; il dissimula ses nombreux méfaits, mit en avant le nom de parents dont il était la honte, et fut reçu par charité à la maison de la rue des Postes. Abusant de la confiance du Procureur, il enleva l'argent destiné aux Missions et se sauva en Angleterre. Revenu à Paris au mois de juin 1844, il trouva jusqu'à des apologistes de son vol. Mais il n'en fut pas moins jugé, flétri et condamné les 8 et 9 avril 1845.

2. « Le procès d'Affnaer, celui qui a volé les Jésuites, arrive bientôt. Je m'adresse à toi pour que tu me procures le moyen d'y assister avec Georges. » — « Je regrette bien, cher ami, que tu ne sois plus rédacteur de la *Gazette des tribunaux ;* car je sais que tu aimes la justice avant toute chose et tu n'aurais pas cherché à faire du scandale comme d'autres n'y manqueront pas. » — « L'affaire vient jeudi prochain, elle durera deux jours. Je me recommande à toi pour deux places et pour deux jours. » — « J'espérais te prendre au saut du lit ; mais tu es encore plus leste que moi. J'étais au cours ce matin, pour

tionnaire, « au lieu de courber la tête sous le poids de la honte, la relevait avec assurance; au lieu de se défendre, il attaquait ceux qu'il avait audacieusement dépouillés[1]. »

Cependant le jury fut équitable et la justice frappa le coupable; « Affnaer resta sous le poids de sa honte, de sa fourberie et de son crime[2]. »

Les ennemis de la Compagnie de Jésus n'en continuèrent pas moins leurs iniques poursuites. Les magistrats s'étaient montrés justes; les hommes politiques ne le furent pas. Cinq jours seulement après la condamnation d'Affnaer, M. Cousin reprenait, à la Chambre des Pairs, le même thème d'accusations banales que le criminel avait en vain fait valoir au Palais de justice.

Il avait la même excuse, c'était un moyen de défense. Des catholiques marseillais venaient, dans une pétition courageuse, de dénoncer au pays l'enseignement impie du Collége de France. M. Cousin, par une habile diversion, porta la guerre sur un autre terrain. « Je ne sais pas bien ce qui se passe au Collége de France, dit-il, mais ce qui frappe les yeux, c'est qu'à quelques pas a lieu une violation flagrante et permanente des lois existantes.... il est notoire qu'une fameuse Congrégation.... » Et après avoir demandé la proscription de ces religieux parmi lesquels était Xavier de Ravignan, l'orateur achevait sa période par

te prier de me faire entrer demain au procès Affnaer. Votre palais est un vrai dédale.... »

1. Réquisitoire de M. l'avocat général de Thorigny.

2. Réquisitoire de M. l'avocat général.

ce mot qui fit sourire la noble assemblée : « Il m'en arrivera ce qui pourra[1] ! »

Ces dénonciations passionnées indignaient Olivaint ; il était impatient de protester solennellement contre elles, et de mériter ce nom de *transfuge* que les ennemis de l'Église lui infligèrent pour avoir passé sous l'étendard de Dieu.

Les interpellations de M. Thiers sur la question religieuse, c'est-à-dire contre les Jésuites, étaient fixées aux premiers jours de mai (1845). Amis et ennemis s'accordaient à croire que la Chambre des Députés voterait la proscription et que le ministère obéirait docilement aux injonctions de la majorité. C'était donc, à brève échéance, l'exil pour la Compagnie de Jésus et toutes les épreuves qu'il entraîne; c'était la persécution légale, la pire de toutes, avec un long cortége de vexations mesquines, humiliantes, plus difficiles à supporter que les insultes de la populace et les violences brutales de l'émeute.

L'heure parut à Pierre Olivaint bien choisie pour donner à la démarche qu'il méditait toute sa signification. Il rendit visite au R. P. Provincial[2] et au P. de Ravignan, et les pria de fixer avec lui son départ *au* 1er *mai*, veille du jour où l'orage parlementaire, qui grondait depuis longtemps, devait éclater sur la Compagnie de Jésus.

Certes, il y avait quelque noblesse et quelque fierté dans ce départ, pour une telle destination, à pareil

1. *Chambre des Pairs*, séance du 14 avril 1845.

2. Le R. P. Rubillon, aujourd'hui assistant de France.

jour! N'était-ce pas le défi d'un cœur honnête jeté aux persécuteurs, mieux encore, la profession d'une foi inébranlable aux promesses de Celui qui a dit : « Bienheureux serez-vous quand ils vous maudiront, quand ils vous persécuteront, quand ils diront de vous, dans leurs discours menteurs, tout le mal possible, à cause de moi : réjouissez-vous alors, soyez dans l'allégresse, parce que votre récompense est riche dans les cieux. Aussi bien, c'est ainsi qu'ils ont persécuté les prophètes qui furent avant vous[1]. »

Fort de cette confiance, Pierre ne redoutait pas l'exil; il s'y exposait même avec joie.

Naguère il avait lu avec émotion ces paroles du grand convertisseur de Notre-Dame : « Que si je devais succomber dans la lutte, avant de secouer sur le sol qui m'a vu naître la poussière de mes pas, j'irais m'asseoir une dernière fois au pied de la chaire de Notre-Dame. Et là, portant en moi-même l'impérissable témoignage de l'équité méconnue, je plaindrais ma patrie, je dirais avec tristesse : Il y eut un jour où la vérité fut dite, une voix la proclama et justice ne fut pas faite; le cœur manqua pour la faire[2].... »

En venant bravement se ranger parmi ceux auxquels on la déniait, Pierre entendait remplir jusqu'au bout le devoir d'un homme de cœur.

Avant de partir, la reconnaissance l'amena au pied de l'autel miraculeux de Notre-Dame des Victoires. Il y vint avec plusieurs amis, dont quelques-uns

1. Matt., IV, 11, 12.
2. *De l'existence et de l'Institut des Jésuites*, vers la fin.

allaient être ses frères d'armes. Ainsi saint Ignace de Loyola avait visité la Vierge de Montserrat avant de se rendre à Manrèse.

Le souvenir de cette dernière visite nous a été transmis par Pierre Olivaint lui-même. Huit ans plus tard, débutant à Paris dans le ministère de la prédication, il profita d'un sermon donné à Notre-Dame des Victoires, au commencement de la station du Carême, pour proclamer bien haut sa gratitude filiale envers Marie.

« O Mère admirable, c'est un besoin pour mon cœur de le proclamer devant vos enfants : combien ne vous dois-je pas moi-même ! Ne suis-je pas de ceux que vous avez ressuscités[1]?... Il y a huit ans déjà, moi aussi, un des habitués de votre pieux sanctuaire, j'ai entendu l'appel de Dieu. Quel bonheur j'éprouvais à me trouver le soir au milieu de vos enfants ! Là se formait, se développait la vocation dans mon cœur. Enfin, jour à jamais béni ! je suis venu au pied de cet autel, communier avec quelques amis.... C'était pour prendre vos ordres, ô ma Mère; c'était pour m'enrôler sous la bannière de Jésus. Et voilà que maintenant, presque au début de mon ministère, sans tenir compte de ma faiblesse et de ma misère, vous me donnez la parole dans votre sanctuaire.... Que votre nom soit à jamais béni ! Encore une fois je ne veux être que l'instrument de vos miséricordes. »

Le matin du 1er mai, Pierre Olivaint se rendit à la maison de la rue des Postes pour demander une der-

1. Le sujet du sermon était *la Résurrection de Lazare.*

nière bénédiction. Durant la nuit, on avait collé sur la grande porte deux affiches que M. Michelet, logé dans la maison voisine, avait pu lire lui-même. L'une d'elles portait : « Mort aux Jésuites ! Mort à ceux qui veulent s'élever contre l'Université ! » et l'autre : « Il faut un exemple ! Avant huit jours, ils rôtiront, on leur fera gagner le ciel par le martyre. »

Le martyre ! Pierre rêvait peut-être d'aller le chercher en Chine ; il aurait cru téméraire de l'espérer à Paris. La sanglante menace écrite sur la porte que franchissait le jeune postulant, était cependant une prophétie ! Peut-être le vénérable supérieur de la maison lui mit-il sous les yeux ce qu'il venait de recevoir par la poste : un grossier dessin représentant des Jésuites en proie à d'affreux supplices, avec un billet anonyme annonçant que « *la vraie France allait écraser sous son pied la Compagnie soi-disant de Jésus*.. . » Vingt-cinq ans plus tard, la populace massacrera cinq Jésuites et foulera aux pieds leurs cadavres.

Voilà ce que l'avenir réservait à ce jeune homme pour prix de son dévouement.

Ce même jour il rencontra dans la rue le vaillant rédacteur en chef de l'*Univers*, qu'il connaissait de vieille date. « Il avait l'air fort joyeux, raconte M. Louis Veuillot. Je lui demandai où il allait d'un pas si allègre. — Aux Jésuites, me dit-il. J'hésitais, je n'hésite plus : M. Thiers m'a indiqué mon chemin ; c'est là qu'il faut aller. J'entre aujourd'hui. »

« *Maintenant il est arrivé*, » concluait l'illus-

tre écrivain en rapportant ce trait, le 30 mai 1871[1].

Une dernière fois la même table réunit, autour d'Olivaint, ses vieux amis de Charlemagne et de l'École normale, dont quelques-uns se disposaient à l'imiter. Que de souvenirs évoquaient ces fraternelles agapes préparées par le vénérable mentor de Pierre, de Charles et de Félix! Xavier, lui aussi, était là, vivement ému. Olivaint les consolait tous, tantôt grave, tantôt souriant. Le repas fini, on le conduisit à la diligence qui devait l'emporter au noviciat de Laval. Il marchait de son pas ferme et pressé, et le long du chemin, s'entretenant avec celui de ses amis qui, trois mois plus tard, allait le rejoindre : « Il nous est assez prouvé, lui dit-il, qu'il n'y a pas pour nous d'autre voie à prendre; nous ne pouvons trop tôt la suivre. Quand viens-tu me retrouver? — Dès que j'en aurai fini avec les compositions du grand concours, répondit le professeur d'histoire au collége Stanislas.

« — Bien ! reprit Olivaint tout joyeux. Moi, j'ai la chance de partir aujourd'hui, à la veille même des interpellations. Toi, tu t'en iras au moment du déménagement. » Puis, avec son bon sourire : « Adieu, mes amis, et vive la Compagnie de Jésus! C'est le beau moment d'y entrer, quand elle s'en va! »

Et la voiture prit la route de Laval.

1. L'*Univers*, édition de Versailles, 30 et 31 mai 1871.

CHAPITRE X

Pierre Olivaint novice : Laval, Vannes, Brugelette. — Études théologiques et sacerdoce.

Le lendemain (3 mai 1845), Pierre Olivaint frappait à la porte du noviciat. Il y était attendu, et sa nouvelle famille lui fit un accueil fraternel.

Presque en même temps arrivait la nouvelle que, malgré les éloquentes protestations de Berryer, l'ordre du jour voté par la Chambre des Députés invitait le ministère à faire *exécuter les lois*. Quelles lois?... Lois plus que douteuses, lois iniques, évidemment tombées en désuétude et qu'on ne pouvait invoquer, disait l'illustre défenseur de la Compagnie de Jésus et des ordres religieux, « sans donner le démenti le plus cruel, non-seulement à la Constitution écrite, mais aux principes de l'immuable justice[1]. »

1. Discours de M. Berryer dans la séance du 3 mai. — « *La cause est perdue*, avait dit le grand avocat au P. de Ravignan, *elle est perdue pour le présent, et cependant elle sera gagnée.* » (*Vie du P. de Ravignan*, t. I, p. 313.)

La menace restait ainsi suspendue sur la tête de ceux qu'un caprice de l'opinion, un arrêt arbitraire du pouvoir pouvait proscrire au premier jour. Mais plus la persécution devenait imminente, plus nombreux étaient les cœurs vaillants qui s'offraient à la subir. Dans la seule année 1845, les vocations se multiplièrent dans une proportion étonnante; plus de cent vingt postulants furent admis dans les divers noviciats de la Compagnie de Jésus en France. La seule province de Paris eut pour sa part trois anciens élèves de l'École normale, un polytechnicien, plusieurs licenciés ou docteurs en droit; tous étaient membres des conférences de Saint-Vincent de Paul, et avaient trouvé, dans leur amour pour les pauvres, le secret du parfait amour de Dieu.

Par une admirable préparation de la divine Providence, sur cinq prêtres de la Compagnie de Jésus morts aux jours de la Commune, pour le nom qu'ils portaient, trois s'étaient enrôlés sous l'étendard de la Croix durant les six mois qui suivirent les interpellations[1]. Il est même un quatrième otage qui, par ses commencements et par sa fin, appartient à cette héroïque levée[2].

Dans leur solitude de Laval, les novices goûtaient une paix profonde. L'écho des clameurs hostiles expi-

1. Le P. Olivaint entra au noviciat le 2 mai 1845; le P. Jean Caubert, le 10 juillet; le P. Anatole de Bengy, le 12 novembre.

2. M. l'abbé Michel Allard, entré au noviciat de Laval le 18 septembre 1845, ne vécut que peu de temps dans la Compagnie; missionnaire en Orient, il revint à propos pour payer, lui aussi, la rançon du sang.

rait au seuil, et si l'on parlait des persécuteurs, c'était pour les plaindre et prier pour eux.

Le silence devint plus profond et l'union à Dieu plus intime, quand, peu de jours après l'arrivée du Frère Olivaint, commencèrent pour lui et pour quelques autres novices, les *Exercices spirituels* de trente jours. Le P. Mallet, alors *Père Maître*, avait profité, cette année-là, du moment où plusieurs de ses jeunes religieux étaient partis en pèlerinage, pour donner à ceux qui restaient cette grande retraite. « Le Frère Olivaint, nous écrit un de ceux qui partagèrent le même labeur, débutait ainsi par une épreuve d'elle-même assez rude et qui le devenait davantage à cause de l'accablante chaleur et de l'insuffisance de nos pauvres petites chambres. Le nouveau novice accepta tout avec un généreux courage et sortit de là plein d'une ferveur qui nous édifia beaucoup et qui ne s'est jamais démentie. »

Une lettre, écrite le jour même de la clôture des Exercices spirituels, révèle le travail intime qui s'était fait, durant un mois, dans le cœur du jeune religieux.

« Laval, 8 juin 1845.

« Mon bien cher ami,

« Je sors de retraite aujourd'hui après un long mois qui m'a paru bien court, après les méditations les plus graves et les plus douces en même temps. C'est dans la retraite qu'il faut aller pour bien entendre la voix de Dieu. La vérité, qui faisait déjà ma vie, m'a paru comme une chose nouvelle. Qu'il fait bon, mon ami, de s'approcher de Dieu ! Que je voudrais

jusqu'à mon dernier soupir, me tenir bien près de son cœur! Je regrette bien qu'il ne t'ait pas encore été donné de suivre la pensée que Dieu t'a inspirée déjà, et d'aller, toi aussi, lui parler dans la solitude; mais il est partout, même au milieu des plus grands bruits du monde, même au palais de justice, où les harangues des avocats n'empêchent pas toujours de l'entendre. Ne fais pas la sourde oreille. Peut-être se servira-t-il pour te convaincre de la voix de celle qu'il va te donner pour épouse et dont il met la foi sous ta garde; je suis bien sûr que tu n'endurciras pas ton cœur. Oh! je prie bien pour ton mariage, cher ami. Il n'y a pas de jour que je ne pense à toi devant Dieu. Je m'unirai, sois-en sûr, le 11 de ce mois, à la Messe où vous recevrez la bénédiction nuptiale; puisse-t-elle descendre tout entière dans ton cœur; mais pour cela il faut lui faire place, il faut que ton cœur soit bien purifié. Confesse-toi donc, cher ami, bien simplement, avec une contrition bien vive. Dieu est un bon père : *Nemo tam Pater!* Si tu savais comme je l'ai senti pendant ma bienheureuse retraite! Tu me demandes une prière, mon bien cher ami. Oh! donne tout ton cœur à Dieu, mets-toi sous sa protection, invoque aussi Marie, notre bonne Mère, jette les yeux sur Jésus, notre bien-aimé Sauveur, et dis-lui que tu aimes la vérité, que tu le supplies à genoux de t'éclairer, de te donner la force; promets-lui de chercher dans une union sainte son service et sa gloire, non la vanité du monde et ses plaisirs; promets-lui de mettre tes enfants sous sa garde et de les élever dans son amour, et je te

l'assure, ta prière sera agréable au Seigneur. Dis avant la Messe les prières de l'Église pour la bénédiction nuptiale; tu y verras ce que c'est que le mariage chrétien. Récite le *Pater* en le méditant, en t'arrêtant à chaque parole. Si tu veux encore une de mes prières de prédilection qui, j'en suis sûr, m'a valu bien des grâces, dis au bon Dieu de toute ton âme :

« Prenez, Seigneur, et recevez toute ma liberté, « ma mémoire, mon intelligence, ma volonté entière, « tout ce que j'ai et possède : vous m'avez donné tout « cela; à vous, Seigneur, je le restitue; tout est vôtre; « disposez-en au gré de votre volonté. Donnez-moi « votre amour et votre grâce, elle me suffit [1]. »

« Ou bien encore le *Memorare* qui a fait tant de miracles. En voilà plus qu'il n'en faut pour convertir le monde.

« Je n'ai que quelques instants; toi aussi, prie pour moi. Je te recommande ma pauvre mère. Je te mets un mot pour elle. Envoie-lui ma lettre tout de suite.

« Il me vient une pensée, mon cher ami, c'est que tu devrais bien examiner de nouveau la question des associations religieuses, non pas seulement dans la lettre de nos lois, si souvent empreinte des passions d'un temps ou d'un autre; mais dans ton cœur, dans le texte de l'éternelle justice, et après, si tu veux, dans le Code; tu seras mieux préparé à juger. La

1. *Sume, Domine, et suscipe omnem meam libertatem, meam memoriam, meum intellectum et omnem voluntatem meam, quidquid habeo et possideo : tu mihi hæc omnia dedisti; tibi, Domine, ea restituo; omnia tua sunt, dispone pro omni volantate tua. Da mihi tuum amorem et gratiam; nam hæc mihi sufficit.*

question se posera peut-être au premier jour et M. N*** pourra te consulter. Je t'avoue tout simplement qu'il me serait pénible de penser que tes conseils le détourneraient de donner son assentiment à quelque Mémoire favorable à la liberté des associations religieuses. Je ne prétends nullement, crois-le bien, te blâmer de l'influence que tu as eue sur lui une première fois; dans l'état d'esprit où tu étais encore, tu ne pouvais voir les choses autrement.

« Bien cher ami, quand tu m'écriras, mets seulement : *M. Olivaint, Laval, maison Saint-Michel.* Si tu mets *jésuite*, tes lettres pourraient bien être lues en route.

« Encore une fois, que Dieu bénisse ton mariage. Ma mère, je te la recommande encore.

« Tout à toi dans le cœur de notre bon Maître, Jésus-Christ, où je te donne rendez-vous pour le moment de la Consécration et de la Bénédiction à la Messe de ton mariage. Oh! si tu savais ce que c'est que la communion! Si ton âme, le même jour, pouvait, elle aussi, se marier à Jésus-Christ! Je communierai pour toi. Tout à toi en Notre-Seigneur, et aux amis.

« *P. S.* Prends connaissance d'un mémoire sur les associations religieuses que viennent de publier MM. Berryer, de Vatimesnil, etc. »

Cet ami auquel le Frère Olivaint écrivait sa première lettre, datée de Laval, contractait, quelques jours après, un brillant mariage. La cérémonie religieuse eut lieu à l'église de la Madeleine; au milieu d'une grande affluence de parents et d'amis on aperçut la pauvre mère du novice absent, qui, malgré

sa douleur, avait voulu tenir la place de son fils. Mme Olivaint, perdue dans cette foule qui entourait l'heureux couple à la sacristie, semblait absorbée par une triste et amère préoccupation. Quel contraste, en effet, entre le sort de son fils et le sort du jeune avocat auquel souriait la fortune! L'ennui d'une solitude que Dieu ne remplissait pas, des préventions que le chagrin rendait implacables, tourmentaient le cœur de la malheureuse mère. Le monde la plaignait sans pouvoir la consoler; mais Dieu, dans sa bonté miséricordieuse, se disposait à sauver cette âme en considération du sacrifice fait pour elle.

Quelque temps après le départ de Pierre, Charles Verdière s'aventura à rendre une visite de condoléance à Mme Olivaint. La vue de cet ancien camarade de son fils, qui allait, peu de jours après, s'enfuir à son tour loin du monde[1], causa à cette mère inconsolable une peine si poignante, que, sans trouver presque à dire un seul mot, elle salua le visiteur et l'écouta dans un froid et sombre silence.

Le Frère Olivaint, instruit de tout cela, souffrait cruellement; une seule pensée consolait sa douleur, c'est que le salut de sa mère en serait quelque jour le prix.

Il y a peu de chose à dire des premières années

1. Pierre avait dit à Charles, au moment de le quitter : « Toi, tu partiras au moment du déménagement. » Ce qui se réalisa bientôt à la lettre. En effet, le jour où Charles, qui se rendait à Rome pour y faire son noviciat, vint dire adieu au R. P. Rubillon, provincial de France, il trouva la cellule encombrée de papiers et de menus objets. C'était le déménagement prévu qui s'opérait, en conséquence des mesures conseillées par le Père Général.

que le Frère Olivaint passa dans la vie religieuse. Au noviciat, qu'a-t-il fait? — Vraiment rien, du moins en apparence. Le professeur est devenu disciple; pour lui, la prière a remplacé l'étude; d'humbles exercices manuels et quelques essais d'apostolat remplissent ses journées. Cependant, n'est-ce pas assez de mener la même vie que Jésus à Nazareth?

Ceux qui virent le novice à l'œuvre affirment unanimement que ce repos fut fécond et que Pierre Olivaint sortit de son désert, transfiguré par l'énergie de ses efforts et le travail incessant de la grâce.

Dès le début, les petites épreuves, qui sont parfois les plus crucifiantes, ne lui manquèrent pas. Il y avait à Laval un jeune homme d'une vertu exemplaire, mais d'un caractère ardent, qui, formé déjà à la discipline du noviciat, était chargé auprès des autres des fonctions d'*admoniteur*, c'est-à-dire qu'il servait de perpétuel intermédiaire entre les supérieurs et ses frères. Plein de zèle pour l'exacte observation des moindres règles, il les interprétait, dans son inexpérience, avec la dernière rigueur, non sans y mêler des minuties de son invention qui exerçaient singulièrement la patience de tous. Le Frère Olivaint, âgé de vingt-neuf ans et qui savait son monde, avait plus de mérite à se soumettre à ces exigences, parfois un peu puériles. « Jamais, cependant, il ne parut y faire attention, » raconte un témoin.

Ce n'est pas que la nature fût encore entièrement domptée. La vivacité du caractère se trahissait quelquefois par des mouvements bientôt contenus. Ses

frères ont gardé le souvenir d'une scène assez plaisante dont l'ancien professeur fut le héros.

Il est d'usage que les novices s'exercent à faire le catéchisme. L'un d'eux remplit alors le rôle du curé ou du vicaire; tous les autres, le rôle des petits enfants, ce qui permet quelques questions insidieusement naïves et même un peu d'innocente dissipation. Or, un jour, le Frère Olivaint, catéchiste à son tour, eut à subir l'épreuve de cette turbulence calculée; ce fut bientôt fait; il mit successivement et sans façon presque tous ses prétendus élèves à la porte. C'était un reste de ce qu'on pourrait appeler *sa première manière*. Mais il s'en défit peu à peu pour devenir de plus en plus aimable, simple, enjoué, plein d'égards pour chacun.

Consciencieusement appliqué au moindre devoir, il apportait un soin particulier à la rédaction des conférences sur les règles. Le résumé qu'il en faisait, toujours très-exact et très-complet, était recherché des autres avec empressement ; il le prêtait avec bienveillance, sans fausse modestie.

Les novices sortaient peu de la maison, et quoique Laval fût une des villes les mieux disposées en faveur de la Compagnie, on avait dû leur recommander une grande prudence dans leurs excursions à travers la campagne. Qui sait? Se réunir cinq ou six sous un arbre ou près d'un ruisseau, c'en était assez peut-être pour alarmer bien des gens !

Un jour que le Frère Olivaint faisait une de ces rares promenades aux environs, ayant pour compagnon de route celui qui devint, en 1871, son succes-

seur immédiat à la Maison de la rue de Sèvres, il rencontra un malheureux qui, dans un accès de désespoir, se disposait à se précipiter dans la rivière. Les deux novices s'élancent, l'arrêtent, lui font d'amicales représentations. Le Frère Olivaint, raconte le complice de sa bonne action, parla si bien à ce pauvre homme, qu'il le ramena avec lui jusqu'aux portes de la ville, le quittant là, de peur de l'embarrasser, après lui avoir fait promettre de se réconcilier au plus tôt avec Dieu. « Oh ! merci, répétait celui qu'il venait de sauver, merci, mon bon monsieur ; vous m'avez converti. »

Cependant la paix relative dont jouissaient les novices de Laval ne tarda pas à être troublée par les tracasseries d'un pouvoir soupçonneux et craintif.

Le ministère, à la tête duquel se trouvait alors M. Guizot, tout en cédant aux injonctions de la Chambre, essayait d'éviter la persécution violente. Dans sa perplexité, il avait expédié M. Rossi à Rome, afin d'arracher au Souverain Pontife un acte de faiblesse. Cette injurieuse espérance fut promptement déçue. Grégoire XVI aima mieux continuer Pie VII que de retourner à Clément XIV. Seulement, pour le bien de la paix, il fit un signe, il manifesta un désir au Général de la Compagnie de Jésus, et aussitôt celui-ci proposa, sans l'ordonner, aux deux Provinciaux de France, la diminution ou la dissolution de quelques maisons plus nombreuses. Il fut obéi ; les maisons de Paris, plus en vue et plus attaquées, furent en partie évacuées, et les religieux qui les habi-

taient dispersés par petits groupes dans divers quartiers.

Il semblait difficile d'en exiger davantage, puisque, de l'aveu même de leurs ennemis, les Jésuites étaient, dans leur façon d'agir, irréprochables. Leur éloquent défenseur à la Chambre des Pairs pouvait affirmer, en effet, sans crainte d'être contredit, que le garde des sceaux, « quoique très-vigilant à l'égard des écarts ecclésiastiques, n'avait pu mettre la main *sur le plus petit jésuite*, afin de le traduire, pour la moindre contravention, devant la police correctionnelle[1]. »

Il importait peu ; le ministère toujours tremblant, pour apaiser l'opposition toujours implacable, réclama une plus complète dispersion. Le noviciat de Laval fut choisi pour victime, et vingt jeunes religieux adonnés à la vie la plus pauvre et la plus humble durent fuir jusqu'au fond de la Bretagne. Vannes ouvrit au Frère Olivaint et à ses compagnons un asile presque aussi précaire que celui qu'ils venaient de quitter. Il ne resta plus à Laval que les étudiants de théologie.

Le Frère Olivaint, arrivé en Bretagne au mois d'octobre 1845, y demeura jusqu'en septembre de l'année suivante. Il y poursuivit, sans nouvelles traverses, les paisibles exercices du noviciat.

« Ce que je me rappelle de plus saillant pendant cette année, dit le témoin fidèle que nous avons entendu plus haut, ce sont quelques prédications au

1. Discours de M. de Montalembert séance du 11 juin 1845

réfectoire, dans lesquelles il portait déjà son feu, son zèle dévorant. Sa piété était admirable, et il suffisait de le regarder pour se sentir porté à Dieu. Il faisait le catéchisme en ville, désormais plein de mansuétude, à la grande édification de ses auditeurs. »

Un autre de ses frères complète ce tableau. « Le Frère Olivaint, dit-il, exerça quelque temps à Vannes les fonctions d'admoniteur. Ses saillies étaient sans aigreur et disparaissaient dans un aimable sourire, pour peu qu'un Frère s'en montrât légèrement piqué. »

Pour être entièrement vrai et peindre la nature avant la complète victoire de la grâce, il faut ajouter que, plus d'une fois, au début d'une discussion avec un novice qui, pour son caractère excentrique, ne put demeurer dans la Compagnie, la figure du Frère Olivaint se contractait, ses yeux pétillaient de malice, le trait mordant arrivait aux lèvres : mais avant qu'il échappât, sur un commandement de la volonté, tout rentrait dans l'ordre ; le visage reprenait son humble sérénité, et la parole qu'on recueillait de sa bouche était calme, simple et bonne, comme si elle fût sortie du Cœur de Jésus.

Par une permission de Dieu et peut-être aussi par une attention particulière du Père Maître, ce fut ce novice à l'humeur étrange que le Frère Olivaint reçut pour compagnon de pèlerinage.

Il s'agissait d'aller ensemble à pied, demandant l'hospitalité sur la route, jusqu'à Plévin, pour prier au tombeau du vénérable Père Maunoir, le grand

apôtre de la Bretagne. Les deux novices partirent d'un bon pas, le cœur joyeux ; mais à peine avaient-ils quitté le sanctuaire et le bourg de Sainte-Anne d'Auray, qu'ils furent tout à coup arrêtés par deux gendarmes, qui leur demandèrent leurs passe-ports. De passe-ports, ils n'en avaient pas, et leur pauvre vêtement, leur manière insolite de voyager, donnaient, il est vrai, prise aux soupçons. Enfin on s'expliqua et les pèlerins poursuivirent leur route. Mais parvenus au village de Pontscorff, à peu de distance de Lorient, les pèlerins furent entourés par des paysans qui menaçaient de leur faire un mauvais parti, quand un bon chrétien, aubergiste du village, inspiré par sa femme, fend la foule et demande au Frère Olivaint s'il n'est pas un des Pères de Vannes, s'il connaît le vénéré Père Le Leu. Sur la réponse affirmative, les paysans se découvrent, et les deux Frères, logés à l'auberge, sont reçus par leur hôte avec une charité affectueuse et un religieux respect.

Au retour de cette pieuse expédition, le Frère Olivaint écrivait la lettre suivante à un de ses chers amis parisiens :

« Vannes, 9 juillet 1846.

« Bien cher ami,

« Je profite d'une occasion pour t'écrire quelques mots à la hâte et te rappeler que je vis encore, quoique mort au monde, et que tu me ferais bien plaisir en

me répondant. Tu as beau te taire, je ne veux pas t'oublier. Si tu étais déjà tout à Dieu, je consentirais plus facilement à sacrifier toute correspondance et je dirais : Quoique séparés, nous sommes toujours unis dans le Cœur du bon Maître, et là nous pouvons nous rencontrer chaque jour. Mais tu n'as pas encore passé la frontière ; il le faut bien, puisque tu ne m'as pas encore écrit ; tu n'aurais pas manqué de m'annoncer cette bonne nouvelle. Oh ! le monde, le monde ! je le hais bien davantage quand je pense à toi et à quelques autres qu'il retient captifs dans ses préjugés et dans ses plaisirs ! Mon pauvre ami, *unum necessarium*. C'est toujours là qu'il en faut revenir, et tu le sais bien ; tu voudrais t'attacher à cet *unique nécessaire*, mais tu n'as pas encore la force de prendre ton parti. Au moins, mon bon ami, conserve les relations qui peuvent t'aider à revenir à Dieu, quand tu te sentiras plus disposé à suivre la grâce ; au moins, n'oublie pas notre vieille amitié que ma conversion, tu le sais, n'a pas affaiblie, comme tu l'avais craint. *Si scires !*... Oh ! si tu savais quels sont les biens que tu négliges de saisir ! Si tu pensais au bien qu'il te serait donné de faire !

« Cher ami, je prie toujours pour toi. Notre-Seigneur se trouve toujours à la porte de ton cœur ; ta femme aussi, par ses vertus et sa piété, t'encourage et te presse. Rends-toi donc, bien cher ami. Que gagneras-tu à lutter contre Dieu ?

« Si tu désires de mes nouvelles : en deux mots, cher ami, je me porte bien ; je remercie plus que jamais le bon Dieu de ma vocation ; j'aime la Compagnie de

tout mon cœur, et tout mon désir est d'y vivre et d'y mourir pour le service du bon Maître.

« Je t'embrasse en Notre-Seigneur.

« Tout à toi de cœur. »

« *P. S.* — Un mot de ma mère qui me laisse sans nouvelles. »

Cette dernière ligne révèle la grande, la seule peine que le novice nourrissait dans son cœur. La grâce ardemment sollicitée se faisait bien longtemps attendre! Pour l'obtenir plus sûrement, il s'étudiait à se sanctifier et s'exerçait à souffrir. A cette fin, il saisissait avidement, mais sans affectation, toute occasion de s'imposer un sacrifice, combinant toujours avec prudence les attraits de la mortification et les exigences de la vie commune. Au moment des grandes chaleurs, le P. de Lehen, successeur du P. Mallet dans les fonctions de maître des novices, ayant permis de prendre des bains de mer, le Frère Olivaint en prit un, pour ne pas se distinguer des autres; mais ensuite il s'abstint, sous quelque prétexte plausible, de cet innocent plaisir. *Se vaincre dans les moindres choses*, telle était déjà sa tendance continuelle.

Les notes spirituelles prises par le Frère Olivaint durant son noviciat forment un volume de plus de deux cents pages, où il puisa jusqu'à la fin pour ses exhortations familières et ses retraites. Souvent le nom du Père Maître est écrit au début de la méditation ou de l'instruction que le fervent disciple résume;

mais il est, en outre, des réflexions, des résolutions d'un caractère tout personnel et où se laisse pressentir le P. Olivaint de Vaugirard ou de la rue de Sèvres.

Telles sont les pensées suivantes, si nettement et si vivement formulées :

« Se vaincre soi-même, et pas un autre.... Quel est le tyran, le Goliath ? Le corps ? Le cœur ? La volonté ? L'esprit?... Courage et confiance ! il faut remporter la victoire.... Combattre, c'est l'affaire de toute la vie. »

« Le religieux, en vue de la vie éternelle, choisissant le moyen le plus sûr et le plus court, ressemble au voyageur en pays étranger qui prend un guide, ou qui va en voiture au lieu de cheminer à pied. »

« Tout pour nous est un talent que Dieu donne à faire valoir, la faiblesse et la force, la maladie et la santé, peu ou beaucoup d'esprit. Ainsi Jacob mourant distribuait à ses fils des bénédictions différentes : Juda est un lion ; Issachar, *asinus fortis*.... C'est son talent ! »

« Toutes les créatures aident l'homme à poursuivre sa fin : ainsi, directement, l'air que je respire; indirectement, *le pain noir qui nourrit le boulanger quand il pétrit pour moi le pain blanc.* »

« Je veux persévérer malgré les douleurs du corps, malgré le danger d'abréger ma vie dans la religion. Est-ce que l'on ne souffre pas aussi dans le monde? Est-ce que beaucoup dans le monde n'abrégent pas leurs jours pour le plaisir ? *L'univers s'écroulerait que je ne me détournerais pas de ma fin !* »

A propos de la méditation du Règne de Notre-

Seigneur. « Soldats de Jésus-Christ, ayons cette gaieté et cette franchise qui sont les traits du caractère militaire. »

Et ailleurs : « Consentons à être cachés, si telle est la volonté de Dieu qui peut, à notre insu, féconder cette obscurité où nous nous plairons pour son amour, comme il féconda les déserts de l'Égypte en mémoire de la vie obscure qu'y avait menée son Fils. »

Il se plaît à contempler « l'Enfant Jésus travaillant au ménage, comme l'enfant des pauvres », et il ajoute : « Rechercher les distinctions après être venus ici nous ensevelir dans le tombeau de la religion, ce serait une véritable apostasie. »

« Dieu mêle une ineffable douceur aux croix qu'il nous accorde comme des grâces. »

Au souvenir, pour lui si touchant, des adieux de Jésus à sa Mère : « Pouvait-il, se dit le Frère Olivaint, pouvait-il y avoir un attachement plus légitime et plus cher, une douleur plus capable de retenir Jésus? Il laissait Marie veuve et sans autre fonds que la Providence.... Mais telle est la volonté de Dieu. Il dit à Marie, comme autrefois dans le temple : *In his quæ Patris mei sunt oportet me esse....* » Et nous! Dieu nous tiendra lieu et de père et de mère.... »

Méditant le miracle de la tempête apaisée : « Mon cœur est comme une mer qui n'a pas, ainsi que l'autre, de limites naturelles à ses flots ; mais il y a une digue que les flots les plus furieux ne peuvent franchir, *une volonté forte unie à la prière* ; c'est là le *non ultra* ; un regard de Dieu, un rayon de sa grâce, calme bientôt la tempête. »

Enfin nous trouvons ce fragment d'une lettre de saint François de Borgia, troisième Général de la Compagnie de Jésus, soigneusement écrit de la main du Frère Olivaint qui semble s'en être fait une relique :

« *Que les jésuites doivent désirer les persécutions.*

« Quoique cette vigne du Seigneur étende ses branches jusqu'aux mers les plus éloignées, qu'elle ait déjà porté des feuilles et des fleurs et ne manque pas même de fruits, on attend cependant qu'elle donne du vin en plus grande abondance, puisque c'est à ce dessein que les vignes sont plantées. Il faut nécessairement pour cela que les raisins soient mis au pressoir et qu'ils soient écrasés. C'est là peut-être, mes chers Frères, ce qui nous manque ; peut-être ne goûtons-nous pas encore assez les affronts et ne désirons-nous pas avec assez d'ardeur, avec assez d'effusion, le bonheur d'être foulés aux pieds, d'être écrasés et méprisés, pour donner ce vin de la joie spirituelle et de la consolation solide. Souvenez-vous, mes chers Frères, que Jésus-Christ s'est plaint[1] qu'il était seul sous le pressoir. Qui de nous pourra souffrir ce reproche ? Qui pourra refuser d'être foulé aux pieds de tout le monde, voyant le Sauveur opprimé et écrasé qui verse pour nous ce vin précieux dont il a dit : Ceci est mon sang...? »

C'est dans ces hautes et généreuses pensées que s'entretenait de plus en plus le Frère Olivaint, à mesure qu'il acquérait une plus complète intelligence

1. Isaïe, LXIII.

des Exercices spirituels de saint Ignace. Bientôt il devint assez expérimenté et assez habile pour que le P. de Lehen l'employât à donner, même aux prêtres, les méditations des retraites.

Son zèle ne se contenait pas dans la pieuse solitude de Vannes, il s'élançait au delà et continuait à prêcher les amis restés en arrière au milieu du monde. Nous n'osons retrancher une seule phrase de la lettre suivante. Il nous semble que chaque parole qu'elle contient est encore assez puissante pour déterminer les âmes hésitantes et pour confirmer dans le bien les plus courageuses.

« Bien cher ami,

« C'est toujours avec le même mouvement du cœur que je t'écris, et je regrette bien de ne t'avoir pas répondu plus tôt. Cependant je t'ai déjà répondu, mais d'une autre manière, en priant bien le bon Dieu pour toi avec un redoublement de ferveur, et aussi pour Mme N..., qui a le soin charitable et pieux d'aller porter des consolations à ma pauvre mère.

« Je me suis bien réjoui, mon cher ami, de la nouvelle de ton bonheur. J'avais bien compris d'avance que tes vœux seraient comblés. Dieu te récompense, j'en suis sûr, d'avoir cherché une femme chrétienne, et son premier bienfait dans le choix qu'il a dicté plus que toi-même, annonce assez le second bienfait ; Dieu te récompensera, mon bon ami, en te rendant tout à fait chrétien. Tu l'es déjà de cœur; encore une grâce d'en haut; encore un effort de ta part, et tu n'auras plus à déplorer ce vide de ton cœur trop

grand pour que des succès au barreau et l'affection même la plus tendre puissent le remplir. C'est qu'il faut Dieu au cœur de l'homme, mon bon ami ; et pourquoi Dieu aurait il fait le cœur de l'homme si grand, qu'il est plus grand que tous les mondes, s'il ne s'était réservé à lui-même d'y habiter comme en son temple? Oh ! mon bon ami, tu sembles t'étonner qu'entouré comme je le suis de si aimables frères, j'aie encore un souvenir pour mes amis du monde. Sache-le bien, cher bon ami, c'est plus qu'un simple souvenir que je garde de toi en mon cœur; c'est toujours la même amitié, plus forte encore, si j'ai eu le bonheur, pendant les sept mois déjà écoulés de mon noviciat, d'apprendre à aimer Dieu davantage. Ne t'étonne point, mon ami, que je pense à toi, que je prie pour toi : ce serait me méconnaître et surtout méconnaître le vrai caractère de la foi à laquelle j'ai voué ma vie. Mais ce qui doit t'étonner, mon ami, ce qui m'étonne chaque jour en sondant mes misères, c'est que Dieu nous aime, c'est qu'il nous ait tant aimés, chacun en particulier. Dieu a tant aimé le monde! Toutes les difficultés de la religion tombent devant ce mot; car tous nos mystères sont des mystères de l'incompréhensible Amour, et celui qui aime Dieu de tout son cœur se soumet sans peine au joug de la foi d'amour. Aime Dieu, mon bon ami; laisse-moi un peu de côté ta raison raisonneuse, comme tu l'appelles, puisqu'elle ne te sert à rien jusqu'ici dans le grand problème, et monte vers Dieu par l'amour. On a dit, tu le sais, que toutes les grandes pensées viennent du cœur. Eh bien ! la religion, cette pensée su-

blime, nous vient du cœur. Le cœur, pour les grandes pensées, communique lui-même la lumière et la force à l'esprit. Et puis, il faut que Dieu éclaire avec son grand soleil, pardonne-moi ce mot; mais qu'est-ce que notre raison à côté du soleil de Dieu? C'est comme une pauvre bougie dans une petite chambre. Que le rayon divin y pénètre, et, de cette petite chambre de notre entendement, nous découvrons le ciel et ses splendeurs. Avec ta raison, mon ami, tu n'as fait jusqu'ici que douter. Et cependant Dieu te l'a donnée pour autre chose. Établis-la donc enfin, par le secours de la foi, sur le terrain immuable. Dépêche-toi, que de temps perdu déjà pour ton bonheur en ce monde! mais un instant suffit pour assurer à jamais ton bonheur en ce monde et en l'autre. Dis-moi un peu si celui-là apprendrait jamais à nager qui ne voudrait pas permettre à ses pieds de quitter le lit du fleuve, il faut avoir confiance et s'élever sur les eaux qui ne demandent qu'à nous porter. Ah! mon ami, le sein de Dieu, ce vaste océan d'amour, c'est le véritable élément de l'homme; allons donc, lève bravement le pied, consens à perdre terre, étends-toi en Dieu avec confiance.

« Je suis bien heureux d'apprendre que tu vas à la messe. Que je voudrais avoir le temps, mon bon ami, de te dire quelque chose du saint sacrifice! Un mot seulement pour t'occuper utilement pendant la messe que tu ne peux comprendre encore.

« Pense aux droits de Dieu sur toi, à son domaine imprescriptible, et comment tu l'as méconnu; à ses bienfaits et aux actions de grâces que tu devrais lui

rendre, à ses perfections et à toutes les misères qui sont le fond de chacun de nous; mais les misères de l'homme sont le trône de la miséricorde de Dieu. Pense encore à tes péchés, et bientôt tu te sentiras accablé devant Dieu, tu sentiras le besoin du Médiateur, et je te connais mal, si bientôt ces saintes méditations ne font pas couler les larmes de tes yeux. *O Jesu, jesu mi dulcissime, mi suavissime, mi dilectissime, Jesu, Jesu, Jesu!* Voilà le nom que je voudrais te dire mille fois, et graver en traits de feu au fond de ton cœur ! Celui-là sait tout, celui-là possède tout, qui connaît Jésus, qui possède Jésus ! Et celui-là est bienheureux, mon bon ami, qui, comme, moi a choisi la bonne part en devenant le compagnon de Jésus ! Puissé-je être un bon compagnon, c'est-à-dire, un fervent et saint religieux, un brave et généreux soldat et un apôtre !

« Tu me pries de te dire *ce que je peux te dire.* Veux-tu m'insinuer par là que tu me crois environné de secrets et gêné par la surveillance ? Ah ! mon ami, si tu connaissais la Compagnie ! Il m'est permis de parler, car je suis encore novice, et je dois paraître moins suspect dans mon affection. Je ne crois pas qu'il y ait rien sur la terre, après l'Église de Dieu, qui lui soit comparable. Ici Jésus-Christ règne; ici se renouvelle tout ce qu'on lit dans les saintes annales des premiers chrétiens : charité, fraternité touchante, liberté !... Oui, mon ami, ce mot t'étonne peut-être : liberté, que tous les faiseurs de théories de liberté ne connaîtront jamais, car ils ne la cherchent point dans le Cœur de Notre-Seigneur;

douce paix, joie dans le Saint-Esprit; connaissance de la vérité ; que te dirai-je encore? C'est ici le paradis de la terre. Que le monde maintenant nous calomnie tant qu'il voudra! Je me rappelle le mot de la vierge de Laodicée en présence des lions qui l'allaient dévorer : « *Il ne se fait point de mal parmi nous, je suis chrétienne!* » Il ne se fait point de mal parmi nous, je suis de la Compagnie de Jésus! JE NE DEMANDE A DIEU QU'UNE CHOSE, C'EST DE VIVRE ET DE MOURIR AU MILIEU DE MES FRÈRES D'ARMES, EN COMBATTANT POUR MON DRAPEAU ET LA PLUS GRANDE GLOIRE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, EN SOUFFRANT BEAUCOUP POUR SON AMOUR. Ah! mon ami, tu me dis que tu n'étais pas digne de ton bonheur; et que dirai-je donc après la grâce que Dieu m'a faite, la plus grande grâce que j'aie reçue après celle de mon baptême que j'avais si indignement profané?

« Un de nos communs amis me disait avant mon départ : « Si après deux ans tu restes dans la Compagnie, je croirai que toutes les accusations dont elle est l'objet sont fausses, car j'aurai le témoignage d'un honnête homme. » Tout en le remerciant du compliment et en lui donnant l'assurance de mon inaltérable amitié pour lui, prie-le de ma part d'accepter déjà mon témoignage. Comment se fait-il que l'on ait une foi si facile au mal, si difficile au bien, que l'on croie toujours aux bourreaux et jamais aux victimes? Si tu voulais y bien réfléchir, tu découvrirais là l'influence de ce génie du mal qui depuis le commencement du monde lutte contre le bien, contre Dieu. Et quand je contemple les saints exemples que j'ai sous les yeux

et la règle admirable sous laquelle je suis appelé à vivre, je ne m'étonne pas que le génie du mal se déchaîne contre la Compagnie, et je vois dans les violences de sa haine le plus grand titre de gloire de ma mère. Malheur à moi, si jamais je refusais ma part des outrages et des souffrances qu'a portés Jésus-Christ mon Sauveur!

« Pourquoi ma mère n'est-elle pas mère tout à fait chrétienne, mon bon ami? Elle trouverait dans sa foi des consolations que je m'efforce en vain de lui donner. Elle se fait des craintes chimériques sur la surveillance de mon Père-Maître, comme si j'étais dans une véritable prison, et elle ose à peine m'écrire. Pauvre mère, que je la plains, que je prie pour elle! Mon cher ami, je le demande avec instance à ta vieille amitié, à ton amitié déjà chrétienne, continue de voir ma bonne mère, et quelle consolation ce sera aussi pour moi de penser que Mme N... a comme toi, pour elle, de l'amitié et des soins!

« Ne crois pas que j'écrive à d'autres plus qu'à toi; je ne sais comment j'ai trouvé le temps de te faire au galop cette lettre heureuse.

« Mes très-humbles respects à ta première et à ta seconde famille, mes très-humbles respects à Mme N... Je vous demande, la première fois que vous ferez la prière ensemble, un petit *Ave Maria* pour ton bien dévoué et bien constant ami et petit serviteur dans le cœur immaculé de Marie, dans le cœur aimant de Jésus.

P. S. — « Charles Verdière est dans la Compagnie, au noviciat de Rome. Va donc entendre le P. Hernsheim à Saint-Jacques pendant l'Avent. »

Dans cette admirable lettre, le Frère Olivaint nous revèle ce que son cœur renfermait de généreux attachement à sa vocation, de zèle pour les âmes et de fidèle dévouement à sa mère et à ses amis. Le fait suivant nous aidera à constater ses progrès dans la vertu.

Quand approche pour un novice le moment du départ, il doit subir une dernière épreuve dont l'amour-propre a toujours à souffrir. Avec une charité qui n'exclut pas la franchise, chacun contribue à la correction fraternelle et signale publiquement les défauts extérieurs qu'on a pu remarquer chez les autres. Dans le monde, on immole les absents au malin plaisir de conter leurs travers; au noviciat, on se dit la vérité en face, avec sincérité, avec affection et à charge de revanche.

Le Frère Olivaint, avant de quitter Vannes, eut donc à prendre part à ce qu'on appelle très à propos l'*exercice de modestie.* Son humilité s'attendait à une bonne aubaine; la déception fut complète. A peine fut-il articulé quelque critique insignifiante. Dès que le Frère Olivaint eut pris la route de Brugelette, il n'y eut qu'une voix pour chanter ses louanges. « Ce bon Frère, disait-on, si charitable, si mortifié, si pauvre! .. » Pauvre, il l'était vraiment; ses misérables habits de novice durent être à jamais condamnés au rebut, ce qui n'avait lieu que dans les cas extrêmes. Car à Vannes on souffrait des privations de tous genres, et les novices n'étaient pas délicats en fait d'habillement.

La maturité et la ferveur dont le Frère Olivaint avait

donné tant de preuves durant cette première année avaient déterminé ses supérieurs à l'envoyer en Belgique pour y professer l'histoire, tout en continuant son noviciat au collége de Brugelette.

Les trop fameuses ordonnances de 1828 ayant despotiquement supprimé les huit maisons d'éducation chrétienne fondées par les Pères de la Compagnie de Jésus au prix d'efforts inouïs, sans aucun concours du gouvernement, mais avec les sympathies universelles de l'épiscopat, du clergé et des catholiques, les Jésuites, pour servir la France, avaient dû se condamner à l'exil. Ils avaient donc ouvert au delà des frontières des écoles bientôt aussi florissantes que les séminaires de Saint-Acheul, de Sainte-Anne, de Montmorillon, et ils s'étaient consolés de leur proscription en voyant plusieurs générations de jeunes chrétiens, dévoués à Dieu, à l'Église et au pays, se succéder dans les colléges de Fribourg en Suisse, du Passage en Espagne, de Brugelette en Belgique.

Ce dernier établissement scolaire avait été fondé le 29 octobre 1835. Il comptait donc déjà onze années d'existence et se trouvait en pleine prospérité quand le Frère Olivaint y arriva. Il y venait novice et professeur tout ensemble, chargé d'enseigner et plein du désir d'apprendre. Mêlé à la vie intime d'un grand collége, sans participer à la direction, le futur recteur de Vaugirard eut tout le loisir d'observer la marche régulière imprimée aux études par le *Ratio studiorum* de la Compagnie de Jésus et surtout de se bien pénétrer de l'*esprit*, sans lequel les meilleures règles sont lettre morte.

Il admirait surtout cette vie de famille qui unissait si bien entre eux et les Pères et les enfants, exilés les uns pour les autres; cette confiance absolue des parents en des maîtres qu'il fallait aller chercher si loin, cette piété franche et virile qui donnait à tout le reste un caractère profondément chrétien. Pierre Olivaint, au milieu de cette nombreuse jeunesse, sentait grandir en son cœur l'amour et le dévouement pour elle. Il était *père* chaque jour davantage et dans le sens le plus élevé de ce mot. Et comme il comprenait bien les devoirs de cette paternité spirituelle! Quel respect et quelle tendresse il avait pour l'âme des enfants!

« Ah! mon ami, écrivait-il à un jeune père de famille, la maladie de ton cher enfant t'a révélé combien les entrailles de l'amour paternel sont en toi tendres et profondes. Élève-toi donc par la pensée jusqu'à cette paternité suprême dont toute paternité descend. Efforce-toi de comprendre le cœur de Dieu et son amour incompréhensible. Oh! quelle bonne voie que celle de ton amour de père pour aller à Dieu! C'est parce qu'il est père que les maladies de notre âme affligent tant son cœur; c'est parce qu'il est père qu'il a tant fait pour nous rendre la vie, que l'Incarnation s'est accomplie, que le Sauveur est mort sur le Calvaire; c'est parce qu'il est père qu'il nous a donné dans Marie une Mère qui veille sur nous avec plus de sollicitude encore que la mère de ton enfant n'a veillé sur lui. *Sic Deus dilexit mundum*; Dieu a tant aimé le monde! Ce mot-là, cher ami, renverse toutes les objections. A quels sacrifi-

ces, à quels abaissements, à quelles souffrances, n'aurais-tu pas consenti pour sauver ton enfant! Ne t'étonne donc plus que Dieu se soit fait homme, qu'il ait voulu s'abaisser et souffrir pour nous sauver et nous prouver son amour. *Si quis amat, intelligit.* Oh! oui, tu aimes, tu comprends. Crois donc, élève jusqu'à Dieu ton amour; il redescendra sur ton petit enfant plus tendre encore et plus pur, comme une bénédiction fécondée par la grâce. Il a déjà sept mois, le cher petit; bientôt il va parler. Que ce soit une joie pour toi de l'entendre dire avant le tien le nom du Père qui est au ciel. Quelle douce occupation, si tu te mettais, toi aussi, à lui apprendre ses petites prières! Connais-tu rien de plus touchant qu'un petit enfant qui prie le bon Dieu? Si je n'étais pas maintenant, par un insigne bienfait de Dieu, aussi pauvre qu'un rat d'église, je voudrais donner à ton cher fils une médaille de la sainte Vierge. Fais-lui ce cadeau pour moi, cher ami, et suspends à son cou cette image protectrice de Marie Immaculée; puis quelquefois, quand, prenant ton marmot entre tes bras, tu verras la figure de notre bonne Mère, dis en toi-même la courte prière qui en fait l'exergue : *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous!* Crois-le, cher ami, cette invocation sera puissante pour t'obtenir enfin le don comple de la foi et changer en une paix inaltérable les amertumes de ton cœur. Comment! Dieu ne se serait pas réservé le droit d'éclairer une âme sans qu'elle ait besoin de pâlir pendant de longues années sur de gros livres? Die 1 n'aurait pas eu pitié par avance de

ceux qui, comme toi, ne peuvent se livrer à une étude sérieuse de la vérité? Il ne leur aurait pas préparé un moyen plus court et plus facile de s'unir à elle, c'est-à-dire à Lui-même? Il aurait consenti à n'entrer jamais dans notre pauvre intelligence avec toutes ses splendeurs qu'après avoir en quelque sorte subi toutes les avanies d'une douane soupçonneuse? (Tu vois que je suis sur la frontière belge.) En vérité, ce serait là un mystère plus incompréhensible que tous nos mystères. Non, non; Dieu se plaît souvent à visiter sa créature, il entre sans avertir comme un maître dans sa maison, et l'âme reconnaît que c'est son souverain bien qu'elle possède, à la joie dont elle est remplie, à la clarté qui l'illumine, à l'ardeur avec laquelle elle se sent portée à ses devoirs et à la vertu. Prie, mon bon ami, prie sans te lasser, prie par l'intercession de la sainte Vierge, prie par les lèvres de ton enfant et de sa mère. Sais-tu qu'il faut te dépêcher de dissiper tous tes doutes, si tu veux être prêt pour aider le bon Dieu dans l'éducation de ton enfant?

« Ah! dis-moi, quand tu as vu que la maladie de ton cher petit n'irait pas à la mort, et qu'il était en quelque sorte rendu à ton amour, n'as-tu pas cru en remerciant Dieu! Qu'il nous serait facile de croire, si nous nous perdions de vue davantage!

« Je joins à cette lettre une lettre pour ma mère. Si tu trouvais moyen de la lui porter toi-même, tu lui ferais bien plaisir et je te serais bien reconnaissant. Embrasse pour moi ton petit enfant.

« Tu apprendras sans doute avec peine que le

pauvre P. Hernsheim est bien malade et peut-être mort maintenant. »

On voit par le dernier mot de cette lettre et par la précédente quel affectueux intérêt le Frère Olivaint continuait à porter à son vieil ami de l'École normale, à son *remplaçant* dans la milice dominicaine, au pieux et aimable Père Pierre Hernsheim. Les rapports intimes qui liaient ces deux âmes également généreuses allaient être rompus par la mort, ou plutôt la mort allait imprimer à leur amitié sainte le sceau de l'immortalité.

A la nouvelle du départ de Pierre Olivaint et de Charles Verdière pour le noviciat, le Père Hernsheim avait adressé à ce dernier la lettre qu'on va lire[1] :

« Il faut que je t'écrive une fois encore avant ton départ pour Rome. Tu as pris une grande résolution : le bon Dieu te conduira. Il te récompensera de ton exil volontaire et tu retrouveras au centuple tout ce que tu auras quitté. Chose singulière, au moment où notre exil finit, le vôtre commence[2]; au moment où vous, qui êtes mes anciens, vous disparaissez dans la solitude, moi je commence à porter aux fidèles la parole de Dieu. Les desseins de Dieu sont impénétrables, mais j'avoue que j'éprouve quelque confusion et quelque honte par ce retour sur le passé et cette comparaison de vous à moi... Cependant Dieu a bien fait ce qu'il a fait. Je n'aurais pas,

1. Le 26 juillet 1845.

2. Le P. Pierre Hernsheim, revenu d'Italie en France, habitait le couvent récemment fondé par le P. Lacordaire à Nancy.

comme Olivaint et toi, supporté le séjour du monde sans danger pour mon salut; Dieu m'a saisi vigoureusement et malgré moi, pour me transporter dans la solitude. Pour vous, il vous a laissés faire du bien, parce que ce bien n'avait pas pour votre âme les mêmes périls. Mais moi, pauvre enfant échappé au double piége de l'infidélité, de l'incrédulité, ignorant tous les sentiments chrétiens, pour moi, malheureux, à qui on n'avait pas parlé de Dieu pendant toute mon enfance, accoutumé à mépriser, à insulter la Foi, il fallait bien que Dieu me frappât tout à coup, qu'il m'arrachât violemment à tant de mauvaises habitudes de pensées et d'actions, pour me transporter dans son séjour de prédilection, et me vaincre par la nécessité subite de devenir meilleur. Oh! que de bonté, que d'amour de la part de Dieu! que d'ingratitude de la mienne! Je l'avoue, j'en suis quelquefois effrayé; il semble que ce soit une lutte entre Dieu et moi! Oh! mon bien cher ami, quand tu seras à Rome, ne manque pas de visiter notre couvent de Sainte-Sabine, où nous avons habité une année, et là fais-toi un instant enfant de saint Dominique par la ferveur de ta prière pour les fils nouveaux de ce Saint et pour moi en particulier. Je ne te dis rien de plus sur Rome; tu ne goûteras pas tout de suite tout ce qu'il y a de charme et de grandeur en cette ville, il faut du temps pour que les yeux voient et que le cœur sente tout ce qu'il y a à voir et à sentir sous ce ciel, au milieu de ces ruines, en ce rendez-vous de la vie et de la mort, où la vie pourtant triomphe avec Jésus-Christ, comme

l'atteste l'inscription de l'obélisque qui s'élève sur la place de Saint-Pierre : *Christus regnat, Christus imperat, vicit Leo de tribu Juda!* Ne passeras-tu pas à Nancy en allant à Rome? Ce n'est pas trop le chemin, je crois. Enfin, si Dieu me prive de ce plaisir comme il a fait pour Olivaint, que sa volonté soit faite. Tu devrais tâcher pourtant de faire ce petit détour.

« Adieu, mon bien cher ami, adieu ! Le temps et l'espace nous séparent : mais qu'est-ce que le temps et l'espace? L'esprit de Dieu, qui fait que nous sommes les membres d'un même corps, nous réunit en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Adieu ! tout à toi.

« Fr. Pierre Hernsheim,
« des frères Prêcheurs. »

Le saint religieux qui traçait ces lignes appartenait à peine encore à la terre; chacune de ses heures semblait être la dernière, tant son corps s'affaiblissait, tant son âme se dégageait de toute chose, pour ne plus aspirer qu'au Ciel ! Il avait trente ans; mais en peu de jours il avait consommé son œuvre ici-bas. La foi, en illuminant son intelligence, en ravissant son cœur, préludait pour lui aux joies ineffables de la vision béatifique. Le philosophe chrétien n'avait plus qu'un livre après l'Évangile : c'était la *Somme* de saint Thomas. « Je n'ose pas, écrivait-il un jour à Charles, je n'ose pas commencer à te parler de saint Thomas, de peur d'être trop long ; mais c'est vraiment un docteur angélique, je dirai presque un ange docteur. Courage, courage, poursuivait Herns-

heim, combattez dans le monde pendant que nous nous préparons, combattez et priez pour ceux qui combattront bientôt... »

Dieu montre parfois à ses saints, pour éprouver leur constance, tout un avenir de travaux, de luttes et de douleurs qu'ils n'auront pas à souffrir. Ainsi François Xavier, mourant en face de la Chine, eut le mérite de tous les sacrifices qu'il avait acceptés d'avance. Ainsi le Père Hernsheim fut apôtre seulement par le désir. Il apparut dans la chaire de quelques églises de Paris[1], plein de foi, de zèle et de candeur; mais Dieu se contenta de ces prémices. Quel prédicateur cependant n'eût pas été celui qui disait de son premier ministère apostolique : « Tout grandit autour de moi, depuis que l'Église m'envoie, et il me semble que je suis comme un petit brin d'herbe à qui l'on aurait dit : Va, je te charge de changer le monde, de faire des révolutions au milieu de ces arbres immenses qui sont autour de toi... Pauvre petit brin! comment communiquera-t-il sa sève aux chênes et aux cèdres?... »

Le brin d'herbe, ou plutôt la fleur éclose aux rayons de la Grâce, fut prématurément cueillie par la main de Dieu.

A l'automne de l'année 1847, le Frère Charles Verdière, ayant terminé son noviciat, revenait de Rome et passait par Nancy. « Profitant de l'heure laissée pour le repas aux voyageurs de la diligence, raconte-t-il lui-même, je courus à la rue Sainte-Anne,

1. A Notre Dame-des-Victoires, à Saint-Jacques-du-Haut-Pas

pour y voir le Père Hernsheim, ne me doutant pas que je le trouverais malade et mourant. On me fit monter près du lit où il gisait, vêtu de sa grande robe blanche, la barbe longue et une croix blanche près de lui. Il s'éteignait lentement; il voulut encore me parler du Ciel ouvert pour lui, et y donner rendez-vous à Olivaint, à Pitard, à moi, à tous ses chers camarades d'École, n'oubliant pas ceux dont Dieu attendait encore la conversion : l'un de ceux-là pleurait, au pied du lit, avec nous. »

Le Père Hernsheim mourut doucement, au chant du *Salve, Regina*[1]. Ainsi, des deux amis qui s'étaient donnés au P. Lacordaire à la place d'Olivaint, l'un, Hippolyte Réquédat, avait porté quelques mois seulement la robe blanche [2], et l'autre, Pierre Hernsheim, après peu d'années, disparaissait à son tour!

Le novice de Brugelette eut, vers le même temps, à faire le grand sacrifice qui, pour le religieux, est une bienheureuse mort. Quand vint le second anniversaire du 3 mai, il prononça les vœux qui le séparaient du monde et l'unissaient plus que jamais à Dieu

En embrassant le crucifix qui devenait son unique trésor, c'était la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, qu'il embrassait avec amour, c'étaient les mépris du monde, et la persécution promise à tous ceux qui veulent vivre pieusement au service du Seigneur Jésus[3]; c'étaient les rudes labeurs de l'apostolat et en-

1. Le 14 novembre 1847.

2. Il mourut le 2 septembre 1840.

3. *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu persecutionem patientur* (II Tim., III, 12).

fin, — ce qu'il ignorait alors, ce qui aurait mis le comble à sa joie, — la mort sanglante du martyre.

Comme s'il en eût eu déjà le pressentiment, il s'écriait : « Venez maintenant, Agneau dominateur, Agneau si doux, venez! attirez-moi après vous! J'ai résolu de vous suivre. Les pourparlers sont finis, l'affaire est conclue Où que vous alliez, je mettrai mes pieds dans l'empreinte de vos pas[1]! »

Le Frère Olivaint rentra en France à la fin de l'année scolaire (1847) et retourna scolastique à Laval, — *scolastique*, c'est-à-dire écolier, — écolier à trente et un ans, avec la perspective de passer encore quatre années sur les bancs, occupé d'études théologiques auxquelles ses précédents travaux ne l'avaient pas préparé. Mais comme il comprenait bien la nécessité, pour un prêtre, et pour un prêtre de la Compagnie de Jésus, d'approfondir la science sacrée!

Dans un discours prononcé, quelques mois plus tard, devant la communauté de Laval, à l'occasion du renouvellement des premiers vœux, il eut l'heureuse pensée de prouver qu'une alliance indissoluble doit régner entre la science et la vertu. S'inspirant de la parole que Jésus-Christ disait de son saint précurseur : *C'était une lampe ardente et brillante*[2], le Frère Olivaint résumait ainsi toute sa thèse : « Quiconque est choisi pour être précurseur de Celui qui est la lumière, s'il veut mériter le même témoignage, ne doit pas, en séparant la vertu et la science, di-

1. Notes du noviciat.
2. Saint Jean, v, 35.

viser le divin flambeau. Il faut, disait-il, que le clergé recouvre la science sacrée que doivent garder ses lèvres. Satan est logicien, comme on aimait à dire au moyen âge; il déploie contre le Christ et son Église toutes les ressources de sa fausse science et de son infernal génie. Au nom de l'avenir et du progrès, l'erreur, se survivant à elle-même, reparaît avec ses vieilles doctrines mille fois vaincues, qui n'ont changé que de forme et de nom et dont le triomphe rejetterait le monde vingt siècles en arrière.

« Mais contre cet amas d'absurdités grossières et de honteuses conséquences, ne suffit-il pas d'en appeler à la conscience et au bon sens? Ne nous y trompons pas ; il y a autre chose aussi dans ces doctrines, par où elles assurent leur empire sur les âmes, et nous imposent, à nous, l'obligation d'un rude labeur. *Omnia adversus veritatem de ipsa veritate constructa sunt*, a dit Tertullien : c'est sur des pierres arrachées au temple de la vérité que l'erreur asseoit son édifice maudit. »

Ici, le Frère Olivaint évoquait de récents souvenirs ; il racontait à ceux qui n'avaient pas traversé le même milieu comment l'erreur, « non contente de pervertir la raison par le raisonnement, s'efforce d'enrôler la foi même sous la bannière rationaliste; comment elle détache quelques pierres du monument immortel et crie ensuite à tout l'univers : Reconnaissez-moi, je suis la vérité, je suis le christianisme ! » Il signalait ces nouveaux Alexandrins, ces Gnostiques modernes dont il avait entendu les maî-

tres célèbres. Pour combattre ces habiles adversaires, il conviait ses frères à ne rien négliger, ni la théologie, ni la philosophie, ni l'histoire. « Quels regrets n'aurions-nous pas, disait-il, si, dans un avenir qui n'est pas loin peut-être, — tant la Providence semble presser sous nos yeux le dénouement des révolutions, — nous n'étions pas prêts à dispenser le trésor de la science aux générations avides, aussi libéralement au moins que nos rivaux! »

Mais, pour en arriver là, il faut bien plus que l'étude et la science : il faut la piété et la vertu. « L'homme sans la piété, sans la vertu, pervertit la science qui le pervertit à son tour, *scientia inflat;* il met au hasard son propre salut par les dons mêmes qui devaient l'assurer en sauvant aussi ses frères. Qu'il est facile d'abuser de la science! que les succès y sont dangereux; que l'encens des louanges qu'elle attire est subtil et pénétrant; que sa vapeur monte vite à la tête et trouble aisément les résolutions d'humilité qu'on croyait les plus solides, — et combien n'en avons-nous pas vu, de nos jours même, que le vertige de la gloire humaine a précipités dans les égarements les plus déplorables!

« O mon Dieu! vous pénétrez le fond de nos cœurs; si nous vous supplions tous les jours de bénir nos travaux, c'est seulement en vue de votre plus grande gloire. Mais, si nous devions nous attribuer vos dons, les prostituer et nous perdre en achetant par eux de misérables distinctions et de vaines louanges, Seigneur, ne nous introduisez pas dès cette vie dans le sanctuaire de votre science; donnez-nous votre amour,

donnez-nous l'humilité, la vertu solide : avec cela nous serons assez riches! »

Durant cette période, la correspondance du Frère Olivaint avec ses amis, sans s'interrompre tout à fait, devient naturellement moins active. Quelques lettres cependant ont été conservées, qui exhalent ce parfum de piété et de tendresse qu'il respirait lui-même avec tant de joie dans les œuvres des saints docteurs. Chez lui comme chez eux on trouve, pour emprunter son expression gracieuse, « des paroles charmantes qui viennent tout à coup s'épanouir comme des fleurs. »

« J'apprends avec plaisir, écrivait-il le 29 mai 1849, que V*** va passer son dernier examen, et qu'il porte une grande barbe; mais, entre nous, est-il un peu plus sage? S'il m'en souvient bien, il avait un peu peur de moi jadis. Sans faire le croque-mitaine, malgré ma soutane noire, je voudrais bien l'engager à devenir tout à fait *bon enfant*, c'est-à-dire à joindre aux bonnes qualités qu'il avait déjà quelques autres qui lui manquaient encore. Mais avec la barbe j'espère qu'elles auront poussé, l'éloignement de Paris y contribuant un peu, comme aussi tes conseils et ton exemple. »

Il se réjouissait surtout et bénissait Dieu du notable changement qui s'opérait dans les sentiments de sa mère. Au moindre progrès qu'il remarquait en elle, son cœur s'épanchait avec reconnaissance dans le cœur d'un ami.

« Ma mère m'a écrit, il y a quelques jours, une bien bonne petite lettre, qui m'a fait plus de plaisir

que toutes celles qu'elle m'avait adressées jusqu'ici depuis mon départ.... J'espère bien que le bon Dieu ne cessera pas de veiller sur ma pauvre mère : je l'ai quittée pour lui. Il la soignera pour moi. J'ai confiance que le sacrifice même qui lui a tant coûté tournera à sa consolation, malgré les larmes qu'elle peut verser encore.

« Si la vie qui nous attend dans l'autre monde est bien heureuse, il faut avouer que la vie d'ici-bas, pour quelques-uns surtout, est bien amère, et ma pauvre mère a eu largement sa part de tribulations et d'angoisses. Mon cher ami, c'est une raison pour moi d'espérer davantage ; car enfin notre Dieu est le bon Dieu et sa miséricorde dépasse infiniment nos misères. Le départ de mon frère Jules pour La Rochelle aura été encore une peine de plus pour ma mère. J'admire avec quelle résignation elle m'en parle. Elle est toujours généreuse. »

Les événements politiques qui suivirent la révolution de Février n'avaient pas troublé la paix du scolasticat de Laval. La vie des théologiens restait toujours partagée entre la prière et l'étude.

Cependant, vers la fin de septembre 1849, la maison de Saint-Michel fut en grand émoi. Le R. P. Roothaan, général de la Compagnie de Jésus, chassé de Rome avec Pie IX par la Révolution, profitait des jours de son exil pour visiter les maisons de France. Son arrivée à Laval causa une immense joie parmi cette nombreuse famille qui comptait elle-même plusieurs proscrits.

Pour donner à la réception une plus grande solen-

nité, tous les jeunes étudiants de Théologie convinrent d'offrir au R. P. Général une séance littéraire, où les vers et la prose exprimeraient en cinq ou six langues les mêmes sentiments de vénération et d'amour.

Il était naturel que le sujet unique fût, en pareil lieu et en pareille circonstance, *la Compagnie de Jésus.* Éducation, apostolat en Europe, missions lointaines, on passa toutes les œuvres en revue. Pour sa part, le F. Olivaint eut à parler de ce qu'il appelle avec raison le titre le plus glorieux de la Compagnie, *de son attachement à Rome et au vicaire de Jésus-Christ.*

De cette harangue fort bien écrite, et parfois éloquente, nous citerons seulement cette dernière phrase, qui nous révèle où tendaient dès lors les ardentes aspirations de son cœur :

« .... Nous en gardons la douce espérance : le *Gesù* recevra bientôt les larmes et les prières de la Compagnie ; Notre-Seigneur sera glorifié dans son temple, et, prosternés aux pieds de son auguste représentant, nous pourrons dire encore par la bouche de Celui qui porte tous nos cœurs en son cœur : « O Père ! tout indignes que nous en sommes, nous brûlons du désir de donner notre sang, notre vie et la moelle de nos os pour l'Église et pour vous. »

Les mêmes sentiments se retrouvent dans une pièce de vers composée, quelques mois plus tard, par le F. Olivaint, et dont nous détachons quelques strophes. Nous ne croyons pas que l'auteur eût la vocation de poëte ni qu'il y prétendît aucunement. Mais, dans ces vers, les seuls que nous possédions de lui.

se révèle l'amour du religieux pour sa vocation, le dévouement d'un fils pour sa mère. A ce titre, ils méritent de trouver place ici.

Que de Chrétiens, même fidèles,
Nous disent : Vous venez trop tard ;
Il faut un nouvel étendard
Pour vaincre les erreurs nouvelles.
Mais d'ennemis plus clairvoyants
J'en crois la haine rajeunie :
Non, non, petite Compagnie,
Non, non, tu n'as pas fait ton temps.

Jamais cette ineffable grâce
Des amertumes du Sauveur
Ne coula plus vive en ton cœur.
Ah! toujours sur toi veille Ignace :
Tes fils sont dans le monde errants;
Jamais tu ne fus plus honnie,
Mais aussi, jamais plus bénie :
Non, non, tu n'as pas fait ton temps.

Et d'où viennent à ta lumière
Ces fiers échappés de l'erreur?
Ton nom seul leur faisait horreur,
Et les voilà sous ta bannière !
Qui, par des coups assez puissants,
A vaincu leur haine charmée?
C'est Dieu qui lève son armée :
Non, non, tu n'as pas fait ton temps.

J'entends l'Église qui t'appelle ;
Je vois ses fils, de toutes parts
Vers toi retournant leurs regards,
Fonder leur espoir en ton zèle....

Nous aurons des combats sanglants;
Mais la victoire est assurée;
Dieu pour la Croix l'a préparée.
Non, non, tu n'as pas fait ton temps.

Enfin l'heure sonna pour le F. Olivaint de recevoir le sacerdoce. Devenir prêtre, offrir chaque jour l'adorable Victime, remplir, auprès de Dieu pour les hommes, l'office divin de médiateur, prêcher avec l'autorité du sacré ministère l'Évangile du salut, ouvrir par l'absolution le ciel aux pécheurs, guider les âmes généreuses dans les voies parfaites, telle était la perspective de ce prochain avenir. A la veille de ce grand jour, il mandait à un ami : « J'espère que tu vas, mon cher ami, te décider à écrire à ton pauvre jésuite au moins quelques lignes, ne fût-ce que pour le féliciter de la grande nouvelle qu'il t'annonce aujourd'hui. Sache donc, mon ami, que je dois être ordonné prêtre le 21 de ce mois[1], c'est-à-dire que je vais être enfin armé de toutes pièces pour travailler à la gloire du bon Dieu. »

Une année après, il arrivait à Paris, apportant à sa mère une de ses meilleures bénédictions.

Une année entière s'écoula dans une retraite presque absolue. Envoyé à la maison de la rue des Postes, le P. Olivaint y partagea son temps entre l'étude et quelques humbles ministères au dehors. « Il se fit aussitôt remarquer par sa grande humilité et sa charité prévenante, dit un des religieux qui vécurent alors avec lui. Il se plaisait avec les jeunes Frères sco-

1. Septembre 1850.

lastiques, et pour les édifier, il leur racontait avec simplicité les premières consolations de son apostolat auprès des pauvres; il leur disait sa joie de se retrouver prêtre dans ce quartier Mouffetard qu'il avait évangélisé déjà, simple laïque, et de pouvoir donner l'aumône spirituelle de la parole évangélique et des sacrements à ses chères familles d'autrefois....

« Un jour, raconte un bon Frère sacristain, la sœur Rosalie se dit que, si ses filles pouvaient entendre la messe à cinq heures, chacune d'elles gagnerait par jour au moins une heure au bénéfice des pauvres. Or, c'était l'hiver; il s'agissait d'aller dire la messe chez les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, au faubourg Saint-Marceau; car il était imprudent de les laisser parcourir les rues dès quatre heures et demie du matin par les plus mauvais temps. On vint réclamer le secours d'un prêtre. Dès que le P. Olivaint eut connaissance de ce désir de la sœur Rosalie, il s'offrit lui-même pour ce qui était humainement une corvée pénible, mais un gain considérable aux yeux de la foi. J'allais souvent avec lui, ajoute le même Frère, pour servir la messe. Un matin, il dit à son compagnon de route : « Quel profit nous faisons, cher Frère! Quinze ou vingt heures de bonnes œuvres de plus par jour, accomplies par les Filles de la Charité dans ce quartier!.... Mais c'est immense!... » Peut-être, ajoutait le narrateur, ne sont-ce là que des faits dignes tout au plus d'être mis dans le traité des petites vertus; pour moi, je regardais cela comme magnifique. »

L'humilité du P. Olivaint était d'allure aisée et

joyeuse, sans affectation ni contrainte. A ses autres modestes fonctions il joignait l'emploi de sous-bibliothécaire, et comme le savant religieux chargé du soin de la grande bibliothèque de la maison laissait peu de chose à faire de ce côté, son adjoint s'était mis tout entier à l'organisation d'un dépôt de livres usuels plus spécialement destinés aux frères étudiants. Un jour qu'avec l'un de ces derniers il était, en grand tablier bleu, un plumeau à la main, perdu dans un nuage de poussière, la porte s'ouvre tout à coup et un de ses anciens camarades s'arrête, un peu surpris, sur le seuil. « Mon cher, je ne t'embrasse pas, dit gaiement le P. Olivaint : vois mes mains ! — Toujours le même, répondit le visiteur, toujours le même ! C'est ainsi que tu faisais déjà à l'École normale. »

Cette première année de sacerdoce s'écoula vite au milieu de ces travaux obscurs. Et que de fois, placé sur un plus grand théâtre, le P. Olivaint ne se prit-il pas à regretter sa paisible cellule de la rue des Postes et son humble apostolat de la rue Mouffetard !

CHAPITRE XI

Vaugirard. — Débuts du collége. — Le P. Olivaint professeur d'histoire.

Il est un art, — Dieu le révèle aux Saints, — de voir en toute chose le côté surnaturel, de viser à l'Éternité à travers les préoccupations du temps, de marquer l'action la plus indifférente au coin de Jésus-Christ, de telle sorte qu'elle devienne, pour celui qui la fait et pour plusieurs autres, la monnaie du ciel. Le P. Olivaint, jeté de nouveau dans les pénibles labeurs de l'enseignement, ne se laissera pas distraire du grand but qu'il poursuit : sauver le plus d'âmes possible, pour glorifier Dieu davantage, *ad majorem Dei gloriam!* Professeur, préfet des études, recteur, il n'en fera pas moins l'œuvre apostolique, au même titre que le missionnaire et le prédicateur.

Après une longue et austère préparation de sept années, parvenu à la pleine maturité de l'âge, du talent et de la vertu, il entrait enfin dans la vie

active. Homme d'éducation, il avait naturellement sa place marquée dans un collége; il fut destiné à celui de Vaugirard, dont la Compagnie de Jésus prenait à ce moment même la direction.

C'est là que, durant treize ans, il se dépensera sans mesure, pour assurer les progrès de plusieurs centaines d'enfants dans les lettres et les sciences, surtout dans la foi et la vertu. Désormais le nom du P. Olivaint sera inséparable du nom de Vaugirard.

Ce collége avait eu d'humbles commencements dont il n'est pas hors de propos de résumer ici l'histoire M. Teysseyre, l'un des plus fervents disciples du saint Père Delpuits, ancien élève de l'École polytechnique, puis prêtre de Saint-Sulpice, en est à bon droit regardé comme le premier fondateur. *La petite communauté des clercs* qu'il avait, en 1814, établie rue du Regard et qui, l'année suivante, protégée par Louis XVIII, prit le nom de maison des *clercs de la chapelle royale*, avait commencé avec quatre enfants. Mais l'œuvre prit des accroissements si rapides qu'en vingt années elle avait donné à l'Église deux cents prêtres, parmi lesquels sept évêques et grand nombre de religieux.

En 1829, l'institution se transforma, sans rien perdre de son esprit profondément chrétien. Jusqu'alors elle n'avait pas même eu de maison qui lui appartînt. M. l'abbé Poiloup, l'un des successeurs de M. Teysseyre, profita d'une occasion providentielle

pour acheter, a Vaugirard, une magnifique propriété qui, avant la Révolution, servait de campagne au clergé de la paroisse de Saint-Sulpice. Une galerie souterraine traversant la rue mettait ce vaste enclos en communication avec une modeste maison qu'on vénère encore aujourd'hui comme berceau de la société fondée par M. Olier.

De temps immémorial, Vaugirard fut un lieu spécialement consacré à la très-sainte Vierge[1]. Dans le catalogue des prêtres du séminaire de Saint-Sulpice, con-

1. Le territoire de Vaugirard dépendait de l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Gérard de Moret, abbé de Saint-Germain au treizième siècle (1258-1278), fit bâtir une chapelle en l'honneur de saint Vincent sur l'emplacement actuel de la rue des Vignes. De là le nom donné au village : *Valgérard*, *Vaulgérard*, *Vaugirard*. En 1342, fut construite une église en l'honneur de la sainte Vierge au lieu maintenant occupé par la petite place en face du collége. — En 1453, elle prit le nom de Notre-Dame de Saint-Lambert, à cause des reliques de l'évêque de Maëstricht dont elle s'enrichit. A la Révolution, Vaugirard devint la *commune Jean-Jacques Rousseau*, et l'église fut consacrée à la *deesse Raison!* La statue miraculeuse de la très-sainte Vierge fut mise en pièces, mais celui qui porta le premier coup de hache eut l'œil crevé par un éclat de bois, et un de ses complices la jambe cassée. La vieille église paroissiale, restaurée à grand'peine, a disparu ; elle est aujourd'hui remplacée par une plus grande et plus belle. — Le territoire de Vaugirard a été de tout temps l'asile préféré des communautés ecclésiastiques et religieuses. Le *collége de Laon*, situé sur la montagne Sainte-Geneviève, avait à Vaugirard une maison succursale (à la place de l'ancienne mairie). Le séminaire de la Sainte-Famille, ou des *Trente-trois*, fondé par Claude Bernard, dit *le pauvre prêtre*, avait également à Vaugirard sa maison de campagne. Il en était de même du séminaire des *Robertins*, de la *communauté de Lisieux*, des *Théatins*, du noviciat des *Frères des écoles chrétiennes*, fondé par le Vénérable de la Salle à Vaugirard, mais transporté à Paris, etc.. . Voir l'*Histoire de Vaugirard ancien et moderne*, par L. Gaudreau, curé du lieu, Paris, Dentu, 1842.)

servé aux archives de la communauté, il est toujours qualifié du titre touchant de village de la bienheureuse Marie : *Oppidum Beatæ Mariæ.* Grâce à la dévotion spéciale des habitants pour la Mère de Dieu, cette paroisse fut longtemps renommée pour sa foi et la régularité de ses mœurs. M. Poiloup eut à cœur de restaurer avec éclat, dans le nouveau collége, ce culte traditionnel. Ce fut *le* 1er *Mai* 1830 que son zélé collaborateur, M. Georget, se transporta de la rue du Regard à Vaugirard, avec une division composée des plus petits enfants. « Tout s'annonçait sous les plus heureux auspices, lorsque éclata la révolution de Juillet. On put croire un instant que la petite communauté allait disparaître dans la tempête, mais non ; elle allait au contraire être transformée en ce grand et bel établissement de Vaugirard qui devait hériter de son esprit, en même temps que de ses maîtres et de ses élèves. Ce fut encore *le* 1er *Mai* 1834 que fut posée la première pierre de ces magnifiques bâtiments qui devaient être le sanctuaire de la science et de la piété pour tant d'enfants appartenant à des familles patriarcales, l'honneur de notre pays, qui ont conservé la foi et les traditions de la France. Remarquons-le en passant, tous les actes de nos vénérés maîtres s'accomplissaient en des jours consacrés à l'auguste Mère de Dieu [1]. » Ce fut *la veille de l'octave de l'Immaculée Conception*, tous les enfants étant pour la première fois réunis, qu'eut lieu la véritable prise de possession [2]. Derrière l'autel de la chapelle,

1. *Notice sur M. Georget*, p. 1, 8.
2. Oraison funèbre de M. Poiloup par le P. Olivaint.

une vaste peinture de Fragonard, représentant *la Reine du ciel environnée des chœurs angéliques*, rendit sensible aux regards la pensée chrétienne qui avait présidé à l'heureuse fondation.

Pendant cette seconde période de vingt années, le collége de M. Poiloup se maintint au premier rang, pour la force des études, la régularité de la discipline, la solide piété. « Dans les maîtres, zèle, dévouement, oubli de soi; dans les disciples, confiance, ouverture, abandon, docilité; dans tous, piété tendre, charité expansive, bonne volonté courageuse, épanouissement joyeux, » tel est le tableau véridique tracé par un témoin digne de toute croyance[1].

Henri de Riancey, une des gloires de cette maison, pouvait dire avec une légitime fierté, en parlant sur la tombe de M. Poiloup des enfants que ce saint prêtre avait élevés : « Nous sommes partout, dans la magistrature, dans l'armée, dans le sacerdoce, dans la diplomatie, dans l'administration des affaires publiques, dans les lettres, dans la médecine.... » Et le P. Olivaint attestait « que partout où il trouvait les élèves de M. Poiloup, il avait le bonheur de reconnaître en eux des catholiques dévoués, des prêtres zélés, des hommes de devoir, d'excellents pères de famille[2]. »

Cependant M. Poiloup, d'une santé toujours fort délicate, après une longue et laborieuse carrière, éprou-

1. M. Maréchal, supérieur du séminaire d'Issy. Paroles adressées à une réunion d'anciens élèves de la rue du Regard, de Vaugirard et d'Auteuil.

2. Oraison funèbre de M. Poiloup.

vait un indispensable besoin de repos. En jetant les yeux autour de lui, il trouvait des collaborateurs intelligents et dévoués, mais dont lui-même était le centre et que son départ laisserait sans cohésion ni lien. Il jugea donc necessaire, pour assurer l'existence et la prospérité de son œuvre, de la confier à une congrégation religieuse.

La loi de 1850, rendue en conséquence de l'article 9 de la Constitution de 1848, avait supprimé le monopole et étendu le bienfait de la liberté d'enseignement à tous les citoyens français, même « aux membres des congrégatious non autorisées par l'État. » Bien plus, mise en demeure de se prononcer explicitement sur la Compagnie de Jésus, l'Assemblée législative avait eu l'impartialité de l'admettre au bénéfice du droit commun, sur les éloquentes représentations de M. Thiers lui-même.

Il s'agissait de mettre aussitôt à profit tout ce que la loi nouvelle accordait de liberté. Les évêques de France rivalisaient de dévouement et de zèle ; des chrétiens généreux suivaient leur exemple, et de toutes parts s'ouvraient de nouveaux établissements d'éducation dont plusieurs sont encore aujourd'hui prospères.

La Compagnie de Jésus contribua pour sa part à ce travail de restauration. Dès 1850, elle reprenait, au collége de la Providence (Amiens), les traditions de Saint-Acheul. L'ancien recteur de Brugelette, le R. P. Pillon, rétablissait le collége de Vannes après une interruption de quatre-vingt-neuf ans. La religieuse cité d'Avignon voyait naître le sien dès le mois de janvier 1850 ; puis s'étaient successivement ouverts

es colléges de la Sauve (Bordeaux), de Dôle, de Metz. Cependant, il semblait que le plus important restât encore à faire, tant que l'enseignement libre n'aurait pas conquis sa place à Paris.

Le vieux collége de Clermont, auquel Louis le Grand avait octroyé son nom, était devenu, après bien des vicissitudes, un lycée de l'État. Il s'agissait, chose humainement impossible, d'ouvrir en pleine capitale, sans autre protection que celle du Ciel, une nouvelle école qui ne fût pas indigne de son aînée.

L'ère de la liberté d'enseignement ne comptait que deux années, lorsque M. l'abbé Poiloup conçut devant Dieu le projet de céder à la Compagnie de Jésus son collége de Vaugirard. Cette offre, qui n'avait pas été sollicitée, fut, après une mûre délibération, favorablement accueillie. Mais à peine la nouvelle fut-elle connue, qu'une émotion bien naturelle se fit sentir parmi les anciens professeurs. « Une pénible séparation eut lieu, dit l'auteur de la notice déjà citée[1], entre MM. Poiloup et Georget d'une part, et les professeurs de l'ancien Vaugirard d'autre part. Nous trouvons des deux côtés les motifs les plus purs, des intentions non-seulement droites, mais toutes surnaturelles. » Seulement le point de vue était différent. M. l'abbé Lévesque, suivi de presque tout le personnel de la maison, alla fonder un nouvel établissement à Auteuil. « Et il y eut ainsi, disait plus tard le P. Olivaint dans une circonstance mémorable, deux coups de providence. Ce fut un

1. *Notice sur M. Georget*, p. 10.

premier coup de providence que la décision prise par M. Poiloup en faveur de la Compagnie de Jésus; sans lui, notre rentrée à Paris, dans l'enseignement, semblait impossible. Mais ce fut un coup de providence aussi que la fondation du collége d'Auteuil : nous l'avons bénie, nous l'avons saluée de nos vœux.

« Ainsi, quand le petit germe de la rue du Regard, comme le grain de séneve dont parle l'Évangile, fut devenu grand arbre, du même tronc Dieu, pour procurer sa gloire, fit sortir ces deux branches fécondes dont l'ombre s'étend sur les deux rives de la Seine, pour offrir un abri salutaire à un plus grand nombre d'enfants chrétiens [1]. »

Le 3 août de l'année 1852, fête de l'invention du corps de saint Étienne, le premier des martyrs, en l'octave de saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, sous les auspices de Marie Immaculée proclamée Patronne du collége, le R. P. Studer, provincial, accompagné du P. Olivaint, prit possession de Vaugirard.

Les jours suivants, arrivèrent successivement les autres Pères chargés de remplir les principaux emplois de la maison. Le personnel se composa bientôt de vingt-neuf Pères et de onze frères coadjuteurs. Les vacances furent employées à réparer, à agrandir ou à mieux disposer les principales parties du vaste édifice; rien ne fut négligé de tout ce qu'exige l'organisation d'un grand collége.

Une vague rumeur se répandit alors dans Vaugi-

1. Oraison funèbre de M. Poiloup.

rard : des forcenés menaçaient, disait-on, de mettre, durant la nuit, le feu à la maison; on en fut quitte pour quelques mesures de prudence; la police fit surveiller les abords; puis tout rentra dans l'ordre.

Le 19 octobre, les classes furent ouvertes. Environ cent soixante enfants étaient présents, dont quarante au plus étaient anciens élèves du collége; un grand nombre de parents et d'amis remplissaient la chapelle, quand, à la messe du Saint-Esprit, le P. Olivaint prit la parole et présenta à grands traits le programme d'éducation qui depuis n'a cessé d'être fidèlement suivi à Vaugirard[1].

C'est l'*esprit de famille* qui doit unir maîtres et élèves, pères et enfants : ancienne tradition, disait-il, qu'il ne s'agit que de bien garder. « Cet esprit de famille est une partie précieuse de l'héritage que la Providence nous appelle à recueillir. Dans cette pieuse maison, les maîtres étaient tous des pères, et l'un d'entre eux [2] semblait se réserver les devoirs et les droits d'une bonté encore plus paternelle, comme signe distinctif de la supériorité.

« Vous, chers enfants, qui l'avez connu, restez ses dignes enfants au milieu de nous, c'est-à-dire soyez vraiment les nôtres; par là, votre reconnaissance adoucira les angoisses que la séparation coûte encore à ce cœur si tendre. Et vous, nouveaux venus,

1. Ce discours a été intégralement publié dans une brochure intitulée : *Un poète réformateur de l'éducation*. Examen des théories de M. de Laprade, par le P. Ch. Clair, S. J. Paris, Albanel (Baltenweck), 1873.

2. M. Poiloup.

saluez avec respect, avec reconnaissance aussi, l'ami dévoué de l'enfance, le père de tant de générations de jeunes gens dont il a sauvé la foi, dans un temps où les mères chrétiennes avaient tant de peine à trouver dans la patrie quelques rares asiles pour abriter ce qu'elles avaient de plus cher au monde. »

Le P. Olivaint n'entend pas que cette famille rassemblée sous les auspices de Marie Immaculée regarde le collége comme une triste prison. « Ah ! grâce à Dieu, nous ne sommes pas des geôliers, nous ne nous présentons pas même à vous comme des maîtres; bien que nous soyons chargés de vous instruire, le titre qu'avant tout nous ambitionnons, dont nous sommes jaloux, c'est celui de pères. » Et après de fort belles considérations sur cette paternité surnaturelle dont Dieu est le principe comme il en est la fin : « Nous vous aimons déjà, chers enfants, s'écrie-t-il, il y a même longtemps que nous vous aimons! Ne le sentez-vous pas à ma parole? Ah ! je l'espère bien, ma voix ne trahit pas mon cœur. Et dans ma voix vous entendez tous mes frères et tous vos Pères, car nous n'avons qu'un cœur pour vous aimer. Et dans ma voix aussi vous entendez trois siècles de notre histoire. C'est pour vous, c'est pour l'enfance que nos Pères se sont épuisés pendant trois siècles dans un dévouement qui ne se lassa jamais. C'est pour vous que les plus savants docteurs eux-mêmes aimaient à réserver les derniers efforts de leur zèle et retrouvaient des forces en redevenant enfants avec vous. C'est pour vous que nous avons brisé ces liens qui tiennent le plus au cœur de l'homme en ce monde, c'est pour vous élever et vous

instruire, c'est-à-dire pour vous servir et vous aimer ; et la promesse de nous consacrer dans l'obéissance à l'enseignement est un de nos liens nouveaux. C'est pour vous encore que la persécution nous a frappés d'un bout de l'Europe à l'autre, et tous les rivages ont vu nos exilés qui souffraient pour vous.... »

En retour de ce dévouement paternel, le P. Olivaint réclamait de ses chers enfants le respect et surtout l'amour filial. « Ayez le respect qui sied à des enfants, disait-il gracieusement, mais ne nous respectez pas trop, ne nous prêtez pas une dignité inaccessible. Déposez cette gêne, cette inquiétude d'une timidité qui cherche à fuir : le respect filial est celui qu'une douce familiarité tempère ; il rend l'honneur tout en se livrant avec abandon. Livrez-vous donc et dans le respect et dans l'obéissance. C'est là l'esprit, le caractère des enfants ; ils se livrent sans peine, ils ont confiance. La confiance est comme le sang et la vie de la piété filiale. Aussi est-ce la confiance surtout que nous vous demandons en vous disant : Soyez pour nous comme des enfants. Le reste serait peu sans elle. Le reste vient bientôt avec elle et est fécondé par elle. Confiance donc, chers enfants, vous ne serez point trahis ! Confiance dans vos difficultés, pour que nous puissions vous offrir nos secours ; confiance dans vos peines, pour qu'il nous soit donné de vous consoler ; confiance dans vos fautes mêmes et malgré les reproches qui les suivront, pour que nous ayons plus tôt la joie de vous pardonner et de vous guérir. Nous ne réclamons votre confiance que pour votre bien. Nous vous

ferons d'autant plus de bien que vous nous accorderez plus de confiance. Il faudra bien que vous la mettiez en nous, car nous avons le secret de l'obtenir : *Nous vous aimons!* »

Ce langage du cœur fut compris du plus grand nombre; les préventions nourries encore par quelques-uns contre ces maîtres nouveaux dont on disait tout ensemble tant de bien et tant de mal tombèrent peu à peu, et le collége de Vaugirard, si riche déjà d'honorables souvenirs, ne cessa dès lors d'accroître, avec le nombre de ses élèves, sa bonne renommée. Cette prospérité grandissante fut avant tout une faveur du Ciel; mais on peut dire en vérité que nul, après Dieu, n'y contribua plus que le P. Olivaint.

D'abord directeur de la première congrégation et professeur d'histoire, puis préfet des études, enfin recteur du collége jusqu'en 1865, le P. Olivaint prit pour règle de se sanctifier lui-même afin de travailler plus efficacement à la sanctification des âmes que Dieu et Marie lui confiaient : *Pro eis sanctifico mepsum.*

Mais avant de le montrer toujours saint religieux dans ces diverses fonctions où les épreuves ne lui manquèrent pas, nous voulons signaler un fait touchant qui marqua la première année de Vaugirard. Nous en empruntons le récit à l'*Univers*[1] :

« Lundi dernier, 30 mai, dit le journal catholique, les élèves du collége de Vaugirard, conduits par leurs savants et pieux directeurs, ont fait un pèlerinage à l'é-

1. Du 3 juin 1853.

glise de Notre-Dame de Boulogne-sur-Seine, où vient d'être rétabli l'ancienne et célèbre confrérie en l'honneur de la sainte Vierge que plusieurs souverains pontifes, et notamment N. S. P. le pape Pie IX, ont enrichie de trésors spirituels. Les élèves du collége de Vaugirard ont assisté à la sainte messe célébrée par leur vénérable Père Recteur. Un cœur de vermeil, renfermant les noms des maîtres et des élèves, a été offert solennellement et suspendu au cou de la statue miraculeuse. Après cette cérémonie a eu lieu l'acte de consécration à la sainte Vierge, prononcé par l'un des élèves au nom de tous ses condisciples. Ce cœur de vermeil si généreusement offert restera désormais comme un témoignage public de la dévotion des pieux pèlerins envers la très-sainte Vierge. »

Ainsi les prémices étaient religieusement déposées sur l'autel de Marie Immaculée, dont la bénédiction maternelle s'est depuis lors si abondamment répandue sur le collége de Vaugirard.

Du mois d'octobre 1852 au mois de septembre 1857, le P. Olivaint, malgré d'autres fonctions importantes, remplit sa mission de professeur d'histoire[1]. Dans sa pensée, il y avait là un véritable apostolat, réclamé par les tendances universelles de notre époque et par les besoins spéciaux des jeunes gens lettrés, prêts à entrer dans le monde. C'est donc le professeur d'histoire que nous devons étudier d'abord, non plus tel qu'il se mon-

1. Sauf l'année où, tout en restant préfet des études, il eut à faire la troisième année de probation.

trait à ses débuts dans sa chaire de Grenoble ou au collége Bourbon, mais tel que l'avait fait une longue expérience, jointe à un constant labeur, et que l'ont connu plusieurs générations d'élèves à Vaugirard.

Un écolier de ce temps, père de famille aujourd'hui, écrit à ce sujet : « J'ai eu le bonheur d'assister au cours d'histoire que le P. Olivaint faisait à la première division, et je me souviens encore du charme que, tout enfant que j'étais, j'éprouvais à l'écouter. C'était certainement celle de mes classes qui me plaisait le plus, et si j'ai conservé du goût pour les études historiques, c'est à cet enseignement, à la fois simple et élevé, éloquent et familier, que je le dois. Ces leçons, qui roulèrent sur Christophe Colomb et la découverte de l'Amérique, me sont aussi présentes que si je venais de les entendre.... »

Le P. Olivaint eut l'occasion de formuler très-nettement ce qu'il pensait de l'enseignement de l'histoire, de son utilité, des abus à craindre, de la méthode à suivre ; les judicieuses observations qu'il fit sur cette matière sont consignées dans un Mémoire inédit, rédigé par ordre de ses supérieurs.

« Les études historiques, dit-il dès la première page, ne sont plus seulement importantes ; elles sont devenues vraiment nécessaires aux catholiques surtout, puisque, en effet, c'est surtout au catholicisme qu'ont profité les progrès récents de l'histoire, les découvertes les plus inattendues et les travaux mêmes entrepris pour le combattre. Les colléges catholiques ont été comme forcés, pour répondre aux besoins de notre temps, de donner un plus grand développement

aux sciences mathématiques et physiques, lesquelles cependant sont loin, par leurs applications et leurs tendances, de tourner autant à l'avantage de la religion ; à plus forte raison doivent-ils faire une large part à l'histoire, qui offre un moyen si puissant de ramener bien des âmes égarées. »

On le voit, le professeur veut être apôtre, l'historien devenir apologiste. L'enseignement de l'histoire n'est pas un but, ce n'est pour lui qu'un moyen très-efficace de persuader ou d'affermir la foi. Les faits profanes eux-mêmes lui apparaissent comme des témoins désintéressés et moins suspects, cités à sa barre pour déposer en faveur de la vérité divine.

Mais, hélas ! ce n'est point ainsi, le P. Olivaint le savait trop, que l'histoire est généralement comprise Glaive à deux tranchants, si elle peut servir à la défense de la religion, c'est l'arme aussi que manient habilement les ennemis de l'Église.

« En général, dit-il, les cours d'histoire sont l'occasion des plus grands désordres.... C'est là que sont parfois racontées avec une affreuse insouciance les anecdotes les plus scandaleuses ; c'est là que sont débitées les théories les plus vagues, les plus contradictoires, par des hommes qui ne s'entendent ni sur les principes ni sur les méthodes et qui prétendent bien ne relever que d'eux-mêmes ; c'est là qu'on apprend ce qui n'exige aucun travail, la haine de l'Église, le mépris de l'autorité, les passions révolutionnaires : ainsi l'imagination des enfants est souillée et leur jugement faussé ; leur foi achève de se perdre, et l'on voit se multiplier cette génération de doc-

teurs impertinents qui, tout bambins encore, tranchent les questions les plus graves avec un aplomb qui serait bien ridicule, s'il n'était si déplorable. Quelques années plus tard, la parole et les journaux ne leur suffisent plus, et beaucoup d'entre eux descendent sur la place publique à la tête de l'émeute pour ajouter une page à l'histoire qu'ils auront apprise.

« Telle est, en beaucoup d'endroits, l'influence de l'enseignement historique. La philosophie rationaliste elle-même n'est pas tant à craindre ; contre elle, on a du moins la ressource de l'oubli et du scepticisme qu'elle inspire. On ne croit pas à la philosophie dans les écoles dont je parle, mais on croit à l'histoire, surtout quand elle calomnie la religion et le prêtre, quand elle pousse à la révolte et à l'anarchie. »

Dès lors ne conviendrait-il pas de contenir dans les limites les plus étroites un enseignement dangereux et si souvent funeste? A cette question, le P. Olivaint répond :

« Il est vrai, des abus signalés on peut tirer plus d'un argument contre l'enseignement de l'histoire, mais tout aussi bien et plus justement encore on peut en tirer un nouveau motif de fortifier chez nous les études historiques. Nos élèves, en effet, seront bientôt dans le monde en présence de ceux de l'Université. La discussion s'engagera, car l'homme du monde lui-même n'est plus libre de la fuir. Religion, philosophie, politique, tous les intérêts, tous les problèmes sont agités à la fois partout et par tous. Mais tous ces intérêts, tous ces problèmes se rencon-

trent sur le terrain de l'histoire ; c'est là presque toujours que se livre maintenant le combat. A la faconde audacieuse de leurs adversaires, à tant de calomnies qui, en traversant les siècles, ont acquis pour l'ignorance un droit de prescription et l'apparence de la vérité, nos enfants n'auront-ils donc à opposer que les démentis sans preuves ou le triste silence d'une foi désarmée ? N'est-il pas à craindre alors que beaucoup ne sachent pas résister à cette épreuve et, comme il arrive à tant de catholiques, qu'ils ne reçoivent, eux aussi, l'histoire de l'Église des mains de ses ennemis et n'en viennent à douter de la vertu de leur mère, de ses droits à leur foi et à leur amour? Et cependant c'est parmi eux surtout que l'Église espère trouver des défenseurs ; c'est sur eux qu'elle compte pour exercer sa sublime influence.... Puis, la cause est si belle ! l'histoire aujourd'hui fournit des réponses si victorieuses ; celui qui sait un peu manier cette arme peut faire aujourd'hui tant de bien et renverser à droite et à gauche, à son insu même, tant de préjugés qui oppriment les âmes, qu'il serait assurément bien pénible pour nous de ne pouvoir la mettre entre les mains de nos enfants. »

En définitive, qu'il s'agisse de la science historique ou de toute autre, ce qu'il faut proscrire, ce n'est point l'usage, mais l'abus. Et pour que l'abus ne se puisse glisser dans cet enseignement nécessaire, il suffit de quelque sages précautions à prendre ; le P. Olivaint les énumère en parlant de la Méthode.

« Un danger assez à craindre, dit l'auteur du Mémoire, serait la tentation de charger les élèves d'un

amas inutile de faits, de dates et de détails secondaires, qui fatiguerait leur esprit et nuirait non-seulement à leurs autres études, mais encore à celle de l'histoire. Mais heureusement on a moins de peine à éviter l'érudition qu'à l'acquérir ou à la donner aux autres.

« D'ailleurs, bien des raisons détourneraient chez nous un professeur de cette voie. Il ne s'agit pas pour lui de préparer des combattants au concours général, de rechercher la science pour la science et de satisfaire une curiosité vaine. Il doit plutôt mettre son enseignement à la portée de tous, le mesurer au temps qui lui est accordé, l'adapter à la position sociale de ses enfants qui, peu capables en général de soutenir un travail aride et opiniâtre, lui demandent bien plutôt des connaissances choisies et sûres qu'une érudition vaste et profonde.

« Il faut donc qu'il s'attache uniquement aux choses vraiment importantes ; qu'il ne développe pas également les histoires de tous les pays et toutes les parties de ces histoires; qu'il se regarde comme obligé de remplir son programme annuel. Il serait bon aussi qu'il mît un précis entre les mains des élèves, mais un précis très-court. Cet abrégé aiderait la mémoire des enfants qui se rebuteraient bientôt, s'ils n'avaient d'autre secours que des notes incomplètes prises en classe. Mais il ne saurait remplacer les leçons orales ; il n'en serait que le texte. Il en serait encore la préparation, si le professeur avait soin, ce qui ne serait pas sans avantage, de faire apprendre chaque fois d'avance aux enfants, dans leur précis, la partie qu'il doit traiter.

« L'enseignement de l'histoire est en quelque sorte essentiellement oral : il est nécessaire que le professeur parle; la parole grave bien mieux les choses dans l'esprit et dans le cœur. Mais il est nécessaire aussi qu'il fasse parler ses élèves, qu'il les fasse parler le plus possible, qu'il ne parle pas trop longtemps lui-même sans les interroger, qu'il divise plutôt son exposition en deux parties pour redemander immédiatement chacune d'elles et les redemander encore à la classe suivante. Ces répétitions fréquentes serviraient plus aux élèves pour apprendre l'histoire que s'ils avaient à écrire. »

Dans ce qui précède, le P. Olivaint n'a guère encore exposé que l'ordonnance, pour ainsi dire, matérielle du cours; ce qui importe bien davantage, c'est l'*esprit* qui doit tout animer.

« Venons maintenant, dit-il, au plus grave abus de l'histoire rationaliste, à l'abus où l'influence du temps se fait le plus sentir, à cette incertitude, ou plutôt à cette confusion, à cette corruption des doctrines qui exerce, dans le cœur et l'esprit des enfants, de si tristes ravages. Il est évidemment impossible qu'un tel vice pénètre dans un collége de la Compagnie. Le professeur n'y tomberait pas même dans un autre défaut qui tient au premier et qui y mène, dans cette manie si commune aujourd'hui des grandes considérations, même à propos des plus petits faits, par où la philosophie envahit l'histoire et lui enlève souvent sa vérité et son caractère.

Toutefois on pourrait indiquer ici quelques règles qui aideraient le professeur à se garder lui-

même, à profiter des fautes des autres aussi bien que de leurs succès, à donner à son cours l'esprit qui doit aujourd'hui, dans l'histoire, distinguer l'enseignement catholique.

« Premièrement, un professeur chrétien recherchera sans doute, dans chaque leçon d'histoire, l'occasion de s'élever à une leçon plus haute, au nom de la morale et de la foi ; mais, dans cette pensée qui demande tant de tact et de mesure, un choix intelligent des faits, une certaine manière de mettre en scène les hommes et les choses, réussissent beaucoup mieux que la discussion, surtout si on s'adresse à des enfants. Il serait donc nécessaire, dans les classes qui précèdent la rhétorique, et même en rhétorique, que le professeur s'interdît autant que possible tout ce qui sentirait le langage philosophique, mais que, guidé par la saine et pure doctrine dans la préparation et l'ordonnance de son cours, il racontât les événements et peignît les personnages de telle sorte que les principes revêtus, pour ainsi dire, de formes sensibles, se gravassent comme d'eux-mêmes dans l'esprit et dans le cœur des enfants qui recevraient ainsi déjà, sans même s'en douter, la vraie philosophie de l'histoire.

« Secondement, il y aurait aussi à tirer un bon parti, pour le triomphe plus éclatant de l'Unité, de la confusion même et de la contradiction qui règne ailleurs. Tout pour nous, dans l'enseignement de l'histoire, se rattache par quelque endroit au christianisme, à ce pôle divin, comme on l'a justement appelé, sans lequel l'histoire n'est plus qu'un affreux

chaos d'intérêts et d'idées où l'esprit reste à jamais perdu. C'est la Chute et la Réparation, c'est le Sauveur, son Église et les bienfaits de son action dans le monde, que nous voulons partout prouver et défendre. Mais que d'aveux ne pouvons-nous pas emprunter aux païens, aux hérétiques de tous les temps, aux philosophes de toutes les couleurs ! A chaque pas dans l'histoire se vérifie la parole de l'Écriture : *Mentita est iniquitas sibi.* Quelle force l'authenticité des faits que nous devons établir n'acquerra-t-elle pas, quand elle s'appuiera sur le témoignage de tant d'apologistes involontaires ! Est-il rien de plus capable d'affermir la foi des enfants et de leur faire aimer l'Église et son influence? Animé de cet esprit, l'enseignement de l'histoire ne devient-il pas une sorte de catéchisme historique en grand et comme un cours permanent de conférences religieuses ? »

Cette pensée fondamentale se trouve exprimée en termes plus exprès encore dans la conclusion du Mémoire que nous venons de résumer. « De même, dit le P. Olivaint, de même que dans l'histoire du moyen âge et des temps modernes tout ce qu'on dit des autres États profite et vient aboutir à la France, de même aussi pour nous l'histoire de tous les temps et de tous les pays vient aboutir et profite à la Religion et à l'Église; ou plutôt c'est l'histoire de la Religion et de l'Église qui la domine et l'explique, en sorte que, si l'histoire de l'Église ne semble être nulle part, c'est qu'à vrai dire elle est partout et qu'en un sens il n'y a qu'elle. L'histoire, en effet, telle que les catholiques doivent la concevoir, se résume en deux mots :

Préparation évangélique pour les temps anciens; *Démonstration évangélique* pour les temps modernes : Jésus-Christ attendu, Jésus-Christ donné : tout en lui, tout par lui, tout pour lui. L'histoire du monde, dans un enseignement catholique, c'est l'*histoire de la vérité*, selon le mot d'un célèbre apologiste de nos jours, ou mieux encore, comme le dit Bossuet quelque part, c'est l'histoire du règne de la vérité. »

Certes, voilà pour l'historien un point de vue d'une hauteur incomparable, accessible néanmoins à l'intelligence de l'enfant, pour peu qu'il ait appris les éléments de la foi.

Ce que le P. Olivaint conseillait aux autres, nous avons en main des preuves nombreuses qu'il avait commencé par le pratiquer lui-même. Sans analyser au long les précieux manuscrits qu'il nous a laissés, du moins n'est-il pas sans intérêt de saisir, pour ainsi dire, le professeur sur le fait, et de détacher une page de ce cours d'histoire dont il savait faire une démonstration évangélique.

Voici, par exemple, comment, pour inspirer à son jeune auditoire un peu de son enthousiasme, il trace à ses regards l'esquisse d'un immense tableau, digne du pinceau de Michel-Ange :

« Sur tous les points du monde, sur tous les rivages, disait-il un jour, ce sont des frères qui s'offrent à vous. Quelle étrange diversité de mœurs, de costumes, de langues et de destinées!...

« Ne vous intéressez-vous pas à l'histoire de votre famille? Ne tenez-vous pas à connaître ses aventures, ses malheurs et ses titres de gloire? L'humanité est

votre famille. Comme un voyageur, elle s'avance à travers les âges, fondant et détruisant les empires, qui ne semblent pour elle qu'une tente où elle s'arrête quelques jours. Partout elle s'agite, et la terre est fatiguée des révolutions qui signalent son passage; mais c'est Dieu qui la mène, et nulle part mieux que dans l'histoire on ne voit le doigt de la Providence. L'histoire ajoute en quelque sorte à notre existence les siècles qui ne sont plus. Créature faible et née d'hier, l'homme est cependant si grand que son esprit aspire à embrasser, comme celui de Dieu, tous les lieux, tous les temps et tous les êtres. L'avenir, l'immortalité est devant lui comme une terre à conquérir; mais le passé est notre tributaire et c'est à lui que nous devons demander les moyens d'assurer notre victoire. Ne seriez-vous donc pas sensibles à ces belles leçons de l'histoire, à tant de nobles exemples? Les grands hommes des temps passés sont pour nous comme des ancêtres dont les âmes généreuses nous parlent et nous excitent à bien faire.... »

Arrêtons là ces citations : elles suffisent à nous révéler un des aspects les moins connus de cette belle intelligence, ouverte aux larges et profondes conceptions. Le P Olivaint, professeur d'histoire, n'a eu, pour l'apprécier, que des enfants, que des écoliers qui naturellement ne comprirent pas toujours l'importance de ses leçons. Faut-il regretter que l'administration d'un collége, puis les travaux du saint ministère, l'aient contraint de descendre de sa chaire et d'abandonner ces études historiques pour lesquel-

les il professait une sorte de culte passionné? Pour lui, sans doute, ce fut un sacrifice, mais comme Dieu se plut à le récompenser! Le bien immense que le P. Olivaint accomplit, après avoir renoncé à ce qui, depuis l'École normale, avait presque absorbé sa vie, prouve surabondamment que cette fois encore l'obéissance fut bénie.

CHAPITRE XII

Le P. Olivaint recteur. — Mort du P. Félix Pitard. — Les études et les jeux à Vaugirard.

Au mois de septembre 1857, le P. Olivaint fut nommé recteur du collége de Vaugirard. Cette charge lui parut bien lourde et, pour s'y résigner, il lui fallut se rappeler souvent que Dieu lui-même le plaçait dans cette situation contraire à ses goûts et si pleine de sollicitudes ; dès lors, que de fois revint, dans ses notes spirituelles, la même résolution : « Ne pas désirer, ne pas regretter autre chose : prédications, études, livres à faire. M'abandonner à la Providence ; elle a disposé de moi : tout est dit[1] ! »

1. *Journal des Retraites*, I, 111, 126. Au moment de sa nomination, le P. Olivaint écrivait : « Le coup est porté maintenant, je dois en prendre mon parti et suivre la volonté du bon Dieu. Le R. P. Coüé nous quitte et je prends le fardeau à sa place. C'est maintenant qu'il faut songer plus que jamais à se sanctifier, qu'il ne faut plus être qu'un instrument de Notre-Seigneur. J'ai tout remis déjà, comme bien vous pensez, entre les mains de Marie, entre les mains de Jésus. Jésus, dans le tabernacle, sera le vrai recteur qui soutiendra, qui conso-

A ne consulter que son zèle, il eût de beaucoup préféré les missions étrangères; mais le Maître avait parlé. Il lui avait dit, comme autrefois à Simon Pierre: « M'aimes-tu? *Pasce agnos*, pais les agneaux, voilà ton œuvre. Si Jésus te disait : *pasce porcos*, par exemple, à Cayenne, tu répondrais avec empressement. Non, non.... *agnos*[1]! »

Cette position nouvelle mit mieux encore en évidence les hautes qualités de l'homme et les vertus éminentes du religieux. Toutefois, disons-le franchement, le P. Olivaint, comme tous ceux dont le caractère est nettement tranché, la volonté énergique et l'activité dévorante, ne fut pas d'abord compris de tout le monde. Nul ne mettait en doute son austère sainteté; mais son premier aspect inspirait à quelques-uns une sorte d'appréhension; ce coup d'œil pénétrant, cette parole incisive, ce geste prompt comme la pensée dont il était l'expression, tout cela révélait aussitôt l'homme de résolution et d'autorité; ce qui ne se manifestait qu'ensuite, c'étaient les dons aimables, la tendresse du père, l'inaltérable attachement de l'ami. Il le savait lui-même, il en souffrait; il se reprochait avec rigueur « son empressement naturel et ses saillies, sa nature ardente, son impressionnabilité[2]. » Légers défauts, contre lesquels s'exerçait sa vertu, et dont triomphèrent des efforts héroï-

lera l'autre, qui le grondera bien aussi quelquefois : il y a tant de *boulettes* à faire, et en ce genre je manque si peu mon coup! Encore une fois, priez bien pour moi. »

1. *Journal des Retraites*, I, 206.

2. *Journal des Retraites*, I, 58, 63, 91, 105.

ques. C'est dans le *Journal de ses retraites*, sorte de mémoires intimes écrits pour lui seul sous le regard de Dieu, que se trouvent consignés, année par année et presque jour par jour, les progrès persévérants de cette âme vaillante. Au milieu d'occupations accablantes et de continuels soucis, le recteur de Vaugirard ne se perdait pas un instant de vue et travaillait son âme, comme le laboureur son champ. On l'aurait dit exclusivement appliqué au soin de sa propre sanctification, tant il donnait une particulière attention à la prière, à la pénitence. Dès lors il avait coutume de traiter son corps en ennemi, et de lui infliger des flagellations sanglantes[1]. Son seul regret, sa plainte habituelle, c'était *de n'avoir le temps de rien*, d'être à tous moments distrait de son intime union avec Dieu. Cependant, quiconque avait à traiter avec lui remarquait sans peine qu'il vivait habituellement sous la dépendance de la grâce et ne cessait d'agir en esprit de foi.

De grand matin, il recevait son courrier, expédiait avec un entrain merveilleux sa correspondance, armé de cette grosse loupe dont il aidait ses mauvais yeux. La plume courait rapide sur le papier, tandis qu'on entrait, qu'on sortait et que les menues questions recevaient leur réponse. Le mot spirituel assaisonnait l'entretien paternel et familier. Mais s'agissait-il d'un

1. « Le vrai sol où la croix doit être plantée, c'est le cœur du supérieur, comme le cœur de Jésus. Là est son privilége, à lui d'être victime. S'il est pénétré de cette pensée, les peines qui lui viennent des autres ne lui suffiront pas, il se flagellera lui-même. » (*Journal des Retraites*, I, 196 et suiv.)

enfant malade, de quelque autre affaire grave, le P. Olivaint se levait, écoutait attentivement, interrogeait avec sollicitude, réfléchissait devant Dieu quelques secondes ; puis, sans hésitation, en termes nets et précis, donnait l'ordre ou le conseil. L'exécution parfois était difficile. Il se retournait alors vivement vers le crucifix placé sur son prie-Dieu, et le montrant d'un geste rapide : « Vous ne savez comment faire? Voici Notre-Seigneur ; dites-lui : *A nous deux!* »

C'était le grand moyen qu'il préférait à toutes les industries humaines. De quel ton il vous répétait, en frappant légèrement du doigt son bureau : « *Eh! ce n'est pas avec du naturel qu'on fait du surnaturel.* »

En toute circonstance, il ne songeait vraiment qu'à l'honneur de Dieu et au bien des âmes, et l'on a eu raison de dire que *jamais homme ne fut moins personnel.*

Les affaires de chacun semblaient être ses propres affaires, tant il y prenait intérêt. Toujours prêt à vous tirer d'embarras, d'une générosité sans bornes, ne craignant pas de se compromettre pour autrui, il évitait néanmoins de substituer son action à celle de ses inférieurs et de gêner leur initiative, sous prétexte de la seconder. Il conseillait, il approuvait, puis il vous disait en souriant : « Arrangez-vous, tirez-vous-en ; faites de votre mieux, je serai là ensuite. »

A la disposition de tous, il ne s'imposait donc à personne. Il y avait dans la direction qu'il imprimait quelque chose de cette délicatesse divine de la grâce qui sollicite doucement, sans forcer la porte du cœur.

Quant à lasser sa patience, on n'y parvenait pas. Revînt-on dix fois à la charge pour réclamer un avis, pour éclaircir un doute, pour chercher quelque consolation, on était sûr de n'être jamais rebuté.

C'était lui causer une grande joie que de s'ouvrir à lui avec une pleine franchise. Quelqu'un lui dit un jour : « Je vous avouerai, mon Père, que vous ne m'êtes guère sympathique. — Hélas! répondit affectueusement le P. Olivaint, je ne le vois que trop. Ce n'est cependant pas ma faute, car je vous aime beaucoup. »

Avait-il un avertissement tant soit peu sévère à donner, il en était plus triste que celui qui le recevait. Parfois les larmes lui en venaient aux yeux, raconte le témoin d'une pareille scène.

Le plus souvent il ne s'agissait que de prévenir quelques légères infractions à la règle. Quelle spirituelle façon d'adresser alors une aimable réprimande! Un jour, il rencontre dans l'escalier un jeune Père se hâtant trop vers la classe ou la cour de récréation. « Ah! dit en riant le P. Olivaint, comme vous allez vite..., *j'ai cru que c'était moi.* »

C'est que lui-même avait grand'peine à modérer son pas. Cette précipitation dans la marche n'avait-elle point pour excuse les pressantes occupations qui se disputaient ses heures? Il n'en jugeait pas ainsi et s'en faisait reproche, trouvant dans les moindres choses l'occasion de se vaincre. Une fois qu'il se croyait seul, ayant franchi d'un pas les trois marches d'un perron, il s'arrêta court, redescendit posément et remonta de même.

Il y a souvent un grand courage à remporter ces petites victoires.

Quand l'heure de la récréation groupait la communauté autour de son recteur, celui-ci n'épargnait rien pour rendre la conversation intéressante et joyeuse : histoires du passé, faits récents, anecdotes piquantes se succédaient presque sans interruption, tantôt racontés par lui-même, tantôt provoqués par ses questions; mais nous ne nous souvenons pas d'une seule parole qui, même de très-loin, fût contraire à la discrétion la plus parfaite, à la plus exquise charité[1].

A voir le P. Olivaint si actif, si enjoué, si présent à toute chose, qui donc aurait soupçonné qu'il souffrît presque continuellement d'intolérables douleurs? Et cependant, le fameux rhumatisme chronique, dont il ressentait les atteintes, dès l'âge de dix-sept ans, ne lui laissait que de bien courts répits. Le Frère infirmier de Vaugirard nous donne, sur les souffrances

1. Voici, pour servir d'exemple, une ou deux des spirituelles histoires que le P. Olivaint contait si bien : « Au lendemain d'une de nos révolutions, après 1830, je crois, un bon Frère de Saint-Jean-de-Dieu, qui regagnait son couvent, fut tout à coup entouré par une bande de jeunes gens très-échauffés qui, le prenant pour un Jésuite, menaçaient de le jeter à la Seine. « Un mot, messieurs, s'il vous plaît, un seul mot, « leur cria le Frère. — Parlez ! parlez ! — Je ne suis pas un Jésuite. — « Qu'êtes-vous donc ?— Un Frère hospitalier de Saint-Jean-de-Dieu, char- « gé du soin des fous.... A votre service, messieurs. » Et tous les étourdis d'éclater de rire et d'applaudir. » — Le P. Olivaint racontait aussi que son ami, Raymond Brucker, si connu pour son apostolat auprès des ouvriers de Paris, fut un jour accueilli par les cris : *Jésuite ! Jésuite !* en passant non loin d'un chantier. Brucker va droit aux ouvriers, s'approche de celui qui criait le plus fort, et lui frappant familièrement l'épaule, se contenta de lui dire : « *Flatteur, va !...* » — Le succès fut complet.

inouïes du P. Recteur, des renseignements d'une rigoureuse exactitude et du plus haut intérêt.

« Le matin, dit-il, le P. Olivaint, cloué sur son lit, était souvent forcé de se laisser tomber à terre tout d'une pièce; autrement il lui eût été impossible de se lever. Une fois debout, il dissimulait si habilement d'atroces douleurs, qu'il était difficile d'en rien deviner, tant sa patience était héroïque. Après une journée accablante, venait enfin l'heure du repos. Singulier repos!

« Allons, mon bon Frère, disait-il, faites de moi maintenant ce que vous voudrez. » C'étaient alors, vers neuf heures du soir, des ventouses scarifiées, puis des sacs de sable brûlants sur lesquels il passait la nuit presque sans sommeil. Le lendemain, il offrait le Saint-Sacrifice de la messe à cinq heures et demie, comme si de rien n'était.

« Parfois, quand la souffrance était au comble, il se soulageait par un mot plaisant et un bon rire. Je ne l'ai jamais vu découragé ni abattu. »

Après une nuit très-pénible, le P. Olivaint disait tranquillement : « J'ai pu compter tout ce qu'il y a, dans le corps humain, de fibres capables de souffrir. » Et, faisant allusion à ses sacs de sable brûlant, il ajoutait en riant : « Je n'ai plus peur à présent des sables du Sahara ; je les connais.... J'aurais bien appelé le Père Ministre, mais il dormait sans doute d'un si bon sommeil ! »

Le Père Ministre, d'une santé assez faible, lui aussi, habitait à l'étage supérieur. Plutôt que de le déranger, le Père Recteur se priva de tout soulagement.

Malade lui-même, il s'oubliait pour donner aux malades des soins paternels. Avec quelle sollicitude il surveillait la santé délicate de quelques jeunes religieux que la ferveur aurait pu emporter au delà des bornes ! A l'un d'eux il disait un jour : « Mon bon Père, vous irez après chacune de vos classes prendre un peu de vin de Malaga ou de vin de Bordeaux à l'infirmerie, et rappelez-vous que je préfère que vous en preniez dix fois sans grande nécessité que de vous en priver une seule fois où vous en auriez besoin. »

Cette tendresse maternelle, le P. Olivaint eut bientôt l'occasion de la témoigner à l'un de ses plus chers amis, au doux et pieux Père Félix Pitard.

Après dix-huit années d'études brillantes et de travaux distingués, Félix Pitard avait, en 1854, donné sa démission de professeur à Louis-le-Grand, pour obéir à une irrésistible vocation. A Rome, où il se retira d'abord, il avait ajouté à tous ses titres académiques le grade de docteur en théologie, après avoir suivi, durant deux ans, les cours du collége romain. Ordonné prêtre, il était revenu en France, ne sachant trop quelle voie choisir, lorsque enfin, le 2 octobre 1857, une résolution longuement mûrie le conduisit au noviciat de Saint-Acheul[1]. Comment dire la joie du P. Olivaint, à la nouvelle d'un événement qu'il sollicitait de Dieu depuis si longtemps, et surtout

1. « Voulez-vous une nouvelle? Pitard entre au noviciat de la Compagnie au commencement d'octobre. Il s'est décidé tout à coup dans l'Octave de la Nativité avec une simplicité, une franchise admirables. Lettre du P. Olivaint, 19 septembre 1857. »

quand le P. Pitard, avant la fin de son noviciat, fut envoyé à Vaugirard pour y professer la rhétorique! Hélas! comme Réquédat à Sainte-Sabine, comme Hernsheim à Nancy, Félix Pitard devait expirer au seuil de la vie religieuse et sceller par la mort ses premiers vœux.

L'aimable et pieux professeur avait, en six mois, gagné le cœur de tous ses élèves, quand au commencement de mars 1859 il tomba malade.

Une parole qu'il prononça dès les premières atteintes du mal prouva bien qu'il ne se faisait aucune illusion. « Vous rappelez-vous, dit-il au médecin qui le soignait et qui était son intime ami, vous rappelez-vous ce soldat à qui son général dit : Tu vas aller là. — Oui, mon général. — On tirera sur toi. — Oui, mon général. — On te tuera. — Oui, mon général.... » Et son sourire résigné signifiait que, dans sa pensée, ce soldat, c'était lui : « Dieu m'a voulu ici; j'y suis venu, j'y mourrai. »

Laissons le P. Olivaint raconter lui-même les détails touchants de cette sainte mort. Il les résume dans une lettre écrite, sous le coup de la plus profonde émotion, au P. Charles Verdière, alors à Laval.

« Mon révérend et bien cher Père,

« *Pax Christi.*

« Vous savez maintenant la perte que nous venons de faire.... C'est vendredi, à trois heures un quart du matin[1], que ce bon Père est mort, après une agonie

1. Le 12 mars 1859, veille de l'anniversaire de la béatification de saint Ignace et de saint François-Xavier.

incessante, pendant laquelle, au milieu d'atroces douleurs, il n'a pas un instant perdu le calme, la patience, la présence d'esprit, la douceur et les pensées les plus vives de la foi. Il est difficile de voir une mort plus belle. Nos enfants en sont encore saisis d'admiration ; les élèves de sa classe surtout en ont ressenti l'impression la plus profonde. Que n'ai-je le temps de vous donner quelques détails ! Quand je lui faisais le signe de la croix sur le front en le bénissant : « Oh ! oui, oui, s'écriait-il, marquez-moi bien de ce signe. » Il répétait toutes les oraisons jaculatoires que nous lui suggérions, avec une simplicité et une effusion tout à fait touchante. Comme nous allions l'administrer, il exprimait ainsi son désir de recevoir Notre-Seigneur : « Mais il ne vient pas! Quand donc viendra-t-il? *Veni, dulcissime Jesu !* » Il suivait attentivement toutes les prières, et de lui-même il m'avertissait, au commencement, que je ne parlais pas assez haut pour qu'il pût me répondre.

« Au moment où ses frères arrivèrent, sans écouter la nature, ne pensant qu'à leur salut, il dit à chacun d'eux : « Mon enfant, mets-toi à genoux, là, à ma droite, que je te donne ma bénédiction. Je vais mourir. Profite bien de la leçon que te donne ma mort. Promets-moi de te confesser, de persévérer, de vivre désormais en bon chrétien. *Il n'y a de réalité que la mort.* » Et comme, en l'écoutant, ses pauvres frères, le militaire surtout, éclataient en sanglots : « Emmenez-les, nous dit-il, après avoir obtenu la promesse de conversion qu'il désirait. Ils sont trop émus pour rester là. » Les deux frères se sont

confessés à l'instant au bon M. F** de M**, cet ami fidèle qui a passé près de lui avec moi toute la journée du jeudi et la nuit du vendredi.

« Les enfants du Père, qui le chérissaient, demandèrent à le voir. Je me gardai bien de leur refuser cette grâce. Quand il les vit autour de son fauteuil, car il était impossible de le mettre dans son lit, tant l'hydropisie de poitrine qui l'étouffait gagnait à chaque instant, il leur parla ainsi : « Mes chers enfants, voilà donc ce que c'est que la vie ! Il y a huit jours, j'étais encore au milieu de vous : dans quelques instants, je serai mort. Tout passe.... la réalité, c'est la mort. Est-on toujours bien préparé?... Mes enfants, soyez chrétiens avant tout, entièrement chrétiens ; il n'y a que cela qui reste. Il faut que vous soyez tous des saints.... non pas des saints à demi, mais des saints tout à fait. » Et sa parole prenait un accent si profond, si pénétrant, que nous fondions tous en larmes, les Pères comme les enfants.

« Si vous avez quelque affection pour moi, ajouta-t-il en me montrant, vous me retrouverez dans le cœur du Père qui est là. Soyez sa consolation. Priez bien pour moi, mes chers enfants, c'est le plus grand service que vous puissiez me rendre.... Si le bon Dieu me fait la grâce d'être avec lui, je ne vous oublierai pas. Je vous donne ma bénédiction.... Retournez maintenant. »

« Un de nos anciens camarades de l'École normale est venu me voir ce matin pour avoir des détails : il m'a parlé en chrétien. Au moins est-il bien près du

but. Le récit de cette mort lui fera peut-être faire le dernier pas.

« Encore un trait qui me revient, le plus beau peut-être. Un de nos Pères eut la pensée que le mourant pourrait obtenir sa guérison, s'il faisait vœu d'aller en Chine. Pour moi, je l'avoue, je vis là plus de piété que d'espoir fondé, toute la préparation de ce cher ami le destinant plutôt, ce semble, à rester en Europe. Toutefois, pour connaître la volonté de Dieu, je m'y pris ainsi : je lui demandai de prier avec nous pour obtenir sa guérison, et il me dit *oui*, comme à toutes choses, avec une simplicité d'enfant. Je voulus savoir si, pour obtenir sa guérison, il se sentait porté à promettre quelque chose de spécial à Dieu, si le Saint-Esprit lui suggérait quelque vœu, etc. « Vous êtes mon supérieur, me répondit-il : décidez-en vous-même pour moi. — Eh bien, répondis-je, j'en déciderai pour vous, mais vous n'avez pas besoin de savoir maintenant ce qui pourra être déterminé. Aban donnez-vous à Dieu. » Et il s'abandonna ainsi à la vie, à tout ce qui pourrait être ordonné de lui, avec la même simplicité, le même oubli de soi qu'il s'abandonnait à la mort.

« Puissions-nous mourir saintement comme lui, cher Père ! Il n'était, vous le savez, que novice. Comme il nous a devancés ! Le voilà, nous pouvons l'espérer, dans la Compagnie triomphante. Efforçons-nous de le rejoindre, nous surtout que le Seigneur avait unis avec lui d'une manière si intime.

« O cher Père ! si nous pouvions nous dire tout à

fait du fond du cœur : *Soyons des saints, non pas des saints à demi, mais des saints complets !*

« Pierre Olivaint. »

La mort du P. Félix Pitard fut pleurée par tous ceux qui avaient connu cette âme si forte dans sa douceur. Le recteur de Vaugirard en ressentit une peine d'autant plus vive qu'il perdait, avec l'ami de sa jeunesse, l'un de ses collaborateurs les plus intelligents et les plus dévoués. Le brillant professeur de rhétorique semblait appelé, en effet, à seconder heureusement les efforts que l'on tentait, dans ce grand collége, pour relever le niveau des études classiques. Malgré cette perte cruelle, le P. Olivaint poursuivit cette œuvre importante avec ardeur.

C'est le lieu d'exposer quelles étaient, touchant les études, les idées très-saines et très-pratiques dont il se fit le défenseur. Après les leçons élémentaires de lecture, d'écriture, de calcul, d'orthographe, il exigeait, suivant l'usage de la Compagnie, d'accord avec les meilleures traditions scolaires, que les élèves fussent, sinon exclusivement, du moins principalement appliqués à l'étude des langues classiques. « Les études latines et grecques, écrivait-il dès 1853, ont été poussées avec vigueur ; nous voyons déjà se développer dans nos enfants le goût de ces grands modèles littéraires, si dédaignés aujourd'hui, malgré leur efficacité puissante pour former l'esprit et le cœur. Il en est à Vaugirard qui, comme aux plus beaux jours de l'enseignement classique, se portent d'eux-

mêmes et par plaisir à ces lectures un peu sévères, qui, d'eux-mêmes, composent de petits traités à l'imitation des anciens, qui écrivent à leurs amis des lettres latines, témoignage curieux et charmant de leur studieuse rivalité, où Cicéron retrouverait sans se plaindre quelque chose de sa manière et de ses pensées.

« Le dirai-je aussi? Nos plus petits élèves commencent à parler latin! Oui, la langue de l'Église immortelle doit rester familière à ses enfants. C'est une honte, en un pays catholique, que les hommes instruits ne sachent plus que la lire. Nous reprenons donc la méthode de nos anciens Pères, moins savante selon quelques-uns, mais assurément plus pratique, plus facile, plus agréable aux enfants, plus animée, plus féconde : nous traitons comme une langue vivante cette langue qui ne doit point mourir; nous apprenons le latin en le parlant. »

Il y avait un certain courage à protester, en faveur des études classiques, contre les attaques dont, à la même époque, elles étaient l'objet. C'était le temps, on s'en souvient, où M. Fortoul inventait la trop fameuse *bifurcation*, tandis que d'autres réformateurs, jouet de pieuses illusions, voyaient le salut de la société dans la proscription des « auteurs païens. » L'enseignement libre, tout jeune qu'il était encore, ne se laissa pas emporter par ces courants contraires et garda fidèlement les sages coutumes du passé. Vaugirard fut un des principaux boulevards de la résistance.

Il se défendit également contre ce qu'on appelait

l'éducation *pratique* et les études *spéciales*. « Avant d'être des hommes spéciaux, observait à bon droit le P. Olivaint, il faut être des hommes. » Or ce sont les *humanités*, *humaniores litteræ*, qui forment l'esprit, qui lui donnent « cette grandeur cultivée[1], » cette « éducation générale qui prépare à tout, et qui est l'éducation même de l'âme[2]. » Convaincu que l'étude prématurée des sciences compromet les succès que l'enfant serait capable d'y obtenir plus tard, le P. Olivaint, exact interprète des traditions de sa Compagnie, combattait avec énergie cet empiétement fatal au vrai progrès intellectuel.

« Certes nous nous garderons bien, disait-il, tout en déplorant les écarts de quelques savants, de mépriser, de négliger les mathématiques, vers lesquelles le mouvement du siècle nous emporte de plus en plus. Si on nous signalait quelque terre nouvellement découverte, nous serions prêts, comme missionnaires, à nous élancer pour gagner des âmes : nous sommes prêts à nous élancer ainsi dans les champs de la science. Le souvenir de nos anciens Pères nous presse, notre vocation nous presse comme aussi l'intérêt sacré que nous portons à nos enfants. On donnera donc aux mathématiques, en temps voulu, une sérieuse importance, mais sans leur laisser envahir le domaine réservé des études classiques. »

Dans les programmes officiels, on venait de sup-

1. M. Guizot.
2. Napoléon Ier à M. de Narbonne.

primer la philosophie et de lui substituer des éléments de logique. Par bonheur, l'enseignement libre ne subit pas cette révolution funeste; Vaugirard, en particulier, continua de donner aux études ce couronnement nécessaire, et le P. Olivaint avait le droit de dire : « Nous prétendons contribuer pour notre part à relever dans l'enseignement cette philosophie aujourd'hui si déchue, si trahie par les philosophes. N'est-ce pas, en effet, un devoir impérieux pour nous, d'affermir les intelligences de nos élèves, pour qu'en entrant dans le monde ils ne cèdent pas à tout système, à toute opinion, comme à tout vent? N'est-ce pas un devoir impérieux pour nous, d'imprimer en eux profondément ces principes qui plus que tout font un homme? Mais il faut aussi les armer d'une forte dialectique pour qu'ils sachent au besoin attaquer et se défendre. Sans nous inquiéter des clameurs poussées contre la scolastique par tous ceux qui la redoutent ou qui l'ignorent, nous ramènerons les esprits à cette rude gymnastique, où l'on trouve à la fois tant de vigueur et de souplesse pour déjouer l'erreur, briser d'un mot ses sophismes et ses phrases, et élever à la vérité un inexpugnable rempart. »

Ces promesses ne furent pas vaines; les études, sous la vigoureuse impulsion du P. Recteur, devinrent très-florissantes à Vaugirard. Nous pourrions citer en preuve les témoignages désintéressés des hommes les plus éminents de l'Université, non-seulement de M. Saint-Marc Girardin, si plein de sympathie pour le P. Olivaint, mais encore de MM. Egger, Patin, Wallon, etc., qui laissèrent rarement s'écouler

une session d'examens sans féliciter publiquement quelques-uns des élèves de Vaugirard présentés au baccalauréat. M. Saisset lui-même, l'année qui précéda sa mort, combla d'éloges un de ces jeunes candidats et voulut confier aux Pères son propre neveu. Enfin, le vieux doyen de la Faculté des lettres, M. J. Victor Leclerc, transmettait souvent ses félicitations à *M. l'abbé* Olivaint.

Et celui-ci, heureux des succès de ses chers enfants, disait alors d'un ton de bonne humeur : « Allons, voilà que notre marque est bien cotée en Sorbonne, et que notre étiquette se fait lire. On nous compte donc pour quelque chose là-bas ! » Toutefois, il était loin de se faire illusion, et comparant le petit nombre des colléges catholiques à celui des établissements où la foi des enfants courait de grands dangers, il s'écriait : « Hélas ! que sommes-nous ? une poignée en face d'une légion.... Mais travaillons, distinguons-nous : il y va de l'honneur de l'Église »

L'ardent désir qu'il avait de promouvoir les études à Vaugirard lui fit maintenir dans sa rigueur le règlement sans exception pour personne. Il préférait rendre un enfant à sa famille, plutôt que de concéder, pour les congés, par exemple, des priviléges dont la discipline générale aurait eu à souffrir. Les parents, après quelques plaintes, comprirent qu'il s'agissait du bien de leurs enfants, et les jeunes écoliers eux-mêmes se façonnèrent peu à peu à cet austère régime du travail. Bientôt ils méritèrent pleinement l'éloge que leur adressait un jour le P. Olivaint : « Vous avez bravement pris votre parti, vous travaillez bien, et

cette joie qui brille sur vos fronts est pour nous la promesse que vous travaillerez mieux encore. Nous l'acceptons avec bonheur ; mais nous vous faisons une promesse à notre tour, c'est de vous presser pour obtenir de vous, s'il plaît à Dieu, encore davantage »

Il excellait à ranimer l'ardeur de ses enfants par des exhortations vives, spirituelles, chaleureuses, telles qu'il avait coutume d'en faire après les séances académiques où poëtes novices, futurs orateurs donnaient la mesure de leur savoir et de leur talent. Durant sept ans, plusieurs fois chaque année, le Recteur de Vaugirard parla devant un public, presque toujours le même, avec une variété de ton, un à-propos, une élévation d'idées, une souplesse de langage qui subjuguaient l'auditoire. Tantôt il s'élevait à une haute éloquence, à propos d'un fait historique représenté sur la scène ou d'une discussion philosophique ; tantôt sa parole, plus familière, sans cesser d'être distinguée, savait provoquer le sourire en signalant un défaut, en donnant une leçon.

En dehors de ces circonstances plus solennelles, le P. Olivaint n'épargnait rien pour entretenir parmi les élèves une généreuse émulation ; il aimait « ces combats de chaque jour livrés dans les classes, et ces larmes généreuses que plus d'une fois, disait-il, il avait vu les vaincus répandre. »

En félicitant les vainqueurs, il prenait garde d'exciter en eux la vanité et tempérait, à l'occasion, l'éloge par quelques critiques qui servaient d'antidote à l'orgueil. Un ancien élève nous raconte, à ce propos, le fait suivant. « C'était, dit-il, à l'occasion d'une

séance, la première à laquelle je pris part, et ce jour-là, je l'avoue, j'avais eu l'illusion de me croire un grand orateur. Tous mes amis, tous mes parents, les Pères eux-mêmes m'avaient fait des compliments dont j'étais très-fier. Le lendemain on alla en grande promenade pour célébrer la fête du P. Recteur. Je me trouvais à la gare près de lui, espérant bien qu'il me féliciterait un peu à son tour. Si j'examine à fond ma conscience, je ne suis pas bien sûr de n'avoir pas dans ce but aidé un peu les circonstances qui me rapprochaient de lui. S'en était-il aperçu, ou voulut-il simplement me tenir en garde contre un défaut qu'il me connaissait bien? Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'il ne me fit à peu près que des critiques très-fondées et assez mortifiantes. Cela me surprit beaucoup et même m'irrita un peu. Je ne suis pas devenu aujourd'hui assez humble pour avoir de la rancune contre ceux dont les éloges m'avaient fait passer de si bons moments; mais je puis assurer que je me rends parfaitement compte du service que le P. Olivaint m'a rendu. S'il ne m'avait pas rappelé à l'humilité, j'aurais perdu la fin de mon année dans l'enthousiasme de mes petits succès, et sans ses critiques, je ne sais si j'aurais jamais fait effort pour me corriger des défauts très-réels que seul il m'avait signalés. »

Grâce à cette direction intelligente, le travail était en honneur à Vaugirard ; on s'efforçait, dans les hautes classes surtout, d'inspirer aux élèves le goût des lettres, de les familiariser avec l'antiquité et avec notre grand dix-septième siècle, de leur faire voir

dans Bossuet et Fénelon, Corneille et Racine, autre chose que des auteurs de baccalauréat superficiellement connus par les sèches analyses d'un *manuel.*

Le baccalauréat, sans être négligé, n'était pas regardé comme la fin dernière des études. « Vous contenterez-vous du baccalauréat? disait le P. Olivaint à ses enfants. Votre ambition irait peu loin! Le baccalauréat est nécessaire, à la bonne heure ; il ouvre la première porte des carrières; mais ce n'est nullement parce qu'on est bachelier qu'on est capable de les remplir. Il faut, mes enfants, le bon sens le dit, il faut des études sérieuses, il faut des idées, des principes, il faut cet ensemble de connaissances qui font, je ne dis pas un bachelier, mais un homme. Cela est nécessaire pour vous surtout, comprenez-le bien. Combien parmi vous, en entrant dans le monde, seront gratifiés sans examen d'un diplôme d'ignorance, uniquement parce qu'ils sont catholiques, parce qu'ils ont été élevés par des prêtres ! Un roi philosophe, Frédéric II, disait : « Séparons la science de la piété ; faisons du ca-« tholicisme une espèce de hibou, et bientôt les peu-« ples n'en voudront plus. » C'est encore aujourd'hui le même mot d'ordre. Deviendrez-vous, par votre mollesse, complices de cette conspiration ourdie contre vous-mêmes? Enfants catholiques, vous avez bien mieux à faire que d'être seulement bacheliers; vous avez un noble démenti à donner : il faut que nos écoles surpassent les autres.

« Vous avez plus qu'un démenti à donner : vous avez un dépôt à défendre. Si vous sortez d'ici ignorants, vous êtes déjà vaincus. Il y a quelque temps,

un jeune homme, laissé libre de ses actes, jouissant de sa fortune, disait : « Je me destine à l'état militaire : « on n'exige pas pour Saint-Cyr beaucoup de philo- « sophie; mais la philosophie m'est nécessaire ; l'étu- « dier est un sacrifice qui me coûte ; je le ferai pour- « tant : je le dois. » Que cela est beau ! Mes enfants, dites de même. Étudiez sérieusement, non pas seulement pour passer le baccalauréat, mais pour avoir des principes, des idées; gardez les traditions de bonnes études et de travail en honneur dans cette maison, et cet esprit de surérogation, sensible même chez les plus jeunes d'entre vous. Ne soyez pas les complices de ceux qui voudraient nous affubler de ténèbres et faire du catholicisme un hibou, tandis qu'il est, au contraire, l'aigle sublime qui plane au plus haut des cieux. »

Six ou sept années de sérieuses études imposent à l'écolier de réels sacrifices dont on a tort d'exagérer à plaisir la rigueur, mais qui ne laissent pas d'exiger un sage tempérament. La mesure du travail ne saurait être la même pour les plus jeunes et pour les plus avancés, aujourd'hui surtout que l'enfant arrive souvent au collége délicat, lorsqu'il n'est pas débile; portant dans un corps frêle une âme inhabile à tout effort, accoutumé, dès les premières années, à des soins excessifs; parfois capricieux et volontaire, parce qu'il n'a pas appris à obéir et à se dompter.

Comment transformer ces petits êtres, charmants dans leur faiblesse, jusque-là peut-être aimés et admirés pour leurs défauts, comment les changer si bien, pour le corps et pour l'âme, qu'ils réalisent en

eux l'idéal de la sagesse antique : *mens sana in corpore sano?*

Le P. Olivaint se dit qu'il y avait à éviter un double écueil : trop de sévérité et trop d'indulgence. Pour ces plus jeunes enfants surtout, il fallait évidemment ménager la transition entre le régime facile de la famille et la discipline exacte du collége. Le recteur de Vaugirard y réussit fort bien, grâce aux soins tout maternels dont il sut entourer les petits élèves de la division de Saint-Joseph[1].

Bien qu'il fût secondé par le dévouement de plusieurs Pères dont les noms sont restés chers aux enfants, le P. Olivaint voulait s'assurer par lui-même que rien ne manquait, sous aucun rapport, aux benjamins de sa famille.

Chaque dimanche, dès le matin, après la sainte Messe, tous ces chers petits venaient très-exactement faire visite au Père Recteur dans sa chambre. Là, celui-ci les passait minutieusement en revue, se rendant compte de tous ces détails de toilette et de propreté qui semblent être exclusivement du ressort de la vigilance maternelle ; puis, feuilletant le registre où se trouvaient inscrites les notes de la semaine, il disait à chacun quelques mots d'encouragement, de félicitations ou de blâme. A la fin, la petite bande se tournait d'instinct vers le tiroir d'où devait sortir la fa-

1. La division de Saint-Joseph occupait la *maison de M. Olier*, berceau de la Compagnie de Saint-Sulpice. Un historiographe de Vaugirard, aujourd'hui missionnaire en Chine, dit fort à propos des petits enfants qu'on y élevait : *Quasi modo geniti infantes lacte doctrinæ enutriuntur*. — Aujourd'hui cette division habite les bâtiments plus vastes et plus commodes du nouveau *petit Pensionnat*.

meuse boîte aux dragées. Le plus sage, parfois le plus étourdi était chargé de la délicate mission d'offrir des bonbons à tous, en commençant par le Père surveillant, infaillible moyen d'adoucir l'amertume des reproches et de donner plus de prix aux bonnes notes.

Il fallait absolument que le Père Recteur eût sa part de toutes les joies de Saint-Joseph. Tantôt on amenait solennellement chez lui les beaux moutons mérinos, gracieux cadeau fait aux petits écoliers par M. le marquis de Henestrosa; tantôt le P. Olivaint allait lui-même assister aux jeux, aux fêtes pieuses, aux illuminations, admirer les oiseaux et les écureuils dans leurs grandes cages; et quand les enfants avaient été plus sages encore que de coutume, il officiait avec pompe dans leur chapelle particulière, leur donnait la bénédiction du saint Sacrement et leur adressait même un sermon. Jamais sermons ne furent mieux écoutés, parce que rarement il s'en trouva de mieux appropriés à l'auditoire. Tandis que le P. Olivaint parlait, tous les yeux étaient fixés sur lui, et une si parfaite communication s'établissait entre le prédicateur et son petit peuple, qu'un beau jour le Révérend Père ayant usé de la forme interrogative : « N'est-il pas vrai que vous aimez bien votre maman? » Un enfant répondit tout haut : « Ah! oui, mon Père. » Il en usait d'ailleurs de même avec les élèves des deux autres petites divisions qui lui étaient amenés à leur tour, par escouade de dix à douze, si bien qu'il les avait vus tous une fois au moins en quinze jours.

A ces ménagements pleins de tendresse, le P. Oli-

vaint avait soin d'unir la fermeté qui maintient la discipline et ne cède pas au caprice. Peu à peu, ces petits enfants se façonnaient à la règle, s'accoutumaient au travail et quand ils arrivaient, par des degrés sagement ménagés, au *grand collége*, ils étaient capables de comprendre le prix d'un effort généreux et d'un sacrifice volontaire; ils savaient obéir par esprit de foi et par sentiment du devoir.

La santé, souvent frêle, de ces plus jeunes élèves préoccupait naturellement davantage le recteur de Vaugirard. Toutefois sa sollicitude, sur ce point, était universelle. Dès qu'un enfant était malade, le bon Père semblait n'être plus occupé que de celui-là. Le budget des dépenses, à l'infirmerie, n'avait presque pas de limite; tout ce qui pouvait être utile ou seulement agréable était accordé sur-le-champ.

Mais il en allait autrement, quand quelques petits paresseux simulaient des maux imaginaires. Nous voyons encore d'ici le Père Recteur debout au milieu du parloir, armé du crayon et de son long calepin, et assiégé par des mères trop vite alarmées qui, chacune pour son fils, réclamaient un adoucissement au régime commun, une potion plus ou moins salutaire, une heure de plus de sommeil.... Le P. Olivaint n'opposait aucune objection à toutes les exigences de leur tendresse; il écoutait patiemment, notait fidèlement, promettait de soumettre la réclamation aux médecins du collége, et si l'on insistait, il frappait en souriant sur le fameux calepin en disant : « Madame, *c'est écrit.* »

Autant que possible il donnait aux conseils de l'hy-

giène le pas sur les prescriptions médicales. Tous les toniques ne vaudront jamais pour l'enfant, sauf des cas exceptionnels, l'air, l'espace, le mouvement, la récréation bruyante, et les belles parties de balle, de ballon, de barres, de cerceaux, les patins en hiver, en été les échasses, tous ces jeux vigoureux, d'allure belliqueuse, qui développent les muscles en exerçant le courage. Que de fois le P. Olivaint ne vint-il pas animer du geste et de la voix une division de cent cinquante enfants grimpés sur les échasses et formés en bataillon! Le Père Arnold, qui, durant la dernière guerre, aumônier militaire à Laon, périt dans l'explosion de la citadelle, était l'instructeur expérimenté de cette vaillante troupe, ralliée ou poussée en avant au son de sa trompette et au bruit étourdissant des tambours. C'était plaisir de voir ces guerriers de douze ans se livrer à des évolutions savantes, prendre et reprendre des positions, défendre, enlever des drapeaux, haletants, inondés de sueur,

Non indecoro pulvere sordidos!

Plus d'un héros roulait par terre, parfois on déplorait un pied foulé, une bosse au front.... La fureur du jeu ne s'apaisait pas, et les graves témoins de ces bruyantes scènes se passionnaient à leur tour. — Un jour, un brave général, dont le fils se distinguait dans la mêlée, se surprit à commander un mouvement, et Mgr Darboy, présidant une autre fois ces tournois d'écoliers, après avoir distribué des croix de papier doré aux vainqueurs, s'étonna joyeusement d'être par acclamation décoré lui-même.

On sait comme les militaires ont le cœur tendre pour leurs enfants. Il arriva qu'un élève, en patinant, tomba si malheureusement qu'il se cassa le bras, aussitôt remis d'ailleurs par l'habile chirurgien du collége, M. le docteur Maisonneuve. Un vieux général, grand-père du blessé, témoignait au P. Olivaint son horreur pour un jeu si fatal à son petit-fils. « Général, répondit le Père Recteur, nous n'élevons pas à Vaugirard des petites filles ; nous voulons former des hommes et au besoin des soldats. — Des soldats, la bonne heure, mon Père ; mais qu'est-ce donc que les patins ont à faire dans l'éducation de vos jeunes conscrits ? — Rappelez-vous, général, qu'en 1795, nos braves soldats, s'élançant sur le Zuiderzée gelé, s'emparèrent des vaisseaux hollandais comme d'autant de citadelles. Bien en prit aux fantassins et aux cavaliers de savoir se tenir sur la glace. » Ce souvenir glorieux mit à néant toutes les objections du grand père.

Afin de favoriser les jeux qui tiennent une si grande place dans l'éducation, le P. Olivaint fit prendre sur les jardins deux vastes cours carrées, pour la première et la seconde division. A la maison de campagne des Moulineaux, il créa ce magnifique bassin de natation où deux cents enfants peuvent à l'aise se baigner ensemble. Rien de plus gracieux que le coup d'œil qu'offre cette belle nappe d'eau, bordée de gazon et de tentes militaires, coupée d'îlots de verdure et de ponts rustiques, sillonnée de barques et dont le niveau habilement ménagé permet à chacun, suivant sa taille ou son adresse, de s'ébattre sans risques

sous l'œil des Pères surveillants et des maîtres na-geurs.

Ainsi tout, jusqu'aux délassements, contribuait à développer, avec la vigueur musculaire, l'énergie morale.

CHAPITRE XIII

L'éducation morale. — Choix d'une carrière. — La vie dans le monde. Une vocation.

« Donne-moi ton fils, disait un jour le P. Olivaint à un ami : *j'en ferai un homme.* »

De l'enfant faire un homme, tel est bien le but de l'éducation. Mais, pour l'atteindre, il ne suffit pas de combiner heureusement les exercices du corps et de l'esprit; avant tout, il faut former la volonté, non pas seulement *en aidant la nature*, comme le prétend la pédagogie rationnaliste, mais en la corrigeant. L'éducation morale est une œuvre de redressement à laquelle résiste, dans l'enfant le mieux doué, la nature originellement pervertie, et qui ne s'accomplit pas sans la grâce divine.

« Mes enfants, quand vos parents nous disent : *faites-nous des hommes*, cela signifie pour eux et pour nous : *faites-nous des chrétiens*[1]. » Ainsi parlait le P. Olivaint et ses actes répondaient aux paroles.

1. Discours du P. Olivaint à la distribution des prix, 1853.

Ces hommes, ces chrétiens, il prétendait les créer par la pratique d'une obéissance généreuse et d'une foi sans inconséquence et sans faiblesse.

Obéir, pour lui, *c'était vouloir*, c'est-à-dire conformer, de son plein gré, sous l'inspiration de la foi et de la raison, sa volonté à la volonté divine manifestée par une autorité légitime. « Et vouloir ainsi, disait-il, c'est le sceau de la virilité. Que faisons-nous donc, dans l'œuvre de l'éducation? Un mot, mes enfants, dira tout : Nous tâchons de vous apprendre *à vouloir*. Oui, devant Dieu, pour sa gloire et pour vos âmes, il nous a paru que, dans un temps comme le nôtre, il fallait tendre continuellement à la force, fortifier en vous la volonté, former en vous des cœurs dévoués et de nobles caractères. »

Le P. Olivaint avait le don d'obtenir des enfants ce libre assentiment à ce que réclamaient leur intérêt bien entendu et la volonté divine authentiquement interprétée. Nous en citerons un exemple. Un jeune homme avait à peu près achevé ses études et ne savait trop s'il devait passer encore un an à Vaugirard, ou se rendre en Allemagne, au collége de Feldkirk. Le moment venu de choisir, il trouvait commode de s'arrêter à un troisième parti qui consisterait à mener à Paris une vie plus agréable et plus libre. Sa pieuse mère l'engageait cependant à causer de ses projets avec le P. Recteur. L'enfant refusa net. « Mais, mon fils, il est bien convenu qu'il ne te forcera pas, lui dit sa mère, et que tu décideras tout toi-même en dernier ressort. — Oh ! je le sais bien, répondit-il ; le

Père Olivaint ne me contraindra nullement; mais *il me fera vouloir*, et je ne veux pas. »

Cependant il consentit à la visite; il écouta les motifs qui devaient déterminer sagement son choix; de fait, le P. Recteur *le fit vouloir*, et le jeune homme n'eut pas lieu de s'en repentir[1].

Parfois la raison reste impuissante et une juste sévérité doit lui venir en aide. Le P. Olivaint savait y recourir à propos; mais il n'oubliait pas de tempérer les rigueurs nécessaires par le témoignage d'une profonde affection. Il était encore préfet des études, et naturellement plus sévère, quand eut lieu un petit événement que le héros lui-même va nous raconter.

« J'avais quinze ans, dit un ancien élève, et je ne donnais que trop souvent au P. Olivaint occasion de m'adresser de paternels et sévères reproches. Je dois lui rendre cette justice que jamais, au moins en ce qui me concerne, sa perspicacité ne fut en défaut. Il avait coutume de me dire que pas une fête de la sainte Vierge ne se passait, sans qu'il découvrît ce qu'il pouvait y avoir d'irrégulier au collége.

« Je suis contraint d'avouer à ma honte que les admonestations du bon Père étaient assez mal prises par moi. Il fallut une circonstance assez singulière pour me faire apprécier le cœur du P. Olivaint. Un

1. Le P. Olivaint, au milieu d'une année d'études, avait envoyé ce même enfant passer une quinzaine de jours dans sa famille pour se remettre d'une indisposition. Un parent eut l'imprudence de demander au jeune rhétoricien s'il ne serait pas bien aise d'aller au spectacle. Sans hésiter, celui-ci répondit, malgré le vif désir qu'il éprouvait : « Non, non ; cela ferait peine au P. Recteur. Ce n'est pas pour cela qu'il m'a permis de sortir »

jour, pour un acte d'indiscipline en classe, je fus mis au *séquestre*. Profondément irrité, je méditais quelque nouvelle méchanceté, lorsque j'entendis, dans la chambre voisine, la voix d'un camarade puni d'ailleurs aussi justement que moi, et aussitôt ce fut à qui de nous deux, mauvais sujets, débiterait tout haut le plus d'injures à l'adresse du P. Olivaint. Précisément celui-ci passait au même moment dans le corridor; il entendit tout, mais ne nous dit rien. Seulement quand, le soir, le temps de ma punition fut fini, il me fit venir dans sa chambre et me dit à brûle-pourpoint : « Pensez-vous réellement de moi tout le « mal que vous avez dit là-haut? » — Je n'hésitai pas à lui répondre : « Oui, mon Père. » Alors il me prit dans ses bras, m'embrassa tendrement en me disant : « Mon enfant, j'aime votre franchise; « mais, écoutez, quand vous aurez quelque chose « contre moi, venez me le dire et ne le dites pas tout « haut devant vos camarades, car le P. Préfet serait « obligé de vous punir. » Et il me renvoya à l'étude. L'écolier indocile était vaincu. J'eus à partir de ce jour une grande confiance et une vive affection pour le P. Olivaint; le reste de mes années de collége s'en ressentit. Quand j'eus quitté Vaugirard, je demandai au bon Père la faveur de l'avoir pour directeur. Il me l'accorda, et je puis dire que c'est une des plus grandes grâces que Dieu m'ait faites. Depuis cette époque jusqu'au mois de février 1871, c'est-à-dire durant plus de treize ans, soit à Vaugirard, soit à la rue de Sèvres, il ne s'est pas, sauf le temps des vacances, écoulé une quinzaine sans que

je visse le P. Olivaint. Si j'ai pu passer les années de ma jeunesse sans déshonneur, c'est à lui, à sa douce fermeté, à son affection persévérante que je le dois. Et ce n'est pas seulement pour la direction morale de ma vie de jeune homme que son influence m'a été précieuse. En toute circonstance, ses conseils ont été pour moi la voix même de la sagesse, et toujours je me suis bien trouvé, même pour les choses les plus étrangères à ses préoccupations habituelles, d'avoir suivi ses avis. Je n'ai jamais connu un esprit plus ferme, plus prudent et plus sûr, et en même temps un cœur plus tendre et plus dévoué. Aussi je le vénère et le consulte, même absent, comme un père et un ami. Que puis-je vous dire de plus? En écrivant ces lignes, ce sont les meilleures années de mon enfance et de ma jeunesse qui repassent devant moi. »

Combien d'élèves de Vaugirard pourraient parler de même et rendre à la mémoire du P. Olivaint un semblable témoignage de leurs reconnaissants souvenirs!

Le Recteur de Vaugirard avait quelque sorte de préférence pour les caractères difficiles qu'il sentait, pour ainsi dire, frémir sous la main qui voulait les dompter.

Un père de famille, très-effrayé des terribles colères de son fils, tout jeune encore, disait un jour : « Je ne puis faire un reproche à cet enfant, qu'il ne trépigne aussitôt. — Fort bien, cher ami, répliqua le P. Olivaint, c'est par les pieds que les enfants prouvent qu'ils ont de la tête. »

Parmi les élèves dont peut se glorifier davantage

Vaugirard, il faut placer aux premiers rangs Paul Odelin. Plus tard nous aurons à signaler sa généreuse mort, pleurée et admirée par tous ceux qui avaient connu ce cœur si bon et si vaillant. Paul, au collége, était le type de l'écolier pétulant, prompt aux saillies, plein d'aimables malices, travaillant à ses heures, d'ailleurs d'une foi, d'une franchise et d'une candeur qui lui valaient l'estime universelle de ses maîtres et de ses camarades. Sa mère cependant n'était pas sans inquiétude sur l'avenir. Le P. Olivaint la rassurait : « Ne craignez rien, disait-il, je réponds de lui. Sans doute, Paul pourrait être plus sage et mieux travailler; mais il est intelligent, il a du cœur, laissez faire le temps, vous verrez plus tard. » Paul avait, parmi ses qualités ou ses défauts, beaucoup de ce qu'on est convenu d'appeler l'*esprit parisien*. Ce n'était pas un motif pour le P. Recteur de l'en aimer moins; seulement il tâchait d'en réprimer l'excès et de le tourner au bien. Un jour le P. Olivaint écrivait à la pieuse mère de cet enfant qui achevait alors ses études : « Je suis content de Paul : il a montré du caractère. » Paul, dans une lettre, raconte ainsi cet incident. « J'ai vu le P. Recteur. Je l'avais déjà rencontré hier, et il m'avait dit un bonjour affectueux, en me laissant pour adieu ces quelques mots : « *Je suis content de vous.* » Je suis allé le voir aujourd'hui. Comme je le quittais, il me rappela et me dit encore ces mêmes paroles : « *Je suis content de vous,* » en me demandant si je voyais pourquoi il me félicitait ainsi. Je lui répondis que je n'en devinais pas le motif. Il m'épargna des recherches plus longues et me dit : « C'est parce que vous

avez un jour montré de l'énergie. Je vous suis dans certains petits détails, et je sais d'une manière certaine que vous avez franchement prononcé votre jugement à propos d'une affaire périlleuse et que *vous vous êtes posé en face du mal pour le bien.* Je vous félicite. »

« Vous jugez, poursuivait Paul, si cela m'a encouragé, d'autant plus que le Père continua sa petite allocution en m'exhortant à demeurer toujours dans ces dispositions et avec la franchise de mes convictions. Je le lui promis bien, et je partis après avoir échangé avec lui une cordiale poignée de main[1] ».

C'est ce même enfant, ainsi façonné par la douce fermeté du P. Olivaint, qui, déjà élève de philosophie, commit en classe une légère infraction à la règle, pour laquelle il fut puni. Jugeant le châtiment injuste ou disproportionné avec le délit, Paul conçut une colère violente contre son professeur : « Quoi qu'il advienne, quoi qu'on puisse me dire, je ne lui pardonnerai jamais, et plutôt que des excuses, puisqu'il me pousse à bout, je lui dirai des sottises! Je crois que je suis possédé, comme Oreste, par les furies. ... Adieu, chère maman, je suis furieux, je ne sais qui me calmera. » Ainsi écrivait-il sous le coup de la passion. Le lendemain, dans une autre lettre à sa mère : « Je m'empresse, disait-il, de vous écrire, afin de vous rassurer. Hier soir, je suis allé me confesser; aujourd'hui je fais la sainte communion, je suis parfaitement calmé. »

Pour vaincre le « sentiment de froideur qui lui res-

1. Lettre citée dans la notice intitulée *Paul Odelin, lieutenant de mobiles, tué à la manifestation de la place Vendôme....* Paris, Albanel et Baltenweck, 1875.

tait au fond de l'âme vis-à-vis de son professeur, » le généreux enfant avait été spontanément servir la messe de ce Père et recevoir de sa main l'Agneau de Dieu, modèle d'humble douceur.

Voilà ceux que le P. Olivaint chérissait. Dans les circonstances critiques où l'étourderie, l'insubordination plaçait parfois un enfant, il avait volontiers recours aux parents, aux mères surtout, pour s'entendre sur la meilleure conduite à garder.

Un jeune enfant s'était tellement monté la tête que l'on craignait de ne pouvoir le garder au collége. Ni les remontrances paternelles, ni les exhortations du P. Recteur n'avaient pu vaincre son obstination, et la pauvre mère était retournée chez elle, le cœur bien gros, remplie d'inquiétude pour les conséquences de cette rébellion. A neuf heures, le même soir, un exprès arrivait de Vaugirard, porteur de cette lettre du P. Olivaint :

« Pauvre Madame,

« Je m'empresse de vous écrire ; après votre départ, nous avons fait appeler votre cher enfant ; il a promis de ne faire aucune sottise, de se calmer, de se soumettre à ce que son papa décidera. Bénissons Dieu de ce premier avantage. Continuons de prier· ayez confiance, grande confiance. Tout ira bien.

« J'ai voulu vous éviter la mauvaise nuit que vous auriez passée et les larmes que vous auriez versées si vous aviez ignoré ce premier résultat. Il est important que M. X. vienne demain matin ; venez avec

lui ; nous nous concerterons sur ce qu'il convient de faire.

« Agréez mes respects les plus dévoués en N.-S. Confiance !

« P. Olivaint. »

Par la persuasion plus que par la rigueur, le Recteur de Vaugirard s'efforçait de dompter les natures rebelles, ou plutôt de leur apprendre à se dompter elles-mêmes. « Domptez-vous, disait-il aux enfants, *vince teipsum*. Vous pouvez plus en quelque sorte que nous pour faire de vous des hommes. Il faut que le jeune aigle agite de lui-même ses ailes, qu'il tire lui-même de son cœur le noble essor qui l'emportera bientôt. Domptez-vous vous-mêmes : voilà l'effort qui doit vous élever à toute la dignité de votre nature. C'est peu de vaincre les autres. Il suffit trop souvent pour cela d'abuser de leur douceur ou de leur faiblesse, de céder lâchement à sa fougue, à son orgueil. Mais prendre parti pour l'ordre et pour Dieu contre soi, venger contre soi les droits inviolables de Dieu, briser toutes les oppositions d'une nature mauvaise, soumettre les sens révoltés, forcer la volonté par la volonté même à faire triompher la raison, la grâce et la foi : c'est donner le plus noble exercice à toutes les puissances de notre être ; c'est avancer dans cette vie chrétienne qui n'est qu'un perpétuel combat ; c'est atteindre déjà la vertu qui, seule, comme son nom l'indique, produit, avec la vraie force, la vraie virilité. » Morale austère, sans doute, mais qui n'avait rien, dans la bouche du P. Olivaint,

du stoïcisme antique ou du jansénisme moderne. La force n'étouffait pas, chez lui, la tendresse et sa parole était admirablement comprise des mères chrétiennes quand il leur disait, en présence de leurs chers enfants :

« Malgré nos rigueurs apparentes, nous ne craignons pas de l'avancer, nous n'avons pas oublié la douceur; nous sommes restés des pères; que dis-je, nous avons tenté bien souvent, quoique en vain, de rivaliser avec vous, de devenir des mères. Pour y mieux réussir, il est une Mère, la plus tendre des mères, qu'incessamment nous appelons à notre aide. Vos enfants, je le crois, l'aiment tous maintenant davantage ; ils vous aiment donc davantage aussi. Non nous ne sommes pas de ceux qui croient que, pour être un homme, il faut n'avoir plus de larmes dans les yeux : le Sauveur a pleuré. Nous ne sommes pas de ceux qui croient que, pour être un homme, il faut rejeter avec dédain cet héritage de sentiments délicats, pieux et tendres que nos mères ont déposés en nous, comme un présent de Dieu, en nous arrosant de leurs larmes quand nous étions tout petits. Autant vaudrait dire que, pour faire un homme, il faut commencer par lui arracher le cœur. Aussi vous demandons-nous, mères chrétiennes, d'augmenter, par une sainte influence, en vos enfants, cette délicatesse, cette piété, cette tendresse, et l'esprit de famille et l'affection qu'ils ont pour vous. Tout cela nous aidera dans notre tâche, car tout cela est digne du chrétien. »

Ainsi, pour mieux aimer les enfants, le P. Olivain,

empruntait aux parents leur dévouement et leur tendresse. Et si, dans sa nombreuse famille, la mort faisait des orphelins, il était là pour les consoler, pour les accueillir comme un père adoptif. Le célèbre docteur Jean-Paul Tessier, son ami, laissait en mourant un fils unique, alors élève à Vaugirard. A partir de ce jour, le Père Recteur hérita, près de l'enfant, d'un doux privilége. Quand revenait l'anniversaire de la naissance du cher orphelin, le P. Olivaint le mandait chez lui et le bénissait au nom de son père défunt; mais, une fois, malade et retenu au lit, il envoya à son jeune ami, en compensation de la visite accoutumée, un petit livre, avec les lignes suivantes, tracées au crayon : « Aujourd'hui, dix-sept ans! Cher ami vous voilà jeune homme; souvenez-vous de votre père; portez noblement son nom. Et vous serez digne de lui, si vous avez le courage de dominer l'entraînement des mauvaises doctrines et des mauvais exemples, pour rester jusqu'à la fin généreusement chrétien comme lui. A sa recommandation et en son nom, dans toute l'effusion de mon cœur, je vous bénis paternellement en Notre-Seigneur.

« Pierre Olivaint. »

Enraciner la foi dans l'esprit, la piété dans le cœur, dans la conscience le sentiment du devoir chrétien, de telle sorte que son accomplissement passe en habitude et devienne comme un premier besoin, voilà où tendaient en définitive tous les règlements du collége et toutes les sollicitudes de son recteur.

A Vaugirard, la foi se mêlait à chaque pensée

des enfants et marquait de son empreinte leurs moindres actions. La foi leur inspirait d'offrir à Dieu chacun de leurs devoirs, de s'agenouiller, au commencement de leurs jeux, aux pieds de leur Patronne immaculée, de se découvrir, quand les rangs silencieux passaient sur la grande terrasse, devant sa statue vénérée; de multiplier, en l'honneur de Notre-Dame des Victoires, les sacrifices quotidiens, de solliciter avec empressement la faveur d'entrer dans ses Congrégations, de visiter, pour lui plaire, les pauvres, ces membres souffrants de Jésus-Christ, de s'endormir avec le scapulaire et le chapelet, en murmurant les trois noms sacrés de *Jésus*, *Marie*, *Joseph*, et surtout de fréquenter, avec une ferveur persévérante, les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Mais, à quoi bon ce détail? Grâce à Dieu, ces saintes pratiques de la piété chrétienne sont universellement en honneur dans les colléges catholiques; elles se maintiennent à Vaugirard, comme au temps où le P. Olivaint mettait son zèle ardent à les encourager.

A cette fin, il saisissait toute occasion favorable: tantôt la fête intime d'une Congrégation, tantôt la cérémonie touchante de la première communion, la procession de la Fête-Dieu, un pèlerinage à quelque sanctuaire de Notre-Dame, la clôture solennelle du Mois de Marie, avec sa brillante illumination, que sais-je encore?

Souvent, hélas ! un événement triste lui fournissait le moyen de raviver la foi et la piété dans les cœurs. La mort, la mort subite quelquefois, frappait

un enfant.... Rappelons, à ce sujet, un édifiant souvenir qui remonte à 1863.

Paul Grandjean avait quatorze ans; aimable et gracieuse nature, caractère facile, ouvert et enjoué, il avait conquis l'affection de tous. Un soir, pendant la classe, le professeur le voyant un peu pâle, et supposant quelque fatigue, l'obligea malgré sa résistance à monter à l'infirmerie. Il ne souffrait nullement, disait-il avec sa gaieté habituelle : on le coucha cependant par précaution. Rien, durant la nuit, qui pût faire craindre un malheur, quand, soudain, vers huit heures du matin, le P. Olivaint est appelé à l'infirmerie, avec le confesseur de l'enfant. Une péritonite s'était déclarée, le médecin n'avait plus d'espoir. Alors une scène touchante eut lieu : la petite tête de l'enfant se pencha doucement sur le sein du P. Olivaint. Paul, qui avait communié l'avant-veille, se confessa avec autant de calme qu'à l'ordinaire, reçut l'absolution, et au moment où le Père lui disait : « Cher enfant pensez à Marie.... Souffrez-vous moins?.... — Oui, » dit-il en souriant. Il cessait de souffrir.

Cependant, la classe s'achevait et la cloche appelait, au grand étonnement de tous, les élèves à la chapelle. Rien n'avait encore transpiré de la douloureuse nouvelle. Le P. Recteur était à l'autel, en surplis. Dans une allocution émue, il annonça la mort inopinée de cet enfant, la veille encore insouciant et joyeux, et prit occasion d'élever tous les cœurs vers les graves préoccupations de l'Éternité. L'effet de ces quelques paroles fut extraordinaire, et plus d'un écolier trop léger, plus d'un jeune homme trop mon-

dain fit des réflexions salutaires. Les condisciples de Paul furent plus vivement frappés encore, quand ils apprirent quelle avait été, la veille en classe, la dernière pensée de leur cher camarade. Sur la page à demi blanche où il jetait des notes d'histoire, l'enfant avait crayonné un dessin allégorique, inspiré, ce semble, par un pressentiment du lendemain.

Deux lignes parallèles s'abaissaient vers un cercle, où l'on lisait : *Péché, chemin de l'enfer.* Deux autres, en sens opposé, allaient aboutir à des rayons tracés d'une main malhabile, avec ces mots : *Vertu, chemin du ciel.*

Cher enfant, par cette naïve image, vous racontiez les plus intimes résolutions d'un cœur resté pur sous l'égide de Marie....

Et peu après, le P. Olivaint, parlant aux congréganistes de la seconde division, ranimait ces impressions salutaires. « Que de fois, disait-il, j'ai pensé à Paul, durant cette semaine ! Et cette pensée était consolante. Il nous a été ravi, de peur que la malice ne lui changeât l'esprit[1]. Pour lui désormais plus de piéges, plus de danger d'offenser Dieu !... Mais ma pensée revenait vers vous : Est-ce donc pour vous un malheur que vous ne soyez pas enlevés comme Paul à l'affection de vos parents ? Ah ! si Dieu l'a pris pour que son esprit ne changeât pas, Dieu ne vous laisse pas pour que le vôtre change. Grâce à lui, il est à ce mal un autre remède que la mort. »

Et quel était-il, ce remède nécessaire ? C'était la

1. *Raptus est ne malitia mutaret intellectum ejus.* (Sap., IV, 11.)

garde de l'esprit et du cœur, dont il leur indiquait l'importance et les conditions.

Quelques années plus tôt, un autre enfant[1], âgé de douze ans et qui grandissait, à Vaugirard, en sagesse et en grâce, mourut presque subitement aussi, à la suite de la distribution des prix. La lettre que le P. Olivaint écrivit à la famille en deuil est trop belle, pour n'être pas reproduite ici presque entière. Il y parle au père, à la mère, au frère du « cher petit Léon » le langage à la fois le plus affectueux et le plus élevé.

.... « J'aimais tant ce cher petit Léon ; je fondais, pour ma part, tant d'espérances sur lui ! Il me semble que j'avais bien pour lui un cœur de père, et même je me reprochais presque un sentiment secret de préférence qu'un père ne doit pas avoir, mais que m'inspiraient les qualités solides et précoces de ce cher enfant et mon dévouement bien profond à sa famille. » Puis, s'excusant des quelques heures de retard qu'il a mises à écrire : « J'étais, dit-il, comme muet et suffoqué ; je n'aurais pu alors que pleurer avec vous. Je voudrais bien, monsieur, vous consoler un peu et consoler un peu aussi sa digne mère.... Que nous sommes heureux d'être chrétiens ! Selon le monde, il n'y a plus de consolations après un tel malheur. Selon Dieu, voilà que, pour ce cher enfant, toutes les espérances que nous nous plaisions à former sont accomplies déjà, dépassées même, et le Seigneur ne nous a devancés que pour mieux mon-

1. Léon Cornudet.

trer sa miséricorde. La vie d'un jeune homme est si exposée aujourd'hui ! Malgré vos soins et les nôtres, malgré ses dispositions heureuses, il eût succombé, lui aussi, peut-être, il se fût perdu, éternellement perdu, peut-être ! Et maintenant, vous devez dire : Éternellement sauvé ! Mort en prononçant le nom de Marie, comment ne serait-il pas sauvé? Il est allé le finir au ciel ; car il est impossible d'aller achever ailleurs ce nom que ses lèvres mourantes avaient commencé, que son cœur voulait finir. Il vous prépare maintenant dans le ciel une place à tous en priant pour vous. Imaginez, pour tromper votre douleur, qu'il est parti pour un voyage, que vous l'avez envoyé passer les vacances dans une maison amie, qu'il vous a donné rendez-vous, que vous irez tous bientôt le rejoindre. Mais ce n'est pas là une imagination : c'est la réalité toute vive de la foi, que nous avons besoin de nous rappeler, quand un pareil coup nous frappe. Il y a des moments où la douleur semble faire oublier tout cela.

« J'ai bien pensé à la pauvre mère de Léon... que je la plains ! Si heureuse la veille encore, et le lendemain !... Mais qu'elle me permette de le dire, le lendemain, mère encore plus heureuse malgré ses larmes, car elle donnait un ange à Dieu et à Marie et vraiment elle est bien une de ces mères qui n'ont des enfants que pour Marie et pour Dieu. »

Puis, s'adressant au jeune frère de l'enfant si chrétiennement pleuré : « J'ai bien pensé à vous aussi, mon cher Michel ; les vacances de Léon seront là-haut bien belles, mais les vôtres sont bien amè-

res: je connais votre cœur, cher ami. Comprenez-le bien, il y a dans ce malheur une miséricorde de Dieu toute particulière pour vous-même. A votre âge on ne croit pas à la mort; on fait des projets pour les années de la jeunesse, projets d'ambition, de plaisirs, d'égarements quelquefois, comme si l'on était sûr de pouvoir tout réparer avant la rencontre inévitable de la mort. Quelle leçon! Voilà donc la fin de tout! Il n'y a pas d'âge, il faut être prêt quand la mort est prête. Est-ce que je veux, mon enfant, vous affliger davantage en vous parlant ainsi? Non, non. Mais vous êtes capable de pensées élevées et sérieuses : *Sursum corda!* Profitez de ce coup pour vous porter vers Dieu avec encore plus d'ardeur, et prendre une résolution plus énergique encore de le bien servir, quelle que soit la carrière où vous deviez entrer un jour. Tenez, cher ami, votre petit frère promettait bien d'être plus tard un de ces hommes qui honorent leur foi par leurs œuvres; eh bien, ne serait-il pas digne de vous de dire à Dieu que vous allez bravement travailler pour deux, et que vous tiendrez dès maintenant et plus tard les promesses de Léon en même temps que les vôtres? Le 16 de ce mois, vous avez triomphé ensemble[1]; c'était entre vous une fraternelle rivalité de succès bien touchante. Léon vous a devancé maintenant. Il a reçu là-haut un prix plus beau que tous les autres. La grande chose, la seule nécessaire, la rivalité fraternelle pour vous, c'est de gagner à votre tour ce prix-là. »

1. Le 16 août 1854, jour de la distribution des prix.

Enfin, revenant au père affligé qu'il console si bien, le P. Olivaint conclut sa lettre par ces affectueuses paroles: « Vous ne trouverez pas mauvais, mon bien cher monsieur, que je me sois laissé aller à causer avec votre enfant dans cette lettre qui est pour vous. Comme si mon cœur s'était mis dans votre famille, je n'ai pu vous séparer les uns des autres.... »

Le P. Olivaint n'avait-il pas le droit d'affirmer « qu'il aimait ses enfants du propre amour qu'avaient pour eux leurs pères et leurs mères? »

Il disait, dans cette lettre, au jeune frère du cher petit Léon, de se porter vers Dieu avec encore plus d'ardeur, de prendre une résolution plus énergique encore de le bien servir, *quelle que fût la carrière où l'enfant dût entrer un jour.*

Ce conseil viril, mêlé ici de pieuses consolations, le P. Olivaint le donnait à tous ses enfants, à ceux-là surtout qui se disposaient à franchir le seuil du collége. Avoir une carrière, *faire quelque chose*, c'était pour chacun, pensait-il, un rigoureux devoir. Dès les débuts de son rectorat[1] il exprima là-dessus nettement sa pensée.

« Vous devez faire quelque chose, disait-il, et si vous avez du cœur, ce sera quelque chose de grand, de noble, de généreux, quelque chose digne de vous, de vos familles, qui réponde à l'attente de l'Église et de la Patrie.

« Un poëte en mourant s'écriait la main au front : « Et pourtant il y avait quelque chose là ! » Mes

[1] Discours à la messe du Saint-Esprit, année scolaire 1857-1858.

enfants, en mettant la main, non à votre front, mais sur votre cœur, n'est-ce pas qu'on peut dire aussi : « Il y a quelque chose là ! »

La pensée du P. Olivaint n'était assurément pas qu'on dût indistinctement pousser les enfants aux écoles, pour faire d'eux tous des officiers ou des ingénieurs, des magistrats, des avocats, des administrateurs, des médecins ou des industriels.

Il savait à merveille qu'en dehors de ces carrières il en est d'autres non moins honorables, et qu'un propriétaire à la campagne, par exemple, s'occupant de culture, maire de son village, ou conseiller général de son canton, peut rendre d'immenses services à la cause de la religion et du pays. Mais il protestait contre ceux qu'il appelait énergiquement *les inutiles*, contre ces hommes de désœuvrement et de plaisir, qui, ne faisant rien de bon, finissent presque toujours par faire beaucoup de mal.

Il insistait sur la nécessité d'une position pour tous, au temps où nous vivons. « Il y a, en effet, comme un déclassement général, les générations montent à l'assaut des richesses, des honneurs, des emplois ; il n'est plus, comme autrefois, de position faite pour personne, passant des pères aux fils comme une portion de l'héritage. Où sont maintenant les charges héréditaires, les fortunes qui n'ont rien à craindre ? Quand même on ne rencontrerait pas de révolution sur son chemin, la loi des partages suffit à mettre en question pour les enfants la position de leurs parents à chaque génération. Le travail est donc aussi nécessaire pour conserver que pour

acquérir, pour ne pas déchoir que pour s'élever.... »

« Dans le monde, combien de jeunes gens, sans souci de leur position, ont le parti pris de ne rien faire! Vos mères les ont vus, et ont frémi pour vous. C'est que la vie de pareils jeunes gens est d'une inutilité déplorable. Encore s'ils se contentaient d'être inutiles! Mais c'est leur illusion de se dire : Nous ne faisons rien. On fait toujours quelque chose, c'est la loi de la vie; si ce n'est pas le bien, c'est le mal. Si on ne se livre pas au travail, on s'abandonne au plaisir et bien vite au désordre. Alors fortune perdue, santé perdue, c'est peu.... honneur perdu, principes et foi perdus, bonheur perdu, âme éternellement perdue! Voilà ce que comprennent vos pères et vos mères. »

Ce discours fit événement dans l'auditoire d'élite réuni à Vaugirard. Quelques-uns, il est vrai, trouvèrent le langage du P. Recteur sévère et soupçonnèrent une censure là où il n'y avait qu'un avis paternel. Mais l'immense majorité des parents applaudit à ce manifeste et ne cessa de seconder les efforts du P. Olivaint pour former une génération intelligente, laborieuse et dévouée.

Un personnage des plus distingués, après avoir entendu cette parole incisive et vigoureuse, disait : « Je ne connais pas celui qui a fait ce discours ; mais *c'est un homme.* »

Quand le choix de la carrière était fait et que l'heure de la séparation avait sonné, le P. Olivaint n'abandonnait pas, sur le seuil de Vaugirard, les

enfants que, durant plusieurs années, il avait entourés de son intelligente sollicitude. Il savait trop quels dangers, à leur entrée dans le monde, menaçaient leur foi et leurs mœurs!

Tous ses efforts tendaient à resserrer entre ces jeunes gens les liens contractés au collége, à former de nouvelles amitiés dont Jésus-Christ fût le centre. Ce qu'il redoutait davantage pour un jeune homme à Paris, c'était l'isolement. *Væ soli !...*[1]. Cet oracle de la divine sagesse lui semblait proféré surtout pour l'enseignement de la jeunesse des écoles, jetée chez nous au milieu de toutes les séductions et de tous les tumultes d'une capitale.

« Unissez-vous, disait-il, aimez-vous ! pour vous soutenir les uns les autres, pour vous préserver des dangers qui vous menacent, et particulièrement de l'un des plus grands : de l'isolement et de l'ennui. Mais quoi ! faut-il donc vous unir, vous aimer, par égoïsme, par un sentiment d'intérêt personnel ? Non, non ; il n'y aura point d'égoïsme, puisque chacun se dévouera pour tous, et qu'un jour tous, rendus ainsi meilleurs, vous ferez plus de bien aux autres. Unissez-vous, aimez-vous pour le salut individuel bien entendu, inséparable du salut d'un grand nombre, et vous pratiquerez vraiment la charité fraternelle, la charité sociale. Vous recevrez de vos amis l'exemple de ce qu'ils font de bien, le témoignage de leur affection, leur conseil dans vos doutes, leur appui dans

1. *Væ soli, quia quum ceciderit non habet sublevantem se.* (Eccl. v, 10.)

vos difficultés, leur consolation dans vos peines, leur impulsion vers tout ce qui est noble et grand. Mais, trop généreux pour vous contenter de recevoir, vous donnerez ce que vous avez reçu vous-mêmes: *la charité d'un cœur aimant et qui veut se dévouer parce qu'il aime.* »

Cette union fraternelle n'est une force qu'à la condition d'être cimentée par l'amour de Dieu et par les œuvres de la piété chrétienne. Le P. Olivaint, sous ce rapport, exigeait beaucoup de ses chers jeunes gens ; il savait bien que le cœur, chez eux, est généreux, et que les plus pénibles devoirs leur deviennent doux et faciles, quand, pour en exiger l'accomplissement, on s'adresse à leur cœur.

On n'écoutera pas sans intérêt le dialogue suivant, qui eut lieu entre le P. Olivaint et l'un de ses enfants les plus dévoués. C'est l'interlocuteur lui-même qui l'a textuellement reproduit.

« Mon Père, au collége, beaucoup fréquentent les sacrements tous les huit jours : doit-on continuer ainsi dans le monde?

— Il y en a, mon ami, qui vous diront : C'est impossible, c'est ridicule. Moi, je vous dirai : C'est une question relative ; c'est pour cela qu'il faut être soutenu et guidé. Tel jeune homme qui est fort, pourra attendre quinze jours; tel autre, s'il ne se confesse et ne communie pas tous les huit jours, tombera dans le péché mortel et fera naufrage. On ne peut poser un principe absolu : tous les jeunes gens portent-ils un vêtement de même longueur? Non, puisqu'ils ne sont pas de même taille.

— Mon Père, c'est bien difficile de communier tous les huit jours.

— Il s'agit de le vouloir. Je connais tel jeune homme qui ne s'est sauvé que parce qu'il a pris cette résolution et qu'il l'a suivie.

— Il est, mon Père, une autre chose qui m'embarrasse. On arrive dans le monde, et tout à coup on se trouve en contradiction perpétuelle avec la plupart, pour les idées, les opinions, les principes....

— Rappelez-vous, mon enfant, ce que je vous ai dit. *Primo*, le plus souvent ne discutez pas; vous ne ramènerez personne par la discussion. Exposez la vérité clairement, simplement, dites : Voilà ce que je pense; jugez. *Secundo*, s'il faut discuter, eh bien, prenez l'offensive, ne vous laissez pas toujours attaquer; interrogez à votre tour. Dans un duel, quand il y a soleil et poussière, on tire du moins au sort pour savoir qui aura la mauvaise place; on ne dit pas : A vous d'avoir le soleil dans les yeux; mettez-vous là, que je vous envoie une balle dans le cœur. Et dans ce duel d'idées, il y a quarante-neuf catholiques sur cinquante qui accepteront la mauvaise place! Mais attaquez donc! Dites : Vous qui voulez me prouver que j'ai tort, voyons; enseignez-moi la vérité que vous prétendez tenir. Expliquez-moi ceci, définissez-moi cela.... Vous voyez un homme qui bat en retraite, qui se trouble, qui vous répond : Bah! bah! bah!... qui se fâche et se dit à lui-même : On me demande des définitions : sauvons-nous!

— Mon Père, cela est bon pour un homme instruit, prêt à répondre à tout; il peut se risquer; mais pour

moi qui sors du collége, n'ayant qu'une notion superficielle de toutes choses....

— D'abord, mon cher ami, avec l'instruction catholique que vous avez reçue, il est bien peu de cas où vous ne puissiez vous tirer à peu près d'affaire. Mais vous aurez été embarrassé; vous aurez senti au dedans de vous-même que vous n'étiez pas bien fort : notez la question, puis étudiez-la. En six mois, on vous aura porté toutes les bottes qu'on vous portera jamais; car les objections qu'on fait contre la religion sont ressassées.

— Mais ce n'est pas tant les objections contre la religion que je crains. Dieu merci, j'ai la foi, je veux défendre l'Église; lors même que je ne pourrais résoudre une difficulté, je me dirais : Je ne comprends pas, mais je crois. Là où je crains, c'est dès qu'il s'agit de ce qu'on appelle *les idées modernes*, *les principes nouveaux*, idées, principes que je n'ai pas, mais que j'ai peur en six mois d'avoir.

— Mon enfant, vous serez toujours libre, quand on vous aura exposé une théorie, d'aller écouter un homme mûr et instruit qui vous donnera la solution ontraire : comparez et jugez.

— Mais on me dira : Au collége, on ne vous a pas résenté la question sous ce jour; si on l'eût fait, ous penseriez autrement....

— Dites, mon ami, à ceux qui vous parleront d'*idées modernes*, dites-leur : Vos idées, que vous faites dater de 89, dans ce qu'elles ont de bon sont fort anciennes. Car c'est l'Église qui a apporté la liberté au monde; lisez l'histoire. L'Église, loin d'être

une école d'absolutisme, est une école de liberté; tout bon catholique est un sincère ami de la vraie liberté. Mais il ne s'intitule pas *libéral :* ce serait faire injure à l'Église que de prendre aujourd'hui ce titre; ce serait faire entendre que l'Église, jusqu'à ce jour, n'a pas connu la liberté. Maintenant, dans les idées modernes sont comprises les idées révolutionnaires. Celles-là sont neuves, et si vous êtes un argumentateur un peu serré, vous amènerez votre adversaire logiquement à la révolution, de la révolution au socialisme, c'est-à-dire à la destruction de la société, de la famille et de la propriété.

— Il est aussi, mon Père, une question bien difficile, c'est de savoir comment se conduire dans les conversations entre jeunes gens, jusqu'où l'on peut aller.

— Mon enfant, un principe : évitez toujours les conversations légères.

— Mais les conversations sont les mêmes chez presque tous les jeunes gens....

— Mon enfant, faites bien attention à ce que je vais vous dire : Il y a trois classes de jeunes gens. Les premiers, sans être *bigots*, sans dire toujours des patenôtres, ont une piété solide; ils veulent se consacrer au service de la religion, de la vérité : ceux-là n'ont point de ces conversations légères.

« Les seconds, eux aussi, sont sérieux, aiment le travail; mais ils ont peu de religion. Néanmoins ils parlent encore peu de pareilles choses ; l'ambition les pousse, des théories les occupent; ce ne sont plus, comme les premiers, des hommes de dévouement; ils sont pourtant bons encore.

« Les troisièmes, ce sont les fainéants, ce sont ces jeunes gens qui passent leur vie sur le pavé de Paris, qui, le soir surtout, dans leurs promenades, sont assaillis par de continuelles tentations. Et vous voulez que, lorsqu'ils auront le cœur souillé, la liberté dans les paroles n'entraîne pas la liberté dans les pensées' dans les regards, dans la tenue, dans les actions ?

« Veillez bien surtout sur la liberté des regards. Vous me direz : Je suis là, dans un bal, je ne peux pas mettre mes yeux dans ma poche.... — Voyez et ne regardez pas. Le bon Dieu est là ; il vous avertira secrètement qu'il y a quelque chose à faire. Encore une fois, détournez les yeux, voyez et ne regardez pas ; voyez tout bonnement et le bon Dieu vous soutiendra.

« Il est bien d'autres occasions périlleuses auxquelles vous n'échapperez que par la prudence et la générosité. Ce n'est pas le lieu d'entrer dans le détail ; pour vous décider dans les cas particuliers, ayez un directeur ferme, d'un certain âge, plein d'expérience, en qui vous aurez toute confiance, et écoutez-le.

— Une dernière question, mon Père. Doit-on rester avec un jeune homme pour le sauver?

— Si vous êtes assez fort, oui ; sinon, dites-lui : *Je ne suis pas ton ami pour souiller mon cœur*. Et tenez : l'amitié doit être une influence réciproque. Vous vous liez, mais vous devez garder votre indépendance, votre individualité. Si vous vous apercevez que votre ami va mal et que, d'autre part, il acquiert sur vous un ascendant toujours plus grand, rompez.

« En deux mots. le tout c'est d'être homme de

caractère, et c'est là ce qui manque aujourd'hui. Un homme ne domine pas par l'intelligence, et le mot : *volonté*, n'indique pas assez l'homme supérieur. L'homme supérieur, c'est L'HOMME DE CARACTÈRE. Le tout encore, c'est de se bien poser dans les quinze premiers jours. Ne pas se fâcher, ne pas baisser les yeux comme une religieuse : on rendrait la piété ridicule ; mais avoir le mot pour rire, se compromettre pour le bien, se poser franchement, *à la parisienne*. On dira : Oh ! il est *crâne*, celui-là ! et on l'acceptera tel quel, parce qu'il se donne tel quel. On l'aimera et on le respectera. »

On ne saurait mieux retracer, dans ses grandes lignes, la direction donnée par le P. Olivaint aux jeunes gens à leur entrée dans le monde. Quelle mesure, quelle sagesse pratique et quelle énergie dans ces conseils ! Comme l'expression elle-même, par sa vivacité originale, convenait bien à ceux qu'il s'agissait de convaincre et d'affermir !

Mais, parmi les jeunes amis du P. Olivaint, arrivés au terme des études, il en était à qui Dieu faisait l'honneur d'un appel spécial à la perfection évangélique, leur disant dans le secret du cœur : « Voulez-vous être parfaits? Quittez tout et venez avec moi[1]. »

Admirable était la prudence que le P. Olivaint apportait à l'examen d'une vocation ; en cela il était encore aidé par les souvenirs de son expérience personnelle. Mais il estimait à trop haut prix la faveur d'être tout

1 Matt., XIX, 21.

au service de Jésus-Christ, pour n'encourager pas les heureux élus, quand une fois il s'était assuré que Dieu les voulait à lui. Tout ce que nous avons à dire sur ce sujet, nous le renfermons dans l'histoire des dernières années d'un jeune homme manifestement appelé à la vie religieuse, soutenu dans de rudes combats par le P. Olivaint et mort joyeusement, avec tous les signes de la prédestination.

Aussi bien, ne faisons-nous qu'obéir à l'une des dernières volontés de notre Père, en associant à son souvenir le souvenir du Frère André de Montalembert. Lui-même, dans le *Journal de ses retraites*, s'est encouragé à bien mourir par l'exemple de son enfant[1], et à la date du 23 juillet 1870, il écrivait à l'auteur d'une biographie d'André, encore inédite : « Pensez d'avance avec consolation au bien que fera votre notice. Le cher enfant prêchera ainsi après sa mort, n'ayant pu le faire de son vivant ; et qui sait toutes les grâces attachées à cet apostolat posthume ? »

André était le fils aîné du comte Arthur de Montalembert, colonel du 1er régiment de chasseurs d'Afrique, mort en chrétien et en brave, le 11 novembre 1859. Il avait lu, dans le testament de son père, ces belles paroles : « Je conjure mes fils de ne jamais oublier Dieu, ni les charges et les devoirs d'un homme d'honneur, ni les pratiques de la religion catholique, apostolique et romaine, la seule véritable. Dans ce siècle où les plus grands noms s'éteignent dans l'oisiveté et une corruption toute matérielle, je veux que

1. *Journal des Retraites*, II, 304.

mes fils prennent une carrière, et au besoin un métier.»

L'enfant grandit à Vaugirard, avec ses deux jeunes frères qui portent aujourd'hui l'épée. Quand vint pour lui l'heure critique d'obéir à la recommandation paternelle et de choisir sa voie, la lumière se fit promptement dans l'esprit d'André, sous l'action de la grâce ; il eut dès lors la conviction inébranlable que Dieu le voulait religieux. Mais en même temps, contre les sollicitations divines commencèrent à lutter toutes les répugnances de la nature, toutes les rébellions de l'amour-propre humilié et déçu dans ses rêves. Quelque jour peut-être sera-t-il permis de publier le récit de ces intimes combats dont l'âme généreuse d'André fut le théâtre, le P. Olivaint le confident, et Dieu le rémunérateur. Qu'il suffise de dire qu'à la suite de plusieurs années d'épreuves, la chair et le monde furent vaincus et la grâce triompha.

Il méritait bien de remporter cette victoire, le digne enfant du P. Olivaint qui, au milieu même de ces longs orages, écrivait cette prière en forme de lettre adressée à la sainte Vierge. « Le 8 décembre 1863, en la fête de l'Immaculée Conception. O ma très-bonne mère, je me consacre aujourd'hui à vous, d'une manière toute particulière et vous prie de me regarder désormais comme vous appartenant en tout et pour tout sans restriction. Souvenez-vous toujours de cette donation de votre enfant, et, en échange, ma bonne mère, priez votre Fils Jésus de me donner le courage d'*entrer et de mourir*, *fût-ce martyr*, *dans sa Compagnie*, si telle est sa volonté. André de Montalembert. »

L'amour de Jésus-Christ établissait déjà entre le P. Olivaint et le jeune André des rapports de frappante ressemblance. On se souvient de l'enthousiasme du professeur de Grenoble lisant à son ami le chapitre v du troisième livre de l'*Imitation*. Or, un confident intime d'André raconte ce qui suit : « Un jour, dans la cour de récréation, à Vaugirard, André me commenta ce même chapitre : *Des admirables effets de l'amour divin*. Nous étions touchés presque jusqu'aux larmes. Il insista longtemps sur ces paroles : « L'amour veut s'élever.... il donne le tout pour le tout.... » Mais il s'arrêta longtemps à cet autre passage : « On ne vit pas sans douleur dans l'amour.... » Il y a de cela quatorze ans et je m'en souviens comme si j'entendais encore sa voix émue, comme si nous marchions encore au milieu de la cour, le petit livre à la main. »

Le 13 janvier 1866, après un an passé dans le monde, André écrivait à son oncle, le comte Charles de Montalembert, cette lettre datée du noviciat d'Angers : « La retraite que j'ai achevée hier ne me laisse plus aucun doute sur ma vocation : je suis résolu à la suivre.... Après avoir réfléchi longtemps et beaucoup prié, j'ai fait tout mon sacrifice. Je vous avoue qu'il m'en a beaucoup coûté. Cette vocation, dont j'ai si longtemps chassé l'idée loin de moi, me répugne autant que possible ; mais enfin je sens fort bien que Dieu m'appelle ; cette retraite me l'a montré clair comme le jour ; je laisse de côté mes goûts et mes répugnances et je réponds à Dieu. On m'a offert de me renvoyer durant deux ou trois mois dans ma

famille ; cette idée m'a souri un instant, car mon départ avait été si précipité qu'à peine avais-je eu le temps de voir ma mère autant que mon cœur l'aurait voulu ; mais enfin je n'ai pas cru devoir m'accorder cette satisfaction ; il m'a semblé que rester tout de suite est plus généreux et je reste : je ne regarde plus en arrière. Tant qu'à faire le sacrifice, j'aime mieux le faire aussi complet que possible....

« Comme je vais prier pour vous, mon cher oncle, car je ne puis croire que ce n'est pas vous qui me valez cette grâce. Longtemps je me suis senti très-humilié à la pensée de me faire jésuite ; mais maintenant je vois là bien plutôt une gloire et surtout une bénédiction que Dieu accorde à votre race en reconnaissance de tous vos travaux pour lui et d'une vie tout entière dévouée à l'Église. Maintenant, mon cher oncle, il faut que je vous dise adieu.... Je n'ai pu vous demander pardon de vive voix, de tout ce que j'ai fait dans ma vie qui ait pu vous déplaire ; mais je vous le demande à présent tout en larmes. Je tiens beaucoup à ce que vous me l'envoyiez, si vous m'écrivez prochainement. »

Le comte de Montalembert répondit :

« Mon très-cher enfant, il m'a fallu quelques jours pour me remettre de la vive et profonde émotion que j'ai éprouvée en apprenant votre décision. Je vous avoue que je ne m'y attendais pas. Je vous avais mal jugé et je vous dois avant tout une réparation. Je ne vous croyais pas l'énergie nécessaire pour faire au matin de votre vie un sacrifice si difficile et si généreux. J'en suis pénétré d'admiration, et je reconnais,

dans cette victoire remportée sur votre nature, un des plus beaux et des plus signalés triomphes de la grâce divine. J'en remercie Dieu avec vous, mon enfant; car il me semble impossible qu'il ne bénisse pas l'effort si violent qu'il vous a fallu faire sur vous-même pour vous consacrer exclusivement à son service, avant même d'avoir fait l'expérience des joies et des désillusionnements de la vie du monde. Oui, mon enfant, je le crois comme vous, c'est une grande gloire et une grande bénédiction que Dieu accorde à notre famille, non pas en échange, comme vous dites, des pauvres petits services que j'ai essayé de rendre à son Église, mais pour vous récompenser, vous, de la pureté d'intention que vous avez conservée depuis votre enfance et de votre obéissance à cette voix intérieure contre laquelle regimbaient la chair et le sang. Oui, je crois tout à fait que vous continuerez à m'aimer avec une filiale tendresse. L'exemple de ma fille m'a prouvé que la vie religieuse, bien loin d'éteindre ou d'amortir les affections domestiques, pouvait leur ajouter une force et une intensité dont les cœurs distraits ou absorbés par le monde sont à jamais incapables. Je suis sûr que vous aussi, vous vous occuperez de mon âme et je vous le demande instamment; car pendant le peu de temps qu'il me reste à vivre, j'ai beaucoup à faire pour me rendre moins indigne des grâces que j'ai reçues et pour profiter des épreuves douloureuses, mais salutaires, qui m'ont été imposées

« Vous me demandez pardon de tout ce qui a pu me déplaire en vous. Mon cher enfant, je n'ai aucun

pardon à vous donner ; car vous ne m'avez jamais offensé ni déplu. Je gémissais un peu de ne pas trouver chez vous l'ardeur et l'élan que j'avais à votre âge; mais je reconnais aujourd'hui que c'était là un jugement téméraire, puisque vous réserviez toute cette ardeur et tout cet élan pour en faire l'usage le plus utile et le plus magnanime qu'il soit donné à un chrétien d'imaginer. Vous me demandez ma bénédiction : je vous la donne, malgré mon indignité, du fond d'un cœur profondément ému, d'un cœur *contrit et humilié* par la leçon que vous lui donnez en suivant avec un si viril courage l'appel de Dieu. Je vous la donne surtout au nom de votre pauvre père qui eût été heureux et fier, comme je le suis moi-même, du parti que vous avez pris. »

Le sacrifice d'André fut héroïquement offert.

« Le voilà consommé, écrivait-il au R. P. Provincial[1]. Hier j'ai prononcé les vœux qui m'ont consacré enfant de la Compagnie à la vie et à la mort, pour le temps et pour le ciel. Je l'ai fait joyeusement, sans regret, car la terre n'en mérite point ; sans peur, car l'œuvre était tout entière de Dieu. Je l'ai fait avec amour pour Notre-Seigneur, qui, après avoir sauvé et guéri mon cœur, s'en est enfin emparé tout à fait, et ensuite pour saint Ignace, mon bienheureux et bien-aimé Père que peu à peu je comprends et j'admire et dont le grand modèle m'a séduit.... Saint Ignace m'apprend que *le miel de toutes les fleurs du*

1. Lettre au R. P. de Ponlevoy, datée de Saint-Acheul, 13 janvier 1868.

monde n'est pas si doux que le fiel du Sauveur Jésus. Et le Sauveur Jésus lui-même fait luire à mes yeux la Croix d un éclat et d'un attrait qui m'éblouissent. Déjà il est entré dans mon cœur et, je le sais, quand il entre quelque part, la Croix le suit. J'attends donc la Croix, et — je ne sais comment — je l'aime. Ce n'est pas pour rien que j'ai été baptisé d'un nom de crucifié.... Du reste, jusqu'ici Jésus semble se contenter de ma bonne volonté. Il est entré tout seul dans mon cœur. Je cherche en vain la croix : elle est restée à la porte. Je l'aperçois un peu par les fentes; mais je ne puis la toucher. Je n'en suis encore qu'à Nazareth et je goûte les charmes de la vie cachée. Pas de bruit, pas de tempêtes ; Saint-Acheul est une cachette délicieuse. Je m'y blottis, tout contre Notre-Seigneur, et, mon cœur sur son cœur, je suis assez riche, je ne veux rien autre chose : *dives sum satis.* La nouvelle vie de mon cœur, ce sont deux amours immortels : l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ et l'amour de sa Compagnie. »

La croix ne tarda pas à venir. La contrainte de la règle, l'assujettissement à des études peu conformes au goût naturel, l'humiliation causée par quelques saillies, aussitôt réprimées, de légèreté ou d'humeur, tout cela ne fut que le nécessaire exercice d'une vertu qui grandissait par l'effort. André pouvait dire : « Mon âme monte toujours. L'escalier a eu des marches plus rudes les unes que les autres. Qu'importe, dès qu'elles sont franchies ? Notre-Seigneur me tend toujours la main du haut.... » Le jeune religieux, de son côté, serrait avec ardeur la main divine. Il sollicitait et

obtenait la faveur de faire, pour la seconde fois, les Exercices spirituels de trente jours, et le motif qu'il alléguait, c'est qu'il en éprouvait un désir très-tenace et très-contraire aux goûts de la nature. « A cette école, ainsi qu'il le disait au P. de Ponlevoy, son cœur grandit et mûrit. »

Au sortir de Saint-Acheul, il revit, humble surveillant des plus petits enfants, ce cher collége où s'était fait entendre à son cœur l'appel de Dieu.... Et ce fut tout; Notre-Seigneur se contenta de la bonne volonté du serviteur fidèle qui s'était voué à lui *pour le temps et pour le ciel*. Le ciel était proche, le temps allait finir. Une maladie de poitrine se déclara tout à coup, qui ne put être conjurée ni par les plus habiles médecins, ni par les soins incomparables d'une mère, ni par le climat de Rome, trop rude encore à cette santé fragile, et vainement remplacé par la tiède température de Cannes.

Jésus se disposait à rappeler André de l'exil, à l'âge où Louis de Gonzague avait reçu la récompense. Quand cette disposition de la Providence parut manifeste, le P. Olivaint, dont la sollicitude avait partout suivi son enfant, écrivit à la mère d'André cette admirable lettre :

« Que la charité du P. de L... me touche[1] ! que Notre-Seigneur est bon, d'avoir fait de tels cœurs et de les avoir placés près de votre enfant ! Mais le cœur de Jésus est bien plus tendre encore; et s'il plaisait à

1. Il s'agit de celui qui, à Rome et à Cannes, fut le guide, l'ami et l'ange gardien du Frère André.

Jésus, après de si tristes alternatives, de placer votre André pour l'Éternité tout près de son cœur, vous dites vrai, vous ne pourriez pas lui en vouloir. Il ne vous en voudra pas, lui, de tâcher, comme mère, de retarder ce moment. Disputez-lui votre enfant par vos soins et par vos prières, et je veux le lui disputer avec vous. Mais si ce bon Maître est pressé d'assurer le bonheur éternel d'André, de lui enlever la croix si lourde qu'il porte, de lui donner déjà le repos de la patrie, ne fermez pas votre cœur à la consolation que vous offre Jésus. Voyez donc, en ce moment, ce que vous avez à craindre de pis c'est le ciel. — Non ; la mort.... — Mais la mort pour un religieux qui a pris, comme André, généreusement les choses, c'est le ciel !

« En vérité, je ne crois pas que nous soyons si près du terme ; mais la lettre du P. de L... amène comme nécessairement ces pensées. Dans l'esprit d'abandon d'hier, soyez assez forte pour les porter. Le ciel, le ciel ! vous ne pouvez d'ici voir Rome, mais d'ici vous pouvez regarder le ciel. Lancez donc vers le ciel vos prières, votre cœur, en demandant la grâce de conserver votre enfant ; mais s'il vient à prendre son vol, comme si déjà vous vouliez être fidèle au rendez-vous divin, continuez de lancer vers le ciel vos prières, vos larmes, votre cœur, votre amour, votre espérance.

« Je vous bénis paternellement en N.-S.

« Pierre Olivaint, S. J. »

Et le cher malade, que pensait-il de la mort? Il

avouait simplement que, loin de la redouter, il l'attendait avec calme et l'appelait avec joie. « C'est d'ailleurs, écrivait-il, une vertu de famille que cette pensée de la mort. Mon père en parlait toujours et je me rappelle qu'une fois, s'étant mis en grande tenue, comme ma mère y mettait la dernière main, il se prit à énumérer toutes les parties de son corps en cette manière : Ces épaules qui portent des épaulettes seront rongées des vers, cette poitrine couverte de cordons d'or sera rongée des vers, cette tête sera rongée des vers, ces moustaches aussi, — et il en avait de formidables. Ma mère était consternée, et moi, petit enfant alors, j'étais bien frappé. Il mourut peu de mois après. Pour moi, pauvre malade, vous dirai-je que la mort serait le comble de mes vœux, et cela depuis bien longtemps ? J'ai beau chercher, je ne vois pas que je puisse avoir le plus petit regret. Quant à la peur, c'est bien mal, mais je ne puis parvenir à en avoir, pas plus que de regret. Seulement, je crains que cette absence de peur ne soit l'œuvre du démon. Et quant à la joie, oh ! qu'elle sera grande de troquer, à vingt-trois ans, la terre contre le ciel! »

Quand vint l'été, le Frère André partit de Cannes pour Versailles, et peu de temps après, averti par un irrésistible instinct, il pria sa mère d'aller sans retard demander au R. P. Provincial la faveur d'être transporté à Vaugirard. Il fut aussitôt exaucé. Ce fut là que le P. Olivaint, premier confident de la vocation d'André, vint achever auprès de lui sa tâche providentielle, en lui annonçant que l'heure solen-

nel d'un autre appel de Dieu était venue. A cette nouvelle, le jeune religieux, embrassant son père avec effusion : « Jamais on ne m'a fait tant de plaisir, s'écria-t-il. Mourir! mais je n'ai jamais vécu que pour cela. Oh, quel bonheur! Tant mieux! Je vais aller voir Dieu ! »

« Pauvre enfant! » dit le P. Olivaint. « Dites plutôt heureux enfant! mon Père. N'était ma mère, les jours que je traverse seraient les plus heureux de ma vie. »

Ce n'étaient plus des jours, mais des heures qu'André avait à compter. « Je suis d'une impatience, disait-il ; quand cette mort arrivera-t-elle? » — Et s'adressant à sa mère : « Quand je songe que demain ce sera un bonheur sans fin ! Pensez donc, maman, un bonheur sans fin! Pourquoi pleurez-vous, puisque je vais au Ciel? »

Après une dernière visite, le P. Olivaint dit avec émotion : « Je quitte cet enfant ; c'est un vrai prodige. Il a demandé à me voir en particulier. Il a pris toutes ses dispositions et fait toutes ses recommandations avec un tel calme, avec une telle lucidité d'esprit, qu'à chaque instant je me disais : Mais ce n'est pas là un mourant! »

— « Tu souffres, dis-moi quelle est ta souffrance, lui demanda la comtesse Charles de Montalembert. — Ma souffrance est de ne pas mourir assez vite.... » Puis se reprenant : « Mais non ; je ne souffre pas ; ce n'est pas si dur qu'on croit de mourir, c'est au contraire bien doux.

— Tu ne crains pas la mort?...

— Non ! je suis ravi..., *je m'en vais en dansant....* »

Voyant, à ces mots, de nouvelles larmes dans les yeux de sa mère, il se retourna vers elle et avec un accent indicible : « Maman, oh ! maman, je vous aime tant, je vous aime plus que je ne saurais le dire ! Soyez tranquille, tous vos enfants iront au Ciel. »

L'âme d'André, peu après, quitta la terre, accompagnée des prières des religieux ses frères, à genoux autour du lit de mort, et laissant au deuil de sa mère, de sa fa ille, de ses amis, la suprême consolation de sa viesainte et de son heureuse mort.

C'était le 12 juillet 1870. — Quelques jours plus tard, à l'heure où commençaient nos grands désastres, le P. Olivaint se mettait en retraite pour la dernière fois avant la prison, et méditant sur la mort, il écrivait dans son *Journal:* « Qu'elle est douce, la mort, pour le religieux dont le cœur pur est livré au Saint-Esprit : *patienter vivit, delectabiliter moritur*[1]. Le beau moment pour lui ! C'est la fin de toutes les peines, la récompense de tous les sacrifices, le commencement du bonheur sans fin. Qu'elle vienne donc, qu'elle guette, qu'elle frappe ; le religieux doit être préparé ; toute sa vie est une préparation. — Exemple touchant d'André de Montalembert dont la dernière parole fut : *Je suis ravi....* Et moi, si j'étais mort dans ces derniers temps, serais-je mort comme André de Montalembert[2] ? »

André avait demandé à Marie la grâce d'entrer et de mourir dans la Compagnie de Jésus, *fût-ce martyr.* »

1. « Vivant en patience, il meurt avec délices. » (Saint Bernard.
2. T. II, p. 304-305.

Parvenu heureusement au terme, et voulant payer sa dette de filiale reconnaissance, ne réclama-t-il pas pour le père de son âme la faveur qu'il avait ambitionnée pour lui-même?

CHAPITRE XIV

Dévouement du P. Olivaint pour les enfants pauvres et les ouvriers. — L'Œuvre de l'Enfant-Jésus pour la première communion. — La Société de Saint François-Xavier à Vaugirard.

Le Recteur de Vaugirard était de cœur et avant tout aux quatre cents élèves qui formaient sa famille; mais les soins minutieux d'une vaste administration n'absorbaient pas tellement ses pensées et ses instants, qu'il ne trouvât, dans sa merveilleuse activité et les ressources variées de son talent, le moyen de se livrer au dehors à plusieurs œuvres de zèle et de charité.

En cela, sans doute, le P. Olivaint côtoyait un écueil que la sagesse de ses supérieurs ne manqua pas de lui signaler : c'était de se laisser à son insu distraire de sa tâche essentielle, sous prétexte d'un plus grand bien et de n'être pas assez « l'homme du dedans ». Cette crainte eût été fondée, s'il se fût agi d'un esprit plus lent, d'une nature moins énergique, d'un cœur moins complétement dévoué. Mais le P. Olivaint, on

l'a constaté par ce qui précède, pouvait, selon le mot de l'Évangile, « faire ceci, sans omettre cela, » en sacrifiant, il est vrai, tout loisir, et en prélevant sur un légitime repos quelques heures consacrées à des âmes ou plus délaissées, ou plus affligées, ou plus généreuses.

Quoi qu'il en soit des appréciations diverses dont, sur ce point, le dévouement du P. Olivaint put être quelquefois l'objet, aujourd'hui les faits ont éloquemment répondu ; ils démontrent que non-seulement la pureté de ses intentions attira sur les œuvres fondées ou dirigées par lui les bénédictions du Ciel, mais que, suivant les lois d'une réversibilité providentielle, les enfants de Vaugirard furent les premiers à recueillir l'abondance de cette rosée divine.

Ce phénomène surnaturel fut surtout sensible dans l'origine et les progrès de l'*Œuvre de l'Enfant-Jésus pour la première communion des jeunes filles pauvres.* Établie par le P. Olivaint en 1859, elle n'a cessé d'être regardée par les recteurs du collége de Vaugirard comme la plus chère part de l'héritage de leur saint prédécesseur, et certes à bon droit.

Comme il arrive aux œuvres de Dieu, celle-ci eut d'humbles commencements, dont le P. Olivaint a lui-même fait l'histoire[1].

« En 1851, quelques âmes pieuses, préoccupées des dangers que les jeunes filles convalescentes avaient à courir au sortir des hôpitaux, fondèrent

1. Exhortation aux zélatrices de l'Œuvre de l'Enfant-Jésus, 18 février 1861.

douze lits pour les recueillir quelque temps. En 1856, l'œuvre avait grandi sous la protection de l'Enfant Jésus, son patron. Une maison, à Vaugirard[1], fut disposée pour recevoir quarante convalescentes. Mais ce n'était pas assez de soigner des corps débiles, une pensée de foi et de zèle germait sous une pensée de charité. Tant de jeunes filles, dans cette grande ville, sont privées, par de tristes circonstances, du bonheur de connaître et de recevoir leur Dieu! Le bienfait de la première communion, gage du bonheur et du salut, ne pourrait-il être offert, non-seulement aux convalescentes, mais encore à toute jeune fille animée du désir de remplir ce pieux devoir, dans quelque position qu'elle fût? Ce serait procurer l'accomplissement de cette parole de l'Évangile : « Le festin des noces est tout prêt; la table eucharistique est dressée : allez dans les rues et par les carrefours et rassemblez ceux que vous trouverez[2]. »

Le P. Olivaint omet de dire que c'était dans son cœur d'apôtre « qu'avait germé la pensée de foi et de zèle, sous la pensée de charité. » Voici à quelle occasion Dieu la lui avait inspirée.

En l'année 1859, trois convalescentes prolongeaient leur séjour dans la maison de l'Enfant-Jésus, pour y apprendre le catéchisme. Une sœur de charité vint, le 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception, proposer deux autres jeunes filles également privées de

1. Impasse Sainte-Eugénie, rue Dombasle.

2. *Nuptiæ quidem paratæ sunt : ite ergo ad exitus viarum, et quoscumque inveneritis, vocate ad nuptias* (Matt., XXII, 8.)

toute instruction religieuse. Elles ne sortaient pas des hôpitaux, et dès lors la destination première de l'Œuvre semblait s'opposer à leur admission. Mais il s'agissait de sauver deux âmes de plus : on passa outre. Les pauvres enfants, touchées de reconnaissance, mirent tant d'ardeur à s'instruire, que bientôt on les jugea dignes de faire, avec leurs compagnes, la première Communion. Pour cette humble et touchante cérémonie, la petite chapelle fut ornée comme aux plus belles fêtes, et les cinq jeunes filles, vêtues de blanc, le cierge à la main, comme dans la parabole évangélique, s'avancèrent à la rencontre de l'Époux de leurs âmes[1].

Le Recteur du Collége de Vaugirard vint présider la rénovation des vœux du baptême et devant ces quelques enfants il prêcha sur la persévérance avec tout son zèle et tout son cœur.

Profondément ému par ce touchant spectacle, sans doute aussi par le souvenir de sa première enfance qu'il semblait évoquer, le P. Olivaint, à peine sorti de la chapelle : « Cinq jeunes filles ne suffisent pas, s'écria-t-il; cinquante doivent ici faire leur première communion. »

Mais où trouver des ressources pour construire de nouveaux bâtiments et suffire à l'entretien de tant d'enfants, à peu près incapables de tout travail?

Il fonda son espérance sur Dieu d'abord, puis sur les mères chrétiennes de ses élèves. Elles se réuni-

1. *Quinque erant prudentes.... quæ accipientes lampades suas exierunt obviam sponso.* (Matt., xxv.)

rent nombreuses à son appel, et il leur tint un langage qui rappelle l'admirable discours de saint Vincent de Paul aux premières dames de la charité. On sent que l'inspiration est venue de la même source, du Cœur infiniment miséricordieux de Jésus. Et vraiment n'était-ce pas Jésus lui-même qui répétait encore par la bouche de son prêtre : *Misereor super turbam?...*

« Mesdames, dit-il, l'Enfant Jésus vous a convoquées aujourd'hui pour sauver son Œuvre et lui donner les accroissements que son cœur désire. Et comment cette Œuvre pourrait-elle ne pas toucher votre cœur? Oh! voyez de quelle abondante bénédiction elle sera pour vous le gage. Mères chrétiennes, qui avez un si grand désir d'appeler la bénédiction de Dieu sur vos enfants chéris, l'Œuvre de la première Communion vous en offre un moyen assuré. Vous êtes justement préoccupées de la première Communion de votre enfant, vous qui croyez que de cet acte si solennel peuvent dépendre sa vie tout entière et son éternité : voulez-vous en assurer le succès et en perpétuer les heureux résultats? Donnez à Jésus l'âme d'une première communiante : *âme pour âme*.... Il exaucera vos prières. Vous tremblez pour votre fils égaré au milieu des folles joies du monde, et vous implorez son salut; donnez à Jésus l'âme d'une première communiante : *âme pour âme*.... Il sauvera votre fils. Vous êtes inquiète sur le sort d'une âme qui a quitté la terre, vous voudriez hâter sa délivrance. Donnez à Jésus l'âme d'une première Communiante : *âme pour âme*,... et le Ciel s'ouvrira pour celle que

vous chérissez. Enfin, votre cœur est plongé dans une tristesse accablante; malgré les grâces reçues de Dieu, malgré les gages multipliés de sa miséricorde, vous tremblez encore pour votre salut. Mais qui sauve une âme rachète la sienne! Donnez une âme à Jésus : don pour don, cœur pour cœur, *âme pour âme*, et votre salut est assuré. »

Le principal motif qu'il suggérait aux mères chrétiennes l'avait déterminé lui-même à cette fondation. « Pourquoi, disait-il[1], me suis-je occupé de l'Œuvre de l'Enfant-Jésus avec tant d'intérêt? Était-ce uniquement pour procurer à de pauvres filles le bonheur de faire leur première communion? Non, mesdames, ma pensée principale était de faire du bien à vos enfants, d'attirer les bénédictions du Ciel sur leur carrière et de leur assurer une bonne première Communion. Ma pensée première a été d'offrir à Dieu des âmes, pour sauver ces âmes qui me sont confiées. »

On voit comme le P. Olivaint, quand il donnait une part de son temps et de son cœur aux œuvres du dehors, restait « l'homme du dedans ».

Ses successeurs à Vaugirard ont dignement marché sur ses traces, et naguère encore celui qui gouverne aujourd'hui ce grand collége disait : « Nous élevons en ce moment plus de sept cents enfants.... Faire d'eux de fervents chrétiens, assurer leur avenir spirituel, sauver leurs âmes, c'est le but essentiel que poursuivent tous nos efforts, c'est notre impérieux devoir et notre grande préoccupation. Je connais

1. Réunion des Dames patronnesses, en 1864.

bien des mères admirables de foi et de piété qui n'ont pas d'autre souci.... Mais de toutes parts se dressent devant nous des obstacles, et pour vaincre, il nous faut obtenir le secours tout-puissant de Dieu. Voilà pourquoi nos plus vives sympathies, notre plus actif concours, sont acquis à l'Œuvre de la première Communion. Là nous trouvons des âmes à sauver, et nous les offrons au Sauveur Jésus, afin qu'Il prenne sous sa protection nos chers enfants[1]. »

L'élan une fois imprimé ne s'est plus ralenti. Les mères chrétiennes n'ont cessé de rivaliser de généreux dévouement, animées de ce zèle que le P. Olivaint nommait si bien *le zèle eucharistique*. Non contentes de recueillir des aumônes et d'ouvrir leurs bourses, elles ont ouvert leur cœur, pour y faire place, auprès de leurs propres enfants, aux enfants les plus délaissés. On en a vu, « à défaut d'or et d'argent, donner leurs parures, ne mettant d'autre limite à leurs largesses que celle du possible. L'une d'elles, qui supportait noblement de grandes infortunes, jeta dans la bourse des quêteuses son dernier diamant, qui fut vendu 1200 francs au profit de l'Œuvre. Combien cette perle précieuse, épave d'un luxe englouti dans le naufrage, sera plus brillante au Ciel sur le front de l'héroïque donatrice[2] ! »

Une zélatrice, racontait un jour le Père Olivaint[3], rencontre sur son chemin, par un bien mauvais

1. *Compte rendu de l'Œuvre*, par le R. P. Chauveau, 1877.
2. *Compte rendu* (1877), p. 44.
3. Exhortation aux zélatrices de l'Œuvre, 20 janvier 1863.

temps, une pauvre femme renversée par une voiture; pleine de charité, la dame relève la malheureuse, la soutient, apprend d'elle qu'elle a une fille de treize ans qui n'a pas fait sa première communion; elle court chercher l'enfant et l'amène à Vaugirard. Voyez-vous cet enchaînement de bonnes œuvres!

Et ce ne sont pas les riches seulement qui donnent et se dévouent. Une humble servante, une fois, se dépouilla, pour couvrir une pauvre petite fille; et comme on lui représentait sa propre indigence: « Le bon Dieu, dit-elle, saura bien remplacer ce vêtement. »

A ce sujet le P. Olivaint disait: « Quêtez auprès des riches, Mesdames, mais ne négligez pas les pauvres! ils font bien la charité, parce qu'ils ont beaucoup de cœur. »

Une ouvrière, sou par sou, parvint à amasser douze francs et elle apporta ses deux cent quarante pièces d'un sou à la zélatrice. « Oh! quand j'entendis ce fait, dit le bon Père, j'aurais voulu arroser de mes larmes le trésor de cette femme!.... En quelque lieu que soit cette humble ouvrière, je la bénis! Si le Seigneur regarda la veuve de l'Évangile qui avait donné une obole, comment a-t-il dû regarder et bénir cette obole déposée deux cent quarante fois dans une cachette confiée à la garde de Jésus? »

Tout cédait à l'entraînement de tels exemples. On s'empressait de passer avec Dieu un contrat dont le P. Olivaint se faisait le garant. « Celles qui veulent une âme pour elles, s'écriait-il, n'ont qu'à venir: *Ame pour âme!* Faites ce marché! Des dames

seront aux portes de cette chapelle, et vous tendront une bourse: c'est la quête des âmes.... Et en même temps l'ange de Dieu recevra, dans le calice, comme autant de gouttes du sang de Jésus-Christ, les âmes que vous aurez sauvées. »

Souvent ces promesses furent réalisées au point de paraître des prophéties. « Vous donnez des âmes à l'Enfant Jésus, écrivait le P. Olivaint à une zélatrice[1]; l'Enfant Jésus vous donnera l'âme de votre père. » Cinq ans après la mort du martyr de la rue Haxo, cette parole d'espoir reçut sa réalisation consolante. Et celui qui travailla le plus efficacement à cette conversion tant désirée, ce fut le petit-fils du vieillard, jeune homme dont l'âme avait été, elle aussi, achetée, au prix d'autres âmes, par sa pieuse mère.

Un jour que le recteur de Vaugirard parlait aux dames de l'Œuvre : « Qu'est-ce, dit-il, qu'une mère aime dans son enfant? Ce n'est pas le corps, c'est l'âme. Il y a encore des mères admirables !.... » Et il fit allusion à une action héroïque inspirée par la grâce au cœur d'une mère chrétienne. Il n'y a plus d'indiscrétion à la raconter en détail. Un ancien élève de Vaugirard, Albert de Dainville, se mourait de la poitrine, à vingt-deux ans. Heureux enfant qui avait gardé tout son cœur à Marie et à sa mère, et n'avait vraiment vécu que de ces deux amours[2] !

1. Le 14 février 1868.

2. Albert était-il malade au collége, le P. Olivaint écrivait à Mme de Dainville : « L'enfant *a besoin* de voir sa mère. » Le remède était presque infaillible. Mais il avait encore plus besoin de Marie ; il

J'aime qui aime mes mères, avait-il dit un jour qu'on lui demandait quelle était la règle de ses affections. S'il quittait la vie sans crainte, c'est que, placé entre sa mère de la terre et sa mère du ciel, il passait de l'une à l'autre. Il s'en allait joyeux, malgré d'atroces douleurs qu'il unissait à celles du Sauveur en croix.

Et sa mère, qui avait payé d'avance le salut de son fils en rachetant les âmes de plusieurs enfants délaissés, disait au chevet du cher mourant : « Que Marie appelle Albert près d'elle.... Elle est meilleure mère que moi. Mieux que moi elle sait ce qui convient à *notre* enfant. »

Albert, avant de quitter le collége, avait fait à la sainte Vierge cette prière qu'il avait signée de son sang : « Quoique j'aie bien peur de la mort, faites-moi mourir plutôt que de me laisser commettre un seul péché, surtout contre la sainte pureté. »

Et deux ans après, sur le point d'expirer, il disait, comme se parlant à lui-même : « Je sais pourquoi je meurs ; et vous aussi, ma chère maman.... et vous aussi, ma mère du Ciel, Marie Immaculée.... Vous vous êtes rappelé ma promesse et vous tenez la vôtre. Merci, merci, merci.... »

Le P. Olivaint était là. « Albert, dit-il alors, vous savez que je vous aime bien. — Oh ! oui, Père. — Il y a longtemps que nous nous connaissons : huit ans.... — Oui Père, huit ans.... et *sans brouille.* »

priait, il lui écrivait : « Nous sommes en correspondance suivie d'un bout à l'autre de l'année, » disait-il. Et s'adressant à la sainte Vierge avec une ravissante familiarité il ajoutait : « J'aime de tout mon cœur ma chère petite maman, *parce qu'elle vous ressemble beaucoup*, j'en suis sûr, ô bonne Mère du Ciel. »

Les douleurs augmentant, le médecin voulut donner du chloroforme au moribond. Sa mère s'en aperçut: « Non, non, s'écria-t-elle, n'enlevez pas à mon fils le mérite de ses souffrances. » Et comme le docteur interrogeait Albert du regard : « Cher docteur, dit celui-ci avec un sourire, je suis toujours de l'avis de ma mère. » Quelques instants après, « l'enfant de Marie », comme il s'appelait lui-même, rendit son âme innocente à Jésus, qui déjà la possédait. Le P. Olivaint lui ferma les yeux, et peu après il racontait aux bienfaitrices des enfants délaissés, comment l'une d'elles avait reçu au milieu de son deuil et dans la mort de son fils une ineffable récompense.

Revenons à l'Œuvre de l'Enfant-Jésus. Ouvrir un asile, trouver des ressources, ce n'était que la moitié de la tâche; le plus difficile restait à faire. Comment arracher les pauvres jeunes filles des faubourgs à leurs ateliers, à leurs mansardes, à leur vie désœuvrée et vagabonde? Les dames zélatrices pouvaient bien tenter une expédition aventureuse dans ces quartiers excentriques, mais comme il était malaisé d'y faire quelque conquête ! A cette industrie du zèle qui ne fut pas négligée, le P. Olivaint en joignit une autre plus efficace. Il fit, des enfants qu'il avait sauvées, les apôtres de leurs compagnes. « Il y a quelques mois, disait-il en février 1861, deux jeunes filles de dix-sept à dix-huit ans se rendaient ensemble du faubourg Saint-Antoine à Vaugirard. Une grande pensée les préoccupait, et, sur leur chemin, elles entraient dans chaque église, pour demander à Dieu d'exaucer leurs vœux secrets. Qu'allaient-elles chercher dans leur course

lointaine? Était-ce de l'ouvrage, était-ce du pain pour elles si pauvres? Oh! non; un intérêt bien plus considérable les mettait en mouvement, une pensée plus élevée dominait dans leurs âmes. L'une d'elles n'avait pas fait sa première communion; l'autre, plus heureuse, avait accompli ce grand acte, et devenue apôtre, elle avait inspiré à sa compagne le désir de s'agenouiller aussi à la table sainte. Voilà l'œuvre, dans un seul trait, voilà sa physionomie toute de zèle.

« Au fond, cette œuvre, c'est le germe eucharistique qui tend à se développer dans les âmes; c'est Jésus attirant à lui les âmes, rentrant, par la communion, en jouissance des âmes que le démon lui avait ravies. Il y a ici tout un apostolat. Ces jeunes filles, elles aussi, sont apôtres, quand le cœur de Jésus les a préparées dans sa maison. Si vous pouviez assister à la cérémonie touchante de leur première communion! Si vous les voyiez à ce moment où on leur demande de lever la main en gage de leur bonne volonté à sauver les âmes! Avec quel empressement toutes les mains se lèvent!

« Et ce n'est pas là une vaine promesse; car elles sont ingénieuses à faire arriver jusqu'aux pauvres âmes qu'elles connaissent encore égarées la connaissance et le désir du bonheur qu'elles-mêmes ont enfin trouvé. Vous voyez de ces pauvres jeunes filles amener à l'Enfant Jésus une, deux, trois, quelquefois cinq de ces âmes abandonnées. Une d'elles en a ramené quatre en même temps. Et qui mieux qu'elles saurait les retrouver, les aborder en plein carrefour,

dans les lieux où naguère elles-mêmes étaient errantes et perdues ! Aussi, grâce aux recrues de leur zèle, le nombre des premières communions s'est augmenté d'année en année. »

Animées par ces exemples, on vit « des jeunes filles non moins distinguées par le dévouement et la piété que par la fortune » consacrer leurs soins à cette œuvre dont les fruits sont merveilleux[1].

Ces enfants, venues on ne sait d'où, sont, au début, suivant le mot du P. Olivaint, « des espèces de sauvages » au milieu des raffinements de notre civilisation. Quelle grossièreté ! quelle rudesse ! quelle malpropreté ! quel éloignement de la discipline, de l'ordre, de l'obéissance ! quelle horreur de tout joug ! Il faut parfois quatre ou cinq mois pour opérer une transformation qui les mette en état de s'approcher du divin banquet. Peu à peu se fait un changement merveilleux que l'une d'elles, âgée de dix-sept ans, constatait pour son compte, avec une naïveté charmante, en s'écriant : « *Est-ce bien moi ?* »

Et comment a lieu cette sorte de métamorphose ? Le P. Olivaint l'explique :

« L'esprit de Jésus qui règne à Vaugirard exerce une douce influence sur ces natures presque sauvages ; une atmosphère d'ordre, de paix et de dévouement enveloppe ces âmes ignorantes du bien, et la

1. Depuis sa fondation, l'Œuvre de l'Enfant-Jésus a reçu 7785 jeunes filles : 5780 ont été admises comme convalescentes ; 2045 ont fait leur première communion ; 1142 ont été placées ; 447 ont été reçues jusqu'à 21 ans dans des maisons religieuses ; 30 se sont consacrées à Dieu dans diverses congrégations. (*Compte rendu* de 1877.)

grâce, comme l'aurore avant le soleil, y pénètre avant que Jésus s'y révèle par la communion. On les voit s'adoucir à mesure que l'heureux jour approche; les ténèbres sont moins épaisses, les volontés moins rebelles; les figures, parfois révoltantes et dégradées, prennent elles-mêmes une expression de bonté et de douceur.... On en voit qui, le jour de la première communion, mouillent de larmes la table sainte. Une d'elles, entendant lire, dans la Passion, la contrainte faite à Simon le Cyrénéen pour porter la croix de Jésus, s'écriait: « Hé bien, moi, j'aurais voulu la porter seule. » Chose plus touchante encore, une fois loin du pieux asile qui les a recueillies, elles persévèrent, sauf de rares exceptions, dans la pratique chrétienne. Il en est qui ont souffert, avec une patience héroïque, les mauvais traitements de parents impies, plutôt que de manquer au devoir dominical ou de manger gras le vendredi; d'autres ont fait un trajet de deux lieues, à jeun jusqu'à onze heures, pour se procurer le bonheur d'une communion.

« L'une de ces enfants était atteinte d'une grave maladie de poitrine, et la joie de recevoir Notre-Seigneur réagit sur sa santé, au point d'étonner le médecin. Une autre, jusqu'alors à peu près muette, recouvre la parole à force d'efforts pour répéter les leçons du catéchisme. Un dimanche, une pauvre petite arrive au patronage avec ses vêtements de la semaine et l'air bien triste; elle avait pleuré. On lui demande la cause de son chagrin; son père l'a battue, il exige qu'elle travaille et lui rapporte trois francs. Aussitôt ses compagnes, presque aussi pau-

vres qu'elle, se cotisent et lui remettant la somme lui permettent de rester. En voici qui renoncent à des places avantageuses plutôt que d'exposer leur innocence. Leurs maigres économies sont consacrées à acheter une image de la sainte Vierge ou un chapelet.

« Savez-vous ce qu'a fait ma fille? disait un brave homme. Elle a conduit ma femme à confesse, et je vois bien qu'il faudra que j'en fasse autant. » — Un autre ouvrier, amené par son enfant au P. Olivaint, fait son abjuration. Et le bruit se répand, dans les ateliers et les mansardes, du bien qu'on fait aux jeunes filles à Vaugirard. Celles qui ne peuvent s'y rendre en sont désolées.

« Voyez-vous, disait le P. Olivaint, cette pauvre enfant de dix-huit ans qui travaille chez une blanchisseuse. Elle repasse une robe blanche et se met à pleurer. Vous demandez pourquoi? Cette robe blanche, c'est la première communion qui lui apparaît, elle n'a pas eu le bonheur de la faire. Et quand elle apprend qu'il y a une première communion quelque part, elle y va, se met dans un coin, et à la vue des *blanches*, comme elle les appelle, ses larmes coulent en abondance. Sa mère l'a vendue,... mais la sainte Vierge inspire de pieuses personnes qui la sauvent; Jésus qui l'attendait, l'attire, la reçoit, et à son tour elle a été du nombre des *blanches*. »

« Mettez-moi où vous voudrez, mais ne me repoussez pas, » disait une enfant que le peu de place et d'argent empêchait d'accueillir. Elle revint tous les jours, jusqu'au moment où fut exaucée sa prière.

« Ne me repoussez pas, » redisent à l'envi toutes celles qui, la première communion faite, doivent quitter la maison de l'Enfant-Jésus pour faire place à d'autres. Comment les abandonner alors, sans compromettre tout le bien déjà fait à leurs âmes? Le P. Olivaint ne le voulut pas ; il s'efforça d'assurer la persévérance de ses chères enfants, en les confiant, autant que possible, à de pieuses maîtresses, à des maisons religieuses jusqu'à l'âge de vingt et un ans. La directrice d'une maison où l'Œuvre comptait en 1877 cinquante de ces jeunes filles écrivait : « Je ne sais si mes yeux, comme ceux des mères, sont fascinés ; mais je suis bien contente de ces enfants ; elles ont du cœur et se portent avec courage vers le bien qui leur est montré. »

Bon nombre d'entre elles se donnent, dans la vie religieuse, à Jésus-Christ, qui s'est donné à elles le premier.

Et quand la mort vient surprendre quelqu'une de ces jeunes filles transfigurées par la grâce, on la voit quitter la terre sans frayeur et sans regret. « Offrez-vous vos souffrances à Dieu ? » demandait-on à l'une d'elles. — « Oui, pour la conversion de mon père et de ma mère. »

« Je suis heureuse de mourir, » disait une autre, sur son lit d'hôpital, et, baisant son crucifix, elle expira doucement. C'est le ciel qui leur apparaît au delà de la tombe. Un jour qu'on décrivait la gloire des vierges qui, dans le paradis, suivent l'Agneau partout où il va : « C'est moi qui en veux bien ! » s'écria une pauvre enfant dans son naïf enthousiasme.

Une jeune fille du patronage, âgée de vingt-deux ans, resta huit mois à l'hôpital Necker, donnant à tous l'exemple d'une angélique piété. Au chevet de son lit elle avait disposé comme une petite chapelle qui lui rappelait sans cesse la pensée de Dieu. Sans illusion sur l'issue de sa maladie, elle parlait de sa mort prochaine comme d'un voyage d'agrément qu'elle aurait projeté. « Que je suis heureuse de mourir! disait-elle; la mort ne m'effraye point, je sens ma conscience tranquille. Et pourquoi aurais-je peur du bon Dieu? » Elle fit couper et vendre ses cheveux pour qu'après sa mort on fît dire des messes à son intention, puis elle voulut voir le suaire qui devait l'ensevelir, supplia le directeur de la faire enterrer avec son scapulaire, son chapelet et sa médaille d'enfant de Marie, recommandant surtout que son corps ne fût touché par personne. Son grand désir était de se trouver au ciel pour la fête de l'Immaculée Conception. La sainte Vierge devait l'exaucer. Le 2 décembre, après une nuit passée dans une prière continuelle, assistée par un Père, qui, sur sa demande, lui récita les prières des agonisants, calme et souriante, elle rendit son âme à Dieu. Toutes les dernières volontés de la mourante furent exécutées par le directeur qui l'avait en haute estime de sainteté. Il voulut que son corps fût exposé tout le jour dans une salle, où les malades s'empressèrent de venir prier, et pour ses funérailles il fit orner l'autel avec des lis et couvrir de fleurs son cercueil[1].

1. *Compte rendu de* 1877, p. 32.

Il ne se pouvait que le P. Olivaint ne fût pas récompensé lui-même pour tant de bien dont il était le premier auteur. Mais comment ne pas admirer, dans le choix du salaire et la façon de l'offrir, l'infinie délicatesse du cœur de Jésus?

« Lorsque le P. Olivaint était dans la prison de Mazas, séparé des hommes et enfermé dans une étroite cellule, sur ses lèvres je ne trouve qu'une seule plainte, bien digne de son cœur sacerdotal.... Les souffrances, les outrages, l'isolement, les incertitudes de l'avenir, le vague d'une situation indéterminée, les menaces de mort, peu lui importe!..... Mais ne pouvoir plus célébrer la sainte messe, pas même y assister, jamais il ne pourra s'habituer à cette cruelle privation. « Si j'étais petit oiseau, écrivait-il, j'irais tous les matins entendre la messe quelque part, et je reviendrais après volontiers dans ma cage. » Eh bien! Jésus, le pain des Anges, le divin viatique de la mort et de l'éternité, Jésus va venir vers lui, puisque le captif ne peut pas aller à Jésus. Qui donc lui donnera cette consolation suprême qu'il désire avec tant d'ardeur? qui portera jusqu'à Mazas la nourriture divine, pour fortifier dans son dernier combat l'âme du prêtre, de l'apôtre et du martyr? C'est l'Œuvre de la première Communion qui va donner à son fondateur la seule récompense qu'il ambitionne pour tant de travaux et de fatigues. Au jour où dans nos rues commençait une lutte sanglante, je fus témoin de ces mystérieux préparatifs qui ont laissé dans mon âme d'ineffaçables souvenirs.... De cette chapelle où si souvent le P. Olivaint avait fait

appel à la charité en faveur de ses chers enfants, Jésus sortit, porté par de faibles mains ; il alla dans son cachot consoler et bénir le vaillant athlète à qui tant d'âmes doivent le bienfait de l'Eucharistie.

« N'est-il pas vrai que notre Œuvre a noblement payé sa dette de reconnaissance ? Et quelles actions de grâces a dû lui rendre notre bien-aimé Père!....

« Quand il fut permis de relever les cadavres si défigurés par le supplice qu'à peine pouvait-on les reconnaître, sur la poitrine de la glorieuse et sainte victime on trouva, teinte de son sang, la médaille de l'Enfant Jésus qui est remise à chacune de nos premières communiantes [1]. Le martyr est donc tombé portant sur son cœur les insignes de son œuvre de prédilection, et jusque dans sa mort il lui donne ainsi une preuve nouvelle de fidélité et un nouveau témoignage d'amour [2]. »

1. « Prendre sur moi, en témoignage de confiance, cette petite médaille dont j'admire les effets dans les autres. » Cette touchante résolution du P. Olivaint date de sa retraite de 1865. — Voy. *Journal des Retraites*, I, p. 213.

2. *Compte rendu* par le R. P. Chauveau, 1877. Voici quelques indications précises sur cette Œuvre chère au P. Olivaint : On donne le nom de bienfaitrices aux personnes qui ont adopté cinq jeunes filles. Il suffit d'en avoir adopté une pour avoir le titre de *zélatrice*. Les frais pour chaque jeune fille s'élèvent en moyenne à 120 francs, que la zélatrice s'engage à fournir à l'Œuvre, en recueillant des souscriptions de 12 francs par an, ou des *dons volontaires* sans engagement ultérieur. — Un *patronage* réunit tous les dimanches les jeunes filles placées par l'Œuvre. Aux époques des premières communions, toutes celles qui le désirent peuvent venir passer trois jours de retraite à la maison. — Une *réunion générale* a lieu tous les ans. — S. S Pie IX a accordé aux zélatrices de nombreuses indulgences. *On peut s'adresser à Mlle Delmas, rue Notre-Dame-des-Champs*, 33.

Il est une autre Œuvre à laquelle le P. Olivaint donna également tout son cœur, nous voulons parler de la *Société de Saint-François-Xavier* qu'il fonda, avec le concours de M. le curé et des notables habitants de Vaugirard, en faveur des ouvriers de cette paroisse. Malheureusement, les plus actives recherches n'ont pas réussi à retrouver les registres où, depuis l'origine, étaient consignés les actes les plus importants de cette fraternelle et pieuse association ; nous en sommes réduits aux dépositions orales de quelques-uns des membres et aux souvenirs de ceux qui dirigèrent l'Œuvre après le départ de son fondateur.

Voici comment la pensée vint au P. Olivaint de l'établir. Depuis longtemps il était l'intime ami du vénérable abbé Planchat, son futur compagnon de martyre, qui, le jour de l'Immaculée Conception 1854 ou 1855, l'invita à prêcher à ses ouvriers de Grenelle. La fête qui réunissait les membres de la Sainte-Famille à ceux de la Société de Saint-François-Xavier fut magnifique, et le Recteur de Vaugirard, se retrouvant au milieu de tout ce peuple comme dans l'élément préféré de son zèle, conçut aussitôt le dessein de transplanter auprès de son collége un rameau de cette chrétienne institution.

L'établissement définitif n'eut cependant lieu qu'en janvier 1856. Ce jour-là, 33 noms furent inscrits; l'année suivante, on en comptait déjà 124, et près de 500 au moment où le P. Olivaint dut quitter la direction de l'Œuvre pour se rendre à la maison de la rue de Sèvres.

Les fruits furent consolants; des hommes qui jus-

que-là négligeaient leurs devoirs chrétiens, firent publiquement leurs pâques à la paroisse. La retraite de la semaine sainte était toujours donnée par le P. Olivaint. D'ailleurs, ses paroles étaient recueillies en toute rencontre avec une vive sympathie ; sans s'abaisser jamais, il savait si bien donner à son langage ce tour vif et familier qui plaît à l'ouvrier parisien ! Puis il était si affable, si bon ! Il accueillait avec une amabilité si naturelle tous ceux qu'il attendait, comme un pasteur ses ouailles, au péristyle de l'église ! Chacun avait un mot d'encouragement accompagnant son nom propre. Car il les connaissait tous, ses chers ouvriers, empressé à les visiter dans leurs épreuves et leurs maladies, d'une générosité dans ses aumônes dont le souvenir vit encore. Aussi personne d'entre eux ne refusa-t-il jamais les derniers secours de la religion quand le P. Olivaint les proposait.

Nous trouvons dans les annales du collége la mention d'un fait touchant : Le P. Recteur ayant converti un brave ouvrier protestant, lui fit faire sa première communion à la chapelle, puis l'invita à déjeuner avec lui et son parrain. Une autre fois il écrivait à un de ses amis, célèbre avocat : « Cher ami, aujourd'hui pour ta bonne fête, je t'envoie non pas quelque grand du monde, mais un pauvre ouvrier. Je te serais bien reconnaissant de lui donner quelques bons conseils. C'est un des membres de ma Société de Saint-François-Xavier. »

Un jour de dimanche, où tombait la solennité de l'Immaculée Conception, le P. Olivaint engagea fortement ses ouvriers à placer leurs familles sous le puis-

sant patronage de la sainte Vierge, et promit en souvenir, à tous ceux qui feraient cette sorte de consécration, une grande gravure, représentant la sainte Famille et que chacun placerait au lieu le plus apparent de sa demeure. Le jour où se fit la distribution de ces pieux souvenirs, plus de trois cents ouvriers s'empressèrent pour les recevoir et bon nombre sans doute les conservent précieusement encore. En même temps il leur fit répéter à tous cette simple invocation : *Que la sainte Vierge fasse descendre sur nous et nos familles les bénédictions de son divin Fils.*

Le vénéré cardinal Morlot témoignait à cette œuvre une particulière sympathie, et lui en donna plusieurs fois d'éclatants témoignages.

Les ouvriers ne furent pas ingrats. Quand mourut la mère de leur cher directeur qu'ils ne possédaient plus depuis trois ans, ils se rendirent en grand nombre aux funérailles.

Peu de temps après le départ du P. Olivaint pour la rue de Sèvres, celui qui lui succédait dans cette œuvre rencontra, au milieu de la rue Blomet, un brave charretier qui l'arrêtant, lui dit : « Mon Père, c'est bien vous, n'est-ce pas, qui remplacez auprès des ouvriers le bon Père Olivaint? » Sur la réponse affirmative : « Eh bien, ajouta-t-il, c'est demain la Saint-Pierre et sa fête ; veuillez bien la lui souhaiter de la part d'un tel. »

Un autre, sur le point de retourner dans son pays, exprimait dans une lettre affectueuse sa reconnaissance « pour les bons avis et instructions charitables qu'il avait reçus, » et suppliait « de laisser son nom

sur la liste des membres au nombre desquels il avait l'honneur, disait-il, d'être inscrit, assurant qu'il restait uni de cœur à cette sainte et charitable institution. »

Non, l'ouvrier, l'ouvrier parisien lui-même, n'est pas aussi incroyant, aussi perverti qu'on pense. Il est capable des plus généreux sentiments et il y cède volontiers, lorsqu'au lieu d'être indignement exploité par des sophistes et des tribuns, il rencontre sur son chemin un homme de conviction et de cœur qui, comme le P. Olivaint, compatit à ses peines et les adoucit par la pensée de Dieu.

CHAPITRE XV

Le P. Olivaint supérieur à la rue de Sèvres. — Sa prédication et sa direction. — Mort de sa mère.

« L'amour des enfants est ma vocation », avait dit le P. Olivaint. Cet amour était bien prouvé et cette vocation bien remplie. Dans l'humble et laborieux ministère de l'enseignement et de l'éducation, vingt-cinq années avaient été généreusement dépensées, dont treize à Vaugirard[1]. Lorsque, le 11 août 1865, le P. Olivaint se rendit à la résidence de la rue de Sèvres pour y remplacer, dans la charge de Supérieur, le vénéré Père de Ponlevoy, nommé Provincial, venait-il donc *prendre sa retraite* et jouir d'un repos, ce semble, légitimement gagné? Non, car « le dévouement était sa vie », et il entendait ne se reposer que dans

1. « Aujourd'hui, écrivait-il le 22 février 1865, j'ai quarante-neuf ans. Qu'ai-je fait pour Jésus?... Ne demandez pas que je me porte mieux : il y a souvent tant d'avantages pour l'âme dans les défaillances du pauvre corps! Mais demandez que j'aime plus, que j'aime mieux, que j'aime vraiment Jésus. »

l'éternité. « Vous voulez, ô mon Dieu, que je m'avance à la conquête des âmes, disait-il à cette époque même ; vous avez tout fait pour m'y préparer. Après m'avoir essayé dans quelques combats, vous allez me jeter dans la mêlée, et c'est au plus épais, au plus difficile que vous me jetez[1]. »

Ainsi, tout ce qu'il avait fait jusque-là n'était, à son sens, qu'une préparation, un essai, et pour ainsi dire une escarmouche ; la grande guerre allait commencer.

Avant de s'y engager, le P. Olivaint se retira dans la solitude et sonda son cœur. Deux sentiments contraires l'agitaient. Bien qu'affermi depuis longtemps dans cette parfaite indifférence qui, d'après saint François de Sales, consiste à ne rien demander, à ne rien refuser, à ne rien désirer, l'ancien recteur de Vaugirard ressentait douloureusement la peine de la séparation. Grâce à Dieu, la vertu d'indifférence n'a rien de commun avec l'insensibilité ; le divin agonisant de Gethsémani lui-même souffrit une angoisse mortelle, en disant au Père céleste : *Fiat!* Son fidèle imitateur avait-il, avec le regret résigné de ce qu'il quittait, le pressentiment de la passion sanglante qui l'attendait dans un si prochain avenir? Toujours est-il que, durant ces jours de retraite, il éprouva, dit-il, « une sorte de marasme moral, de fatigue, de découragement, comme si le fardeau était trop lourd,...

1. *Notes inédites.* — « Puissé-je travailler un peu mieux à la gloire de Dieu, avec plus de générosité, avec plus de foi, avec plus d'union au Maître. » (Lettre du 18 juillet 1865.)

au point qu'il eût été content si Cayenne ou même le choléra était venu le délivrer[1]. »

Ce fut pour lui comme une agonie du cœur; en conformité avec le Sauveur des hommes, celui qui devait travailler au salut d'un grand nombre, commença par souffrir les tourments de la tristesse et de l'ennui, du dégoût et de la crainte[2]. Mais, lui aussi, prolongeant sa prière, fut réconforté par l'ange de Dieu. A cette impression passagère de découragement succéda la détermination généreuse de n'y point céder.

« La lâcheté est en contradiction avec ma nature, se dit-il, avec la direction que je donne à tant d'âmes, avec ma devise : *Confiance et courage!*

« Aussi bien, quelle Providence sur moi! Comment Notre-Seigneur m'a-t-il amené ici, à l'apostolat que j'ai tant désiré, malgré l'âge, les fatigues, les engagements du Collége? On dirait que, dans sa délicatesse, Jésus m'offre consolation, réparation, pour ainsi dire. Non, non, ce n'est pas un piége, il ne peut me trahir. Par là même qu'il me met ici, je dois compter sur son secours[3]. »

A mesure qu'il avance dans les saints exercices, la tristesse et l'abattement font place à une humble joie, à je ne sais quel enthousiasme pieusement guerrier. A propos de la magnifique contemplation du *règne* ou de *l'appel*, que le P. Olivaint nomme heu-

1. *Journal des Retraites*, II, p. 211 et suiv.

2. *Cœpit contristari et mœstus esse.* (Matth., XXVI, 37.) — *Cœpit pavere et tædere.* (Marc, XIV, 33.)

3. *Journal des Retraites*, II, p. 211 et suiv.

reusement *la levée*, avec quelle bravoure il se jette en avant ! « Je veux, Seigneur, me signaler à votre service. Je veux faire comme ces chevaliers qui cédaient leurs châteaux à leur prince. Je vous livre aussi tout mon cœur : faites-en un sanctuaire où tout chante vos louanges ; faites-en un fort, armé pour vos combats. Cette divine occupation ne s'accomplira pas sans souffrance. J'accepte la souffrance, Seigneur. — Que de privations, que d'humiliations, que d'abnégations !... Coûte que coûte, *Illum oportet crescere, me autem minui* [1]. Je l'ai dit, je ne me rétracterai jamais. Encore une fois, je vous livre tout, et j'aurais mille cœurs, que je voudrais ainsi vous les livrer sans partage. » Et après un humble retour sur le passé : « Comment, ô mon Dieu, ne m'avez-vous pas chassé de votre service, comme vous en avez chassé bien d'autres à qui vous avez fait moins de grâces et qui vous avaient fait moins d'injures? Au lieu de cela, sans vous lasser, que de fois chaque année, que de fois chaque jour, vous m'avez de nouveau fait entendre votre voix, votre appel sacré, au fond du cœur! Vous me pressez encore maintenant et plus vivement que jamais. »

Toutefois, à l'entrée de la carrière apostolique ouverte devant lui, il hésite : « J'ai peur maintenant, j'ai peur de moi. En vous promettant autrefois tant de fidélité et de courage, il me semble que je ne savais ce que je disais, que je ne me figurais pas à quelles luttes vous alliez me conduire ; mais mainte-

1. « Il faut qu'il croisse et que je diminue. » (Joan., III, 30.)

nant que j'ai si souvent éprouvé ma faiblesse, c'est à peine si j'ose vous dire : *Adsum!* comme autrefois.

« Si vous me demandiez de partir pour Cayenne, aussitôt je répondrais : Oui, de tout mon cœur[1]. Si vous me montriez un hôpital de pestiférés, j'y entrerais avec joie. S'il fallait travailler au salut des âmes sur un champ de bataille ou dans les horreurs d'une révolte, je me sens encore prêt à courir. Si vous désiriez me confiner dans un coin obscur, dans un village ignoré, ou *me jeter dans un cachot*, je m'imagine que j'accepterais avec bonheur !... »

Dans cinq ans, tout cela et plus que tout cela sera réalisé ! Mais, en attendant, qu'est-ce donc que le P. Olivaint appréhende plus que la mission des forçats, l'hôpital des pestiférés, les périls du champ de bataille, la captivité ou la mort? C'est Paris, c'est la situation plus en vue qui lui est faite, avec les relations qu'elle va lui créer.

« Travailler à Paris, dit-il, sur ces personnes du grand monde, au cœur même des trois concupiscences... je crains d'avoir le vertige, je crains de vous trahir. Cependant, je vous entends me dire d'avoir *confiance*. Par assez de signes, vous m'avez montré que vous m'attendiez là; je n'ai plus rien à dire. *Le dévouement est ma passion.* Je voudrais vous être dévoué comme en Chine. L'occasion est belle.... Toutes

1. La pensée du P. Olivaint, on le voit, se porte vers Cayenne avec persistance. Son cœur y était particulièrement à ce moment, où son vieil ami de l'École normale, le P. Charles Verdière, venait de s'embarquer pour cette lointaine et rude mission des forçats.

mes fautes passées, je les jette en bloc dans le feu de votre miséricorde[1].

« Une chose me rassure, dans les tentations qui ne manqueront pas de venir, c'est que j'aimerais mieux ne pas être placé sur un si grand théâtre, c'est que je sacrifierais sans peine toutes les relations d'où sortent mes épreuves ; c'est que le tourment de ma vie, c'est de ne pas être encore assez humble, assez mortifié par amour pour vous.... Que le démon et le monde fassent tout ce qu'ils voudront, ô mon Dieu, mon cœur est à vous, à vous seul !

« Il me semble encore que je me trompe et que je vous trompe, quand je dis qu'il est à vous....

« Ah ! je voudrais qu'en ce moment il fût percé de votre croix, qu'il s'enflammât de votre feu sacré, quelles que soient les souffrances !... Que m'importent les souffrances, si je puis être à vous ! Percez donc mon cœur, allumez-y votre feu, que ce feu divin se porte dans tous mes sens, dans tout mon être pour le vivifier. Que je sois comme changé en vous, que ce ne soit plus moi, mais que ce soit vous !...

« O Seigneur, que je me livre donc enfin : il est bien temps ! C'est maintenant ou jamais qu'il faut que je me livre. J'ai été jusqu'à présent si lâche, il est bien juste que je répare mes fautes passées. Il en est si peu parmi vos serviteurs qui se donnent vraiment tout à vous ! J'en rougis pour eux. Comment ! Et moi je ne serais pas de ce petit nombre qui vous consolent à tout prix par un dévouement sans regret et sans

1. Cette belle pensée est du vénérable Père de la Colombière.

mesure? Non, mon Seigneur Jésus, vous qui m'avez tant aimé, vous que j'aime, il n'en sera pas ainsi. Emmenez-moi avec vous à la conquête des âmes; faites-moi partager votre pauvreté, vos humiliations, vos souffrances; je rejette une pusillanimité misérable, une humilité mal entendue qui paralyserait le zèle en mon cœur. Si je ne sais pas vous aimer comme il faut, que je vous gagne au moins des âmes qui vous aiment. Donnez-moi le dévouement généreux et simple d'un Paul Granger[1]. *Spiritus in nobis!*... Que votre Esprit emporte mon char de guerre; que votre Esprit m'unisse à vous et me donne puissance sur les âmes. »

Cet admirable entretien de l'apôtre avec son divin Maître, écrit de sa main sur une feuille volante, ne faisait pas partie du *Journal des Retraites*. Il en complète les révélations et nous aide à pénétrer plus avant dans ce cœur vaillant, invincible à l'épreuve et déjà ambitieux du martyre.

A la rue de Sèvres, le P. Olivaint fut, dans toute la vérité du mot, un *ouvrier*, *operarius*[2]; ouvrier infatigable, « sacrifiant tout, son temps et sa santé pour l'œuvre la plus petite; prenant pour lui le plus pénible, se chargeant volontiers de la tâche d'autrui, et dans les préoccupations d'un labeur incessant, oubliant même de réparer ses forces[3] ». On l'a justement

1. Le Frère Paul Granger, reçu dans la Compagnie de Jésus en 1846, mort en 1850 au collége de Brugelette, digne imitateur des Stanislas, des Louis de Gonzague, des Berchmans.

2. C'est le nom officiellement donné dans la Compagnie aux religieux appliqués aux fonctions du ministère apostolique.

3. Dépositions de plusieurs Pères de la Résidence. « Je ne crois pas,

défini *un homme toujours debout*, lutteur et marcheur, exerçant dans la sphère de son action, comme l'âme dans le corps, une influence partout présente, mais que son humilité s'efforçait de rendre invisible. Toute sa sollicitude était de se montrer ainsi un bon ouvrier, agréable à Dieu, insensible aux jugements contradictoires du monde, et, comme il aimait à dire après saint Paul, *inconfusible*[1] : devoir plus rigoureux au milieu de Paris, « cette Babylone où le mal est si grand, où les ouvriers d'iniquités sont si nombreux et déploient tant de zèle. « Jamais, disait-il, l'ouvrier de Dieu n'a trouvé en face de lui les ennemis du bien plus puissants, les mauvaises doctrines plus universellement répandues, les mœurs publiques plus perverties, les dangers de l'Église plus extrêmes, la haine contre la Compagnie de Jésus plus vive. En de tels temps, ce qu'il faut redouter, c'est la pusillanimité, la faiblesse. Soyons *inconfusibles;* élevons-nous au niveau de nos épreuves. Si nous n'avions plus d'épreuves, alors seulement il faudrait trembler; le diable alors ne tenterait rien contre nous, parce qu'il n'aurait rien à redouter de nous. C'est bon signe qu'il s'agite, s'irrite et résiste. »

Mais d'autre part, l'ouvrier apostolique ne voulait pas qu'on calomniât trop ce siècle, où le bien heurte

dit l'un d'eux, que le P. Olivaint mangeât la moitié de ce qui lui était nécessaire et de ce que les autres religieux mangeaient à leurs repas ordinaires. » — « Nous en étions réduits, ajoute un autre, à nous plaindre au P. Provincial de ce que le P. Olivaint ne s'épargnait en rien et s'épuisait. »

1. *Sollicite cura te ipsum probabilem Deo exhibere operarium inconfusibilem.* (II Tim., II, 15.)

partout le mal; c'est ce champ, et non pas un autre, que le père de famille nous ordonne de cultiver : il serait trop aisé de le maudire en se croisant les bras.

« Ne nous prenons pas à souhaiter des temps moins troublés, parce que l'apostolat y était plus facile; peut-être avons-nous autrefois demandé les missions lointaines où l'apostolat est plus laborieux: réjouissons-nous d'avoir en compensation quelque chose à souffrir pour le nom de Jésus-Christ.

« Après tout, ne nous exagérons pas, comme les alarmistes, les misères de notre temps. Que de signes heureux ! que de retours consolants, présages de nouveaux retours! Quelle n'est pas la faiblesse de nos adversaires au point de vue des doctrines! Quel besoin de Dieu dans le cœur d'un grand nombre, besoin d'autant plus grand qu'ils ne l'ont jamais connu! Et puis est-ce que la grâce et le sang de Jésus-Christ ont perdu leur efficacité? Non sans doute. Nous sommes bien faibles : *Infirma mundi elegit Deus* [1] ! — Un saint Vincent de Paul n'y ferait rien, disait un prêtre découragé. — Au contraire, seul un saint peut faire quelque chose. Ce sont les saints qui nous manquent. C'est là le plus grand besoin de notre temps. Soyons des saints, donnons satisfaction à ce besoin : comme facilement on fera face alors à tous les autres [2] ! »

Un saint! Voilà, pour tou résumer d'un mot, ce que, plus que jamais dans cette dernière phase de sa vie, le P. Olivaint voulut devenir. Dans quelle mesure

1. I Cor., I, 27.
2. Exhortation à la communauté de la rue de Sèvres.

il y réussit, l'Église infaillible, nous l'espérons, le déclarera un jour; en attendant, tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre sont unanimes à dire que les suprêmes efforts de son apostolat furent comme autant de pas rapides vers le terme ardemment désiré, et dès lors peut-être entrevu, du martyre.

Sa puissance sur les âmes s'exerça surtout par deux grands moyens, la parole et la direction[1].

Du prédicateur, il semble d'abord qu'il y ait peu à dire. Rarement, en effet, le P. Olivaint monta dans les grandes chaires de la capitale; et quand il y parut, ce fut comme en passant. Nous avons sous les yeux, écrite de sa main, la longue liste des sermons qu'il a prêchés, des retraites qu'il a données, des exhortations qu'il a faites. Sauf quelques stations, d'ailleurs fort remarquées, à Saint-Thomas d'Aquin, à Notre-Dame des Victoires..., et d'assez nombreuses prédications à Sainte-Clotilde, à Saint-Sulpice, à Saint-Augustin, à la Trinité, à Notre-Dame de Lorette, il ne s'agissait presque toujours que d'entretiens familiers à des groupes particuliers de fidèles ou à des communautés religieuses.

En revanche, il ne se passait guère de semaine que le P. Olivaint ne parlât trois fois, cinq fois et plus encore. Lui aussi, mais dans le meilleur sens du mot, il fut « le semeur de parole », ainsi que les Athéniens disaient de saint Paul : *Seminiverbius*[2]; chaque jour, sortant du silence de sa prière, pour

1. *Vir potens in opere et sermone coram Deo et omni populo.* (Luc, XXIV, 19.)

2. Act. Apost., XVII, 18.

aller jeter à pleines mains le bon grain dans les cœurs bien préparés[1].

Comment caractériser cette parole si largement prodiguée à tous et en toute rencontre, à la fois facile et correcte, simple et distinguée, solide et chaleureuse, originale et pratique, proportionnée à chaque classe d'auditeurs, également goûtée des esprits les plus divers?

Ce n'était point le sermon classique, dont nos grands prédicateurs du dix-septième siècle nous ont laissé d'admirables modèles, le sermon à l'ordonnance savante, parfois un peu compassée et un peu officielle. Était-ce donc l'homélie, ce commentaire dogmatique et moral du texte sacré, si cher aux Pères de l'Église, remis en honneur par quelques-uns de nos meilleurs orateurs modernes? C'était autre chose encore.

« Prêcher, c'est causer », disait un jour le P. Olivaint. Et nous ne trouvons rien qui exprime mieux l'idée qu'il se faisait de la prédication et la manière dont il la pratiquait lui-même. Cela toutefois demande explication. *Il causait*, c'est-à-dire que sa parole, échappant aux généralités abstraites, particularisait une vérité sous forme sensible et vivante, en vue d'un auditoire déterminé. Plutôt méditée qu'apprise, elle n'était pas récitée et comme lue dans la mémoire, mais elle jaillissait du cœur, vive, abondante, spontanée, et si naturelle, que chacun devait se dire: *Voilà qui me regarde, voilà qui s'adresse surtout à moi*[1].

1. *Exiit qui seminat seminare semen suum.* (Luc, VIII, 5.)

2. « Parler à quelqu'un, dit finement le P. Gisbert (*l'Éloquence chré-*

Et ce n'était cependant pas une improvisation, du moins au sens où se prend vulgairement le mot. Le P. Olivaint, non-seulement réfléchissait longuement, mais il écrivait. La preuve en est dans ce prodigieux amas de notes qu'il a laissées sur presque tous les sujets qu'un orateur chrétien peut traiter. Il écrivait, non pas tout ce qu'il avait à dire, mais la proposition réduite à sa forme la plus concise, parfois renfermée dans une maxime connue ou même un proverbe familier; puis les chefs de preuves, les textes de la sainte Écriture, les arguments ou les traits décisifs, vigoureusement soulignés sur le manuscrit, avant de l'être dans le discours par la voix et le geste; enfin ce qu'il appelait agréablement le *clou*, c'est-à-dire un mot qu'il enfonçait dans l'esprit, dans le cœur, à coups redoublés, et qui, fixé là immuablement, y retenait tout le reste.

Nulle part peut-être le P. Olivaint n'a fait une plus heureuse application de ce genre d'éloquence, que dans les allocutions adressées aux jeunes gens qui, dès son arrivée à la rue de Sèvres, s'étaient groupés avec un pieux empressement autour de lui et qu'il portait au bien par des exhortations fréquentes. L'impression laissée dans les cœurs fut si profonde qu'elle persiste encore à cette heure. C'est là surtout que sa parole flexible et variée prenait tous les tons, le plus souvent chaleureuse, véhémente et saintement passionnée. S'agissait-il surtout d'inspirer l'horreur du

tienne, ch. XIV), ce n'est pas précisément prononcer des paroles dont le son aille frapper l'oreille: *il faut que ces paroles lui soient adressées. Que font donc ces prédicateurs qui roulent toujours sur l'universel? Ils parlent, mais à qui parlent-ils?* »

vice, de prémunir l'inexpérience contre l'occasion prochaine du péché, de flétrir les folles et lâches maximes en vogue parmi les jeunes gens corrompus ou mondains, le P. Olivaint tonnait avec une force terrible ; la voix, la main, tout en lui frémissait, et l'émotion qui l'agitait lui-même triomphait de toutes les résistances. On aurait pu dire en vérité « qu'il se battait avec son auditoire et que tous ses sermons étaient des combats à mort [1]. »

Comme il faisait prompte et sévère justice de ces prétendus axiomes du bon sens, aussi contraires à la raison qu'à la foi, de celui-ci, par exemple : *Il faut tout connaître*, tout, le mal comme le bien, et surtout le mal, romans, spectacles, bals scandaleux.... « Et pourquoi ? demandait-il ? — De peur de passer pour des niais !... — Ah ! mes chers amis, nous ne sommes guère dans le siècle des niais sous ce rapport. Il en est peu, même au seuil du collége, qui aient droit, en ce sens, à un brevet de niaiserie ! Si vous voulez ne pas passer pour des niais aux yeux du monde, aux yeux des hommes perdus, il vous faut aller jusqu'au bout, et non-seulement connaître le mal, mais le faire. Vous resterez pour eux des niais, tant que vous serez encore modestes, tant que vous saurez rougir, tant que vous n'aurez pas fait le dernier pas, tant que vous ne leur aurez pas donné le droit de s'écrier : Le voilà tel que nous : *sicut unus ex nobis !..* Jeune homme, votre âme est en jeu, pensez-y donc ! elle n'est pas une âme vile, pour

1. Mme de Sévigné.

que vous fassiez sur elle la triste expérience du mal : *Experimentum in anima vili....* Votre âme, elle vaut ce qu'elle a coûté : le sang d'un Dieu !... »

Un autre jour, il s'attaquait à ce futile prétexte : *Il faut bien faire comme tout le monde;* à quoi il opposait la fière devise d'une race illustre : *Etsi omnes, ego non !*

Ou bien il tournait dans tous les sens ce proverbe mêlé d'erreur et de vérité : *Il faut que jeunesse se passe;* il ne craignait même pas de commenter ce mot familier : *Où il y a de la gène, il n'y a pas de plaisir.* Maxime de l'égoïsme et de la lâcheté, condamnée par l'oracle du divin crucifié : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il porte sa croix », qu'il se gêne.

Ceux qui ont eu le bonheur d'entendre le P. Olivaint reconnaîtront à ces traits sa manière, et les autres s'en pourront faire quelque idée. Que ne nous est-il permis d'insister ici sur les *retraites* nombreuses qu'il a données à tant de communautés religieuses, de colléges, de réunions d'hommes et de femmes du monde ! Bien plus que dans des exhortations détachées, le P. Olivaint y trouvait l'occasion de graver au fond des cœurs, en caractères ineffaçables, les grandes vérités de la foi. Mais ce serait évidemment franchir les limites de notre sujet et transformer en ouvrage ascétique une simple biographie.

Un homme d'esprit, après avoir entendu le P. Olivaint prêcher, résumait ainsi son impression : « Peut-être n'est-ce pas un orateur *assez soigné*, au jugement des lettrés et des délicats, mais il est de ceux qui se

préoccupent beaucoup du fond, peu de la forme et point d'eux-mêmes. »

Son esprit pratique préférait ce genre simple à tous les autres et son humilité s'y trouvait plus à l'aise. Un jour on vint lui dire qu'au sentiment d'hommes fort haut placés, il était regrettable qu'il ne se livrât pas à ce qu'on appelle quelquefois *la grande éloquence*. Il se contenta de répondre, avec son fin sourire et sa vivacité habituelle : « Ah! mais non... ce serait trop périlleux pour moi et peu utile aux autres. »

Quand des circonstances imprévues le contraignaient à déployer, dans quelques grands discours, toutes les ressources de son esprit, on voyait alors de quoi il était capable; à chaque fois, c'était, disait-on avec surprise, *un tour de force*.

Il était encore préfet des études à Vaugirard; un jour que tout le collége se rendait en pèlerinage à Chartres, le prédicateur annoncé, le R. P. de Ravignan, fit tout à coup défaut. Le P. Olivaint, sur l'ordre de son recteur, après quelques instants de préparation, monta en chaire et par une éloquente improvisation ravit son auditoire.

On a surtout gardé le souvenir de l'oraison funèbre de M. l'abbé Poiloup, dont nous avons cité quelques fragments dans un précédent chapitre. La mort du pieux fondateur du collége survint inopinément, l'avant-veille de la distribution des prix [1]. Ce saint prêtre méritait que son éloge retentît dans ces murs qu'il avait élevés, au milieu de ces enfants qui

1. Août 1861.

le vénéraient, en quelque sorte, comme un aïeul. Le P. Olivaint, au milieu des mille tracas du dernier jour, n'eut que quelques heures pour se préparer. Il jeta d'une main fébrile son discours sur le papier, ou plutôt les notes qu'il groupait à mesure que les renseignements réclamés de plusieurs côtés à la fois lui arrivaient. Le lendemain, ce fut un vrai triomphe oratoire, et l'admiration unanime se manifesta à plusieurs reprises par les plus sympathiques applaudissements. Si le P. Olivaint s'en réjouit, ce fut uniquement à cause de l'honneur rendu à la mémoire du vénérable ami de l'enfance qu'il avait dignement loué.

Mais, quel que fût son incontestable talent, il est certain que la source de son éloquence était avant tout dans sa foi, dans son zèle et dans la grâce de Dieu. Ce qu'il voulait uniquement, c'est que l'Esprit-Saint parlât par sa bouche, afin de pouvoir dire comme le Maître : « Ma doctrine n'est pas ma doctrine : elle est de Celui qui m'a envoyé[1]. »

Dans le directeur, plus encore que dans le prédicateur, l'homme s'effaçait, pour ne laisser voir et entendre que Jésus-Christ. Comme il n'y a rien d'humain dans la fonction qu'il remplissait, rien d'humain non plus n'apparaissait dans ses vues, dans ses sollicitudes, dans son langage, dans son extérieur même. Le P. Olivaint, dans l'art divin de régir les âmes, s'était proposé saint Ignace pour modèle ; il s'efforçait d'être comme lui, « toujours prêtre, tou-

1. Joann., VII, 16.

jours mort au monde, toujours enveloppé de la lumière des choses de Dieu comme d'une aube sainte, toujours serré par la ceinture sacrée qui fait les chastes et les forts, toujours portant la croix par derrière et par devant, la souffrance, l'expiation, l'œuvre de la rédemption, le zèle, la vie dans la mort [1] ».

Le secret de l'immense influence qu'il n'a cessé d'exercer sur tant de personnes de tout rang, de tout âge, de tout caractère, n'est pas ailleurs : s'il fut l'homme de tout le monde, c'est qu'il était avant tout l'homme de Dieu ; si sa direction fut efficace et féconde, c'est qu'elle était absolument surnaturelle ; s'il poussait vite et loin dans le chemin de la vertu solide et parfaite, c'est qu'il s'y engageait résolûment le premier.

Ferme, énergique, décidé, parfois d'apparence un peu roide, il savait, médecin habile et compatissant, mettre le baume d'une bonne parole sur la blessure que par une parole un peu rude il avait dû faire. Et dans la sévérité comme dans la condescendance, on sentait si bien l'impression divine, qu'on adorait sans peine la main cachée dont il n'était que le docile instrument.

Un jour, une personne du monde, assise avec une amie dans un parloir, et voyant passer devant elle ce religieux à la figure austère qu'elle connaissait peu, fut saisie d'un singulier sentiment de terreur et de résistance à la grâce. « Oh ! dit-elle à voix basse, il faudrait que je fusse au lit de la mort et qu'il n'y eût

1. *Journal des Retraites*, II, p. 152

pas d'autre prêtre au monde, pour que je me décidasse à me confesser à lui. — Et pourquoi donc, dit son amie ? » Après une minute de réflexion : « C'est qu'il me semble qu'il connaît déjà tous mes défauts. — Eh bien, alors ?.... »

Cette simple interrogation fit jaillir la lumière. Quelques jours après, cette âme, jusqu'alors inquiète et hésitante, trouvait auprès du directeur qu'elle avait tant redouté, le calme, la générosité et la force. Les résistances de la nature prouvaient bien que tout avait été surnaturel dans la démarche qu'elle avait faite, comme dans l'accueil qu'elle avait reçu.

Le fait suivant fera comprendre à quel point le P. Olivaint s'était affranchi de toutes considérations humaines dans l'exercice de ce fructueux apostolat.

Quelques mois avant son départ de Vaugirard pour la rue de Sèvres, une nouvelle se répandit parmi les nombreuses pénitentes du Père Olivaint : désormais son confessionnal ne devait plus s'ouvrir à personne. Qu'était-il arrivé ? Nous le dirons simplement, pour mettre en évidence l'obéissance et le dégagement surnaturel du religieux.

Le ministère de la confession détournait-il le recteur des soins qu'il devait au collége? rien n'est plus douteux ; il semblait, au contraire, que l'action salutaire exercée sur les mères dût profiter aux enfants. Mais, à ce sujet, une observation fut faite, un simple conseil fut donné. « Je vous exprime un désir »... disait le P. Provincial. Aussitôt sans se permettre la moindre objetion, ni le moindre délai, ce directeur

aussi humble que sage, aussi obéissant que zélé, se soumit avec la simplicité d'un enfant.

Le sacrifice fut agréé de Dieu. Peu de temps après, le P. Olivaint, appelé à la maison de la rue de Sèvres, succédait au P. de Ponlevoy et au P. de Ravignan dans la direction de l'œuvre des Enfants de Marie. Dès lors il pouvait dire : « Quelle Providence sur moi ! Comment Jésus m'a-t-il amené ici ? On dirait que dans sa délicatesse il m'offre consolation, réparation, pour ainsi dire [1]. »

Cet acte d'obéissance abondamment béni expliquerait à lui seul la fécondité extraordinaire de l'apostolat du P. Olivaint. L'instrument était si absolument abandonné à la main du divin Ouvrier !

Une fois qu'on s'était mis sous la conduite du P. Olivaint, on devait secouer toute lâcheté, toute paresse spirituelle et tendre courageusement au mieux. Il ne souffrait pas la médiocrité dans les aspirations d'une âme chrétienne, d'une âme religieuse surtout. « *Jésus-Christ vous veut !* » disait-il avec un inimitable accent. Et pour ranimer l'ardeur si vite défaillante, il répétait, dans ses brèves exhortations et dans ses lettres également laconiques, sa chère devise : *Courage et confiance !* Cette devise, à dire vrai, n'est sienne que par l'adoption particulière et l'usage persévérant qu'il en a fait. N'est-elle pas de tous les saints, et du Roi des saints lui-même ? Jésus-Christ, dans l'Évangile, n'a-t-il pas continuellement aux lèvres la même parole ? « *Confiance*, vos péchés vous

1. *Journal des Retraites*, 1865, II, p. 212.

sont remis.... *Confiance*, votre foi vous a sauvée; *Confiance*, c'est moi, n'ayez pas peur; *Confiance*, j'ai vaincu le monde [1]. »

Le P. Olivaint, quand il transmettait ce mot d'ordre, n'était donc que l'écho de la voix du divin chef. Seulement, il avait le don rare, en parlant de courage et de confiance, d'inspirer presque infailliblement l'un et l'autre.

Jamais il ne laissait personne se retirer du tribunal de la pénitence, sans tout résumer en ces deux mots : *Courage et Confiance!* Et peut-être ne trouverait-on pas une seule lettre du P. Olivaint qui ne fût marquée à ce signe.

« Soyez assurée, écrivait-il, que le bon Maître en qui je suis votre père, prend encore plus que moi part à tous vos chagrins. Confiance, mon enfant, confiance! Le découragement n'est jamais un remède.

« Regardez le ciel en pensant à Jésus et vous serez ranimée. »

Il disait encore :... « Pénétrez-vous, mon enfant, de plus en plus de cette pensée que Dieu ne peut vous abandonner, qu'il tient compte de toutes les difficultés qui vous entourent, qu'il veille sur vous avec la plus tendre sollicitude, qu'il n'imposera jamais à vos épaules un fardeau trop lourd, et qu'il sera toujours disposé à le porter avec vous. Courage, confiance! ne craignez pas *l'abandon de Dieu;* ce serait faire injure

1. *Confide, fili : remittuntur tibi peccata tua.* (Matt., IX, 2.) — *Confide, filia, fides tua te salvam fecit.* (Matt. IX, 22.) — *Confidite : Ego sum, nolite timere.* (Marc., VI, 50.) — *Confidite : Ego vici mundum.* (Joann., XVI, 33.)

au cœur de Notre-Seigneur. Pratiquez fidèlement *l'abandon à Dieu ;* quelle différence entre ces deux mots! »

C'est sur cette mesure qu'il voulait qu'on appréciât ses progrès ou ses défaillances : « Quand une journée sera moins bonne pour vous ou pour ceux qui vous entourent, examinez bien et vous verrez que vous avez manqué en quelque chose de confiance et de courage. »

Ce qui le plus souvent trouble la confiance et abat le courage, c'est la prédominance de l'impression sur la raison et sur la foi. « Cette méchante maladie,» comme l'appelle le P. Olivaint, est de nos jours si répandue, que les plus fermes esprits, les caractères les mieux trempés eux-mêmes ont grand'peine à s'en préserver. De là cette guerre incessante que le directeur expérimenté faisait à *l'impressionnabilité.*

« Quel malheur, disait-il, de prendre les choses par l'impression, au lieu de les prendre par la raison et par la foi ! Voyez comme vous nuisez au progrès de votre âme, comme vous gâtez même les consolations que Jésus vous prépare, comme vous affligez ce bon maître, comme vous m'affligez moi-même qui vous suis si dévoué et qui voudrais vous faire tant de bien en Jésus ! »

Et une autre fois : « Je vois avec peine que vous vous agitez encore beaucoup; mais aussi je vois avec consolation que vous comprenez mieux que jamais l'importance du calme et que vous prenez la résolution de vous calmer. *A chaque jour suffit sa peine.* Ne vous inquiétez donc pas de l'avenir. Dieu ne sera-

t-il pas là pour vous aider plus tard comme aujourd'hui ? *A chaque jour suffit aussi sa grâce.* »

Pour vaincre l'impressionnabilité, il voulait qu'on en connût et qu'on en combattît bien les causes. « Ne vous agitez pas ; ne jugez pas trop vite ; ne remettez pas en question ce qui est réglé ; ne vous préoccupez pas plus qu'il ne faut de ce que telle ou telle personne peut dire, et vous aurez une paix que rien ne déconcertera, et vous ferez des progrès qui seront la consolation de Jésus et la vôtre. »

Et, en effet, comme on garderait mieux la paix du cœur, si l'on savait réserver toute sa rigueur pour soi-même et traiter avec quelque indulgence les défauts d'autrui !

« Il est à chaque nature, observait le P. Olivaint, des défauts qui lui sont inhérents et ne sont point des péchés. Nous devons les supporter dans ceux qui nous entourent, comme nous supportons, avec peine, mais sans aigreur, leurs infirmités physiques. S'en irriter, serait un défaut plus grand que ces défauts mêmes ; car ce serait un manque de charité, notoirement contraire à cette parole de saint Paul : « La charité supporte tout [1]. »

L'amour de l'ordre est louable, sans doute ; encore est-il qu'il n'y faut point d'excès. « N'est-ce pas un désordre moral, disait-il, que de vouloir l'ordre matériel avec cet empressement, cette agitation, cet esprit critique qui ne tient pas compte des difficultés,

1. I Cor., XIII, 7

ce manque de confiance qui ne tient pas compte de la grâce de Dieu ? »

Et il ajoutait ce conseil, particulièrement utile aux femmes du monde : « Commencez par vous calmer ; si vous vous possédez, en vous agitant moins, vous ferez tout mieux et plus vite. Restez donc unie à Notre-Seigneur ; faites tout, non-seulement pour lui, mais avec lui ; vos réceptions n'en seront que plus aimables pour vos hôtes et plus bénies pour vous-même. »

A la confiance qui attend tout de Dieu le P. Olivaint voulait qu'on joignît le courage, la générosité qui ne lui refusent rien.

..... « Tout est là, mon enfant : être généreux « avec le bon Dieu, savoir s'imposer de petits sacrifi- « ces ; et pour vous en ce moment savoir *réserver le* « *temps de Dieu, le temps de l'âme*, c'est-à-dire le temps « de la méditation et de la prière. Vous me rendrez « heureux si vous m'apprenez bientôt qne vous avez « eu ce courage. »

Le plus vrai, mais le plus difficile courage, c'est de souffrir, c'est de se faire violence à soi-même, de s'engager résolûment dans la voie étroite qui seule mène au Ciel.

« Quand on monte dans les Alpes, il y a des par- « ties à pic où l'on s'écorche bien un peu, mais par « lesquelles on arrive plus vite au sommet. Il faut « arriver au sommet, et votre chemin est excellent « pour y arriver plus tôt. »

Ce chemin excellent est pour tous, sans exception, le chemin de la Croix. C'est par là qu'il nous faut

marcher simplement, humblement et joyeusement. L'austère conseil était parfois donné sous une forme aimable et naïve qui fait songer à saint François d'Assise et à saint François de Sales.

« Ah ! vous pensez que l'âne n'a pas sa place au « Calvaire ! Dites-moi pourquoi les ânes sont tous « marqués de ce signe qu'ils portent sur le dos ? Je « ne saurais dire pourquoi assurément, mais ce que « je sais, c'est que je voudrais comme eux porter la « croix toujours et partout, la porter simplement et « humblement comme eux. »

D'autres fois, le P. Olivaint ranimait dans les cœurs l'amour pratique de la Croix, par quelqu'une de ces fortes et belles sentences : « N'être fidèle à Jésus « que pendant la consolation, c'est de l'égoisme. » — Ou bien : « Dieu est spécialement avec ceux qui « souffrent : la souffrance est une communion per- « manente pour ceux qui savent souffrir. » — Et encore : « La Croix et Jésus, c'est l'amour et l'espé- « rance ; c'est le plus noble emploi de la vie, le plus « digne d'une âme généreuse et le gage assuré de « l'Eternité. Confiance donc, courage, Jésus ! » — « Plongez-vous en Jésus : soyez comme l'éponge « dans le sang de son cœur. — « Il pleut; on dit que « le mauvais temps est heureux pour la terre, en ce « moment. C'est ainsi que bien souvent il pleut de « l'or pour l'âme, dans les journées si sombres de la « désolation intérieure. »

« Ne vous inquiétez pas de vos sécheresses, de vos « obscurités : toutes ces misères bien acceptées glo- « rifient le Seigneur. Rappelez-vous le beau Psaume

« où le prophète invite les neiges, les glaces, les tem-
« pêtes à louer le Seigneur[1]. Il faut bien que le Maître « soit loué au Nord comme au Midi, dans les pays « froids comme dans les pays chauds. Qu'importe « que vous trouviez en vous, malgré vous, la tempé-« rature de la Sibérie et un hiver, et des ténèbres de « six mois comme au pôle, si les ténèbres, si l'hiver « et le froid glorifient le Seigneur ? »

Celui qui consolait ainsi comme un père, indiquait en même temps, comme un sage médecin, l'une des causes les plus ordinaires du mal: « Vous devriez « bénir Notre-Seigneur au lieu de vous désoler. Bé-« nissez-le de vos larmes même. Et pourquoi ? vous « avez fait une perte qui est une grâce. Qui donc « avez-vous perdu ? quel être cher à votre cœur, « trop cher peut-être, est mort pendant votre retraite ? « vous-même. La mort à vous-même est venue en-« fin. Vous vous pleurez vous-même; vous vous « êtes mise à vous chercher en sortant de retraite, et « ne vous trouvant plus, vous avez pris le deuil. « Voilà, croyez-le, l'explication de votre état. Ré-« jouissez-vous donc au lieu de gémir. Gémir sur « cette perte, ce ne serait pas de l'humilité ; ce se-« rait le moyen de ressusciter la nature vaincue et « anéantie. »

Pour consoler plus efficacement les âmes et les porter à l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à la dévotion généreuse et fervente envers son divin

1. *Benedicite, glacies et nives,... benedicite, fulgura et nubes, Domino.* (Daniel, III.)

Cœur, le P. Olivaint propagea par tous moyens une simple et pieuse pratique qu'il explique lui-même en ces termes :

« Je m'empresse de vous envoyer des images et » des chapelets du Sacré Cœur. Je vous remercie de « vous intéresser à cette œuvre de propagation. Ce « petit chapelet s'est répandu depuis quelques an- « nées dans trente et quelques diocèses de France. « Il a été distribué à plus de 200 000 personnes. Il « a renouvelé des paroisses entières, dans les cam- « pagnes surtout. Il est si simple, si court, si pieux « qu'on l'adopte presque partout avec ardeur, quoi- « qu'il ne soit pas encore enrichi d'indulgences. »

Quand le P. Olivaint avait une fois allumé dans un cœur l'amour de Jésus-Christ, il y jetait sans peine une étincelle du zèle. A son école il fallait bien devenir apôtre. Et comment lui résister quand il s'écriait :

« Oui, mon enfant, des âmes ! des âmes ! Jésus « nous demande des âmes, et il est bien digne de « vous de crier aussi : des âmes ! des âmes ! et de « faire vraiment tout ce qui dépendra de vous, pour « donner des âmes à Jésus. »

Telle était, dans ses traits généraux, la direction du P. Olivaint. Mais à ces principes essentiels il mêlait des règles adaptées aux diverses situations, de ses pénitents, qu'il se gardait bien de soumettre tous à un régime uniforme.

Saint Grégoire le Grand, dans son admirable *Pastoral*, donne aux directeurs le sage conseil de ne pas guider toutes les âmes par une même voie. « Une seule et même exhortation, dit-il, ne convient pas à

tous, parce que tous n'ont pas des dispositions égales. Ce qui nuit aux uns profite aux autres. Ainsi une plante nourrit certains animaux et donne à d'autres la mort; le même remède qui guérit une maladie, redouble un autre mal, et le pain, qui fortifie l'adulte, étoufferait l'enfant. La parole du docteur doit donc si bien s'accommoder aux disciples, qu'elle soit propre à chacun, sans rien ôter à l'édification commune. Les esprits attentifs que vous instruisez ne sont-ils pas comme les cordes inégalement tendues de la lyre? L'habile artiste, pour n'être pas en désaccord avec sa pensée, les touche différemment: et si les cordes produisent l'harmonie, c'est que, frappées du même archet, elles ne reçoivent pas la même impulsion. De même il n'est pas de docteur jaloux d'édifier toutes les âmes en une même charité, qui ne tire de la même doctrine des exhortations différentes afin de toucher les cœurs de ceux qui l'entendent[1]. »

Or voilà bien l'idée qu'on se doit faire de la direction du P. Olivaint, une dans ses principes, variée dans ses applications. A tous il semblait dire la même chose, et cependant il parlait différemment à chacun : c'était toujours, au fond, la doctrine évangélique du renoncement à soi-même et de l'amour de Dieu par-dessus tout; mais quelle variété merveilleuse dans cette unité! C'était la continuelle excitation à la confiance et au courage; mais avec *le mot* et, pour ainsi dire, avec le ton qui convenait mieux aux besoins actuels, à la disposition présente.

1. *Regulæ Pastor*, part. III, Prolog.

Prenons pour exemple quelques-uns des conseils qu'il donnait aux mères chrétiennes et aux personnes religieuses. Les mères de famille ont d'autant plus besoin d'être guidées, soutenues, consolées, qu'elles ont, elles aussi, en un sens bien vrai, charge d'âmes, et que la mission leur incombe de garder, souvent de ramener à Dieu ceux qu'elles aiment et pour qui elles vivent. Quelle sollicitude le Père Olivaint n'avait-il pas pour ces mères vraiment chrétiennes qu'il dirigeait en si grand nombre!

C'est à l'une d'elles qu'il écrivait la lettre fortifiante qu'on va lire :

« Je vois une raison sérieuse d'espérance dans vos « épreuves mêmes. Comme le bon Dieu sait admira- « blement tirer le bien du mal! Cette indisposition « prolongée de votre mari entraîne nécessairement la « rupture de ce qui vous affligeait le plus ; elle le « met davantage sous la main du Maître ; elle le force « à réfléchir d'une manière sérieuse ; elle prépare le « retour à Dieu et à vous. Oui, n'en doutez pas, il « comprendra bientôt que seule vous lui êtes vrai- « ment dévouée ; il reconnaîtra, il déplorera ses torts, « et vous serez doublement consolée par ce double re- « tour. Votre fils ne verra pas tout cela sans y trou- « ver un profit pour son âme, et ce sera peut-être « pour lui la préservation de tout ce que vous re- « doutez déjà. Confiance donc et courage! secondez « par votre confiance et votre courage les desseins « de Dieu. Donnez-lui donc encore un peu de temps! « sachez attendre, attendre en priant de tout votre « cœur. Quelle joie pour toute l'Éternité, mon enfant,

« d'avoir contribué, comme vous le faites, en souf-
« frant depuis si longtemps, d'avoir contribué par
« vos souffrances même au salut de ces âmes qui
« vous sont si chères ! Si l'on pouvait avoir un regret
« au Ciel, votre regret à vous serait peut-être, pour
« une si noble cause, de n'avoir pas plus souffert en-
« core, de n'avoir pas mieux souffert, de n'avoir pas
« plus tôt compris la valeur de vos souffrances, de
« n'avoir pas su dès le commencement les surnatura-
« liser, les sanctifier en les unissant à celles de Notre-
« Seigneur. Mais vous êtes éclairée maintenant. Al-
« lons, mon enfant, sachez enfin souffrir : courage et
« confiance ! Jésus et son amour, la croix et le Ciel ! »

Une autre fois, c'est un fils qui, s'éloignant de Dieu, fait pleurer sa mère. Le P. Olivaint sait le prix de ces larmes maternelles ; ne sont-elles pas la rançon payée par une autre Monique pour un nouvel Augustin ?

« Je prends vivement part aux chagrins que vous
« cause ce pauvre jeune homme; je prierai bien
« pour lui, pour son père et pour vous.

« Ah ! que ces années de la jeunesse sont difficiles
« pour les enfants de famille ! il y a tant de piéges
« autour d'eux ! Soyez bien bonne pour ce pauvre en-
« fant, afin qu'il ne ferme pas son cœur ; mais sur-
« tout soyez bien pieuse pour attirer les grâces abon-
« dantes de Dieu. »

Pleurer, prier, ne suffit pas. Il est, pour une mère, d'autres devoirs envers un fils.

« Occupez-vous de votre fils vous-même. C'est la
« tâche que Dieu vous donne. Je crois vraiment que

« personne ne peut avoir plus d'influence que vous « sur lui pour le conduire à bien. Veillez particuliè- « rement sur ses lectures. Vous avez maintenant un « sens chrétien qui vous guidera dans le choix des « livres qu'il peut lire sans danger.

« Tâchez de correspondre au jour le jour à la grâce, « et tout ira bien pour vous. Mais pour votre fils, « est-ce assez? non, mon enfant, hélas! non. Ce pau- « vre enfant a besoin que vous attiriez sur lui bien « des grâces. Il faut donc pour le sauver que vous « soyez bien généreuse, de plus en plus généreuse.

« Rappelez-vous le principe des petits sacrifices : « cinq ou six par jour à l'intention de votre enfant, « ce n'est assurément pas trop. Mais ce que vous fe- « rez pour lui ne manquera pas de vous profiter à « vous-même. Vous deviendrez ainsi plus fervente. »

Quelque assidus et dévoués que fussent les soins spirituels donnés par le P. Olivant aux personnes du monde et spécialement aux mères chrétiennes, son zèle n'eût pas été satisfait, s'il se fût absorbé dans cet apostolat. Les âmes religieuses, vouées par état à la perfection, réclamaient à l'envi le secours d'une direction si sage; elles l'obtinrent sans peine de la part de cet homme de Dieu, qui savait si bien se faire « tout à tous » que chacun pouvait se croire particulièrement privilégié.

Le P. Olivaint ne négligeait rien pour procurer l'avancement des âmes généreuses, dégagées de tout intérêt humain et dont l'unique ambition était d'aimer Jésus-Christ et de procurer sa gloire. En rencontrait-il quelqu'une manifestement appelée à la vie

parfaite, mais retenue encore par les liens du monde, il la pressait, avec une prudente fermeté, de répondre sans retard à la grâce. « Le temps passe, disait-il ; ne gaspillez pas votre jeunesse, votre dévouement le plus pur et les sentiments les plus généreux de votre cœur. *Sursum corda!* Le cœur à Jésus ! » Mais quand la miséricorde divine avait fait son œuvre, et que l'heure du sacrifice avait sonné, le Père mettait toute sa sollicitude à le rendre moins douloureux.

« Quand j'entrai au noviciat, écrit une religieuse, le cœur me battait bien fort en prenant le cordon de la sonnette. Mon père qui m'accompagnait n'avait pas eu le courage de le faire. La porte s'ouvrit enfin mais qui m'attendait dans le petit *parloir des séparations?...* Mon bon Père Olivaint. Il était là pour tout adoucir. A la scène émouvante des adieux, je le vis pleurer. « Vraiment, mon père, lui dis-je, « vous pleurez? oh ! vous comprenez ma peine. « — Comment ! *votre* peine, reprit-il, mais c'est la « mienne. » Il me promit de revenir dans quelques « jours. S'il tint parole, est-il besoin de le dire? »

Dans les divers monastères où l'attirait son zèle, le P. Olivaint avait des soins particuliers pour les jeunes novices. Il n'épargnait rien pour les affermir dans leur vocation et les initier aux pratiques de la vie religieuse. Voici, par exemple, ce qu'on nous raconte de ses visites au noviciat de Conflans : « En entrant, le P. Olivaint jetait un coup d'œil sur la statue de la sainte Vierge, commençait l'instruction par un grand signe de croix, « à la manière du P. de Ravignan, » disait-on ; venait ensuite son invocation favorite :

Cor Jesu flagrans amore nostri,... puis il s'entretenait des vertus religieuses, quelquefois s'enflammant si fort que la petite table placée devant lui en ressentait le contre-coup. « Ah! j'ai bien fait du tapage aujourd'hui; mais il est de certaines choses qu'il faut faire entrer à tout prix. Une autre fois je serai moins méchant. »

A mesure qu'on avançait dans la voie parfaite, le P. Olivaint excitait à monter toujours plus haut, mais sans brusquer jamais. Aimer Jésus-Christ davantage, en embrassant plus courageusement la croix, telle était, au fond, toute sa doctrine. « L'amour de Jésus, disait-il, c'est la vocation : on aime ou l'on n'aime pas. Ah! si on aime, quelle bonne vocation, comme on avance! Vous aimez Notre-Seigneur? Comprenez donc le véritable amour : les âmes généreuses regrettent, non pas de souffrir, mais de ne pas souffrir davantage! »

Il tenait compte néanmoins des sentiments légitimes que la nature inspire et que la grâce purifie, mais n'étouffe pas. A une religieuse dont l'imagination s'envolait parfois vers sa chère Bretagne, il disait aimablement : « C'est vrai, il y a des cœurs qui ont besoin de s'attacher non-seulement aux personnes, mais aux choses, aux lieux eux-mêmes. On dit que dans votre pays le cœur tient par ses fibres les plus délicates aux rochers et aux bruyères. Payez-leur donc un tribut de regret : Dieu ne s'en offense pas. Puis à travers ces déchirements de votre pauvre cœur, sachez trouver Jésus. Oh! mon enfant, qui lui est comparable? » Dans la lutte contre soi-même

il voulait qu'on apportât un joyeux entrain. Il l'inspirait par son exemple. Un jour, il se plaignait de violentes douleurs de tête, et jamais peut-être les novices ne l'avaient vu de plus belle humeur. « Mais, mon Père, lui dit l'une d'elles, vous ne devez pourtant pas avoir envie de rire? — Mon enfant, répliqua-t-il, on a toujours à sa disposition le *rire de l'examen particulier!* »

A quelqu'un qui ne connaissait pas bien encore cette recette et pleurait en l'écoutant, le P. Olivaint disait : « Allons, mon enfant, si saint Ignace était ici, il vous dirait : *Je veux vous voir rire.* Réjouissez-vous qnand même d'avoir Jésus pour époux, de vivre dans sa maison, de souffrir pour lui. Ne savez-vous donc pas encore ce que c'est que d'aimer Jésus? Aimer, ce n'est pas recevoir; c'est donner. On donne beaucoup à Jésus si on l'aime; on l'aime beaucoup si l'on donne de bon cœur. »

Avec quelle bonté il se prêtait aux désirs, aux fantaisies innocentes d'âmes encore un peu faibles qu'aurait déconcertées une rigueur intempestive ! Une novice, le jour de sa prise d'habit, lui demanda de parler, dans l'exhortation qu'il lui adressait, de tout ce qu'elle avait aimé dans le monde et qu'elle quittait.... Elle lui écrivit même le cadre de son discours, et le bon Père fit une délicate allocution en s'y conformant de point en point.

Mais avec cette paternelle condescendance, comme il savait maintenir dans le *surnaturel* et inspirer un profond dégoût pour le monde, « ce pays des déceptions» !

« Le monde! disait-il; on s'engage à son service, sans savoir ce qu'il réserve à ses dévots; on se lie par des chaînes qu'il n'est plus permis de rompre, sans se donner seulement le temps de penser à sa vocation. Ah ! s'il y avait un noviciat pour le monde, combien, après deux années, s'empresseraient de le fuir! C'est que le monde trompe, et que Jésus ne trompe pas! Ou plutôt, Jésus trompe aussi: car il donne bien plus que l'âme n'avait espéré!...

« Mère chrétienne, qui versez des larmes parce que Dieu prend votre enfant, pourriez-vous rêver pour elle une alliance plus noble, plus élevée? Je ne dirai pas que Jésus est digne d'elle, je dirai que vous devez être étonnée, touchée, ravie qu'il ait trouvé digne de lui votre enfant. Lorsqu'un jour vous sentirez descendre sur votre maison des bénédictions nouvelles, songez qu'ici des cœurs d'enfants prient pour vous et vous attirent ces grâces. »

En parlant des bénédictions répandues sur tant d'âmes par le ministère du P. Olivaint, pourrions-nous ne pas dire ce qu'il fit pour sa mère dont il était devenu, par un touchant prodige de la grâce, le père dans l'ordre de la foi?

Longtemps Mme Olivaint, trompée par sa douleur avait refusé de comprendre que le sacrifice offert à Dieu par son enfant, devait tourner à son propre bien. Peu à peu cependant son âme apaisée s'ouvrit à des sentiments meilleurs, et vint un jour où son heureux fils put écrire à un ami : « Que je te dise la consolation que me donne ma mère. C'est étonnant!

quel point la bénédiction de ma vocation est devenue sensible en elle. »

Entraînée vers Dieu sur la trace de son fils, semblable aux veuves vraiment veuves dont parle saint Paul[1], elle menait, dans la retraite, une vie de prière.

Un pieux asile s'était ouvert devant elle au couvent *des Oiseaux*. Là, elle recevait les fréquentes visites de son cher fils. C'était le même échange d'affectueux témoignages qu'autrefois, entre le P. Olivaint et celle qu'il appelait toujours « sa petite maman ». Le grave religieux, pour elle, redevenait enfant. Il se mettait, en arrivant, à genoux devant elle, et présentait aux baisers maternels son front et plus souvent sa tonsure. De part et d'autre, dans cette action naïve, il y avait un acte de foi.

Un jour, au couvent des Oiseaux, eut lieu une cérémonie touchante. Le P. Olivaint reçut sa mère au nombre des enfants de Marie. Ne pouvait-il pas dire, lui aussi, en comparant le passé au présent : « *Quel état et quel état !* » On nous a conservé les paroles prononcées en cette circonstance, avec une émotion facile à comprendre : « L'amour de Jésus-Christ, dit-il, a la vertu de rajeunir les cœurs, de confondre les âges, en sorte que, parmi tant d'enfants de Marie ici rassemblées, le cœur le plus jeune aux yeux de Dieu est celui qui aime Dieu davantage et le sert avec le plus de simplicité. »

Les dernières années de Mme Olivaint s'écoulèrent

1. I Tim., V, 3.

paisibles et consolées. La Providence avait si bien disposé toutes choses que la mère et le fils, sans rien perdre du mérite de leur séparation volontaire, se retrouvaient plus que jamais unis. Les liens du sang s'étaient fortifiés d'un autre lien tout surnaturel, depuis que la mère était devenue la fille spirituelle de son fils. « Je vous bénis mille fois paternellement et filialement en Notre-Seigneur. » C'est ainsi que le P. Olivaint avait coutume de conclure ses lettres. Que de fois cette bénédiction tout ensemble filiale et paternelle descendit sur le front de la veuve agenouillée humblement aux pieds de celui qui n'était plus alors pour elle que le prêtre de Jésus-Christ!

Quand vint l'heure d'achever sa laborieuse carrière, tranquille et résignée, elle entendit son fils lui annoncer la fin de l'exil et l'approche des joies éternelles. Le P. Olivaint, qui l'avait constamment consolée durant les ennuis et les douleurs d'une longue maladie, était là, le cœur navré, au chevet de sa chère mourante. Lui-même il voulut lui donner le bon Dieu et lui administrer les derniers sacrements. Il trouva dans son amour et dans sa foi, le courage de lui suggérer la pensée de faire la généreuse offrande de sa vie. Les larmes étaient dans tous les yeux, et les témoins de cette touchante scène ne savaient qu'admirer davantage de la résignation chrétienne de la mère ou de la tendresse et de la force d'âme du fils....

Quand le sacrifice fut consommé, le P. Olivaint resta longtemps debout, immobile, les yeux fixés sur cette chère dépouille. Une personne qui redoutait

pour lui les suites de cette muette douleur, crut bien faire en provoquant ses larmes. « Ah! mon Père, dit-elle, on ne perd sa mère qu'une fois!... » Le P. Olivaint comprit l'intention délicate et répondit doucement : « Ne croyez pas, ma fille, que je me fasse violence pour ne pas pleurer. » Et les larmes coulèrent de ses yeux en abondance.

Le surlendemain, jour qui semblait indiqué pour les funérailles, devait avoir lieu l'assemblée des Dames patronnesses de l'œuvre de l'Enfant-Jésus. Toutes les invitations étaient lancées, on voulut donner contre-ordre. Le P. Olivaint s'y opposa formellement. « Non, dit-il, je ferai cela pour ma mère. » La triste cérémonie fut donc retardée, et le prêtre, triomphant de la douleur du fils, parla en faveur des pauvres avec une ferveur extraordinaire. Le jour suivant il présidait lui-même aux dernières prières[1].

1. Voici le billet que le P. de Ponlevoy écrivit au P. Olivaint en cette circonstance :

« Mon Révérend et bien cher Père,

« *Pax Christi.*

« Je viens de dire la sainte messe pour votre bonne mère : *Amodo jam dicit Spiritus ut requiescat....* Après avoir pieusement vécu, elle a doucement passé, et le bon Dieu lui a donné comme une récompense anticipée d'avoir un si bon fils près d'elle à la vie et à la mort Et maintenant, c'est vrai, sur cette terre, vous ne pouvez plus dire : ma mère, sans nommer la Compagnie.

« En union de vos saints sacrifices,

« *Servus et frater in Christo,*

« ARMAND DE PONLEVOY. S. J. »

11 février 1867.

CHAPITRE XVI

Conversion du maréchal Randon. — Sentiments du P. Olivaint pour l'Église et le Pape. — La liberté de l'enseignement supérieur.

Par prudence et par humilité, le P. Olivaint gardait toujours un silence absolu sur les fruits consolants de son apostolat. Il lui déplaisait de parler de lui-même; il s'imposait, sur tout ce qui touchait les autres, une réserve extrême: pour ces deux raisons, nous perdrions presque partout la trace du bien qu'il a fait, si la reconnaissance n'était venue, après sa mort, en divulguer une partie.

Le peu que nous dirons fera soupçonner le reste. Combien de chrétiens hésitants et faibles ce sage et ferme directeur attacha pour jamais à la généreuse pratique de leurs devoirs! Combien d'âmes d'élite auxquelles il apprit à mener une vie parfaite, au milieu même du monde! Combien aussi de frères séparés lui durent de passer des ténèbres de l'hérésie à l'admirable lumière de la foi catholique!

La conversion du maréchal Randon fut, sans contredit, pour le P. Olivaint, l'une des plus douces consolations de son zèle, après avoir été, de longues années, l'objet de sa persévérante sollicitude.

Issu d'une famille protestante[1], le maréchal Randon vécut longtemps dans la religion de ses pères, sans que rien troublât sa bonne foi. Nature droite et loyale, esprit élevé, cœur généreux et vaillant, il allait à Dieu simplement et cherchait la vérité sans arrière-pensée. Loin de nourrir aucune prévention contre le catholicisme, il pencha peu à peu et comme à son insu vers lui.

Gouverneur général de l'Algérie, il s'était intimement lié avec le P. Brumauld, de la Compagnie de Jésus, dont il favorisait de tout son pouvoir les fondations charitables et les essais de colonisation chrétienne[2]. En retour, le zélé religieux faisait violence au ciel, pour obtenir la conversion du maréchal ; il s'était même concerté avec quelques autres missionnaires pour que, chaque jour, le saint Sacrifice fût offert par l'un d'eux à cette intention.

On peut dire que l'âme qu'il s'agissait de sauver, était naturellement catholique. Le maréchal saisissait, en effet, toutes les occasions de témoigner son

1. Le maréchal comte Randon descendait d'une famille protestante depuis longtemps établie à Gange, dans le département du Gard, où elle existe encore. Il était né à Grenoble, le 25 mars 1795, et avait pour oncles Barnave et le général Marchand. Ce fut sous les ordres de ce dernier qu'il fit ses premières armes, comme volontaire, en 1812. — *Mémoires du maréchal Randon* (Paris, 1875), t. Ier.

2. *Mémoires*, I, 472.

estime et sa vénération pour l'Église, son culte, ses ministres. Ainsi il exigeait que l'aumônier des colonnes expéditionnaires occupât toujours, à la table del'état-major, la place d'honneur, « comme représentant la première autorité, celle de Dieu ». A Alger, il se faisait un devoir d'assister aux splendides processions de la Fête-Dieu, et d'y donner à tous l'exemple d'un religieux respect.

Après la mort du P. Brumauld, le P. Olivaint, par ses prières et son action discrète, continua l'œuvre de cette conversion.

Longtemps il demeura invisible, comme l'ange gardien, mais inspirant et dirigeant tout ce qui se faisait en faveur du « *cher séparé* » ; c'est ainsi qu'il se plaisait à nommer le maréchal.

On le tenait au courant des moindres progrès ; et quelle était sa joie quand il apprenait, par exemple, que le ministre de la guerre, encore protestant, avait pris noblement la défense du Saint-Père, dans les conseils du Gouvernement ; qu'il avait, par une touchante délicatesse, confié à Mme la comtesse Randon le soin de veiller à l'entretien des chapelles dans les forts de Paris ; qu'il marquait pour la véritable Église un attrait d'autant plus vif, qu'elle était plus violemment attaquée. Au moment où le livre de M. Renan faisait scandale, le maréchal formulait ainsi son jugement sur cet odieux pamphlet : « En résumé, ce livre aura eu pour résultat de rapprocher dans une commune indignation deux religions qui au fond (pensait-il) sont divisées par si peu.... Il faudrait de ces deux religions n'en faire qu'une, prendre à

l'Église catholique son esprit de gouvernement et son unité ; au protestantisme.... quoi ? Je ne sais trop... car après tout, c'est moins une religion qu'une négation. » Il se montrait fatigué et comme honteux des dissensions qui déchiraient la prétendue Réforme et des contradictions doctrinales de ses ministres. « Un pasteur prêchant en habit noir et en cravate blanche, disait-il, me fait l'effet d'un colonel commandant son régiment en habit bourgeois. »

Ces succès partiels présageaient dans un avenir prochain la pleine victoire, et le P. Olivaint s'écriait : « Oh ! il faut que nous obtenions cette conversion ! Il n'y a pas d'exemple qu'un souverain, un prince, ou même un simple particulier ait servi l'Église, sans recevoir de Dieu la récompense. Et le maréchal qui a si généreusement défendu le Saint-Père n'en serait pas récompensé par le don de la foi ? »

C'était une allusion aux soins donnés par le maréchal Randon à la formation de la légion d'Antibes, dont il avait voulu choisir lui-même, un à un, tous les officiers et la plupart des soldats[1].

Enfin, un jour vint où le P. Olivaint put dire : « La conversion du cher séparé est un fruit qui tient encore à l'arbre et mûrit doucement ; mais nous le cueillerons demain ou après-demain.... Il ne faut plus qu'une circonstance providentielle pour amener le résultat définitif. »

Cette circonstance providentielle fut, comme il

1. On peut lire, dans les *Mémoires* du maréchal, la belle lettre qu'il écrivit au colonel d'Aigy, commandant la légion d'Antibes (t. II, p. 124).

arrive le plus souvent, une cruelle épreuve. Le loyal et fidèle serviteur de la France se vit tout à coup en butte à d'injustes accusations et à d'indignes calomnies [1].

Au mois de janvier 1867, le maréchal disgracié quitta le ministère de la guerre.

« Je ne puis pas m'empêcher de déplorer cette retraite, écrivit aussitôt le P. Olivaint. Le maréchal a si noblement rempli sa mission, il a si généreusement défendu les intérêts de l'Église ! Il sera bien difficile de trouver un successeur aussi dévoué que lui à tout bien ; les hommes qui lui ressemblent deviennent si rares ! Cependant, tout en déplorant cette retraite, je ne puis m'empêcher de me réjouir. J'éprouve en ce moment une douce espérance. Il me semble que l'heure approche où vous aurez la consolation d'offrir à Notre-Seigneur cette chère âme tout à fait conquise à la vérité par l'esprit, comme elle l'est déjà par le cœur, ou plutôt conquise à la vérité par la pratique de la foi, comme elle l'est déjà par le cœur et l'esprit. Vous savez si je prie avec vous et si tout mon dévouement vous est assuré, au besoin dans cette œuvre [2]. »

Retiré dans ses montagnes du Dauphiné, le maréchal consacra au recueillement et à la prière les loisirs que lui faisait l'ingratitude des hommes.

Il surveilla lui-même la construction d'une cha-

1. On en trouvera la réfutation péremptoire dans les *Mémoires*, t. II, p. 204 et suiv.

2. Lett e à Mme la maréchale Randon, du 20 janvier 1867.

pelle bâtie auprès de son château de Saint-Ismier, et au sommet de laquelle se dressa, par son ordre, une grande croix. Le Dieu de l'Eucharistie vint y faire sa demeure et remplir de ses bénédictions la maison de son hôte. *Salus domui huic hodie facta est.* (Luc, xix, 9.)

Le maréchal se prêtait volontiers aux pieuses industries qu'on imaginait pour l'acheminer insensiblement vers le catholicisme. Tantôt, c'était une petite médaille de la sainte Vierge qu'il consentait à porter sur lui ; tantôt, la prière du soir qu'il faisait en famille ou la messe à laquelle il assistait volontiers. Le P. Olivaint répondait au message qui lui apportait ces touchantes nouvelles : « Demain, jour de l'Exaltation de la sainte Croix, je dirai la messe pour le cher séparé qui, le matin, j'en suis sûr, se sera simplement, chrétiennement, pieusement uni à vous pour entendre la messe dans la petite chapelle et adorer avec vous le bon Maître. Quelles influences vont s'échapper de ce tabernacle pour avancer la conversion de cette chère âme !... Oui, recourez plus que jamais à l'influence directe de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie : il s'approchera de lui par vous. »

Le jeune fils d'un autre maréchal de France allait faire sa première communion. Il fut chargé d'avancer, par sa pieuse intervention, l'heure ardemment désirée. « Les enfants sont de bien puissants auxiliaires, disait à cette occasion le P. Olivaint ; tirez du cher petit dont vous me parlez tout le parti que vous offrira Notre-Seigneur.... Je craindrais un plus long

retard justifié par toutes les préoccupations de la vie active, surtout si la guerre éclate[1]. »

Tant de prières ferventes touchèrent le cœur de Dieu. Le vieux maréchal sentit la lumière se faire dans son esprit, tous ses doutes se dissiper et un mystérieux attrait le pousser dans le sein du catholicisme. Il s'en ouvrit, avec sa franchise habituelle, à celle qui n'avait vécu que pour lui obtenir ce bonheur. La mort, disait-il, approchait : ceux que réunirait la même tombe, devaient avoir une même foi ici-bas, afin de se retrouver ensemble dans une autre vie.

« *Magnificat!... Te Deum!...* s'écria le P. Olivaint avec transport. Voyez-vous que la sainte Eucharistie a exercé sur lui sa toute-puissante influence! Je ne saurais vous dire à quel point je partage votre joie. »

Peu de jours après, eut lieu la première entrevue du maréchal avec celui qui depuis si longtemps s'intéressait à son âme. L'entente s'établit aussitôt. « Le bon maréchal, écrivait son nouveau guide, a une droiture et un mouvement du cœur qui me touchent profondément. »

Enfin, après que le noble vieillard eut été suffisamment instruit du dogme catholique, le jour fut fixé pour sa réconciliation avec la sainte Église. Le 22 décembre 1867, dans l'humble chapelle d'un orphelinat, en présence du P. Olivaint et de deux témoins, le maréchal déclara « reconnaître l'Église catholique pour la seule véritable Église, faire profession de la

1. Lettre du 23 juillet 1867.

religion catholique, apostolique et romaine et renoncer à l'hérésie de Calvin. »

Depuis lors, il apporta au service de Dieu une fidélité que le P. Olivaint appelait « militaire ».

« J'admire vraiment, écrivait-il, la grâce de Dieu dans cette âme si droite ; comme il prend simplement les choses ! »

Une particulière amitié unit jusqu'à la fin le prêtre et le soldat.

Le 22 juillet 1870, le P. Olivaint adressait au maréchal la lettre suivante.... « Laissez-moi, monsieur le maréchal, vous témoigner le bonheur que j'ai ressenti d'être auprès de vous l'instrument de la grâce de Dieu. Je vous ai voué un attachement sincère et profond. Je vous suivrai de cœur sur cette terre d'Afrique[1] où par votre esprit chrétien vous avez fait tant de bien autrefois, où vous ferez bientôt, maintenant que vous êtes plus près de Dieu, plus de bien encore. »

De son côté, le maréchal exprimait avec bonheur sa reconnaissance au P. Olivaint « pour tous les secours spirituels qu'il lui avait prodigués. Je vous prie de croire, ajoutait-il, que je n'oublierai jamais ce que je vous dois à ce sujet, car j'y trouverai une consolation et un soutien dans les adversités dont la vie est ici-bas parsemée, et une confiance bien grande pour cette vie qui nous est réservée dans le ciel. »

Le maréchal entrevoyait le terme ; il l'atteignit

1. Le maréchal Randon, nommé de nouveau gouverneur général de l'Algérie, fut contraint, presqu aussitôt, de résigner ces hautes fonctions. (*Mémoires*, II, p. 313.)

bientôt. « Oh! la patrie!... ses souffrances me tuent. » Ce furent ses dernières paroles[1].

« Atteint d'une cruelle maladie, sa vigoureuse organisation résistait au mal; mais il en survint un contre lequel elle fut impuissante, ce fut le mal qui frappa la France et dont nous souffrons encore. Lorsqu'il vit les gloires de la patrie s'éclipser, la vie l'abandonna et il rendit son âme à Dieu. Il est mort avec le courage du soldat, avec la foi et la soumission du chrétien. Il est mort après avoir reçu les sacrements qui aident à faire le voyage de l'éternité. Il est mort après s'être courbé avec amour et reconnaissance sous la main du pontife suprême qui lui donna sa bénédiction apostolique[2]. »

Le P. Olivaint n'apprit qu'au mois de février, par les journaux, la mort de son illustre ami.

« Combien, écrivit-il aussitôt à Mme la maréchale Randon, combien j'ai souffert avec le bon marécha des malheurs de la patrie; je ne serais pas étonné qu'il eût succombé à la douleur.... Je prierai bien pour son âme. Ayez confiance. Il était si droit; il avait un amour si généreux du bien !... Comme je vous serais reconnaissant de me donner quelques détails sur la fin du bon maréchal! Ah! que d'angoisses en ces tristes jours! Comme on a besoin de savoir ce que sont devenus tous ceux dont on garde les noms dans son cœur! Comme on se sent pressé de regarder le ciel! L'espérance et la consolation ne sont que là[3]! »

1. Il mourut le 13 janvier 1871.
2. Discours de Mgr Bernardou, archevêque de Sens.
3. 10 février 1871.

Le zèle ardent et prudent que le P. Olivaint avait déployé pour procurer le retour du maréchal Randon à la foi catholique, éclatait en toute rencontre, mais plus que jamais, quand les grands intérêts de l'Église, les droits du vicaire de Jésus-Christ, la liberté des consciences catholiques étaient en jeu.

Il professait, pour l'Église et le Pape, un dévouement absolu, un amour sans bornes ; son cœur ressentait profondément chaque nouvel outrage qui leur était fait, et rien ne lui eût coûté, fût-ce même le sacrifice de la vie, pour abréger leurs épreuves[1].

Il admirait dans Pie IX la mansuétude et la patience unies à une invincible intrépidité. « C'est un beau spectacle, disait-il au sujet de l'encyclique *Quanta cura*, que de voir ce vieillard seul, abandonné, souvent trahi, menacé par les passions révolutionnaires, élever la voix sans crainte, pour rappeler au monde qu'il s'égare, quand il ne place pas avant tous les intérêts, les intérêts de Dieu. »

A la nouvelle de Mentana, il ne put retenir un cri d'enthousiasme. « Quels événements, répétait-il à ses chers jeunes gens, quels événements ! Sommes-nous donc revenus tout à coup au temps des croisades ? N'est-ce pas une sorte de poëme épique, mes amis, qui se déroule sous nos yeux, plus grand, plus beau que les poëmes rêvés par les Homère et les Virgile ? On croyait n'avoir rien fait, et voilà une merveille. On se plaignait qu'à notre époque il n'y eût

1.... « Prêt à mourir pour l'Église, le Souverain Pontife, la Compagnie » (*Journal des Retraites*, retraite de 1870, t. II, p. 337.)

plus de caractère; et voilà de braves jeunes gens qui versent leur sang pour Dieu!

« Est-ce donc que je veux vous engager à vous faire zouaves? Ah! si quelques-uns se sentent appelés, si quelques-uns sont libres de répondre sans manquer à aucun devoir, il est temps encore. A tous les autres je dirai: Si vous ne pouvez être zouaves à Rome, soyez zouaves à Paris; défendez l'Église, sinon par l'épée, du moins par la parole, par la plume, par l'exemple; à l'œuvre pour ce bon combat! Soyez la réserve, prête à courir aux armes, et comme la landwehr de Dieu! »

C'est vers Rome qu'il voulait qu'on eût sans cesse les yeux tournés. « *Attendite ad Petram unde excisi estis*[1], disait-il à ceux qui l'interrogaient sur la définition de l'infaillibilité pontificale et s'en inquiétaient parce qu'ils ne la comprenaient pas. Affermissez-vous bien sur ce roc inébranlable; attachez-vous bien au Pape. C'est à ce signe qu'on reconnaît les vrais enfants de l'Église. C'est sur ce point que se concentrent toutes les discussions théologiques et même tous les débats politiques. C'est par là que commencent les défections. Beaucoup, hélas! prennent le change; il est de nouveaux gallicans qui se prétendent plus clairvoyants que le Pape et les évêques: *attendite ad Petram*.... Soyez catholiques comme le Pape. »

Mais il ajoutait: « Ne soyez pas plus catholiques que lui, c'est-à-dire ni concession ni exagération. L'une et

1. Isaïe, LI, 1.

l'autre sont également funestes. L'exagération ne vaut jamais rien, qu'elle porte sur les principes eux-mêmes, ou sur les applications pratiques, ou sur les procédés de polémique. Elle nuit à la vérité, elle la fausse ; elle empêche ses adversaires de la reconnaître et de l'accepter ; elle justifie en partie les oppositions ou du moins leur fournit un prétexte ; elle porte à exagérer en sens contraire. Imitez Rome dans son esprit de modération, Rome inaccessible à toute concession coupable, comme à toute exagération. Ah ! sans doute, point de respect humain, point de lâcheté ; un saint enthousiasme pour la foi, une ardeur militante à la défendre ; mais, d'autre part, pas de *Don Quichotisme*, pas de *chauvinisme* catholique : évitez la violence et gardez la vérité dans la charité. »

Tels étaient les sages conseils que le P. Olivaint ne cessait de donner. Certes son caractère était trop fortement trempé, pour qu'il fût possible de le soupçonner un instant de timidité et de faiblesse; mais c'est précisément parce qu'il était vraiment fort, qu'il gardait, au milieu du trouble des esprits, la mesure, la sérénité et la pleine possession de lui-même.

Quand fut inauguré, en 1867, le grand mouvement catholique qui devait aboutir à la conquête de la liberté de l'enseignement supérieur, le P. Olivaint n'hésita pas, malgré les accablantes occupations de son ministère, à prêter son concours aux hommes généreux qui se dévouaient à cette utile et noble entreprise.

Il fut, dès l'origine, un des membres les plus actifs de la *Société générale d'éducation et d'enseigne-*

ment; et dans l'assemblée générale annuelle du 12 février 1869, il présenta lui-même un rapport sur les travaux de l'œuvre naissante.

Dans ce discours vivement applaudi, il conviait « les catholiques de toutes les nuances, en dehors des opinions politiques et des questions controversées, à une action commune pour la défense de la foi, des principes conservateurs et de la liberté de l'enseignement.

« Ce rapprochement, cette union des catholiques de toutes nuances, disait-il, n'est-ce pas aujourd'hui une des choses les plus désirables, les plus nécessaires? Comment! nos adversaires savent si bien oublier leurs querelles, et de personnes, et de doctrines, et d'intérêts même, pour s'unir contre l'Église catholique qu'ils regardent comme leur grande ennemie; ils dirigent contre elle en ce moment un suprême effort, ils attaquent de toute part cette place confiée à notre garde! Et nous, catholiques, nous ne saurions pas encore laisser dormir un instant les questions qui nous séparent; nous passerions notre temps à tirer les uns sur les autres! Mais ce serait un scandale, une honte, je dirais presque une trahison, puisque de cette manière nous rendrions la défaite de notre cause inévitable. Nos adversaires sont bien assez forts : ce n'est pas à nous, par nos divisions, de leur venir en aide! Ah! si nous nous tenions unis, que nous serions forts! »

Et il concluait par ces paroles que l'avenir devait promptement vérifier : A l'œuvre, Messieurs! Laissons nos divisions intestines. Unissons-nous fraternellement

pour la défense de la foi commune. On a dit après 1850 : « Il est plus à craindre que les catholiques ne manquent « à la liberté que la liberté ne manque aux catholi- « ques. » Ce serait manquer à la liberté conquise, à la liberté promise, de ne pas rivaliser au moins de zèle avec nos adversaires. Oui, ce serait manquer à la liberté; mais aussi ce serait manquer en même temps à l'autorité elle-même, aux principes sacrés sur lesquels la société repose, à la patrie, à la famille, à l'Église.... Défions-nous de ceux qui désespèrent. L'édifice de 1850 aura son couronnement, et sur son frontispice resteront gravés les noms de ceux qui se seront dévoués à cette œuvre généreuse. »

Parmi ces noms gravés sur le frontispice, n'est-il pas juste d'écrire, à une place d'honneur, le nom du P. Olivaint?

CHAPITRE XVII

Le siége de Paris. — La Commune.

Les dernières années qui précédèrent les douloureux événements de 1870, furent signalées par la recrudescence des passions révolutionnaires et antireligieuses. L'Église, les congrégations, les jésuites, dénoncés à la tribune du Sénat et du Corps législatif, redevinrent le thème habituel des déclamateurs de clubs et des journalistes de faubourgs; le dévergondage des idées fomentait le désordre et préparait l'émeute.

Le P. Olivaint suivait d'un regard attristé les progrès du mal. La faiblesse du pouvoir en face des manifestations démagogiques, l'apathie des bons, leurs divisions intestines lui faisaient prévoir, à courte échéance, la catastrophe; mais ce qui l'inquiétait plus que la violence des ennemis de l'ordre social, c'était la timidité de ceux qui auraient dû le défendre. Les catholiques eux-mêmes, à les considérer en général, ne lui paraissaient pas déployer un

courage égal au péril. Nous trouvons, dans ses notes, cette plainte énergiquement exprimée : « *Conduite des catholiques.* — Comme ils s'effacent, au lieu de s'affirmer ! comme ils se trahissent, au lieu de se soutenir ! comme ils se retirent, au lieu de s'avancer ! comme, seuls, ils font des concessions ! comme ils exaltent leurs adversaires et rabaissent leurs défenseurs ! comme chacun prétend avoir exclusivement l'Église pour soi et lutte contre les autres !... »

Le profond chagrin qu'il éprouvait à ce spectacle était, grâce à Dieu, adouci par le zèle et la générosité que plusieurs déployaient au service de la religion et du pays. Il était heureux, par exemple, quand quelques-uns de ses enfants, au club du Pré-aux-Clercs ou du Vieux-Chêne, avaient affronté bravement la colère ou les sarcasmes d'un auditoire hostile pour défendre la vérité et venger l'honneur de l'Église.

En voyant se multiplier les attaques contre la Compagnie de Jésus, le P. Olivaint se dit que l'heure était venue de souffrir sans faiblesse la persécution dont le mystérieux attrait avait naguère décidé de sa vie. Il ne cessa de conseiller la résistance par toutes les voies légales, mais sans se faire illusion sur le résultat ; il savait qu'en temps de révolution la loi n'est plus qu'un vain mot. Tout son espoir était en Dieu : « Nous retiendrons sur nous et sur nos œuvres la bénédiction d'en haut, écrivait-il dans un mémoire adressé au P. Provincial, si nous sommes vraiment religieux, religieux avant tout. Devant la loi, c'est le citoyen qui sauve le religieux ; mais, dans la pratique et devant Dieu, il est bien plus vrai

de dire que c'est le religieux, par sa fidélité, qui sauve le citoyen ou plutôt qui se sauve lui-même. »

Au moment où la déclaration de guerre jetait tous les esprits dans l'agitation et l'inquiétude, le P. Olivaint sentit le besoin de se recueillir. Le 1er août 1870, il se mit en retraite, pour se disposer à la passion qui était proche. Toutes ses méditations et tous ses efforts tendirent à bien établir en lui *le règne du Saint-Esprit par la pureté du cœur;* il prit pour dernier mot d'ordre : « *Aimer, c'est souffrir,* » et se déclara « prêt *à mourir pour l'Église, le Souverain Pontife, la Compagnie....* » Il sortit de la solitude pour apprendre nos désastres à Wissembourg, à Wœrth, à Forbach, et ce qui lui parut plus humiliant que toutes nos défaites, l'abandon de Rome! Ce fut pour lui l'annonce des plus grands malheurs, auxquels depuis longtemps il s'attendait. Dans les premiers jours de janvier 1870, il avait dit : « La persécution est à nos portes; elle sera terrible. » Et comme la personne à laquelle il adressait ces paroles semblait douter de l'imminence du péril, il reprit avec animation : « *Mon enfant, nous traverserons un bain de sang*[1]. »

« Le 11 août 1870, raconte M. le docteur H. G***, partant avec mon ambulance pour l'armée du Rhin, j'allai faire mes adieux au P. Olivaint, à la maison de la rue de Sèvres. En me reconduisant, il me prit la main et me dit : « Vous avez raison de porter secours à nos blessés; vous allez au-devant du danger

1. Lettre de Mme la baronne Duchaussoy, du 21 août 1875.

et je vous approuve. Mais vous ne serez pas des plus exposés. La guerre a été follement engagée, nous sommes battus, et nous le serons encore. Profitant de l'impuissance du pouvoir, le parti radical, qui déjà s'agite, provoquera dans Paris un terrible bouleversement. On s'attaquera aux maisons religieuses, on commencera par les nôtres, on viendra ici même. On nous trouvera tous, chacun à son poste, moi comme les autres, bien entendu. Ce que nous deviendrons..... l'avenir vous l'apprendra. »

Peu de jours après, le P. Olivaint confiait au P. de Ponlevoy son jugement sur la situation : « Nous sommes tranquilles pour le moment. Mais la république rouge s'organise à côté de la tricolore. On voit sur les murs les avis de deux gouvernements, si l'on peut parler ainsi. Que *la sociale* l'emporte un instant, et nous savons d'avance notre sort. »

La prévision de cet avenir, loin de l'intimider, excitait son courage. « Que fera de nous la Révolution? écrivait-il[1]; confiance! courage! Nous sommes prêts à tout, et nous tâcherons de nous mettre au niveau des circonstances, *ad majorem Dei gloriam!* »

Si, dans son patriotisme, il se faisait quelque illusion sur les chances de la lutte contre l'Allemagne, il n'en avait aucune au sujet des menées criminelles de la Révolution. « Comme vous voyez tout en noir! disait-il dans une autre lettre[2]; je suis bien loin de juger comme vous. Non, non, tout n'est pas perdu.

1. Lettre du 11 septembre 1870 à Mme la marquise de Contades.
2. Lettre du même jour à Mme la marquise de Sainte-Marie d'Aigneau.

Les Prussiens seront repoussés et je ne serais pas étonné même qu'ils dussent renoncer au siége de Paris. Mais la Révolution se lèvera probablement quand les Prussiens disparaîtront. A la Providence! Il me semble que le Seigneur est en train de relever la France par ses humiliations même; il a fait guérissables les nations de la terre, selon la parole de l'Ecriture, et je m'obstine à espérer qu'ils nous guérira. »

En tous cas, il était dès lors énergiquement résolu à ne céder ni à la peur, ni même à la violence. « Je vous suis bien reconnaissant, ajouta-t-il, de m'offrir à tout événement un asile. Certes, j'irais avec une grande confiance sous votre toit, et ce serait pour moi une vraie consolation, si jamais la Providence m'obligeait à partir. Mais je ne vois pas comment cela pourrait arriver, à moins d'un décret de bannissement dont les gendarmes assureraient l'exécution. Autrement, que nous ayons affaire à la Révolution ou aux Prussiens, les âmes dans de tels dangers ont plus que jamais besoin de secours, et vous pensez bien que nous saurons rester à notre poste. »

Dans toutes ses lettres, il tient ce même langage. « Pour moi, écrit-il à Mme la maréchale Randon[1], pour moi, je ne quitte pas Paris : à tout événement je dois rester à mon poste, et pour nos Pères, et pour les chères âmes. » — «Vous le pensez bien, répète-t-il encore[2], je ne songe pas à fuir. Que deviendraient

1. 18 août 1870.
2. Lettre du 11 septembre 1870 à Mme la marquise de Contades.

les pauvres âmes, si ceux que Dieu charge de les soutenir, les abandonnaient au milieu de telles épreuves? Quand les gendarmes me feront sortir par la porte, en attendant que je puisse rentrer par la fenêtre, je verrai s'il y a moyen de visiter votre chère demeure. »

Au milieu de ces graves préoccupations, le P. Olivaint ne perdait rien de son généreux entrain et de sa merveilleuse activité. Dès le 26 août 1870, il organisait une vaste ambulance dans la maison de la rue de Sèvres, et assignait à chaque Père un poste d'aumônier et un poste d'infirmier à chaque Frère. Il fallut vaincre d'étranges résistances pour obtenir la faveur de se dévouer au service de nos braves soldats. Une fois ces obstacles surmontés, le P. Olivaint s'occupa d'un projet qu'il semble avoir eu grandement à cœur. Il s'agissait d'établir un *Orphelinat pour les victimes de la guerre.* « Une œuvre de ce genre, dit-il[1], si utile en elle-même et qui n'a rien de contraire à notre institut, serait certainement bien accueillie. Je la placerais dans un autre quartier, du côté de Saint-Philippe du Roule.... Auprès de cette œuvre peut-être un externat s'établirait. Dans les temps de révolution surtout, ceux-là seuls réussissent qui savent oser et prévoir. »

Le P. Olivaint a vu, du haut du ciel, se réaliser son pieux dessein. Le vénérable successeur de l'archevêque martyr a recueilli les orphelins de la guerre, et sur la rive droite de la Seine s'est élevé l'externat

1. Lettre du 11 septembre 1870 au R. P. de Ponlevoy.

de Saint-Ignace qui réunit déjà plus de sept cents enfants.

L'investissement de Paris se complétait peu à peu; la grande ville allait se trouver séparée du reste du monde. « Les Prussiens sont près d'ici, écrit le P. Olivaint dans une lettre qui parvint, à travers mille obstacles, jusqu'en Pologne[1]; quelle affreuse guerre! Et si nous n'avions que les Prussiens à combattre! mais la Révolution se dresse devant nous. A Lyon flotte le drapeau rouge; un certain nombre de nos Pères sont en prison. A Paris, les rouges sont encore contenus. Cependant plusieurs tentatives ont été faites. Notre collége de Vaugirard, pour sa part, a été attaqué deux fois[2]. J'ai eu, moi, ici, une petite émeute. Mais que Notre-Seigneur est bon! On ne le voit jamais mieux que dans des temps semblables. Nous avons été remarquablement protégés[3]. Après

1. Lettre du 14 septembre à Mme la comtesse Laniewska.

2. M. le comte de Kératry, préfet de police, averti du danger que courait le collége de Vaugirard, s'empressa de prendre des mesures pour le protéger. Le P. Olivaint l'en remercia aussitôt par une lettre que M. de Kératry a insérée dans son livre : *Le 4 septembre et le gouvernement de la défense nationale*, p. 227. — A ce sujet, le P. Olivaint écrivit au P. de Ponlevoy (14 septembre) : « J'ai remercié le préfet de police de ce qu'il a fait en nous protégeant... Ainsi M. de Kératry devient notre défenseur!... J'ai signé carrément *supérieur des Pères jésuites*. Ils savent assez déjà ce que nous sommes, et je crois préférable, quelles que soient les difficultés, de ne pas avoir peur de le dire nettement au nom de la liberté. » — Le P. de Ponlevoy répondit : « Vous avez bien fait de remercier : la politesse et la gratitude ne gâtent rien. Si l'on savait combien nous avons à cœur, avec la cause divine, la chose publique! Tâchons, en faisant nos preuves, de le montrer à Dieu et aux hommes. Le dévouement et la charité sont d'ailleurs le plus sûr de tous les paratonnerres. »

3. Voici comment le P. Olivaint raconte l'événement auquel il fait

tout, nous ne demandons pas mieux que de souffrir pour ramener la bénédiction de Dieu sur notre pauvre pays. Non, nous ne savions pas nous-mêmes à quel point la France était malade ! Mais Dieu a fait guérissables les nations de la terre, pourvu cependant qu'elles veuillent guérir. Ah ! si votre chère Pologne avait voulu ! Et notre France voudra-t-elle? Comprendra-t-elle que tout est perdu si elle ne revient à Dieu, si elle ne retourne à la foi catholique, si elle ne renonce à cette corruption de mœurs et de doctrines qui sont au fond la vraie cause de ses malheurs? Prions, prions, et en attendant des jours meilleurs, si jamais ils doivent luire, sachons nous dévouer pour les âmes et faire notre devoir. Il y a eu à Paris une grande débandade; à l'approche du siége, des multitudes ont pris la fuite; tous ceux que des rai-

ici allusion. « Hier, nous avons eu notre petite alerte. Une méchante fille de quinze ans, qui vient mendier ou voler dans notre église, a été mise à la porte par Xavier (un des sacristains). Alors elle s'est avisée de crier dans la rue qu'on l'avait battue, qu'on l'avait jetée dans une prison toute noire.... La foule s'assemblait et prenait fait et cause pour elle. Je suis arrivé, et j'ai cru que la soutane ne servirait qu'à exciter les colères. Je suis donc resté en observation, attendant le moment où l'église serait envahie. Heureusement Notre-Seigneur a détourné le coup. Notre serrurier qui passait, a empoigné la misérable et, à l'aide de deux mobiles, il l'a menée je ne sais où ; la foule alors s'est écoulée et nous n'avons plus rien eu à craindre. Dieu est fidèle ! Croyez, mon révérend Père, que nous comptons bien sur lui, et que nous ne sommes pas déconcertés le moins du monde. *Si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es.* » (Lettre au P. de Ponlevoy, 11 septembre 1870.) — Le P. Olivaint s'était demandé *si le moment était venu....* Le danger passé, il prit néanmoins la précaution de se jeter sur son lit tout habillé, ne voulant pas être surpris. Le lendemain, faisant le récit de ce qui s'était passé, il répéta encore : *Ce n'était pas encore le moment.*

sons de force majeure ne retenaient pas ont déguerpi. Nous avons, nous, renvoyé nos jeunes gens et nos infirmes, et nous restons au poste pour soutenir les courages et panser toutes les blessures, pour réconcilier les mourants avec le Seigneur et leur ouvrir le ciel. Nous avons une ambulance dans chacune de nos maisons. De plus, nous logeons des mobiles. Nous avons des aumôniers aux fortifications et aux avant-postes. Nous faisons pour la patrie tout ce qui dépend de nous. Quant au danger, grâce à Dieu, nous n'y pensons pas. Je bénis Notre-Seigneur des dispositions calmes et généreuses de tous ceux qui m'entourent. Le canon va gronder, les bombes et les obus vont pleuvoir.... A la bonne Providence ! Ah ! mieux vaut mourir que de voir plus longtemps le triomphe de l'erreur et de l'iniquité sur la terre, mais il faut bien mourir, et quelle plus heureuse mort que de succomber dans le dévouement au service du bien, de la vérité, de l'Église et de Dieu !...

« Après la tempête, nous aurons des jours meilleurs. C'est la justice de Dieu qui passe; bientôt nous sentirons les effets de sa miséricorde. Écrivez-moi bientôt et dites-moi que vous avez trouvé le secret de ne plus jamais pécher contre l'espérance, et que cette douce vertu soutient votre âme et votre corps même. »

Le P. Olivaint aurait ardemment désiré prendre pour lui, selon sa coutume, le ministère le plus pénible et suivre nos soldats sur le champ de bataille. « Nos Pères se dispersent dans toutes les directions pour relever les blessés avec un zèle bien édifiant,

mandait-il le 21 septembre au P. Provincial. On serait vexé de rester là, si le vrai poste de Dieu n'était pas celui de l'obéissance. » Il n'était pas oisif; son zèle était plus entreprenant que jamais. « *La guerre prêche,* » disait-il, et il constatait avec joie « un mouvement de retour à Dieu pour bien des âmes [1]. » Ce qu'il passe sous silence, ce sont les épreuves physiques et morales de ces tristes jours, du moins en tant qu'il s'agit de ses souffrances personnelles. « C'est, dit-il [2], la monotonie de l'état de siége, du froid, des privations, de la fatigue; mais, en vérité, si nous nous comparons à cette multitude qui nous environne, nous avons bien peu à souffrir. Comme nous souffririons volontiers davantage, si le salut devait venir par là! Ah! si les âmes se tournaient davantage vers Dieu! »

« La bonne Providence nous protége d'une manière manifeste. Elle a pour nous, ici particulièrement, pour cette question matérielle devenue passablement difficile, toutes sortes d'attentions touchantes. L'autre jour, les larmes m'en venaient aux yeux de reconnaissance. Sachez bien que nous ne sommes pas du tout au découragement, pas même à l'inquiétude: ce serait vraiment faire injure à Notre-Seigneur [3]. » Le 11 janvier, au lendemain du combat de Buzenval, il exprima avec plus d'énergie encore ce même sentiment : « Nous serions bien ingrats, si nous n'étions

1. 14 octobre.
2. 29 décembre.
3. 26 novembre.

prêts à tout dévouement et à une inconfusible confiance. »

Enfin, ce long siége s'acheva dans l'humiliation de la défaite. En jetant un regard en arrière, le P. Olivaint éprouvait, avant tout, un sentiment de reconnaissance. « Qu'il fait bon mettre toute sa confiance en Dieu ! écrivait-il ; nous avons été l'objet d'une providence toute particulière. Sans doute, nous avons eu notre part d'épreuves, cela était juste ; mais en vérité, nous n'avons pas trop souffert. Trois de nos Pères ont été blessés sur les champs de bataille, mais légèrement. Les obus ont sifflé sur Vaugirard, la rue de Sèvres, la rue des Postes : c'était un assez vilain concert ; je ne sais pas pourquoi on vante la musique allemande ; mais personne de nous n'a été atteint. Quelques murs ont été percés, un énorme éclat d'obus s'est arrêté dans la tribune de notre église, juste au-dessus du saint Sacrement ; on eût dit qu'il n'était venu là que pour saluer le maître. Je dois avouer, pour toucher un autre point, que nous n'avons pas vécu certainement dans l'abondance ! Quelques-uns sont un peu plus maigres qu'auparavant ; quelques autres, tombant de fatigue, sont en train de se refaire. Cependant, l'état sanitaire est en général assez bon. Donc, bénissons Dieu et préparons-nous à le mieux servir, car il y aura bientôt beaucoup à faire : noble carrière pour ceux qui aiment le dévouement et vivent par le cœur [1] ! »

A un ancien élève de Vaugirard, impatient d'avoir

1. Lettre du 10 février 1871

de ses nouvelles, il disait : « Non, mon bien cher enfant, je ne suis pas mort et je vous aime toujours. Et Vaugirard n'est pas mort non plus, malgré les obus qui pleuvaient dans toute la plaine. Un seul projectile a touché les murs; la petite chapelle de la nouvelle infirmerie a été saccagée. Dans le parc, les allées sont labourées, mais cette semence prussienne ne poussera pas. Les externes n'ont pas cessé de venir pendant le siége, excepté quand les obus s'opposaient à leur passage. Les internes rentrent maintenant; bientôt il n'y aura plus qu'un souvenir! Aux Moulineaux, les Prussiens étaient dans le bois et les Français dans la maison. Les Moulineaux ont échappé comme le reste. Voyez la protection de Dieu [1] ! »

Cette pensée de filiale confiance en Notre-Seigneur se mêle à tout ce qu'il écrit. « Rassurez-vous sur notre sort, mandait-il à une personne inquiète à son sujet [2] ; la divine Providence nous a miraculeusement gardés au milieu des douloureuses péripéties de ces effroyables jours. Malgré les rouges et les Prussiens, malgré les privations et les obus, il n'est pas tombé un seul cheveu de notre tête, car le Seigneur ne l'a pas permis. De toutes les communautés de la rive gauche qui se trouvaient, comme nos trois maisons, dans le tir pendant le bombardement, et sur lesquelles, par conséquent, pleuvaient les obus, je n'ai entendu parler que d'une seule religieuse qui ait été

1. Lettre à M. Franco Doria.
2. Lettre du 26 février 1871, à Mme Cabat.

frappée, encore assure-t-on que la bonne Sœur avait demandé à Dieu cette blessure comme une grâce. Les fatigues n'ont pas manqué; bon nombre d'entre nous, et moi tout le premier, sommes un peu comme des hommes épuisés qui ont besoin de se refaire; nous allons nous *décarêmer* en carême. Bientôt il n'y paraîtra plus. Ah! s'il pouvait en être ainsi de notre pauvre France! Si elle voulait, si elle savait comprendre la cause de ses malheurs! Si, désavouant son impiété sociale, elle revenait à Dieu pour rentrer dans sa vieille mission de nation catholique, armée du glaive, comme un chevalier, pour la défense de la sainte Église, ah! comme elle se relèverait.... Pauvre France! comment espérer que le voile épais du mensonge tombe enfin? »

Et, dans une autre lettre[1], résumant d'un mot ses impressions, il garderait, disait-il, de tous ces événements, « un souvenir mêlé de consolation et de tristesse : tristesse, en pensant à tant de victimes; consolation, en pensant à tant d'âmes qui s'étaient rapprochées de Dieu. »

Il était loin cependant de croire que tout fût terminé; l'avenir lui apparaissait bien sombre. « On dort ici comme aux bords de l'Océan, écrit-il quelques jours avant l'insurrection de la Commune[2], sachant bien que l'on peut être réveillé à chaque instant par la tempête; mais on dort... et le Seigneur garde et Marie étend les mains.... Confiance! »

1. 17 mars.
2. 8 mars.

« Remerciez avec nous Notre-Seigneur qui nous a si bien gardés et qui nous garde encore, écrivait-il ce même jour à un Père de la Compagnie. Les rouges sont toujours là qui rugissent; humainement parlant, la position est vraiment critique. La guerre civile peut éclater à chaque instant. Les insurgés ont des batteries de canons et de mitrailleuses braquées sur les hauteurs de Belleville et de Montmartre. Mais Notre-Seigneur est là. C'est un vrai miracle de sa miséricorde que ces misérables ne soient pas devenus maîtres de tout pendant le siége : il est bien certain que le gouvernement ne les arrêtait pas. Une force mystérieuse, à leur grand étonnement, la main même de Dieu les a contenus et les contient encore. Nous comptons de plus en plus sur le secours de Notre-Seigneur. »

Pour l'obtenir sûrement, le P. Olivaint réclame l'intercession des Saints au ciel et des âmes pures sur la terre. Parlant d'une religieuse du Carmel : « Il ne fallait pas, dit-il, qu'elle quittât Paris. Où donc, au milieu de si cruelles épreuves, où donc eût été la protection et l'expiation pour cette ville coupable, si les anges du sanctuaire avaient fui? Ne lui parlez pas de partir maintenant. Autant que jamais on a besoin que les prières et les pénitences de la sainte Montagne du Carmel détournent le tonnerre attiré par les hauteurs impies de Montmartre et de Belleville. »

L'horrible assassinat du malheureux Vincenzini (26 février), le meurtre des généraux Lecomte et Clément Thomas (18 mars), la fusillade de la place Vendôme (22 mars) servirent de prélude aux atrocités

dont les hommes de la Commune allaient se rendre coupables. C'est dans cette inutile *manifestation de la paix* que tomba, victime de son courage, un des enfants les plus aimés du P. Olivaint.

Paul Odelin, lieutenant au 16e bataillon de la garde mobile de la Seine, avait, durant le siége, fait chrétiennement son devoir. Ce vaillant jeune homme avait toujours rêvé quelque beau dévouement. En 1867, il avait voulu s'engager aux zouaves pontificaux : « Si je meurs, disait-il, je serai martyr, j'irai au ciel tout droit; c'est la mort qui me convient, à moi; il faut que ce soit court et bon. » Pendant la guerre, songeant à l'avenir, il entrevoyait la possibilité d'un complet sacrifice de lui-même à Dieu. « Mon cœur, écrivait-il, déborde du besoin de se donner entièrement et sans récompense ici-bas. » Dieu l'exauça; selon le vœu du généreux enfant, ce fut *court et bon*.....

Le mercredi 22 mars, il marchait donc auprès du drapeau, au premier rang, en uniforme. Épargné par la première décharge, Paul reprocha énergiquement aux fédérés leur indigne guet-apens, et tomba frappé par une balle en pleine poitrine. A cette douloureuse nouvelle, le P. Olivaint accourut et s'agenouillant auprès du mort : « Quelle sérénité, murmura-t-il tout en pleurs; cher Paul!... J'envie son sort! » Et s'adressant à la pauvre mère désolée, il ajouta : « Je n'ai pas une parole de consolation à vous dire. Je n'ai pas de consolation pour moi; comment pourrais-je vous en donner? Du reste, n'en cherchez pas sur la terre : voyez Paul au ciel et n'en descendez pas. » En

disant ces mots, il arrosait de larmes les vêtements ensanglantés de celui qu'il se plaisait à appeler un de ses plus chers enfants de Vaugirard et qu'il pleurait maintenant avec la douleur et l'affection d'un père [1].

Le jour des funérailles, le P. Olivaint, après la messe, fit l'absoute ; mais il put à peine prononcer les prières ; sa voix était étouffée par les sanglots. Le 25 mars, il écrivait : « Paul Odelin a été tué l'autre jour, à la place Vendôme. Hélas ! pauvre mère !... Priez pour elle, priez pour ce cher jeune homme. C'est une vraie perte : il promettait beaucoup ; il avait le cœur et l'intelligence, la foi et le dévouement, le savoir-faire et le courage. Que de fois je l'ai admiré pendant le siége ! Il était lieutenant dans un bataillon de Belleville, et, bien que parfaitement connu comme catholique, il avait conquis le respect, l'estime, l'affection de ses hommes ; c'était même le catholique qu'on appréciait en lui. Encore un dont le sang noble et pur va peser dans la balance de Dieu du côté de la miséricorde. *Sursum corda* [2] ! »

Un secret pressentiment l'avertissait qu'il ne tarderait pas à prendre lui-même sa part de l'expiation sanglante. Le lendemain des funérailles de Paul Odelin, le dimanche de la passion, deux mois jour pour jour avant le martyre de la rue Haxo, le P. Olivaint, s'étant rendu une dernière fois au couvent des Oiseaux rempli des souvenirs de sa mère, adressa aux religieuses quelques paroles d'encouragement. Il

1. *Notice sur Paul Odelin*, p. 183 et suiv.
2. Lettre à Mme Duparc, 25 mars.

développait avec une merveilleuse énergie cette divine promesse : « Pas un cheveu ne tombera de votre tête sans la permission du Père céleste [1], » quand, s'interrompant tout à coup : « Vous me direz : il ne s'agit pas d'un cheveu seulement, mais peut-être de la tête.... Eh bien ! si la tête tombe, ce sera avec la permission et la grâce du Père céleste. » Son visage devint radieux, sa voix de plus en plus vibrante : « Quelle faveur serait-ce ? s'écria-t-il. Voyez les apôtres : *Ils allaient, transportés de joie d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus*, IBANT GAUDENTES.... Soyons, nous aussi, généreux et prêts au sacrifice. Il faut du sang pur à la France pour la régénérer ; mais qui de nous sera jugé digne de verser le sien ? Si nous sommes choisis, quelle grâce ! Si nous sommes laissés, humilions-nous. »

Le même jour, le P. Olivaint visita le P. de Ponlevoy dans la retraite où celui-ci, par obéissance, avait dû se réfugier. Prévoyant un cas extrême qui n'était pas chimérique : « Avant tout, dit-il à son supérieur, si on vient m'arrêter, je veux me poser sur mon terrain et me donner pour ce que je suis : citoyen français, sans doute, mais prêtre, mais jésuite ; car c'est sous ce titre que je vis et que j'entends bien mourir. — Soit, lui fut-il répondu, *moriamur in simplicitate nostra* [2]. S'il faut mourir, au moins mourons tout entiers et tombons tout d'une pièce [3]. » De retour à la

1. Luc, XXI, 18.
2. Mourons dans notre simplicité (I Mac., II, 35.)
3. *Actes de la captivité et de la mort*, etc., par le P. de Ponlevoy, XI[e] édit., p. 23.

maison de la rue de Sèvres, le P. Olivaint prit avec le plus grand calme ses dernières dispositions. Il réunit les siens autour de lui et leur dit « qu'il fallait s'attendre à servir de victimes.... J'espère être là pour répondre moi-même en cas de surprise, ajouta-t-il. Si on s'en prend à vous, renvoyez à moi; je suis le responsable. » Puis il indiqua les articles de la Constitution de 1848 et du Code pénal qui protégent la liberté individuelle, le domicile, la propriété....

« A ce moment, raconte un des Pères présents à cette scène, le P. Olivaint remarqua que je souriais un peu en l'entendant parler d'avocat pour nous défendre; mais il m'expliqua sa pensée : « Je suis le supérieur, me dit-il; je dois, comme un capitaine de vaisseau, tout tenter pour sauver le navire et ne le quitter que lorsqu'il aura sombré complétement. »

Il n'oublia aucun détail dans les conseils qu'il donnait à chacun et qu'il avait eu soin d'écrire en trois grandes pages. Ces notes que nous avons sous les yeux réglaient minutieusement tout ce qui concernait la dispersion, le refuge assigné à chaque Père, la vie religieuse en dehors de la communauté, le fruit spirituel à tirer de ces épreuves, etc. Il se leva en disant : *Ils viendront : confiance et courage!* Il savait, à n'en pouvoir douter, qu'*ils allaient venir*. Le 2 avril, un ami dévoué lui demandant s'il ne jugeait pas prudent de quitter Paris, le P. Olivaint lui répondit du ton le plus naturel : « Nous avons été prévenus par un de ces malheureux [1] qu'une perquisition ici a été

1. Cet homme, que la Commune improvisa maire du V[e] arrondis-

décidée. Nous serons probablement arrêtés demain ou après-demain. Que voulez-vous? Il faut savoir rester à son poste. Qui sait si, dehors, nous ne regretterions pas le bien que peut-être nous pourrons faire *dedans ?* »

Le 4 avril, de grand matin, on vint lui annoncer que, durant la nuit, un bataillon de fédérés avait violemment envahi l'école Sainte-Geneviève et fait prisonniers huit Pères, quatre frères coadjuteurs et sept domestiques. Ces *otages*, dont trois, les PP. Léon Ducoudray, Anatole de Bengy et Alexis Clerc, devaient glorieusement mourir, avaient tous été conduits au dépôt près la préfecture de police, vaste prison attenante au Palais de Justice où se trouvait déjà incarcéré M. le président Bonjean, et où, dans la même journée, furent amenés tour à tour Mgr Darboy, Mgr Surat, M. Deguerry, curé de la Madeleine, M. Moléon, curé de Saint-Séverin, M. Crozes, aumônier de la Roquette, l'abbé Allard, ancien missionnaire.

Il avait été décidé d'abord que le P. Olivaint laisserait la maison à la garde de deux Pères et se retirerait en lieu sûr. Mais, à ces tristes nouvelles, « un revirement soudain se fit dans sa disposition, » raconte le P. de Ponlevoy[1]. Tel était son caractère. Tant que le danger n'était que probable, il consentait à s'y soustraire; maintenant qu'il est à la fois certain et très-prochain, il n'y consentira jamais; mille fois plutôt s'y précipiter lui-même que d'y abandonner

sement, avait reçu un service important du P. Olivaint et ne se montra pas ingrat.

1. *Actes...*, p. 41.

ses frères! Il apprend ce qui vient de se passer la nuit précédente à l'école Sainte-Geneviève; il est semi-officiellement prévenu, de la part d'un membre de la Commune, de tout ce qui s'apprête pour le soir. Mais Dieu sans doute lui met au cœur d'attendre; son parti pris est irrévocable, il attendra de pied ferme. Comme par un mouvement spontané, il va droit au P. Bazin, désigné pour garder la maison : « Mon Père, lui dit-il d'un ton bien décidé, j'ai changé mon premier plan; vous partez et je reste. » Celui-ci se permet quelques observations en effet très-spécieuses. Mais le P. Olivaint coupe court : « Non, non, ajoute-t-il, il y a du danger, je suis supérieur, je dois et veux rester. » Cela dit, il lui laisse deux cents francs qui restaient encore pour venir en aide à la famille dispersée.

Plusieurs fois dans la journée et jusqu'au soir, les avis se multiplièrent; au dedans et au dehors on revint à la charge; le P. Olivaint resta inébranlable « Je ne veux pas fuir devant les gens de la Commune, répétait-il; il faut qu'ils me trouvent ici, s'ils y viennent.... S'ils me font prisonnier, je les suivrai. S'ils font plus, j'espère, avec la grâce de Dieu, leur montrer comment sait mourir un jésuite. »

Un peu avant midi, il répondit encore à une personne qui le suppliait de fuir : « Je suis comme un capitaine de vaisseau qui doit rester le dernier à son bord.... Après tout, si nous sommes pris aujourd'hui, je n'aurai qu'un seul regret, c'est que ce soit le mardi et non le vendredi saint. » A six heures du soir, on vint lui annoncer que la redoutable visite allait avoir lieu entre sept et huit heures. « Allons donc! répli-

qua-t-il, pourquoi vous inquiétez-vous ainsi, mon enfant? le meilleur acte de charité que nous puissions faire, n'est-ce pas de donner notre vie pour l'amour de Jésus-Christ? »

Il était en habit ecclésiastique, se promenant, d'un pas ferme et décidé, dans le long corridor du rez-de-chaussée, en face de la porte d'entrée, et récitant tranquillement son bréviaire. Un ami vint encore le trouver : « Mais, mon Père, que faites-vous là? » dit-il. — Le Père lui serra la main et répondit : « *J'attends...* »

CHAPITRE XVIII

L'arrestation. — La captivité. — La mort.

Dès le matin, on avait eu soin de retirer de l'église le saint Sacrement; deux hosties consacrées, devant lesquelles brûlaient deux lampes, étaient gardées pour le moment suprême dans les cellules du P. Olivaint et du P. Lefebvre, son fidèle compagnon. La journée s'achevait, quand on vint annoncer que les gens de la Commune étaient proche; leur présence venait d'être signalée dans la rue de Sèvres, chez les prêtres de la Mission. A sept heures un quart, on se rendit néanmoins au réfectoire, selon l'usage, pour la collation du carême. Le P. Olivaint s'assit à sa place, mais ne prit rien. Tout à coup il est averti qu'un docteur Goupil, suivi d'un dentiste, nommé Lagrange , se présentait à la tête d'une centaine d'hommes choisis dans ce que le 83e bataillon comptait de pire et de plus exalté. Le Frère François Gautier, avec beaucoup de sang-froid et de présence d'esprit, parlementait à la porte et retenait les importuns visi-

teurs au parloir. A cette nouvelle, le P. Olivaint et le P. Lefebvre montent à la hâte chez eux, consomment les saintes espèces, et munis du divin viatique, se présentent aux envahisseurs. « Messieurs, dit le délégué de la Commune, vous savez qu'à partir de ce moment vos biens sont confisqués. Je viens faire une perquisition chez vous pour voir si vous n'auriez pas d'armes cachées. — Eh, non ! nous n'avons pas d'armes, dit doucement le P. Lefebvre; vous le savez aussi bien que nous! » Visiblement embarrassé, le médecin reprit: « Monsieur, si vous n'en avez pas, on en a du moins trouvé chez *vos concitoyens* (sic) ». Il faisait allusion au collége de la rue Lhomond, où l'on avait cherché vainement des armes et volé des calices. — « Du reste, ajouta-t-il, n'ayez pas peur, messieurs, on ne vous fera pas de mal. .. Le temps ne me permet pas de faire la visite moi-même; je délègue le citoyen Lagrange pour y procéder à ma place. » Ce personnage était un homme de haute taille, improvisé commissaire central du quartier. Un autre individu à mine suspecte, petit et laid, affublé d'une écharpe rouge en sautoir et le revolver au poing, apparut tout à coup. « Eh bien, dit-il, commençons. » Goupil, avant de sortir, s'était approché de Lagrange et lui avait dit à voix couverte: « *Si vous ne trouvez rien, emmenez-en deux.* »

On se mit à visiter la maison. Les chefs de la bande s'avançaient avec précaution, posant des factionnaires à chaque porte, à chaque angle des corridors, comme on eût fait dans une place de guerre. Le P. Olivaint et le P. Lefebvre marchaient auprès d'eux, entouré par les gardes nationaux. On visita la sacris-

tie. Le petit homme au revolver, qui semblait un échappé de séminaire, était fort au courant de toute chose: « Voici une étole, disait-il; voilà une chasuble... oh! je sais ce que c'est! » En entrant dans l'église, les citoyens délégués déclarèrent fièrement que ce n'était pas la peine d'ôter leurs chapeaux. Les fédérés jetaient un regard curieux dans la nef à demi éclairée par le flambeau que portait un Frère : « Quel beau monument! se disaient-ils; cela nous servira plus tard. »

Puis, ils se hâtèrent vers la cuisine et le réfectoire. « Nous allons enfin nous régaler; nous sommes à jeun depuis quarante-huit heures. » C'était plus que douteux. Le P. Lefebvre leur servit de bonne grâce la collation restée presque intacte; ils mangèrent et burent tout ce qui leur tomba sous la main.

Quand ils entrèrent à la bibliothèque, ils se saisirent de quelques livres de piété, et les lancèrent violemment contre terre, en criant : « Ah! la foi! la propagation de la foi! Nous nous... moquons bien de la foi! » Chefs et soldats prodiguaient à l'envi les blasphèmes contre Dieu et les insultes à la Compagnie de Jésus. Le P. Olivaint, à l'exemple de Celui dont il avait l'honneur de porter le nom, se taisait. Aux questions à peu près sérieuses, il répondait brièvement, avec politesse et réserve. Étonnés de tant de calme et de patience, quelques-uns disaient: « Ils sont plus commodes que les Versaillais.... » On trouva, par hasard, un bulletin de vote. « Nous allons voir ce qu'ils pensent et quels sont leurs amis; il leur faut des comtes et des barons sans doute.... »

Ce n'étaient là que des préliminaires. Le but principal, peut-être unique, de l'expédition était de visiter la caisse. Le citoyen Lagrange ne l'eut pas plus tôt aperçue, en entrant dans la chambre du procureur, qu'il s'écria: « Ouvrez vite, où est la clef? » Le coffre-fort ne s'ouvrait que d'après une combinaison de lettres dont le P. Olivaint ignorait le secret. « Quoi, vous êtes procureur, et vous ne savez pas ouvrir? » criait-on. « Je ne suis pas procureur, répondit le P. Olivaint; celui qui remplit cette charge est absent. » A partir de ce moment, le commissaire intrus eut une idée fixe : mettre la main sur le prétendu trésor, et pour cela faire comparaître le procureur devant lui. Par mesure de sûreté, il appose les scellés sur le coffre-fort et laisse quatre hommes en faction dans la chambre suspecte avec deux plantons à la porte. Tout en achevant de fouiller les moindres recoins de la maison, il répétait sans cesse au P. Olivaint: « Il y a là quelque chose; vous ne me ferez jamais croire le contraire. On ne peut donc pas avoir la clef? Et ce procureur, où est-il enfin? Nous voulons lui parler. — Je vous l'ai déjà dit, il n'habite pas cette maison. »

La colère des hommes de la Commune devint terrible; frustrés dans leur attente, ils proféraient d'horribles menaces, tout prêts à se porter aux dernières extrémités. « Le P. Olivaint dut prier et réfléchir avant de prononcer un mot de réponse, qui pouvait et devait être un arrêt; car nul homme ne fut plus que lui maître de sa parole comme de sa pensée[1]. »

1. *Actes*, p. 49.

Il se dit qu'il s'agissait de prévenir l'arrestation de plusieurs Frères coadjuteurs, d'empêcher peut-être un pillage, des sacriléges. D'ailleurs, celui qu'il appelait au poste du péril était un homme prudent, courageux. Il n'hésita plus. « Monsieur, dit-il à Lagrange, on pourrait aller voir si le procureur est chez lui. — Oui, certes, répondit le soi-disant commissaire de police; c'est de lui que j'ai besoin. — Allez donc, mon Frère, » ajouta le Père supérieur, en s'adressant au sacristain qui se tenait près de lui. Et il murmura tout bas : « Sans cela, ils reviendront demain et ce sera à recommencer; il vaut mieux en finir ce soir. » Lagrange cria : « Que quatre hommes accompagnent le citoyen ! »

Plus tard, le P. Olivaint, alors à la Roquette et à la veille de sa mort, vint à parler spontanément au P. Bazin de cette circonstance qu'on ne savait pas bien expliquer : « Mon Père, lui dit-il, il y a quelque chose qui a dû étonner dans ma conduite par rapport au P. Caubert. — C'est vrai, lui fut-il répondu ; je n'y ai rien compris. — Je vis bien, continua le P. Olivaint, que j'allais l'exposer à un danger, mais d'un autre côté, j'en sauvais peut-être d'autres et la maison avec eux ; puis je me dis : le P. Caubert est un saint; ce qui peut lui arriver de pire, c'est de mourir, et il en sera heureux[1]. »

1. *Actes*, p. 49. — Le P. Jean Caubert naquit à Paris le 20 juillet 1811. Après avoir parcouru toutes ses classes avec distinction au collége Louis-le-Grand, fait son droit et trois ans de stage, il exerça pendant sept ans l'office d'avocat au barreau de Paris. Admis dans la ompagnie de Jésus par le R. P. Rubillon, provincial, le 10 juillet 1845,

Quand le Frère arriva au lieu de retraite du P. Caubert, il le trouva en prière. Il était environ dix heures et demie du soir. Après une brève explication : « La clef est là-bas ! dit simplement le Père ; est-il nécessaire d'y aller ? — Le Père Supérieur est dans l'embarras, il vous appelle. » A ce mot, l'obéissant religieux se lève, prend son chapeau et part.

Tout cela fut l'affaire de vingt minutes. Apercevant le P. Caubert en costume laïque, le P. Olivaint dit à Lagrange : « Voici le Procureur. » Ce dernier exposa paisiblement qu'il n'y avait absolument rien dans sa caisse ; le siége avait épuisé les dernières ressources et l'on avait même dû, peu de jours auparavant, emprunter quatre cents francs pour payer le boucher et le boulanger. Le coffre en effet fut trouvé vide. Lagrange, furieux, se retourna vers les siens : « Nous sommes volés, criait-il. Mais ce sont là des ruses jésuitiques, elles sont parfaitement connues. Eh bien, puisqu'il en est ainsi, vous, monsieur le Supérieur et vous, monsieur le Procureur, je vous arrête par ordre du préfet de police et de la Commune. Vous allez

deux mois après le P. Olivaint, il fit son noviciat à Saint-Acheul et prononça ses premiers vœux à Brugelette, le 31 juillet 1847. Il se trouva sur les bancs de la classe de théologie, à Laval, avec Pierre Olivaint, puis, ordonné prêtre, il ne cessa d'être employé dans diverses maisons comme ministre, procureur et confesseur : au grand séminaire de Blois trois ans, à l'école Sainte-Geneviève sept ans, à la maison de la rue de Sèvres dix ans. Il avait fait sa troisième année de probation à Notre-Dame de Liesse, en 1853, et ses derniers vœux, le 15 août 1855, dans la chapelle de la rue Lhomond. C'était un homme admirablement humble, d'une piété simple et solide, très-recueilli, et fort avancé dans les voies spirituelles. Sous ces apparences modestes se cachait un grand cœur.

nous suivre. — Soit, nous vous suivrons, » répondirent les deux futurs martyrs, d'une même voix et d'un même cœur.

Au milieu des vociférations et des injures, on entendit le P. Olivaint dire de sa voix ferme : « C'est bien ! » Sous la garde de deux jeunes fédérés, il remonta un instant dans sa chambre, y prit un peu de linge, son bréviaire et but un verre d'eau.

Il se retrouva bientôt à la porte avec le P. Caubert qui l'attendait en priant, et le P. Lefebvre, qui suppliait en vain qu'on voulût bien l'emmener avec ses Frères.

Une foule considérable encombrait la rue et stationnait à la porte. On n'avait pu trouver aucune voiture ; le long trajet dut se faire à pied. Le jeune Frère Gautier, enfant bien-aimé du P. Olivaint, courut après lui pour l'embrasser encore. Le Père l'aperçut, le pressa dans ses bras, lui fit un signe de croix sur le front, en lui disant : « Allez-vous-en, mon enfant ; ne vous faites pas arrêter ; c'est assez de nous. »

Bien qu'il fût onze heures et demie du soir, les fédérés s'attardaient et répondaient mal à l'appel du tambour. « Nous n'avons pas été à la cave, criaient-ils ; nous avons oublié le meilleur. » Lagrange les apaisa en leur promettant de les ramener bientôt. Tout ce qu'on en put réunir, car plusieurs avaient disparu, forma la haie, et les deux captifs, ainsi escortés, se mirent en marche. Dans la foule les uns disaient : « Il y a eu quelque chose, ce sont des suspects. » Mais d'autres : « Pourquoi les emmenez-vous ? que vous ont-ils fait ? » Le plus grand nombre témoignait une muette

sympathie. Les Pères ôtèrent leur chapeau et saluèrent; le P. Olivaint, le visage souriant, dit du ton le plus naturel à ceux qui l'entouraient : « Bonjour, messieurs. »

Le citoyen Lagrange, après ce facile exploit, s'en alla, avec sa troupe, au quartier général de la place Vendôme[1]; un piquet d'hommes armés emmena les prisonniers au Dépôt de la Préfecture de police. La route fut très-pénible; une personne amie qui suivait de loin le convoi pour en connaître le terme, vit, à l'extrémité de la rue Dauphine, le P. Olivaint s'arrêter tout court, exténué et comme ne pouvant plus avancer. Un de ses gardes dut le prendre par le bras, le soutenir et l'entraîner. Depuis que Jésus lui-même a voulu tomber sous la croix, on sait que la force peut faillir au courage[2].

Les deux prisonniers, dès leur arrivée, furent enfermés dans des cellules séparées et mis au secret[3].

1. Le « général » Bergeret, dont le quartier général était à la place Vendôme, avait été, durant le premier siége, capitaine au 83e bataillon. Sous la Commune, ce bataillon avait pour commandant le docteur Goupil; les gardes nationaux qui arrêtèrent le P. Olivaint en faisaient partie; il y avait peut-être, comme on a dit, des gens de Belleville avec eux; mais nous n'en avons pas la preuve.

2. *Actes*, p. 54.

3. « En temps normal, tout individu arrêté est écroué d'abord dans une vaste prison attenante au Palais de Justice et qui est le Dépôt près la Préfecture de police, divisée en deux parties distinctes, l'une destinée aux hommes, l'autre attribuée aux femmes.... Cette énorme geôle, contenant cent quatre-vingt-quinze cellules et de vastes salles, est disposée pour la détention individuelle et pour la détention en commun; nouvellement bâtie, dans les dernières années de l'Empire, elle est en fortes pierres de taille, triste, sombre et outillée de manière

La nuit s'achevait, quand des pas retentirent dans le corridor, annonçant l'arrivée d'un nouvel otage. C'était M. l'abbé Petit, secrétaire général de l'archevêché de Paris. « On me conduisait dans une cellule, a-t-il raconté plus tard, quand je m'entendis appeler à demi-voix. Le P. Olivaint, qui m'avait reconnu au passage, me tendait la main par son guichet, en me disant : « Ibant gaudentes.... c'est pour le même « Maître, n'est-ce pas ? » Je ne puis dire quelle douce impression me firent ces paroles. »

De grand matin, le P. Olivaint, s'étant procuré ce qu'il fallait pour écrire, fit parvenir au P. Lefebvre la lettre suivante :

« Mon cher ami, vous avez donc perdu la bonne occasion que vous aviez désirée. Vraiment, je vous plains en Notre-Seigneur. On n'est pas trop mal ici. La cellule est encore plus modeste qu'à la rue de Sèvres : c'est un gain. Je crois vraiment qu'on prie moins bien rue de Sèvres qu'ici. Je fais ma retraite, j'ai commencé hier soir. En vérité, j'attends plus de fruits de celle-là que de toutes les autres. Que Notre-Seigneur est donc bon et qu'on fait bien de s'abandonner à lui !... Veuillez avertir mon ami P... (le P. de Ponlevoy) de ce qui m'est arrivé et me rappeler au souvenir de M. D. : dites-lui bien d'être tranquille. — Je ne sais rien sur mes compagnons de la rue Lhomond. Je les crois ici avec M. Caubert et moi. J'espère que vous me pourrez voir. Le directeur est, m'a-

à défier toute tentative d'évasion. » (M. Maxime du Camp, *les Convulsions de Paris*, I, p. 82.)

t-on dit, M. Garreau, qui, m'a-t-on dit aussi, est très-accessible [1]. Je suis à la Préfecture de police, quartier des femmes, nº 65.

« Ce que c'est que de n'avoir pas l'habitude de ce singulier gîte : tout à l'heure un domestique en balayant a frappé la porte, et j'ai crié : *entrez*, de ce ton un peu décidé qui vous amusa quelquefois. Je m'en suis amusé moi-même. Pourquoi serions-nous tristes? Dites bien à tous ceux qui vous parleront de moi de ne pas se décourager. *Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me ? Spera in Deo, quoniam adhuc confitebor illi* [2].

« Deux petites commissions pour la première occasion : m'envoyer une loupe dont j'ai tant besoin avec mes méchants yeux. — Je voudrais bien avoir aussi la *Doctrine spirituelle* du P. Lallemand, que l'on trouvera dans mon prie-Dieu. Un mot au bon M. Moissenet [3]. Remercîments pour ceux qui, avec tant de dévouement, hier soir, ont fait à travers la maison la triste promenade ; remercîments pour vous d'abord.

« Bien à vous, tout à vous de cœur. »

1. « Garreau, ouvrier serrurier, âgé de vingt-quatre ans, connaissant les prisons pour y avoir séjourné, un peu malgré lui, pendant quatre années. C'était un homme dur, menaçant, haineux et sombre, qui ne fut doux ni aux surveillants, ni aux détenus, ni aux otages. » (M. Maxime du Camp, *les Convulsions de Paris*, I, 88.) A la fin d'avril, Garreau fut envoyé à la direction de Mazas.

2. « Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu? Espère en Dieu, car je confesserai encore son nom. » (Ps. XLI, 6.)

3. M. le docteur Moissenet fit preuve du plus généreux dévouement à la Compagnie, durant ces tristes jours, et mérita la reconnaissance du P. Olivaint et de tous ses frères.

Dans la matinée du mercredi saint (5 avril), les prisonniers eurent la consolation de s'entrevoir un instant au greffe, tandis qu'on remplissait les formalités de l'écrou. Interrogé sur ses noms et qualités, le P. Olivaint n'hésita pas à répondre : *Pierre Olivaint, prêtre et jésuite,* revendiquant ainsi, comme un titre de gloire, cette qualification si périlleuse alors et si détestée[1]. Le P. Caubert, se penchant vers un ecclésiastique qui se trouvait près de lui, dit à demi-voix : « Il faut des victimes ; c'est Dieu qui les a choisies. »

Ce jour-là même, en effet, la Commune faisait afficher une proclamation et un décret qui remplit les honnêtes gens de stupeur. On y lisait : « Article 4. Tous les accusés détenus par le verdict du jury d'accusation seront les otages du peuple de Paris. — Article 5. Toute exécution d'un prisonnier de guerre ou d'un partisan du gouvernement régulier de la Commune de Paris sera sur-le-champ suivie de l'exécution d'un nombre triple des otages retenus en vertu de l'article 4, et qui seront désignés par le sort. »

L'arrêt de mort planait donc sur la tête de chaque prisonnier. Le P. Olivaint ne paraît pas s'en être ému. Un honnête gardien parlant de lui à M. l'abbé Petit, son voisin de cellule, s'écriait : « Quel homme extraordinaire ! Il vient encore de me dire que, quand même on le mettrait au fond d'un trou, il ne s'ennuierait pas. »

1. M. Maxime du Camp, *les Convulsions de Paris*, t , p 350.

Le soir du jeudi saint, une voiture cellulaire emportait à Mazas, avec Mgr Darboy et M. le président Bonjean, les PP. Ducoudray, Clerc et de Bengy. Les dix-sept autres prisonniers faits à l'École Sainte-Geneviève furent relâchés le 12 avril, sans trop savoir à quelle intervention ils devaient leur élargissement.

Seuls, le P. Olivaint et le P. Caubert restèrent au Dépôt de la Préfecture de police, toujours au secret le plus rigoureux.

« A dater de cette heure, a dit le P. de Ponlevoy [1], je crois en vérité écrire un épisode des catacombes. L'Église est bien toujours féconde en âmes généreuses; mais c'est l'épreuve surtout qui met à nu le fond des cœurs. »

Les deux captifs, séparés par les murs du cachot, n'en restaient pas moins en intime communauté de pensées et de sentiments : « Courage et confiance! écrit le P. Olivaint, le vendredi saint 7 avril; redisons encore et toujours: Que Notre-Seigneur est bon! » Et de son côté, le P. Caubert : « La confiance en Dieu donne des forces, et Notre-Seigneur est le soutien de ceux qui espèrent en lui. »

Le jour de Pâques les trouve la paix dans le cœur et l'*alleluia* sur les lèvres. Nous avons, à cette date, une longue et belle lettre du P. Olivaint.

« Je suis sûr d'aller au-devant de vos désirs en vous donnant de mes nouvelles. Avec un peu d'imagination, vous me croyez mort, ou du moins bien

1. *Actes*, p. 66.

malheureux. Détrompez-vous et rassurez ceux qui auraient la bonté de s'inquiéter à mon sujet. Vous allez trouver que j'ai un singulier caractère; mais je ne suis vraiment pas mal ici. Je me suis mis en retraite en arrivant : de cette manière je vis bien plus dans le cœur du bon Dieu que dans ma pauvre cellule; je trompe ainsi et les lieux et les temps et les hommes et les événements; je profite de tout et je suis très-content. J'ai déjà fait trois jours de retraite. Pourvu qu'on me donne le temps de finir !... Ah ! qu'ai-je dit? Il faut rétracter bien vite cette parole-là; bien plutôt, je désire vivement, pour tous mes compagnons, que l'épreuve ne dure pas huit jours. Mais comment finira-t-elle? Où en sommes-nous? Que se passe-t-il ? Que veut-on de nous ? De quoi sommes-nous accusés? Je ne sais rien de tout cela. Eh bien, à la Providence! Pas un cheveu de ma tête ne tombera sans la permission du Maître, voilà ce que je sais bien; et s'il fait tomber le cheveu, et encore autre chose, ce sera pour mon plus grand bien. Mais je ne suis pas digne de souffrir pour lui; au moins que je tâche par la retraite de m'en rendre digne....

« Maintenant quelques commissions : d'abord procurez-moi un promenoir en raccourci d'un kilomètre, que je puisse arpenter dans ma chambre, car nous n'avons pas encore pu mettre le pied dehors. Si vous trouvez aussi de l'air condensé, comme le lait à l'anglaise, par la même raison que nous restons enfermés, je vous serais bien obligé de l'envoi. Vous voilà bien dans l'embarras et bien dans la peine, j'en suis sûr, de voir votre dévouement arrêté par l'imprati-

cable. Consolez-vous : ces plaisanteries vous disent assez qu'au fond je n'ai besoin de rien.

« Grande privation d'être ici pour Pâques. Mais patience ! N'en chantons pas moins de bon cœur l'*alleluia*. Confiance ! confiance ! »

Le jour suivant, le confesseur de la foi écrit encore au P. Lefebvre : « Cher ami, aujourd'hui 10 avril, le sixième jour depuis notre arrestation : comme le temps passe ! Caubert me disait, quand j'ai pu le voir un instant en passant à l'écrou (c'est drôle, allez, de passer à l'écrou), que je n'aurais pas le temps de faire une retraite. Et me voici bientôt au terme, tout étonné d'avoir passé six jours ici. — J'ai mis ici même ma construction de lieu pour la contemplation du premier des deux étendards [1]. Il est si clair que nous sommes prisonniers de guerre. Combien cela durera-t-il ? On voudrait bien avoir des nouvelles. Mais abandon à Dieu ! J'aime à me rappeler, puisque je ne puis le relire, le dix-septième chapitre du troisième livre de l'*Imitation*, et il me fait du bien [2].

« J'allais vous dire : rien de nouveau. Mais j'apprends une triste nouvelle, c'est que les PP. Ducoudray et Clerc sont partis pour Mazas. Voilà donc ce qui nous attend probablement. *Va pour Mazas!* Et après, puissions-nous n'avoir pas d'autre prison que

1. Allusion à la célèbre méditation des deux étendards dans les Exercices spirituels de saint Ignace (2e semaine, 4e jour). Le P. Olivaint veut dire qu'il se représente, flottant au-dessus de sa prison et de Paris rebelle, « l'étendard de Lucifer, l'ennemi capital de la nature humaine. »

2. *Qu'il faut placer en Dieu toute sollicitude.*

le purgatoire! Et après? le ciel! *Quam mihi sordet tellus, dum cœlum aspicio*[1]*?* »

Des amis dévoués avaient organisé un petit service de ravitaillement et de correspondance qui fonctionna sans relâche jusqu'à la fin.

Trois fois par semaine, on apportait aux prisonniers quelques provisions que, grâce à la charitable complicité des gardiens, ils partageaient avec leurs compagnons de captivité. Mais leur âme, privée du pain eucharistique, souffrait d'une faim qu'il semblait humainement impossible d'apaiser. On avait bien tenté une démarche auprès de Raoul Rigault, pour obtenir aux prêtres détenus comme otages la liberté de célébrer la sainte messe. Le procureur de la Commune avait brutalement répondu : « Bah! ils ont bien autre chose à faire. »

La charité, loin d'être déconcertée par ce grossier refus, n'en devint que plus ingénieuse. On se ménagea une intelligence bien sûre au dedans de la prison, et l'on fit savoir au P. Olivaint et au P. Caubert qu'ils allaient, comme autrefois les martyrs, recevoir dans leur prison la visite du Dieu caché. La divine hostie fut enveloppée par un prêtre dans un petit corporal, et renfermée dans une triple boîte; une femme courageuse se dévoua au périlleux et saint message.

« Le 13 avril, dit-elle, je fus chargée de porter la sainte Eucharistie aux RR. PP. Olivaint et Caubert, détenus au Dépôt de la Préfecture de police.

1. *Quel dégoût j'ai de la terre, quand j'aperçois le ciel!* Parole que saint Ignace aimait à répéter.

« La porte extérieure était gardée par une centaine de fédérés bien armés ; on ne pouvait pénétrer qu'avec un laisser-passer signé de Raoul Rigault lui-même, tant la consigne était sévère. On avait obtenu à grand'peine le laisser-passer ; mais la divine Providence veillait sur nos vénérés prisonniers.

« J'arrivai donc profondément émue, portant suspendue à mon cou la sainte Eucharistie que le R. P. Hubin m'avait confiée. Au moment où je traversais la cour, un brave homme, ancien employé de la maison, m'aborde et me dit tout bas : « Pauvre dame, « dans quel triste temps nous vivons ! vous venez sans « doute voir des parents ? » Nous échangeâmes un regard plein de tristesse; je passai et j'entrai enfin dans une salle basse, sorte de prétoire où l'on amenait tout ceux que la Commune faisait arrêter et d'où, après un examen très-succinct, on les jetait en prison. J'ai assisté là à des scènes bien douloureuses.

« Une femme employée depuis longues années au Dépôt de la Préfecture de police, s'est montrée bien bonne et bien dévouée pour nos vénérés prisonniers. C'est elle qui leur remettait les petites provisions qu'on leur apportait régulièrement. Me voyant arriver ce jour-là, 13 avril, avec les provisions accoutumées, elle me dit à voix basse : « Les Pères sont là, « derrière cette porte, réunis aux autres prisonniers « pour être tout à l'heure transférés à Mazas ; on attend « la voiture qui doit les y conduire. » Elle ajouta : « Je vais « prévenir les Pères que vous leur apportez les provi- « sions ; mais je ne pense pas qu'ils puissent les pren- « dre, parce qu'ils ont reçu l'ordre de laisser ici tous

« les objets encombrants. » Alors je la priai de leur demander seulement s'ils consentiraient à emporter avec eux deux précieuses petites boîtes qu'on m'avait chargé de leur faire parvenir. Cette excellente geôlière, après avoir fait ma commission, revint me dire qu'ils accepteraient *avec bonheur*, et devinant ce dont il s'agissait, elle s'approche de moi, ouvre les deux poches du tablier très-blanc et très-propre qu'elle portait, me fait signe d'y déposer moi-même les deux petites boîtes qu'elle alla immédiatement porter aux Pères; ils me firent très-vivement remercier.

« Les prisonniers attendirent une heure derrière cette triste porte qui nous séparait! Je n'oublierai jamais cette heure pleine d'espérance et d'angoisses, j'espérais les voir passer et recevoir leur bénédiction!

« On vint enfin les prévenir que, n'ayant pas trouvé de voiture, on ne pourrait transférer les prisonniers que le soir à neuf heures et on donna l'ordre de les réintégrer dans leurs cellules. »

Ils n'y étaient plus seuls; avec eux habitait Celui qui a dit à ses apôtres : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles; » Jésus-Christ visitait non-seulement leur prison, mais leur cœur.

« Je suis à Mazas, écrivait le lendemain 14 avril, le P. Olivaint. *J'ai été bien content de ce que vous m'avez envoyé hier; mais je l'ai fini avant de partir de la Conciergerie* [1]. *Quand vous pourrez m'en envoyer encore, je serai très-heureux.* »

1. Le P. Olivaint confond ici la Conciergerie avec le Dépôt. Plusieurs otages survivants ont commis la même erreur; aucun d'eux ne fut emprisonné à la Conciergerie.

Au moment de monter dans la voiture qui allait le transporter d'un cachot dans un autre, le P. Olivaint reconnut M. Bayle, vicaire général de Paris, un de ses compagnons de captivité, et se penchant vers lui, il prononça, pour la troisième fois, l'immortelle parole : IBANT GAUDENTES. — *C'est bien cela*, ajoutait-il, *de tribunal en tribunal*.

Or, de son côté, le P. Ducoudray, sans concert préalable, avait donné à la troupe vaillante qui le suivait en prison cet héroïque mot d'ordre. La même parole avait jailli des lèvres de ces deux hommes qui n'avaient qu'un même cœur en Jésus-Christ.

Mazas est une maison d'arrêt cellulaire, où les plus rigoureuses mesures sont prises pour que le prisonnier reste absolument privé de toute communication avec le dehors et même avec ses compagnons de captivité. Les otages y furent traités plus mal que des malfaiteurs ; les prêtres, en particulier, eurent beaucoup à souffrir, surtout quand ils se trouvèrent à la merci du directeur Garreau, animé contre la religion d'une haine furieuse. Cet homme proférait les plus atroces menaces, et on le savait le confident de Ferré et de Raoul Rigault. « Si les troupes de Versailles entrent dans Paris, répétait-il, la capitale sera incendiée, tous les prêtres que nous avons ici seront fusillés : Paris deviendra un monceau de ruines et de cadavres [1]. »

Le P. Olivaint restait calme et joyeux

1. M. Maxime du Camp, p. 327.

« Remerciez bien pour moi, écrivait-il le 17 avril, toutes les personnes qui s'intéressent à mon sort. Dites-leur bien que je ne me trouve pas du tout à plaindre ; santé assez bonne ; pas un moment d'ennui dans ma retraite que je continue jusqu'au cou ; je suis au treizième jour, en pleine passion de Notre-Seigneur, qui se montre bien bon pour ceux qui essayent de souffrir quelque chose avec lui. De plus en plus soyons à Dieu. Je ne sais rien de mes compagnons. »

Le lendemain, il avait, à son insu, tout près de lui le P. Yves Bazin, arrêté avec un frère coadjuteur, au moment où il allait s'évader de Paris, et qu'on venait d'écrouer à Mazas. Celui-ci ne tarda pas à deviner, à un triste signe, la présence de son supérieur. « Une véritable peine pour moi, mandait-il de sa prison [1], c'est d'entendre, presque toutes les nuits, les accès de toux déchirants d'un de mes amis que vous aimez comme moi. Il est très-loin de ma cellule, vers l'extrémité, je crois, de notre long corridor, et sa voix vient jusqu'à moi avec une force qui me fait craindre la rupture d'un vaisseau dans sa poitrine.... Cela fait vraiment mal, alors même que je ne reconnaîtrais pas parfaitement cette voix aimée. »

Après cela, si l'on ne savait tout ce que le cœur du P. Olivaint renfermait d'énergie, on s'étonnerait vraiment de l'entendre dire :

« En somme, *je vais vraiment bien de corps*, et pour l'esprit, il me semble que je fais une retraite de bé-

1. Le 27 avril.

nédiction. *Deo gratias !*... Quoi qu'il arrive, je tiens à être debout. »

Tout son temps se passait en prières et en pieuses lectures. « Comme je vous remercie pour les livres que j'ai reçus hier ! Mais la Bible n'est pas complète. Ce soir, en voulant préparer une méditation, j'ai été tout attrapé. Les Prophètes manquent ainsi que les Évangiles.... Rien de nouveau dans le pays que nous habitons. Tout va bien *in Domino.* »

Le 25 avril, il remercie particulièrement de la Bible complète. Je vous serais bien reconnaissant, écrit-il, de m'envoyer l'Explication des Psaumes du P. Berthier, et le volume du même auteur sur le Saint-Esprit.— Vingt et unième jour de la retraite : je serai bientôt à la Pentecôte. Tout à vous. — Bien portant et *Deo gratias!* »

Et quand le trentième jour approche, il s'écrie tout joyeux : « Je n'aurais jamais espéré que la retraite d'un mois me fût rendue, et voilà que je touche au terme ! Eh bien ! si à la fin du mois nous ne retrouvons pas la liberté, je poursuivrai encore ma retraite, et je ne perdrai rien, j'espère, de cette façon, à la prolongation de l'épreuve. »

Toutefois, il est une souffrance qu'il ne réussit pas à cacher : « Cet affreux canon qui gronde sans cesse... Oh ! que cela me fait mal ! Mais aussi que cela me porte à prier pour notre pauvre pays ! S'il ne fallait que donner ma misérable vie pour mettre un terme à cela, que j'aurais vite fait mon sacrifice ! Bonne santé et joie du cœur[1]. »

1. 27 avril.

Cette joie du cœur, toute surnaturelle, ne se dément pas un instant. Ni les grandes douleurs, ni les légers mécomptes ne la troublent jamais. « Je vous ai écrit vendredi ; ma lettre s'est donc perdue ; joignons ce petit sacrifice aux autres. — Je vous demandais Glaire, le *Cours d'Ecriture sainte ;* le P. Louis Dupont, le recueil de ses *Méditations*... Mais ne vous fatiguez pas à chercher ; je saurai m'en passer, comme de tant d'autres choses. Qu'il fait bon de s'abandonner tout à Dieu ! Mais de lui on ne se passe pas. J'admire de plus en plus, dans ma petite solitude, la bonté paternelle de Dieu.

« Je vous demandais encore gros fil ou petit cordon noir ou rouge, pour coudre des cahiers ; grosse, grosse aiguille, comme pour un aveugle. — Merci encore et toujours ! Je vais toujours bien et toujours content...[1]. »

Et trois jours après : « Cher ami... je n'ai que de bonnes nouvelles à vous donner. La santé se soutient et je suis au vingt-septième jour de ma retraite. Que Notre-Seigneur est bon ! »

Hélas ! que n'avons-nous ces précieux « cahiers » cousus avec « le gros fil et la grosse aiguille ! » Après tant de recherches infructueuses, il semble que tout espoir soit à jamais perdu.

C'est un nouveau motif de ne rien négliger du trésor qui nous reste et de consigner ici les moindres billets écrits par le saint prisonnier. Aussi bien, ce sont vraiment ses reliques, c'est aussi la suprême révélation de son âme et comme son testament.

1. Lettre du 1er mai.

Voici, daté du 5 mai, le bulletin de sa santé : « J'espère que ce mot vous parviendra. Comme je vous remercie de toutes vos bontés ! Je mets ma reconnaissance à compter tout à fait sur vous. J'en suis bien sûr, vous voulez de mes nouvelles avec quelques détails. Je me croirais ingrat envers vous, si je ne vous disais rien. Les rhumatismes sont revenus, mais je suis resté maître, et il n'en est plus question. Ma bronchite n'a pas reparu. Je tousse le matin, mais très-peu. Je ne me sens pas la poitrine fatiguée.

« Mais passons à un autre sujet. Je suis au trente-unième jour de ma retraite. Pour me reposer un peu, je n'ai fait aujourd'hui que trois méditations. Ah ! si je pouvais, au spirituel, avoir cette ardeur du généreux Basque qui a fait le livre des Exercices ! Toutefois, je bénis Dieu.

« Je garde vos livres de l'autre jour : vous avez eu la main heureuse. Tâchez de me procurer : 1° la *Théologie dogmatique* du P. Schouppe ; 2° Quelque chose de sainte Thérèse.

« Je pense que plusieurs des nôtres sont dans la même division que moi ; mais nous n'avons aucun rapport. C'est la solitude complète.

« Nos surveillants sont très-honnêtes et très-bons. Ils nous remettent avec beaucoup de complaisance les petits soulagements que l'on nous apporte. Le plus dur, c'est d'être sans nouvelles de tous ceux auxquels on s'intéresse. Mais il y au troisième livre de l'*Imitation* un chapitre dix-septième qui me fait rentrer dans l'abandon de plus en plus. »

Le 7 mai : « Je continue d'aller bien. Je poursuis ma retraite. Je deviens Chartreux. De cœur à tous. »

Le 9, il demande encore des livres : la *Théologie morale* du P. Gury, la petite histoire de l'Eglise de l'abbé Darras. « Santé bonne, et la retraite va bien toujours. C'est vous dire que je n'engendre pas mélancolie. *Fiat!* »

« Ne vous inquiétez pas pour les aliments chauds, écrit-il encore. J'ai quelquefois fait apporter du chaud par le commissionnaire, mais le froid ne me fait pas de mal. C'est étonnant comme on se façonne à tout! Dites-vous bien qu'après tout je ne suis guère à plaindre. Je reçois bien plus qu'il ne me faut. Toutefois, j'ai une grande consolation, c'est, quand j'ai trop, d'envoyer quelque chose à ces malheureux auxquels personne ne s'intéresse. Si je pouvais donc aussi facilement les aider à trouver la vie de l'âme! »

Le pain eucharistique, à l'aide de précautions infinies et des préparatifs les plus délicats, était parvenu une première fois au captif de Jésus-Christ. Depuis lors, le P. Olivaint ne cessait de soupirer après une nouvelle visite du divin consolateur. Dans une lettre datée du 12 mai, il fait une allusion discrète à son désir, dans un langage inintelligible pour tous ceux qui n'étaient pas du pieux complot.

« Aujourd'hui, un mois que je suis à Mazas. Ah! certes, je n'avais pas prévu que j'y viendrais jamais! Après tout, quand on vit avec Dieu, on peut se trouver bien même à Mazas.

« J'ai reçu votre lettre et aussi vos provisions : merci, encore, encore et encore! Mais remarquez

bien : *petits pots et petites boîtes*, plutôt que grandes boîtes et grands pots. — Je ne suis pas en peine de m'occuper. Trente-huitième jour de retraite! J'aurais donc aussi mes quarante jours au désert; et mieux que cela. Mais le jeûne manque et vous ne pouvez pas vous flatter d'avoir imité les anges, vous qui venez si vite me secourir. Que Notre-Seigneur ne vous laisse pas non plus languir et qu'il vous donne bien vite au dedans la force et la vie. *Courage et confiance, toujours et quand même !*... Ma vieille devise, toujours nouvelle. »

Deux jours après, une plainte touchante lui échappe, la seule qu'il eût encore proférée : « Voilà pourtant six dimanches passés à l'ombre. Que de jours sans monter à l'autel! ah! quand on est privé d'un bien, comme on en sent mieux encore le prix! » Toute autre privation le laisse indifférent.

« Je reste toujours au rez-de-chaussée. Je ne manquerais pas de réclamer auprès du médecin, M. de Beauvais, si vraiment j'avais besoin d'un changement pour ma santé. Autrement, j'aime mieux prendre les choses comme la Providence les a faites, et si je réclame quelque chose, c'est que je croirai suivre les indications de la Providence elle-même. Il me semble que j'entends Notre-Seigneur me dire : Laisse-moi faire de toi tout ce que je voudrai. — *Amen!* »

« Me voilà au quarante et unième jour de ma retraite, écrit-il le 15 mai, au P. Lefebvre. A partir d'aujourd'hui je ne vais plus méditer que sur l'Eucharistie. N'est-ce pas le meilleur moyen de me consoler de ne pouvoir monter à l'autel? Si j'étais petit oiseau,

j'irais tous les matins entendre la messe quelque part et je reviendrais après volontiers dans ma cage. »

Ce ne fut pas le prisonnier qui sortit, mais Dieu même qui, pour la seconde fois, vint le visiter.

Tout était prêt, dedans comme dehors, pour faire entrer Jésus dans la prison. Avant tout, les captifs avaient dû être prévenus eux-mêmes de l'ingénieuse et audacieuse entreprise. Comme toute lettre partant de Mazas, ou y venant, était ouverte et lue, on imagina de glisser des billets dans la pâte de petits pains, avant de les mettre au four. Telle était la teneur des mystérieux billets : « Les circonstances sont fort graves, courage ! Demain, vous recevrez la suprême consolation ; » et au bas : « Vous recevrez un vase rempli de lait et au fond vous trouverez ce que je vous annonce. » L'avis fut reçu et compris, on répondit de Mazas : « *Nous serions bien contents d'avoir le petit pot de crème.* » On crut alors pouvoir procéder sûrement à la délicate opération. La main d'un prêtre déposa quatre hosties dans une première boîte garnie à l'intérieur en tous sens d'un corporal et renfermée elle-même dans une seconde boîte, avec un autre petit corporal et le sachet de soie muni d'un cordon pour le porter au cou. Le tout fut disposé dans le double fond hermétiquement fermé d'un pot de crème rempli jusqu'au bord. Vers le milieu du jour, parvinrent à Mazas les *petits pots* et les *petites boîtes* attendus et désirés : midi et demi était l'heure propice où tous les prisonniers se trouvaient dans leurs cellules. Les employés se montraient obligeants et empressés, étonnés eux-mêmes de sentir leur triste

rôle adouci ; à la porte de la prison on les gratifiait d'une bonne aubaine et, dans l'intérieur des cellules, les attendait le plus gracieux accueil.

Le P. Olivaint n'eut pas plutôt suspendu contre son cœur le divin Sacrement, qu'il écrivit: « Je n'attendais plus rien aujourd'hui. Ma surprise, et je dirai ma consolation n'en a été que plus grande. Merci donc encore! Un gros, un énorme merci! Je me suis occupé longtemps du Saint-Esprit dans ma retraite; je vais maintenant méditer sur l'Eucharistie. »

Désormais nous n'avons plus que quelques mots rapides du P. Olivaint. On lui avait demandé l'heure de ses repas: « A midi, mon petit dîner, répondit-il[1]; à sept heures, mon petit souper; c'est-à-dire que j'ai gardé mon règlement de communauté : je m'en trouve mieux pour ma retraite, et je continue par là encore mieux de vivre en religieux quand même... »

Le même jour était la fête de l'Ascension: « Excellente fête, malgré les verroux! rien ne peut empêcher le cœur d'aller au ciel. »

Puis vient un billet adressé au P. Lefebvre. « Merci encore. Par vos petites lettres je vis de loin avec vous. Par le sentiment de la famille, je lis entre vos lignes bien des choses que vous ne pensez probablement pas à me dire, et cela me fait du bien au cœur.

« Quels déplorables événements! Comme je comprends les âmes fatiguées d'autrefois qui fuyaient au désert! Mais il vaut mieux rester au milieu des dif-

1. 18 mai.

cultés et des périls pour sauver tant de malheureux du naufrage. Ma santé est toujours bonne, et après quarante-six jours, je ne suis pas encore las de ma retraite; bien au contraire. »

Enfin, l'heure des derniers adieux va sonner; le P. Olivaint le pressent. « Merci de cœur, écrit-il au P. Chauveau, merci de cœur. Oui, nous touchons au dénouement. A la grâce de Dieu ! Tâchons d'être prêts à tout. Confiance et prière ! Que Notre-Seigneur est bon ! Si vous saviez comme, depuis quelques jours surtout, ma petite cellule me devient douce: *Forsan et hæc olim meminisse juvabit.* Qui sait si je ne la regretterai pas un jour?... Tendres souvenirs à Armand [1] ; bien des choses à tous; bénédiction à nos amis et bienfaiteurs! Je crois que tous les nôtres ici vont bien. Pour moi je me soutiens parfaitement. Encore une fois que Notre-Seigneur est bon! A vous de cœur... 19 mai 1871. »

Le lundi, 22 mai, les généreux captifs allaient quitter Mazas, et ce même jour, par une coïncidence providentielle, ils recevaient une dernière fois le viatique du salut et le pain des forts. Vers midi, deux femmes faibles et intrépides portant tour à tour le précieux fardeau, s'acheminent pendant une heure, sous un ciel embrasé, au travers des vastes quartiers déserts que sillonnent seulement les patrouilles de la Commune... Cette fois, chacun de nos prisonniers reçoit quatre hosties : ceux d'entre eux qui sont réservés

1. Le P. Armand de Ponlevoy.

à l'immolation la plus éloignée, n'ont plus à vivre que quatre jours.

Vers cinq heures du soir, le procureur général de la Commune, Raoul Rigault, l'épée au côté et le revolver à la ceinture, entrait dans la prison et donnait au directeur Garreau communication d'une dépêche, signée des membres du comité de salut public, d'après laquelle l'ordre était intimé « *de transférer immédiatement les otages, tels que l'archevêque, les différents curés, Bonjean sénateur, et tous ceux qui pouvaient avoir une importance quelconque, à la prison de la Roquette, dépôt des condamnés.* » La liste des otages fut aussitôt dressée : elle comprenait cinquante-quatre noms, et désignait, avec Mgr Darboy, trente-huit prêtres, parmi lesquels le P. Olivaint, le P. Ducoudray, le P. Clerc, le P. Caubert et le P. de Bengy. On avait réquisitionné des voitures au chemin de fer de Lyon ; on ne put se procurer que deux chariots de factage, dans lesquels on ne parvint à entasser que quarante prisonniers. A neuf heures du soir, les deux charretées, comme on disait déjà au temps de la Terreur, s'éloignèrent sous la garde de fédérés armés [1].

Ce fut un rude voyage ; assis sur de simples banquettes de bois placées en travers, exposés à tous les regards, à toutes les insultes de la populace et des gardes nationaux qui les escortaient, les prisonniers parcoururent lentement les quartiers populeux de Saint-Antoine et de la Bastille où l'insurrection

1. M. Maxime du Camp, p. 328, suiv.

était encore maîtresse. A leur arrivée sur la place de la Roquette, ils furent accueillis par les vociférations et les applaudissements d'une foule immense qui criait: « A mort les calotins ! »

« Les deux voitures pénétrèrent dans la cour de la Grande-Roquette; les otages descendirent et furent réunis pêle-mêle, dans le parloir éclairé d'une lanterne. Le directeur, François, homme violent et féroce, se réserva l'honneur de faire l'appel; il y procéda avec une sorte de lenteur emphatique, dévisageant l'archevêque, regardant avec affectation le P. Caubert et le P. Olivaint, car il voulait voir, disait-il, comment est fait un jésuite...[1]. Portant leur petit paquet sous le bras, placés les uns auprès des autres, comptés plusieurs fois, les otages restaient impassibles, debout et cherchant un point d'appui contre la muraille, car le trajet dans les voitures de factage les avait extrêmement fatigués... On traversa l'avant-greffe, on gravit le grand escalier, et, tournant à gauche, on pénétra dans la quatrième section. Une sorte de classement hiérarchique présida au choix des cellules: Mgr Darboy eut le nº 1, M. le président Bonjean le nº 2.... Dès qu'un des otages avait franchi la porte de son cabanon, celle-ci était fermée; on poussait le gros verrou et un tour de clef « bouclait » le malheureux. Nulle lumière; l'obscurité était complète dans

1. A l'arrivée du cortége, François avait dit : « On pourra peut-être évincer quelques laïques, mais tous les prêtres y passeront ; il y a dix-huit siècles que ces gens-là nous *embêtent*. »

ces cachots : on tâta les murs, on essaya de se reconnaître dans la nuit profonde... [1] »

« Mais, dans plusieurs cellules, dit le P. de Ponlevoy, il y avait cette présence réelle de Jésus d'où rayonnent la lumière et la paix. »

Les otages, durant un long mois, avaient été condamnés, dans la prison de Mazas, à un isolement absolu. Quelle ne fut pas leur joie, quand, le lendemain, on les fit descendre par l'escalier de secours et qu'on les réunit dans le premier chemin de ronde ! On s'embrassait, on se consolait, on se confessait. « J'ai vu tous vos Pères et je leur ai parlé, dit un témoin ; ils étaient calmes et souriants au soir de leur vie comme à l'aurore d'un beau jour. Le P. de Bengy n'avait rien perdu de son sang-froid et de sa gaieté ; le P. Caubert, de son recueillement suave et modeste ; le P. Clerc, de sa généreuse allégresse ; le P. Ducoudray, de sa virilité simple et digne, le P. Olivaint, de sa vive énergie et de sa paix radieuse. »

Ce fut dans une de ses récréations que l'ancien recteur de Vaugirard se trouva tout à coup en face de M. Chevriaux, proviseur du lycée de Vanves, jeté en prison pour être resté jusqu'au dernier moment à son poste.

... « Ancien condisciple du P. Olivaint à l'Ecole normale, raconte M. Chevriaux dans une lettre adressée au P. de Ponlevoy, il y avait trente-quatre ans que je l'avais revu, lorsque nous nous sommes rencontrés

1. M. Max. du Camp, p. 347.
2. *Actes*, p. 163.

à la prison de la Roquette, le mercredi 24 mai, à l'heure de la promenade en commun de tous les otages. C'est lui qui vint se faire reconnaître à moi, me serrer la main et m'embrasser avec effusion, non sans un retour mélancolique sur les douloureuses circonstances de cette étrange entrevue, en un pareil lieu, et après une vie de part et d'autre si diversement agitée. Puis me prenant à part, le P. Olivaint, la main dans la mienne, d'un ton à la fois affectueux et grave, me tint le langage d'un prêtre et d'un ami, et voulut s'assurer si je comprenais comme lui notre situation et ce qui nous restait à faire. Evidemment son sacrifice était fait : depuis l'avant-veille, il n'avait conservé aucune illusion, aucune lueur d'espérance ; et sa ferme amitié ne chercha pas à dissimuler un sentiment de satisfaction quand je lui avouai que je voyais les choses comme lui, que du reste rien ne nous séparait en ce moment suprême, et que j'avais eu le bonheur de trouver déjà auprès de mon compagnon de cellule, prêtre des Missions étrangères, ce que je lui aurais demandé si notre rencontre avait eu lieu un jour plus tôt. « Fort bien, mon cher camarade, me dit-il avec son calme sourire ; mais il me semble que vous m'apparteniez et que j'ai un peu le droit d'être jaloux. »

« J'ai revu le P. Olivaint le lendemain jeudi, après la mort de Mgr l'archevêque, et aussi le vendredi, jour où il devait lui-même subir le martyre. J'ai eu le triste bonheur de converser chaque fois longtemps avec lui : sans insister sur l'imminence trop visible du péril, il détournait évidemment la pensée de son

interlocuteur, comme la sienne, de tout ce qui aurait pu éveiller de vaines espérances ; et sa courageuse charité s'attachait à faire regarder en face une destinée pour ainsi dire inévitable, à hausser le cœur au niveau de la dernière lutte. Faisant bon marché de sa propre vie, il rabaissait son dévouement à lui, prêtre de l'Eglise militante, aux proportions les plus simples et les plus modestes ; et pour soutenir des défaillances bien naturelles, presque légitimes, à l'entendre, il s'étudiait à relever et à grandir notre sacrifice que les liens du sang et de la famille semblaient rendre plus difficile à accomplir. « Dans ces conditions, disait-il, une mort chrétienne est vraiment comme un second baptême ; et l'on peut s'abandonner avec la plus entière confiance à la miséricorde de Dieu. »

« J'ai le douloureux regret de n'avoir pu lui serrer une dernière fois la main au moment du funèbre appel. Tous ceux qui se sont trouvés auprès de lui à cette heure suprême ont rendu témoignage de la fermeté calme et sereine, de la simplicité héroïque dont il a fait preuve. »

Le P. Olivaint entendait mourir, comme il avait vécu, uniquement occupé du service de Dieu et du salut des âmes. Son zèle était ingénieux à saisir la moindre occasion d'édifier, de fortifier ses compagnons de captivité. « Il me prêtait ses livres, raconte M. Bayle, vicaire général de Paris, et il m'engageait à commencer la retraite. Il me montra encore une petite image de la sainte Vierge, nouvellement éditée : au milieu des têtes de tigres qui formaient l'encadre-

ment, le divin Enfant reposait avec sérénité sur le sein de sa mère : « Voyez donc, me dit-il, comme c'est bien là notre situation. »

Une vénération compatissante poussait le P. Olivaint à s'attacher surtout à la personne de l'archevêque de Paris. Souvent l'infortuné prélat, affaibli par les privations et par la souffrance, demeurait à moitié couché sur son grabat. Alors le P. Olivaint venait s'asseoir à ses pieds et ensemble ils parlaient du passé et du présent, pouvaient-ils encore parler de l'avenir ? Que l'on s'entendait bien après avoir souffert ensemble pour la sainte Eglise et le nom de Jésus ! Dès le premier jour, les vivres commencèrent à faire défaut à la Roquette ; le pain même devenait rare. Sans doute le combat des rues qui gagnait toujours du terrain, gênait le ravitaillement ordinaire. Le P. Olivaint prenait dans ce qui lui restait encore un peu de pain d'épices ou de chocolat en tablettes; ainsi il était donné à un pauvre religieux de faire la charité à un archevêque de Paris[1] !

« Le mardi matin, raconte encore M. l'abbé Bayle, je suis allé voir Monseigneur dans sa cellule ; je l'ai trouvé assis sur sa paillasse et le P. Olivaint assis lui-même à côté de lui. Je n'ai passé qu'un moment avec eux; mais tout dans leur attitude me faisait supposer que le pontife avait dû témoigner au religieux la plus grande confiance. »

Le 24 mai, fête de Notre-Dame auxiliatrice, fut pour les captifs, dont plusieurs, le soir, devaient être mar-

1. *Actes*, p. 169.

tyrs, une journée mémorable. Au dehors, la ville en feu retentissait du fracas de l'horrible bataille ; au dedans, un silence mystérieux régnait dans les cellules transformées en autant de sanctuaires. Le P. Olivaint porta la sainte communion à Mgr l'archevêque de Paris et à Mgr Surat ; le P. de Bengy, à M. Deguerry, curé de la Madeleine. La manne divine se multiplia si bien, que chacun des prêtres enfermés dans le corridor du premier étage, en reçut une parcelle. Les laïques, qui tous avaient le pardon sacramentel, s'unirent par la foi et le désir à ces agapes dignes des catacombes.

Le moment était solennel. Le pouvoir insurrectionnel, refoulé de toutes parts, était venu s'installer dans la mairie du XI[e] arrondissement, à deux cents mètres à peine de la Roquette. Les bourreaux étaient à portée des victimes. Le jour s'achevait, quand le pas cadencé d'une troupe d'hommes en armes retentit dans l'escalier et les corridors. Qui allait mourir? Les otages, l'œil au petit judas de leur porte, regardaient et attendaient. Une voix forte retentit : « Darboy ! » A l'extrémité du couloir, l'archevêque, d'une voix très-calme, répondit : « Présent ! » On appela successivement ainsi M. Bonjean, M. Deguerry, les PP. Clerc et Ducoudray, l'abbé Allard. Pour cette fois, ce fut tout ; le lugubre cortége s'éloigna, et le silence se fit dans la quatrième section. Quelque temps après, on entendit deux feux de peloton successifs et quelques coups de fusil isolés. Il était alors huit heures moins un quart du soir.

Les survivants à genoux dans leurs cellules, priè-

rent pour les généreuses victimes dont ils s'attendaient à partager le sort. Au milieu de la nuit, ils eurent une alerte et pensèrent que leur tour était venu. Le silence profond avait été troublé tout à coup par le pas lourd de plusieurs hommes qui marchaient dans le corridor. On ouvrait des cellules; on parlait à voix basse.... C'étaient les dépouilles des morts que les assassins se partageaient. Un geôlier ayant trouvé, au n° 7, occupé par le P. Ducoudray, avec «des soutanes de jésuites, » des papiers qui lui paraissaient sans valeur, vint à l'heure même les remettre au P. Olivaint. Celui-ci, à cette vue, ne pouvait plus avoir aucun doute ; il s'écria vivement : « Un crime ! » On lui répondit: «Prenez garde et taisez-vous. »

Jusqu'au matin, les otages restèrent sous le coup d'une émotion poignante, tandis que d'effroyables détonations déchiraient l'air et que la flamme des incendies rougissait au loin le ciel.

Quand le jour parut enfin, le P. Olivaint dit à M. Bayle: « Cette nuit j'ai beaucoup prié pour vous ; j'ai entendu faire du bruit à votre porte, et j'ai cru qu'on était venu vous chercher. » Puis il ajouta qu'il se rappelait constamment un passage de la vie de saint François de Sales où il est dit que ce saint évêque, se trouvant un jour sur le lac de Genève dans une toute petite barque, fut assailli par une affreuse tempête ; il était porté à la cime des flots et retombait aussitôt comme dans un gouffre. Il était calme et heureux, disait-il, parce que jamais il ne s'était mieux senti porté par la main de Dieu.

De son côté, le P. Caubert, penché à sa fenêtre et

conversant avec son voisin, M. Petit, secrétaire de l'archevêché de Paris, lui disait: « Si vous voulez, nous allons chanter; la musique dissipe la tristesse et fait du bien. » Et il entonnait un pieux cantique sur le Sacré-Cœur.

Le P. de Bengy trouva dans la cellule du P. Clerc un billet écrit de sa main et daté du jour même de sa mort, dans lequel il témoignait de sa parfaite assurance et de sa joyeuse résignation.

« Le jeudi à midi, écrit M. l'abbé Lamazou, on nous permet une récréation commune dans la même cour que la veille. Les visages sont plus tristes, mais les cœurs sont aussi fermes.... Je m'entretiens vingt minutes avec le P. Olivaint; frappé dans ses plus chères affections, il conserve encore sur les lèvres un gracieux sourire; je renonce à dépeindre sa figure et à reproduire sa conversation. Son visage avait quelque chose de vraiment idéal, et sa parole était celle d'un ange. Sur la proposition de Mgr Surat, de M. Bayle et du P. Olivaint, les prêtres font vœu, si Dieu daigne les arracher à la mort, de célébrer pendant trois ans, le premier samedi de chaque mois, une messe d'actions de grâces en l'honneur de Marie. »

Le P. Olivaint comptait sur une autre délivrance; il faisait ses adieux, comme un voyageur à l'heure du départ. « Mon Père, disait-il avec transport au P. Bazin en lui prenant la main, hier soir deux de nos Pères sont partis pour le ciel, et cela doit recommencer aujourd'hui pour vous et pour moi; ne nous séparons pas sans nous embrasser. » Il causa ensuite

avec Mgr Surat[1], et, revenant encore au P. Bazin, il le pressa fortement sur sa poitrine en disant : « Mon Père, adieu ! nous ne nous reverrons plus probablement sur la terre, mais au ciel. »

Le 26 mai tombait juste un vendredi ; le jour était bien choisi pour gravir un calvaire et subir une passion. Le temps était à la pluie ; les prisonniers se promenaient dans le triste corridor sur lequel s'ouvraient leurs cellules, quand, vers quatre heures du soir, le brigadier Ramain parut. Son premier mot, prononcé d'une voix rude, ne laissa aucun doute aux otages ; on venait chercher *une fournée.* « Attention ! Répondez à l'appel de vos noms ; il m'en faut quinze. »

Le P. Olivaint, appelé le premier, répond aussitôt : « Présent! » et, traversant le corridor, il va se placer vis-à-vis des prisonniers pour commencer la rangée des victimes. Après lui vient le tour du P. Caubert. Ramain a peine à déchiffrer le nom du P. de Bengy. Celui-ci s'approche et dit simplement : « C'est moi. » Parmi les élus se trouva le vieil ami du P. Olivaint, l'apôtre des jeunes ouvriers de Paris, le saint abbé Planchat.

Au moment de franchir le seuil de la prison, le P. Olivaint s'aperçoit qu'il tient encore à la main son bréviaire, livre cher et sacré, désormais superflu. Moins pour se défaire de ce *vade mecum* du prêtre que pour le sauver de sacriléges souillures, il le remet au concierge en disant : « Tenez, mon ami, voici mon livre. » Mais à peine celui-ci a-t-il reçu ce legs

1. « Si mon regard ne m'a trompé, dit M. l'abbé Amodru, le P. Olivaint confessait Mgr Surat tout en se promenant avec lui. »

précieux, qu'un officier fédéré s'élance comme un forcené, le lui arrache des mains et le jette au feu. Le concierge se hâta de le retirer des flammes, dès que cet énergumène se fut éloigné. Il se proposait de le conserver comme une relique, et résista même aux instances d'un haut personnage qui vint lui en offrir un grand prix. « Plus tard cet homme probe et délicat s'en est dessaisi en notre faveur, dit le P. de Ponlevoy, sans vouloir en retour accepter aucune gratification. C'est bien en effet ce grand bréviaire in-4° qui nous était connu : noirci par la fumée, à demi rongé par les flammes, il est encore marqué par un signet à la date du 26 mai [1]. »

Cependant les gendarmes enfermés dans la première section étaient descendus deux à deux et marquant le pas. Le peloton d'escorte ouvrit les rangs pour les recevoir ; après eux vinrent les laïques [2], puis les prêtres [3].

Un signal fut donné, et le cortége des cinquante-deux victimes se mit en marche. Les gens du quartier, émus de compassion, le regardaient passer. Dans le haut de la rue de la Roquette, une femme cria : « Mais sauvez-vous donc ! » Il est certain que toute maison se serait ouverte pour les recevoir.

1. *Actes*, p 202.

2. Un officier de paix, deux ouvriers ébénistes et un tailleur de pierre.

3. Le P. Olivaint, le P. Caubert, le P. de Bengy, de la Compagnie de Jésus ; le P. Radigue, le P. Tuffier, le P. Rouchouse, le P. Tardieu, de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus ; l'abbé Planchat, aumônier de l'œuvre du Patronage ; M. Sabatier, vicaire de Notre-

On tourna à gauche et on s'engagea sur le boulevard Ménilmontant dont on suivit la droite, le long du mur qui borde le cimetière du Père-Lachaise. A la barricade qui se dressait sur le boulevard, devant la rue Oberkampf, une compagnie du 74e bataillon renforça l'escorte; puis on gravit la longue chaussée de Ménilmontant. Jusque-là, seul un vieux prêtre, le P. Tuffier sans doute, avait été insulté par quelques fédérés; la foule continuait à se montrer sympathique. Mais dès qu'on eut pénétré dans la rue de Puébla, une masse énorme de vagabonds en armes, de galériens, de déserteurs, de femmes ivres ou furieuses, enveloppa de tous côtés les otages, criant: « Livrez-nous les prisonniers... à mort les calotins! » La marche devenait plus lente et plus difficile, à mesure qu'on s'engageait dans l'étroite rue des Rigoles qui fait suite à la rue de Puébla. On fit halte, pendant vingt minutes, à la mairie, aujourd'hui détruite, du XXe arrondissement; là, un homme féroce, Gabriel Ranvier, cria aux otages qui passaient devant lui: « Vous avez un quart d'heure pour faire votre testament, si cela vous amuse! » Cette cruelle sentence fut accueillie par des trépignements de joie. «Va me fusiller tout cela aux remparts, » poursuivit Ranvier en s'adressant à un ignoble personnage, Émile Gois, qui jusqu'à ce moment commandait l'escorte. La foule organisa une sorte de marche triomphale. Une vivandière vêtue de rouge, le sabre à la main, s'avançait à cheval; après elle, tambours et clai-

Dame de Lorette; l'abbé Benoist et l'abbé Seigneret, du séminaire de Saint-Sulpice.

rons sonnaient la charge; un jeune homme de vingt ans à peine, sorte d'acrobate, dansait en jonglant avec son fusil. La foule armée pressait les otages; des femmes s'élançaient pour leur donner des coups de poing, des coups de griffe. « Ici, ici, criait-on, il faut les tuer ici! » La rue de Paris, qu'on suivait, est fort longue; ce fut vraiment pour les martyrs la voie douloureuse. Les soldats avaient une admirable contenance; derrière eux, à haute voix, les prêtres les exhortaient à bien mourir. Autour des victimes, on chantait, on dansait, on hurlait; on leur jetait des pierres et d'immondes projectiles [1]. A la croix formée par l'intersection de la rue de Paris et de la rue Haxo, la tête du cortége s'arrêta, la queue continua à marcher, et il y eut une confusion qui permit à des énergumènes de se rapprocher et de frapper les otages au visage. On eut quelque peine à se mettre d'accord sur le lieu de la sanglante exécution; enfin une voix cria: « Allons au secteur. » Cet avis fut immédiatement adopté.

Hippolyte Parent, dernier commandant en chef de l'insurrection, venait d'y établir son quartier général. Varlin et trois autres membres de la Commune, bon nombre d'officiers fédérés étaient auprès de lui, quand on entendit tout à coup une immense clameur. C'était la foule qui arrivait, entraînant les otages avec elle; elle se précipita dans la longue allée, bordée de maisons qui forme la cité proprement dite. Quand les

1. Enregistrons cependant, après le P. de Ponlevoy, une bonne parole « Où mène-t-on ces gens-là? demanda quelqu'un à un homme de l'escorte. — On les mène au ciel, » répondit celui-ci; cela dit, il sortit des rangs et disparut.

otages furent entrés, on ferma une mince barrière de bois; elle fut aussitôt brisée par la foule. Varlin, membre de la Commune, voulut s'opposer au massacre: « Va donc, avocat! lui cria-t-on; ces gens appartiennent à la justice du peuple ! » Les otages, serrés par la foule, acculés dans un espace carré qu'un mur très-bas séparait du jardin, attendaient courageusement la mort[1].

Il y eut un moment très-court d'hésitation; on entendit armer quelques fusils; un homme grimpa sur une charrette et lut un papier qu'il tenait en main; on applaudit. C'est alors qu'un boucher, Victor Bénot, colonel des gardes de Bergeret, incendiaire des Tuileries, se précipita hors d'une maison en criant: « A mort!... » L'horrible massacre commença. Un vieux prêtre se jeta devant un gendarme pour le protéger et reçut les premiers coups. On força les malheureux soldats à sauter par-dessus le petit mur pour les tirer « au vol »; ils obéirent. Les prêtres refusèrent. L'un d'eux dit: « Nous sommes prêts à confesser notre foi, mais il ne nous convient pas de mourir en faisant des gambades. »

La boucherie dura une heure.... Puis, pour achever les blessés, on se mit à piétiner, à danser sur eux; on les cribla de coups de fusil et de pistolet; on les larda de coups de baïonnette; on ne s'arrêta que lorsqu'on fut certain que tous étaient bien morts.

Le P. de Bengy resta sur la place presque dépecé; ses vêtements étaient troués de balles, lacérés en tous sens par les sabres et les baïonnettes; son scapulaire

1. M Maxime Du Camp, p. 425.

sanglant pendait sur son cœur avec son crucifix tordu par les balles. Le P. Caubert eût été méconnaissable sans le petit sachet vide suspendu à son cou et son crucifix. Le P. Olivaint avait reçu une balle en plein cœur. On lui avait enlevé la moitié droite du crâne et cassé la mâchoire. Sur sa poitrine on retrouva, avec la médaille de l'œuvre de la première communion, son reliquaire et le portefeuille où il marquait les victoires et les défaites de son examen particulier.

Le lendemain, quelques fédérés vinrent dépouiller les morts, puis ils précipitèrent dans un caveau les cinquante-deux cadavres horriblement défigurés.

CHAPITRE XIX

La tombe du P. Olivaint.

Le P. Olivaint avait annoncé « qu'il fallait à la France le rachat par le sang : non pas le sang des coupables qui se perd dans le sol et reste muet et infécond, mais celui des justes qui crie au ciel, conjurant la justice et implorant la miséricorde. »

Le 26 mai, pour la seconde fois, le sang des justes était versé, et dès le lendemain samedi la Commune était définitivement vaincue. Le dimanche de la Pentecôte, Paris sortait de ses ruines fumantes et l'armée française avait achevé l'œuvre patriotique de la délivrance.

Ce jour-là même, après des fouilles laborieuses, les restes précieux du P. Olivaint et de ses compagnons furent enfin découverts [1]. Vers dix heures

1. Grâce au dévouement de M. l'abbé Raymond, vicaire de Belleville, de M. Lauras et de M. le docteur H. Colombel, tous deux de la famille du P. Caubert. Plusieurs officiers de l'armée prêtèrent aussi le plus généreux concours.

du soir, trois cercueils qui les renfermaient, transportés à la maison de la rue de Sèvres, étaient déposés auprès de la dépouille vénérée du P. Léon Ducoudray et du P. Alexis Clerc.

Le mercredi 31 mai, l'église du Jésus, fermée depuis près de deux mois, se rouvrait pour laisser passer les corps de ceux que la voix publique saluait déjà du nom de martyrs. Le cercueil du P. Olivaint fut placé sur un catafalque un peu en avant des quatre autres : la couronne d'immortelles qui surmontait chacun d'eux n'était pas, en pareille circonstance, un vain ornement, mais l'emblème d'une impérissable mémoire. Des prêtres et des religieux, des officiers et des députés venus de Versailles, remplissaient le chœur et la nef. Une indicible émotion faisait battre les cœurs au souvenir de ces cinq religieux qui avaient passé dans le monde en faisant le bien, et dont la mort avait encore été plus généreuse que la vie.

A partir de ce jour, se produisit « un courant de vénération publique, de reconnaissance et de confiance, large, profond et permanent [1]. » Il fut évident dès lors qu'on ne venait point là pleurer sur des victimes, mais se recommander à des martyrs.

Des caveaux du Mont-Parnasse où les cercueils demeurèrent quelques jours, il fallut, pour obéir à l'impulsion générale, les transférer de nouveau à l'église du Jésus. La chapelle dédiée aux saints martyrs japonais parut être la vraie place pour leurs

1. *Actes*, p. 242.

émules de Paris. Le corps du P. Pierre Olivaint fut déposé au pied même de l'autel, entre les tombes de ses quatre compagnons, et sur le marbre blanc qui le recouvre on grava cette inscription composée par un savant bollandiste, le P. Victor de Buck :

DVM SVB ALTARI DEI PONVNTVR
REQVIESCVNT HOC LOCO OSSA
PETRI OLIVAINT PARISII
PRESBYTERI SOCIETATIS IESV
HVIC DOMVI PRAEFECTI
VIXIT ANNOS LV MENSES III DIES IV
PRO PIETATE MORTEM OPPETIIT
VII KAL. IVN. A. D. MDCCCLXXI

Un noble Anglais, né dans l'hérésie, mais revenu généreusement à la foi catholique, ayant lu le récit des touchantes communions de Mazas et de la Roquette, voulut en perpétuer la mémoire en plaçant tout proche des tombeaux la statue du jeune saint Tarsice qui fit à Dieu le sacrifice de sa vie, en portant aux confesseurs de la foi le pain eucharistique : délicate allusion à un dévouement semblable. Le P. Victor de Buck, dans une épitaphe dont les quatre premiers vers sont du pape saint Damase, rapprocha heureusement ces deux souvenirs :

Tarsicium sanctum Christi sacramenta gerentem
Quum malesana manus peteret vulgare profanis,
Ipse animam potius voluit dimittere cæsus,
Prodere quam canibus rabidis cœlestia membra.

Prisca renascuntur ; summo discrimine vitæ
Quinis in Domino vinctis par nobile diva
Pabula martyrii portarunt. — Hæc pia imago
Sit juxta tumulos titulus memorabilis ausi [1].

En face de la statue de saint Tarsice et de l'autre côté de l'autel, les nombreux jeunes gens qui, à Vaugirard et à la rue de Sèvres, avaient eu le bonheur d'avoir le P. Olivaint pour maître et pour père, ont élevé, par souscription, un riche monument en marbre ; le portrait qui le décore, reproduit par la gravure, est celui qui se trouve en tête de ce livre. C'est là, dans cette chapelle, que tous les ans les anciens élèves du collége de l'Immaculée-Conception viennent en foule assister à la messe offerte pour leurs condisciples défunts.

Ils ne font en cela que s'associer au grand mouvement de piété qui, depuis sept années, pousse un nombre si considérable de chrétiens vers le tombeau du P. Olivaint. Chaque matin, des prêtres réclament la faveur de célébrer le saint Sacrifice à l'autel des

[1] Tarsice allait, chargé de l'adorable Hostie,
Quand, pour ne pas livrer le Pain mystérieux,
Il tomba sous les coups des païens furieux,
Pressant contre son cœur l'auguste Eucharistie.

Et naguère on a vu ce passé refleurir :
Dans cette ville en feu, deux généreuses femmes
Portent le Dieu vivant à ceux qui vont mourir,
Et des martyrs du Christ réconfortent les âmes.

Pour immortaliser un dévouement si beau,
Cette image se dresse auprès de ce tombeau,

martyrs; de nombreux fidèles se pressent à la sainte Table. Il n'est presque pas d'heures dans la journée où l'on n'y trouve quelques suppliants. Les grands pèlerinages partis d'Angleterre ou de Belgique et se dirigeant vers Rome et vers Notre-Dame de Lourdes sont venus, tour à tour, prier en ce lieu naguère inconnu et maintenant célèbre dans le monde entier. De toutes parts, des lettres arrivent, pour demander d'insignes faveurs, et le Père chargé d'y répondre suffit à peine à ce pieux et consolant labeur. Et cependant, ainsi que l'affirme le P. de Ponlevoy, on n'omet rien « pour surveiller, pour contenir la dévotion privée dans les limites posées par l'Église. On interdit absolument, on écarte tout ce qui pourrait sembler un signe de culte religieux. Près des tombeaux point de lampes, ni de cierges; pas d'*ex-voto*, ni de plaques et d'inscriptions. On permet seulement des fleurs et des couronnes : il y en a bien dans les cimetières. Mais la piété intelligente a imaginé de ne déposer sur les tombes des martyrs que des couronnes rouges et or, emblème de la céleste auréole. Les cinq dalles en sont encadrées, tout le pavé à l'entour en est parsemé ; on en fait des guirlandes le long des murs et souvent on doit enlever les anciennes pour faire place aux nouvelles [1]. »

Il serait absolument impossible de constater le nombre approximatif des reliques du P. Olivaint, distribuées à profusion. Elles se sont répandues, non-seulement dans toute la France, mais dans les

1. *Actes*, p. 255.

pays étrangers, en Angleterre, en Allemagne, en Hongrie et jusqu'en Amérique.

Il est bien peu de pèlerins qui, après avoir prié à la Chapelle des martyrs, n'expriment le désir de visiter, au moins une fois, la chambre où l'on a réuni les divers objets qui rappellent leur souvenir. Ce musée pieux renferme le triste mobilier de Mazas, quelques autographes, les vêtements percés de balles, troués par les baïonnettes et gardant encore les vestiges du sang dont ils furent inondés, les crucifix et les instruments de pénitence. C'est là qu'on peut constater la cruauté dont le P. Olivaint usait envers son corps, en voyant cette discipline encore rougie et cette autre, armée de pointes de fer. Tant il est vrai qu'il avait lui-même et depuis longtemps commencé son martyre[1] !

Le 26 mai 1872, anniversaire du massacre, il était de toute convenance de célébrer un service funèbre. Mais le Ciel sembla confirmer lui-même l'adage antique : « C'est faire injure à un martyr que de prier pour un martyr. » La date bénie se trouva tomber un dimanche et coïncider avec la fête majeure de la Sainte-Trinité. A raison de cette circonstance qu'on

1. Lorsque le P. Olivaint fut arrêté et emmené, dit le P. Lefebvre, dès le lendemain j'ai visité sa chambre et j'ai trouvé des instruments de pénitence effrayants, des disciplines de corde ensanglantées, d'autres de fer, armées d'éperons, avec des lambeaux de chair. J'en témoignais mon étonnement au Frère qui m'accompagnait et qui faisait sa chambre tous les matins; le bon Frère me répondit simplement : « Comment! vous ne saviez pas qu'il était *si méchant* contre lui-même? J'étais sans cesse obligé de laver et d'essuyer les taches de sang sur les murailles ou sur les meubles de sa chambre. »

estima providentielle, la couleur blanche devenait de nécessité liturgique; l'église d'ailleurs était d'avance splendidement ornée pour l'adoration solennelle du Saint-Sacrement. Le chœur, la vaste nef, toutes les chapelles et les tribunes, étaient remplis d'une foule émue, qui ne contint plus ses larmes quand M. l'abbé Bayle, l'ami, le compagnon et le confident des martyrs, fit entendre une oraison funèbre qui devint presque un panégyrique.

Voici ce qu'il a déclaré lui-même à ce sujet : « Invité à prêcher l'oraison funèbre, j'ai eu précisément pour but, dans mon discours, de montrer à une assemblée très-nombreuse que les cinq Pères avaient été persécutés et mis à mort en haine du nom de Jésus qu'ils portaient avec tant de gloire. Cette opinion, je la trouve partagée par les hommes les plus éminents, puisque j'en ai parlé avec l'Archevêque de Paris actuel, devant son entourage, et que personne ne m'a fait la moindre observation sur cette opinion que j'avais avancée publiquement. »

Dès le lendemain du massacre, le grave et pieux évêque du Mans, Mgr Fillion, exprimait la même pensée par une parole empruntée à la liturgie : *Hic est vere martyr qui pro Christo sanguinem fudit*[1].

1. Lettre du R. P. du Lac, recteur du collége de Notre-Dame de Sainte-Croix, au Mans. — Un témoignage qui mérite de trouver ici place, n'est-ce pas celui que M. Patin rendit publiquement au P. Olivaint, en pleine Sorbonne, au mois de janvier 1872, dans le rapport que cet illustre professeur lut à la séance annuelle des anciens élèves de l'École normale : « Cette revue (des élèves enlevés par la mort à l'affection de leurs amis), je ne la terminerai pas sans y avoir compris un nom encore, celui d'un de ces saints prêtres que notre école doit s'honorer

Il appartenait au vénérable et glorieux Pie IX de donner à l'opinion des fidèles une sorte de consécration provisoire, en attendant le jugement définitif. A deux reprises, comme l'atteste le P. de Ponlevoy[1], l'auguste Pontife daigna manifester le sentiment que le P. Olivaint et ses compagnons avaient été mis à mort pour la foi.

Et à cette proclamation si générale, si spontanée, si solennelle, Dieu n'a pas refusé d'ajouter la sienne. Seule sans doute l'Église infaillible a le droit d'apprécier la valeur des faits extraordinaires qui ne cessent de se produire sur la tombe du P. Olivaint. Déjà la commission d'enquête instituée le 16 octobre 1872, par S. É. Mgr le Cardinal Archevêque de Paris, a terminé ses travaux. Aujourd'hui le dossier de la cause est à Rome, où désormais le procès canonique doit se poursuivre. Cependant, il nous est permis de dire, sans préjudice des droits de l'autorité souveraine, ce que nos yeux ont vu, ce que nos oreilles ont entendu.

Le P. de Ponlevoy a raconté en détail l'histoire d'une apparition du P. Olivaint à une personne qui « lui était connue par la fermeté de son caractère et l'excellence de sa vertu[2]. » Cet événement merveil-

d'avoir donné à l'Église, le nom du P. Olivaint.... Rétablissons-le donc sur notre liste, il nous en a lui-même donné le droit ; il s'y était toujours maintenu de cœur, cet homme généreux si propre à l'honorer, qui a opposé aux fureurs populaires, aux outrages, à la mort la plus atroce, la sérénité d'un martyr. »

1. *Actes*, p. 259.

2. *Actes*, p. 215.

leux eut lieu à l'heure même où le martyre s'accomplissait à la rue Haxo.

Le jour de la translation des précieux restes, du cimetière à la rue de Sèvres (24 juillet), une jeune orpheline, Adélaïde Gain, qui, comme tant d'autres, devait au P. Olivaint le bienfait de la première communion, est subitement guérie d'une maladie jugée mortelle, en touchant le vénérable cercueil.

Deux enfants, André des Rotours et Pierre de la Bouillerie, recouvrent subitement la santé sur la tombe du martyr.

Dans les premiers jours d'octobre 1871, à Londres, une pieuse dame obtient, par la même intercession, une faveur semblable. Un mois après, une guérison est obtenue, par l'invocation du P. Olivaint, au collége de Katwijck, en Hollande. Un peu plus tard encore, c'est une carmélite du monastère de Carpentras qui éprouve la puissance du nouveau martyr. De pareilles grâces se succèdent, à des intervalles rapprochés; en 1875, pour ne citer que ce dernier fait, une paralytique est subitement guérie à l'hôpital de la Salpêtrière.

A ces faveurs temporelles s'ajoutent des grâces plus précieuses de conversion et de salut, de vocation et de persévérance. En un mot, c'est un apostolat merveilleux que le P. Olivaint continue d'exercer du haut du ciel. Malgré l'immense vide que sa mort a fait parmi nous, c'est à se demander vraiment s'il n'est pas plus présent, plus actif, plus utile à tous ceux dont il fut le Père, depuis qu'il les a quittés, si, pour le disciple comme pour le Maître, ne s'est pas

réalisée pleinement la parole : *expedit ut ego vadam:* voici que je vais à Celui qui m'a envoyé, et en vérité je vous le dis, il est expédient que je m'en aille.... Vous ne me verrez plus des yeux de la chair, mais je vous ferai sentir ma puissance, et ma continuelle protection prouvera que je suis encore au milieu de vous.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

— Lille. Typ. A. Taffin-Lefort. 5. —

Date Due

4/30/	L. Mahoney, S.J.		

